L'OMBRE DU PASSÉ[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Le cordier Sison fut le premier à tendre ses plus belles cordes, depuis la porte charretière jusqu'au pieu qui marquait la limite entre sa cour et celle de Giovanni de' Marchi, surnommé La Pioppa (2).

C'était le matin de la Fête-Dieu. La procession, pour revenir à l'église, devait s'engager dans la cour du cordier, traverser celle de Giovanni, et ressortir par celle de Luigion del Nin, l'allumettier, dont l'humble maisonnette était la dernière du village. Les trois familles s'estimaient très honorées de la préférence, et, tous les ans, elles construisaient, avec des draps de lit suspendus à deux lignes de cordes, une sorte de ruelle demi-circulaire qui commençait à la porte du cordier et qui finissait à celle de l'allumettier. Plantés çà et là, des pieux divisaient tant bien que mal les trois cours au fond desquelles s'élevaient les trois maisons, attenantes l'une à l'autre. Celle de Giovanni, grise, avec des persiennes vertes au premier étage, était la plus haute, et, vraiment campée entre les maisonnettes de Sison et de Luigion, elle faisait penser à une maîtresse debout entre deux servantes.

Le cordier, tirant par ci, nouant par là, venait de construire

(1) *L'ombra del passato.* — Le lieu du roman est sur la rive gauche du Pô, entre Casalmaggiore et Viadana. Les villages de Casale et de Casalino portent des noms imaginaires.

(2) « Le peuplier. »

la ruelle à travers sa propre cour, et il jurait, en regardant vers la maison de Giovanni :

— *Per bacco* (1)! il n'y en a pas un qui montre le bout de son nez! Pour une fois par an que le Seigneur passe...

Mais, au même instant, Luigion parut sur le seuil de sa porte, un cordeau roulé autour du bras.

— Eh bien? cria le cordier.

— Eh bien? répondit Luigion.

— Que faites-vous donc, paresseux? Qu'attendez-vous? N'est-il pas l'heure?

Au lieu de répondre, l'allumettier fit le signe de la croix et se mit à nouer la corde au clou de sa porte. Alors Sison entra en rage; il apostropha la femme de Giovanni, hurla contre un groupe de gamins accourus pour lui offrir leur aide. Il avait l'apparence d'un homme violent, avec ses petits yeux bleus enfoncés sous un front large et rouge, avec ses jambes nues et musculeuses, avec ses gros pieds qui paraissaient être les racines de ce corps sec, haut comme un tronc séculaire. Mais les gamins riaient de lui, ce qui signifiait clairement que l'apparence était trompeuse; et personne ne se faisait voir encore chez Giovanni la Pioppa, dont la porte était grande ouverte.

Cependant l'allumettier tirait son cordeau vers le pieu, et il avait l'air de réciter des patenôtres. Petit, lent, mélancolique, vêtu de ses habits du dimanche, engoncé dans une redingote trop large pour sa taille, il ressemblait à un pantin de bois. Son visage rasé jusqu'aux sourcils, d'une pâleur verdâtre, donnait l'idée d'un homme qui se serait lavé avec du soufre; et ce qui faisait ressortir davantage encore cette pâleur, c'était le foulard rouge qu'il portait autour du cou.

Les gamins devenaient de plus en plus bruyans. Les hirondelles, sortant librement des maisons où elles avaient leurs nids, passaient comme des flèches au-dessus des cours, en quête d'insectes; et la gaîté de leurs sifflemens s'ajoutait à celle de ces marmots aux pieds nus, aux cheveux couleur de polenta et au panet sorti par la fente des culottes. Debout au milieu d'eux comme un arbre au milieu d'un parterre, Sison donnait des ordres :

— Courez vite, mioches! Apportez des fleurs, de la verdure, des

(1) « Par Bacchus, » juron populaire.

fanes de haricots! Prenez bien garde de ne pas arracher les tiges!

Les gamins s'envolèrent. Un seul, dont la face était à demi cachée sous les bords rabattus d'un chapeau de paille, continua de regarder avec calme les opérations du cordier.

— Et toi, Adone, s'écria l'homme furieux, tu ne vas pas seulement chercher des fleurs? Est-ce que vous êtes tous fous, chez toi, ce matin?

Adone releva la tête, ce qui permit d'apercevoir sa mignonne frimousse rose entre deux grappes de cheveux frisés, et ses grands yeux noirs, aux larges paupières; mais sa petite bouche resta close. Le cordier s'avança vers lui, menaçant.

— Je te le répète: est-ce que vous êtes tous fous, chez toi, ce matin?

— Laissez-moi tranquille! répondit enfin Adone, avec des allures de « grand. » Mon cousin Carlino part, ma tante fait rôtir un poulet pour lui, et moi, je dois l'accompagner jusqu'à San Martino.

— Très bien! parfaitement! hurla Sison. Ton cousin Carlino part; et alors, que le bon Dieu aille se faire dorer à Meoli!

Luigion fit un geste d'horreur: envoyer quelqu'un à Meoli pour se faire dorer, c'est l'envoyer à tous les diables. Mais Sison était fou de rage. Criant à tue-tête, il appelait sa femme, il appelait sa fille Andromaca, tant qu'enfin celle-ci, — une blondine en robe rose et en pantoufles brodées, — se décida à descendre pour attacher les draps aux cordes.

Adone s'approcha d'elle, se frotta contre ses jupes à la façon d'un jeune chat, lui parla en fixant sur elle des regards pleins de caresses.

— Mon bellot! dit-elle.

Et les lèvres de la jeune fille s'entr'ouvrirent comme pour lui donner un baiser.

Les gamins revinrent, chargés de fleurs et d'herbes. Andromaca épingla sur les draps des fleurs, fanes de haricots et de courges, tandis que l'allumettier apportait de chez lui les plus belles images qu'il possédait.

Mais la maison de Giovanni avait commencé à s'animer, et un homme de haute taille, dont la tête effleurait presque le linteau, venait d'apparaître sur le seuil. La voix profonde de cet homme résonna tout à coup parmi le babil des gamins et le gazouillis des hirondelles :

— *Sgambirlo* (1), tu es encore là? Tu n'es pas allé avertir le passeur?

— J'y vais, mon oncle, j'y vais! répondit l'enfant.

Et il partit en courant dans la direction de la rivière. Tous les assistans s'étaient retournés pour considérer l'homme gigantesque, « le peuplier » haut et vigoureux. C'était un paysan aux cheveux blancs, à la face cramoisie, aux moustaches grisonnantes, au nez camard; et un embonpoint excessif rendait plus énorme ce corps dont les larges pieds, chaussés de gros brodequins, semblaient être de bronze. Tout le monde respectait ce colosse riche; le cordier seul s'estimait son égal.

— Eh bien! et les cordes, mon brave? vociféra celui-ci, exaspéré. Est-ce qu'on les attache, oui ou non? *Corpu d'un diu* (2)! Ta femme a sans doute peur de salir ses draps?

— Patience, patience! Ma femme a autre chose à penser ce matin, répondit le colosse, de sa voix calme et profonde.

Dans le même instant, Tognina, la petite femme du colosse, parut à son tour sur le seuil, et, tout en introduisant ses pieds nus dans les savates qui étaient restées près de la porte, elle osa répondre au cordier:

— Une belle manière d'honorer le Seigneur! Par des blasphèmes!... Quant à moi, j'ai assez de draps pour en faire un chemin d'ici jusqu'à la digue...

— Eh bien! puisque vous prenez mal mes observations, voici ce que je vais faire! Donne-moi un drap, Andromaca!

Et le cordier, pénétrant dans la cour de Giovanni, entreprit d'attacher les cordes lui-même. Les gamins, imitant cet exemple, y pénétrèrent à sa suite et jonchèrent de fleurs et de feuilles le sol uni et dur. Cinq petites hirondelles, du creux de leur nid suspendu à la poutre du vestibule, allongèrent des têtes inquiètes et se mirent à piailler, comme si elles protestaient contre l'invasion de cette volée de moineaux turbulens.

Adone revint en courant, accompagné d'un jeune batelier; il se glissa sous les draps, entra dans la cuisine où sa tante finissait de remplir un panier de voyage. C'était une vaste cuisine, aux murs peints en jaune. Sur le manteau de la cheminée, il y avait deux paires de souliers neufs, posés la pointe en

(1) Expression dialectale qui signifie à peu près *maladroit, empote.*
(2) « Corps d'un dieu, » juron populaire.

l'air, et deux bouilloires de cuivre. Les tables de noyer, la huche rouge, les dressoirs luisans, tout respirait l'ordre et le bien-être.

Adone s'attacha aux jupons de la Tognina, frotta contre elle sa frimousse rose et ne la quitta plus, jusqu'à ce qu'elle lui eut remis entre les mains le panier, d'où s'exhalait une agréable odeur de poulet rôti. Quelques instans plus tard, il trottinait près du batelier qui, portant la valise, marchait à pas longs et silencieux, tandis que Giovanni et Carlino suivaient plus lentement. Giovanni reconduisait jusqu'à Brescello son cousin fonctionnaire à Rome, qui venait de passer à la campagne son congé annuel, et qui s'en retournait dans la capitale pour y reprendre son service.

La petite troupe arriva aux maisons qui formaient le centre du village : d'abord, celle du forgeron, rouge sur un fond d'arbres verts; puis celle du marchand de tabac; puis celle du tailleur, qui était en même temps cabaretier. Les boutiques, sauf celle du marchand de tabac dont la vitrine exhibait un bariolage de cartes postales, étaient closes. Les fenêtres étaient parées de couvertures et d'étoffes de couleur ; à l'entrée des ruelles se dressaient des arceaux de fleurs et de feuillage ; toutes les portes charretières étaient décorées pittoresquement.

Ils passèrent ensuite devant l'église, blanche et jaune, bâtie au fond d'une pelouse où quelques peupliers allongeaient sur l'herbe mal fauchée les ombres de leurs fûts d'argent. Vis-à-vis de l'église, on apercevait entre ces fûts, comme à travers une colonnade de marbre, un mur verdâtre et une grille de fer toute rouillée; et, par la grille, on distinguait, au milieu d'un jardin devenu sauvage, un château du XVIIIe siècle, gris et solitaire dans le champ de verdure sombre que lui faisait un vaste parc descendant jusqu'à la rive du Pô.

Un peu plus loin que la grille, l'enfant et le batelier quittèrent le chemin communal pour prendre une ruelle qui, sur un long parcours, était resserrée entre le mur du jardin et le mur du cimetière. On l'appelait la ruelle Dargenti, du nom du château voisin.

Là, l'enfant s'arrêta pour regarder un nid qu'il guettait depuis plusieurs jours et sur lequel il s'attribuait des droits de propriété. Quant au batelier, il continua sa route et disparut bientôt à un détour de la ruelle, tandis qu'on entendait en arrière les voix de Giovanni et de Carlino encore invisibles.

Adone mit à profit cette solitude : tout doucement, avec des gestes de petit comédien, il déposa par terre le panier, souleva la serviette, flaira la bonne odeur du poulet rôti ; mais ce qu'il cherchait, c'était autre chose. Et, soudain, il se mit à rire, d'un rire qui s'harmonisait avec le chant des rossignols ; puis il redevint sérieux, pensif, choisit dans le panier deux paires de *calum*, grosses cerises dures et brillantes comme du corail, les posa sur ses oreilles. Après quoi, il ramassa le panier ; mais, lorsqu'il eut encore fait vingt pas, il s'arrêta de nouveau et mangea ses boucles d'oreilles. Ce fut pour lui un instant de bonheur : ses grands yeux, d'un brun doré, devinrent languissans et tristes. Il eut la tentation de prendre d'autres cerises ; mais la voix de son oncle se fit entendre, plus forte et plus voisine.

Le colosse parlait d'Adone au cousin Carlino.

— Oui, disait-il, Adone restera paysan. Pourquoi l'enverrais-je étudier? Pour faire de lui un fonctionnaire ou un prêtre? Mais les fonctionnaires meurent de faim, et les prêtres ne tarderont pas à entrer dans une mauvaise passe... Mon intention est qu'Adone s'occupe de son avoir, et c'est pour cela que je le garderai avec moi. Ma femme lui servira de mère... Elle n'a pas beaucoup de santé, la pauvre, et elle ne fera pas de vieux os. Moi, je n'ai ni frères ni sœurs ; et toi, tu es riche, tu n'as pas d'enfant. Mes parens par alliance, eux, désirent ma mort... J'aurais voulu avoir un fils ; mais le Seigneur ne m'en a pas accordé. Alors, j'en ai pris un d'occasion. « Tu as une bande de mioches, ai-je dit à notre cousine Martina (1). Donne-m'en donc un. » Et j'ai confisqué Adone, je l'ai emporté chez moi... Tu prétends qu'il faudrait le mettre au collège. Dieu m'en garde, mon cher Carlino !

— Il est pourtant très intelligent, répondit le fonctionnaire.

— Tant mieux ! Il n'en sera que plus habile à gérer son bien... N'est-ce pas, petit, que tu veux être cultivateur?

Directement interpellé, Adone, au lieu de répondre, se sauva. Mais Carlino courut après lui et le rattrapa.

— Regarde-moi bien ! dit-il au garçonnet. Oh ! non, ces yeux-là ne sont pas des yeux de paysan ! Tu seras docteur, pour sûr !

— Non ! J'aime mieux être instituteur.

— Pourquoi?

(1) Par conséquent, Adone est le cousin, et non le neveu de Giovanni. Mais, en Italie comme en France, il y a des oncles et des neveux « à la mode de Bretagne. »

— Parce que les instituteurs savent tout.

— Sainte innocence! murmura Carlino avec un sourire, en levant les bras en l'air.

Au bout de la ruelle, ils trouvèrent un sentier et le suivirent jusqu'à la digue, dont la ligne verte coupait le fond lumineux du ciel. Dans la campagne, derrière le cimetière, les champs de blé, déjà dorés, brillaient comme d'une lumière propre, parmi la verdure un peu triste du sarrasin et du trèfle.

Les deux hommes et le garçonnet franchirent la digue, redescendirent vers le lit du Pô. En cet endroit et à cette époque de l'année, le fleuve, élargi par l'afflux de la Parma, ressemblait à un lac bleu et or, qu'auraient encadré des rives bocagères.

La barque était prête. Pigoss, le vieux passeur, attendait, la rame à la main. Avec sa face hâlée, ses cheveux de neige, ses yeux d'un bleu changeant comme celui du fleuve, ce petit vieux avait un air tout à la fois gouailleur et bonasse. Adone lui sourit comme à un ami de son âge; et, lorsque tout le monde se fut installé dans la barque et que les deux bateliers l'eurent poussée vers le courant :

— Pigoss, supplia-t-il, raconte-moi l'histoire de la ville qui est ensevelie sous le fleuve!

— Un autre jour, mon bellot! répondit le vieux. Aujourd'hui, nous n'avons pas de temps à perdre.

Puis, comme l'enfant se penchait sur le bord de la barque pour tâcher d'apercevoir la ville submergée, son oncle le tira en arrière par le fond de la culotte :

— Tu vas recevoir une taloche, *sgambirlo!*

Adone le regarda et lui rit au nez. Le colosse allongea les mains, saisit l'enfant, l'attira vers lui; et le cousin Carlino qui, le dimanche, allait volontiers voir les musées, admira le groupe vraiment sculptural que formaient ce gigantesque paysan, aux souliers et au visage de bronze, et cet enfant aux pieds nus, aux grands yeux demi-clos et à la bouche rieuse : — le groupe de la Force et de la Malice.

La barque descendait vers Brescello, et le bon fonctionnaire put admirer aussi à loisir cet ample paysage fluvial, qu'il jugeait le plus beau du monde et qu'il déclarait préférer à la mer. Peut-être y avait-il dans ce jugement un peu d'exagération; mais le fait est que le Pô était superbe, ce matin-là, avec sa largeur toujours croissante, avec son azur laiteux, aux teintes irisées.

Près des bords, l'eau reflétait les bois renversés; sur les berges sablonneuses des îles, les peupliers tremblaient comme des arbres d'argent; et les trilles des rossignols, les appels répétés des coucous paraissaient venir des bois aperçus sous l'eau du fleuve. Sauf les cris d'oiseaux, on n'entendait pas le moindre murmure. A l'horizon, un clocher blanc s'élevait sur l'onde, pareil à une voile. La barque contourna une île qui se terminait par un triangle de sable étalé à fleur d'eau, et bientôt on eut atteint l'autre rive.

— Au revoir, et sois bien gentil! dit le fonctionnaire au garçonnet. Tu verras ce que je t'enverrai, si tu es sage... Tu me promets d'être toujours sage, de ne jamais faire le méchant?

Adone regarda le colosse, comme pour prendre celui-ci à témoin de l'impossibilité de ce qu'on lui demandait. Les deux cousins s'embrassèrent affectueusement. Après quoi, le colosse et le garçonnet sautèrent sur la rive; et la barque, allégée, glissa plus rapide sur le fleuve bleu.

L'oncle et le neveu revinrent à Casalino par la digue. En chemin, Adone adressait à Giovanni toute sorte de questions. Il avait déjà franchi la période des *pourquoi* enfantins, et s'expliquait par lui-même beaucoup de choses, mieux, parfois, que les autres ne savaient les lui expliquer. Mais les choses lointaines, celles qu'il n'avait jamais vues et dont il ne connaissait que le nom, le préoccupaient, le tenaient éveillé la nuit et rêveur le jour.

— Dis-moi, mon oncle, la mer comment est-elle?

— Elle est comme le Pô, mais beaucoup plus large, si large qu'on ne peut pas voir l'autre bord; et il y a des vagues, comme sur le Pô, les jours où souffle le vent d'aval, mais beaucoup plus grosses.

— Et les montagnes, mon oncle, comment sont-elles? Aussi hautes que la digue?

— Beaucoup plus hautes.

— Elles font de l'ombre sur la ville?

— Non, non; elles sont éloignées de la ville.

Mais, à ce moment, l'oncle s'arrêta et cessa de répondre. Adone, étonné, leva les yeux vers lui, il vit une chose étrange : Giovanni était devenu pâle et il frissonnait, comme s'il avait eu froid. Ce froid imprévu se communiqua à l'enfant.

— Qu'est-ce que tu as, mon oncle? demanda-t-il en entourant de ses bras les jambes du colosse. Dis, mon oncle, qu'est-ce que tu as?... qu'est-ce que tu as?...

Giovanni passait la main sur son front, et il continuait à trembler, semblait sur le point de tomber par terre; mais il résistait à la brusque attaque du mal, comme un vieux tronc résiste à l'assaut du vent. Adone était saisi d'effroi et d'angoisse : cramponné aux jambes tremblantes de son oncle, il s'imaginait le soutenir, tandis qu'au contraire c'était lui qui s'y accrochait pour ne pas choir. Des paroles déchirantes sortaient de sa bouche mignonne; mais le colosse, occupé à combattre l'ennemi invisible qui l'avait assailli par trahison, ne les entendait pas. Au bout de quelques instans, le colosse poussa un long soupir, sa main cessa de trembler, ses yeux se rassérénèrent : le mal était vaincu.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit la voix profonde, un peu chevrotante. J'ai eu un étourdissement... Cela m'arrive chaque fois que je vais en barque... Tu as eu peur, mon chéri?... Ce n'est rien. Il ne faudra pas en parler à ta tante...

Il prit l'enfant par la main, se remit en route. Il était encore pâle, mais il souriait et semblait content de sa victoire. Toutefois Adone continuait à le regarder avec inquiétude, à épier sur le visage blêmi les symptômes du mal, qui s'effaçaient peu à peu; et il se disait à lui-même, avec orgueil : « Si je n'avais pas été là, il serait tombé, bien sûr! C'est moi, qui l'ai tenu debout! » Puis la curiosité l'emporta sur l'émotion :

— Comment était-il, ton étourdissement, mon oncle? interrogea de nouveau le garçonnet. Et c'est passé, à cette heure?... Ne me dis pas de menteries, tu sais, mon oncle!

— Mais qu'est-ce qui te trotte donc par la tête, *sgambirlo?* Oui, c'est passé, mille fois passé!

Lorsque Adone s'entendit appeler *sgambirlo*, il se rassura tout à fait. Ils continuèrent leur chemin sur la digue déserte, blanche de poussière et de soleil, et l'enfant reprit la série de ses questions.

— C'est beau, n'est-ce pas, la ville?... Dis, mon oncle!

— Oui, c'est beau; mais on vit plus agréablement à la campagne. J'ai essayé de vivre à la ville, moi, mais je m'en suis sauvé bien vite : tout y est mauvais, pourri ou falsifié. J'ai lu, l'autre jour, qu'à présent, on falsifie même les œufs : on les fabrique à la machine!

Adone ouvrit les yeux tout grands.

— Même les œufs ! s'écria-t-il. Mais comment fait-on ? Dis, mon oncle, comment fait-on ?

— Je n'en sais, ma foi, rien ! On prend peut-être des coquilles vides et on les remplit de quelque saleté.

— Mon Dieu ! murmura Adone, ébahi.

Et il se mit à rire, tant l'idée des œufs faux l'amusait et l'intéressait.

II

Lorsque l'oncle et le neveu rentrèrent au logis, la procession était déjà passée, et les femmes étaient occupées à replier les draps. Adone profita de la circonstance pour courir à la cuisine et pour regarder dans le pot, qui chantait et fumait sur le foyer presque éteint.

— La voici ! murmura-t-il, en touchant du doigt la patte jaunâtre d'une poule qui cuisait dans la marmite.

Il était très gourmand et, de plus, il avait faim ; ni le sentiment du devoir, ni même la peur de se brûler les doigts ne l'auraient empêché de chiper la patte de la poule, si, à cet instant même, sa tante n'avait fait irruption dans la cuisine, en criant avec désespoir :

— Onze heures ! Déjà onze heures ! Et personne ne me le disait ! Pauvre de moi !

Adone, sans se déconcerter, fit semblant de ramasser un bouchon sous la table ; puis il s'approcha de sa tante, qui cassait à la hâte des œufs pour préparer la pâte des nouilles.

— Ma tante, donne-moi les coquilles, pria-t-il. Mon oncle Giovanni m'a dit qu'à présent on fait aussi des œufs faux. Je voudrais essayer d'en faire.

— Mon cher petit homme, répondit la Tognina, la seule personne qui puisse faire des œufs, c'est la poule.

— Qui ?

— La poule.

— Mais la poule n'est pas une personne, tu sais ! fit judicieusement observer le garçonnet.

Il prit les coquilles, les emboîta délicatement l'une dans l'autre, pria encore sa tante de lui donner un petit morceau de pâte ; et il se retira dans la chambre basse, sorte de cellier vaste

et sombre qui servait de débarras et qui était encombré d'objets inutiles. Il se dirigea vers le coin le plus obscur, s'y agenouilla devant une corbeille d'où il se mit à extraire les objets les plus hétérogènes : des chiffons, des os, de petits sacs pleins, de vieilles chaussures, des morceaux de bois, une gamelle, une baleine de corset, un pinceau, un flacon. « Il y est, il y est ! » murmurait-il joyeusement, en palpant chaque objet nouveau. Puis il replaça le tout dans la corbeille, à l'exception du pinceau, de la gamelle et des coquilles, résolu à essayer plus tard de faire des œufs faux. Pour le moment, la faim le ramenait à la cuisine.

Il assista avec une attention gourmande aux préparatifs du déjeuner. La Tognina, maussade, taciturne, allait et venait, sans prendre garde à l'enfant. Elle apporta six bouteilles de lambrusque et le plus beau des saucissons qu'elle conservait dans la cendre. Ensuite elle envoya Adone acheter du pain. Lorsqu'il revint à la maison, son oncle, complètement rétabli de son malaise, causait avec Pirloccia, frère de Tognina, que l'on avait invité à déjeuner.

Le frère et la sœur se ressemblaient beaucoup, mais Pirloccia était plus laid, presque difforme : il ressemblait positivement à une toupie, et ses courtes jambes soutenaient comme par miracle son gros corps à la poitrine bombée. Il se faisait pardonner cette laideur par l'amabilité de ses manières; il était jovial et bavard, tandis que sa sœur demeurait indifférente à tout et parlait très peu. Néanmoins, Adone n'aimait guère Pirloccia, éprouvait même à l'égard de cet homme une antipathie instinctive, et ne se gênait pas pour la lui montrer. Le nabot, avec sa face glabre et olivâtre, avec ses boucles noires tombant sur un front en saillie, avec ses petits yeux pétillans de malice, avec ses dents pointues et blanches, suggérait à l'enfant l'idée de ces mauvais gars du village qui le taquinaient quelquefois, lorsqu'il n'y avait là personne pour le protéger.

— Allons, Tognina, es-tu prête? cria Giovanni.

— Voilà, voilà ! répondit la femme, en accourant avec deux écuelles à moitié pleines de nouilles cuites.

Giovanni versa le vin mousseux dans les écuelles, et tous les convives s'assirent, mangeant avec volupté cette sorte de hors-d'œuvre campagnard. Puis, comme Giovanni avait fait allusion au cousin Carlino qui était en route pour Rome, Pirloccia relécha

ses lèvres violettes de vin et, selon son habitude, se mit à conter des histoires.

Lui aussi il avait voyagé et il connaissait le monde. Avec sa charrette chargée de balais, il avait parcouru, prétendait-il, toute l'Europe et la plus grande partie de l'Afrique et de l'Amérique! Il était même allé à Monte-Carlo, une ville où tous les étrangers s'enrichissent, à moins qu'ils ne se pendent; et il ajoutait:

— Moi, je ne m'y suis pas pendu, mais je ne m'y suis pas non plus enrichi. Dieu te maudisse, ô fortune!

— Est-ce que tu as joué? interrogea Giovanni avec calme.

— Je n'ai pas été plus loin que le vestibule, avoua Pirloccia, et j'ai seulement vendu trente balais au concierge.

— Qui sait? Peut-être un de ces balais a-t-il balayé le sang d'un suicidé...

— Allons donc! Tu t'imagines qu'on se suicide dans la maison de jeu? repartit l'autre en riant. C'est aux arbres qu'on va se pendre. J'y ai vu, moi, dix ou douze pendus!

— Finissez-en donc avec ces vilaines histoires! intervint Tognina, qui avait grand'peur de la mort et qui n'aimait pas que l'on en parlât devant elle. Débouche plutôt une autre bouteille, Giovanni.

Giovanni déboucha la bouteille, et on causa de choses moins tristes. Mais Adone continua de penser à Monte-Carlo, aux hommes pendus qui se balançaient sous les arbres, à ceux qui devenaient riches quand ils ne se pendaient pas; et sa rêverie prit un tour si bizarre qu'il en oublia même les œufs faux.

Il repensa aux œufs faux dans l'après-midi, lorsqu'il fouilla de nouveau dans sa corbeille, en ayant soin, cette fois, de ne pas salir la belle chemise à carreaux blancs et noirs, qui lui plaisait beaucoup. Mais il était déjà tard et il devait aller chez sa maman. Sur les quatre sous qu'il avait au fond de la corbeille, il en prit deux, un dans chaque menotte, enfonça les menottes dans les poches de son pantalon; et il partit gaiement.

Sa mère habitait à *Co'de'Brun* (1), qui était un faubourg de Casalino, ou, pour mieux dire, qui était le quartier des pauvres. Les riches et les aristocrates, à savoir les marchands et les industriels, habitaient près de l'église. Le garçonnet avait environ

(1) Littéralement. « quartier des Bruni. »

vingt minutes de chemin à faire, et il devait traverser tout le village. C'était l'heure de la promenade, et les jeunes filles en robes roses et bleues, les vieilles femmes avec des châles brodés, les jeunes gens avec des cravates vertes, les paysans en costume de futaine, les marchands coiffés de grands chapeaux gris, bref, tous les personnages les plus notables de l'endroit se promenaient sur le bord de la route ou bavardaient devant l'église. Chacun d'eux appelait Adone au passage, lui adressait quelques paroles aimables; mais l'enfant ne s'arrêtait pas, ne se retournait pas, continuait à marcher et même à courir, toujours les mains dans ses poches. Il n'avait pas de temps à perdre, lui; il savait bien que, s'il s'était arrêté, les femmes l'auraient saisi pour le manger de baisers et les hommes l'auraient retenu pour lui apprendre des mots plaisans et pour le faire rire.

Près de l'église, il quitta le chemin communal et s'engagea pour la seconde fois de la journée dans la ruelle Dargenti.

Cette ruelle était pour lui un lieu de délices. Lorsqu'il vagabondait sur les autres chemins, larges ou étroits, sur la digue, sur les tertres qui limitent les domaines, il n'était qu'un gamin pareil à tous les autres; mais, dans la ruelle Dargenti, il se sentait chez lui comme le bandit dans la forêt. Il considérait comme lui appartenant les nids, les herbes, les baies des ronces qui hérissaient le mur du cimetière, les grenouilles du fossé verdâtre qui longeait le mur du parc; et, là, il devenait songeur, presque méditatif.

Quelquefois, le soir, ces deux murs, également dégradés et verdâtres, lui inspiraient un sentiment de mélancolie et même de crainte : derrière eux, à droite et à gauche, se dressaient pour lui d'invisibles fantômes. Souvent aussi il faisait halte devant la grille rouillée, toujours close. Rien de plus triste que ce château du XVIIIe siècle, sombre et abandonné comme un ancien castel. Le propriétaire vivait encore, mais ne venait jamais. La seule personne qu'on aperçût, de temps à autre, traversant le jardin et le parc, c'était le vieux Jusfin, jadis chasseur de monsieur Dargenti. Jusfin portait encore le costume de cette fonction, — jaquette de velours, culottes collantes, chapeau orné d'une plume de faisan, — et de haute stature, avec une large poitrine et une longue barbe d'argent doré, il conservait un aspect très décoratif. Mais, lui aussi, hélas! il n'était qu'un souvenir d'autrefois, un symbole et rien de plus. Un panaris lui avait fait perdre le pouce

de la main droite, et les doigts qui lui restaient ne suffisaient pas pour épauler et pour presser la gâchette. Il avait donc été obligé de renoncer à la chasse, et, devenu simple gardien de la maison, il employait ses loisirs à cultiver dans un coin du parc le maïs et les pommes de terre qui l'aidaient à vivre.

Jusfin était grand ami du cordier Sison et il allait souvent causer avec lui du bon temps d'autrefois. Or sitôt qu'Adone le voyait entrer chez Sison, il accourait et prêtait aux moindres propos du vieillard une attention avide. Il entendait Jusfin raconter que, à l'intérieur de ce grand édifice, il y avait des choses merveilleuses, des meubles d'or et de velours, des miroirs énormes, des oiseaux empaillés, des armes rares, qui avaient tué des hommes. Mais ce qui le charmait davantage encore, c'était d'apprendre que, dans ce parc dont il avait essayé vainement de franchir les murs, dans l'épaisseur de cette ombre verte, sous ces arbres très hauts dont il n'aurait pas su répéter les noms étranges, il y avait çà et là des maisonnettes tapissées de lierre et pourvues de petites portes et de petites fenêtres, un lac peuplé de canards sauvages, de poissons rouges, de cigognes et, sur le lac, une petite barque d'argent qui naviguait entre des rives couvertes de fraises, et, au milieu d'un champ d'avoine, le nid d'un passereau solitaire.

Toutes ces choses, qu'il n'avait jamais vues, exerçaient sur l'enfant une extraordinaire fascination. Certains vocables lui donnaient un frissonnement presque morbide de curiosité et de plaisir. Les noms bizarres des arbres, les mots « armes, » « cigognes, » et surtout « passereau solitaire, » évoquaient dans son esprit l'idée de choses belles et inconnues.

— Les armes? lui expliquait son oncle Giovanni. Que veux-tu que ce soit? Des fusils, des épées, des couteaux... Le couteau avec lequel la tante coupe le saucisson et la fouace, c'est une arme.

— Et le passereau solitaire?

— Le passereau solitaire? C'est un petit oiseau qui chante doucement et qui aime à vivre seul. As-tu compris?

— Oui, mon oncle! disait Adone.

Et pourtant, il n'était pas satisfait, et il pressentait que personne au monde ne saurait jamais lui expliquer le mystère de ces choses que son imagination devinait par delà le mur verdâtre du parc Dargenti.

*
* *

Il entra dans la petite cour entourée de haies vives, et il avisa sa mère, — une femme belle encore, mais sans chaussures et vêtue de guenilles, — qui tirait de l'eau à un puits, derrière la masure. Elle était veuve depuis quelques mois, et, comme les veuves des contes, elle avait sept enfans pour lesquels il lui fallait travailler jour et nuit, même les dimanches. Adone chérissait et admirait cette maman qui, avec ses cheveux noirs, avec ses yeux d'un bleu verdâtre, larges, vifs et allègres, lui paraissait la plus admirable des femmes.

— Maman! s'cria-t-il en courant vers le puits, sans retirer ses mains de ses poches.

— Mon cher petit homme! répondit la femme, sans trop s'émouvoir.

Éva, la jeune sœur, blonde et rose comme un chérubin, accourut à la voix d'Adone, pieds nus, tout essoufflée, portant sur ses bras un marmot qui oscillait et menaçait de tomber à la renverse.

— Oh! tu as des souliers neufs! remarqua-t-elle, saisie. Et les vieux, qu'est-ce que tu en as fait?

— Ma tante les a donnés aux enfans de Pirloccia.

— Tout pour les siens! soupira la mère, en détachant du crochet le seau plein.

Elle s'assit sur la marche de la porte, attira près d'elle Adone et lui dit :

— Raconte-moi ce que tu as fait, ce matin. Qui est venu déjeuner chez ton oncle?

Elle voulut tout savoir, même ce que l'on avait mangé et combien de bouteilles on avait bu. Adone ne se fit pas prier : il était bavard et ne savait pas garder un secret, surtout quand on lui avait recommandé de ne rien dire. Il raconta donc que son oncle avait été pris d'un étourdissement; puis il répéta les histoires de Pirloccia. Sa mère l'écoutait et soupirait.

— Six bouteilles pour trois!... Trop pour les uns et pas assez pour les autres! N'auraient-ils pas pu m'en envoyer une?

— Tante Tognina dit que, si tu veux quelque chose, il faut que tu ailles la voir, déclara-t-il en sortant de sa poche son petit poing chaud. Pourquoi ne vas-tu jamais chez elle?...

Tiens, je t'ai apporté ça, moi! Je ne l'ai pas volé, tu sais : c'est mon oncle qui m'en a fait cadeau, pour m'acheter des pommes.

— Cher, cher petit homme! murmura la mère en prenant les sous qu'Adone lui offrait.

Et enfin elle lui donna un baiser qu'il trouva très doux, très doux, plus doux que les pommes dont il avait fait le sacrifice.

— La Tognina se plaint de moi? reprit la mère, en allongeant un de ses pieds nus. Mais tu sais bien que je ne sors jamais. Regarde : je n'ai pas même de savates! Ah! mon cher petit homme, nous sommes si pauvres, nous!... Mais n'importe : tout ira bien, si tu ne te lasses pas d'obéir, si tu aimes ton oncle et ta tante; et peut-être qu'un jour c'est toi qui seras notre consolation.

Puis elle lui parla de son père mort.

— Il était si courageux! Il travaillait du matin au soir; et tu sais quel travail c'est, de maçonner les ponts! Il serait devenu contremaître, si Dieu ne l'avait pas rappelé à lui. Tu seras courageux comme ton père, n'est-ce pas?

— Oui! promit Adone avec vivacité, content que sa mère lui témoignât un peu d'affection

Et il se mit à exposer ses projets d'avenir.

— Tu peux être sûre que, moi aussi, je travaillerai du matin au soir, et même un petit peu le dimanche!... Je deviendrai instituteur ou contremaître... Je construirai un château très haut, très haut, avec deux tours. L'une sera pour vous; l'autre, je l'habiterai avec ma femme et mes petits enfans.

— Moi, je ne veux pas y aller! protesta Éva, qui prêtait l'oreille. Je ne me soucie pas de tomber du haut de la tour!

— En attendant, tâche de ne pas laisser tomber Ottavio, avertit la mère.

Cependant Reno, le petit frère rachitique, avait descendu clopin-clopant l'escalier de bois qui menait de la chambre haute à la cuisine. En apercevant Adone qui s'était retourné pour le voir, il se planta sur ses jambes cagneuses, les mains dans les poches, les yeux écarquillés sous une épaisse broussaille de cheveux jaunes; et il ne répondit rien au salut de son grand frère, mais il le considéra longuement, avec une admiration jalouse : l'autre était si bien habillé!

— Viens, mon chéri! dit la maman qui lui tendit les mains avec un sourire.

Mais le rachitique était de mauvaise humeur ; il ne fit pas mine d'entendre, n'ouvrit pas la bouche, s'appuya d'un air maussade contre l'épaule de sa mère qui, peu à peu, finit par l'avoir sur ses genoux ; et elle l'embrassa, écarta longuement les longs cheveux jaunâtres, qui s'emmêlaient sur le front du marmot, lui assura, en termes voilés, qu'il était le plus cher de ses enfans parce qu'il était le plus malheureux.

Ottavio, qui jusqu'alors n'avait pas cessé de sucer son hochet d'os et de sourire aux poules et aux hirondelles, se mit à pleurer en voyant le giron maternel occupé par un autre. Et Adone aussi regarda avec jalousie ce petit frère rachitique qui, pour le moment, était mieux partagé que lui, puisqu'il jouissait de tous les baisers et de toutes les caresses maternelles.

III

Ce fut pendant cette soirée inoubliable que le sort d'Adone changea.

Il venait de rentrer à la maison, et il se trouvait dans la cour avec sa tante, l'aidant à égrener des haricots. Par-dessus les toits des fenils, derrière les cimes des arbres, le ciel était pourpre ; la lumière du crépuscule, d'un rouge qui pâlissait de plus en plus, inondait la cour. Tout à coup, la femme et l'enfant crurent rêver : par la porte charretière grande ouverte, ils voyaient le cordier et Jusfin rapportant le corps inanimé de Giovanni. D'autres personnes les suivaient, fillettes en robes claires, jeunes gens, hommes et femmes ; des bambins contemplaient bouche béante ce grand corps flasque, cette face livide et inclinée sur la poitrine, ces mains rudes qui semblaient endormies, ces pieds lourds qui ne voulaient plus se détacher du sol.

D'abord, Tognina supposa que son mari était ivre : si cela ne lui arrivait pas souvent, cela lui arrivait pourtant quelquefois. Mais Adone raconta le malaise que son oncle avait éprouvé le matin, et, le croyant mort, éclata en sanglots. Alors Tognina poussa un cri et courut comme une folle à la rencontre du groupe qui s'avançait. Mais le curé, suivi d'un roquet noir, se précipita au-devant d'elle, l'attrapa par le coude et lui cria sur le visage :

— Du calme, Tognina, du calme ! Ce n'est rien : ce n'est qu'un évanouissement...

Cependant, les porteurs étaient arrivés dans la cour; et, comme quelques badauds s'y faufilaient à leur suite, le curé se retourna et hurla :

— Décampez, vous autres ! Est-ce qu'on montre ici les marionnettes? Décampez, mille tabernacles !

Et il ferma la porte charretière, tandis que Jusfin et le cordier montaient au premier étage le colosse évanoui.

Adone s'était blotti dans un coin du vestibule, écoutant et regardant ce qui se passait; et, à partir de cette minute, commença pour lui un rêve épouvantable. Il désirait ardemment aller dans la chambre où l'on avait transporté le malade, et il gémissait, les larmes aux yeux : « Mon oncle, mon oncle, réveille-toi ! » Mais il n'osait pas bouger de sa place, et son angoisse égalait sa terreur. L'oncle était-il mort? Avait-il rouvert les yeux, redressé la tête? Avait-il remué les mains? L'enfant ignorait tout cela. Mais ce qu'il savait, c'était que, si son oncle était mort, il n'était plus « son cher oncle : » il était *un mort*, et Adone avait peur des morts.

Le jour baissait; le ciel se voilait, s'emplissait de tristesse et de mystère. Des gens allaient et venaient, et leurs figures se profilaient, de plus en plus noires, dans la baie encore un peu éclairée de la porte du vestibule. L'escalier résonnait sous des pas rapides et lourds, qui, peu à peu, devinrent légers, presque furtifs; les figures noires se firent moins nombreuses; la baie de la porte s'obscurcit graduellement; et, soudain, une voix se mit à chanter, dans le voisinage :

Je m'habillerai en nonne,
Pour tromper mes amans :
J'en ai trompé tant
Et tant et tant et tant !
Je te tromperai, toi aussi.

Adone serra les poings, de colère. Pourquoi chantait-on? Ne savait-on pas que son oncle était malade, peut-être mort?... La voix se tut et le silence régna. De temps à autre, les hirondelles, grandes et petites, poussaient de faibles cris, comme en rêve.

Brusquement une sonnette retentit dans la cour, et le vestibule se repeupla aussitôt de figures noires. Quelqu'un dit :

— C'est le docteur!

« Tout est fini ! pensa Adone. Puisque le docteur vient, mon oncle est perdu ! »

Le malade avait repris connaissance ; mais il ne parlait pas, ne bougeait pas. La mère d'Adone arriva vers neuf heures, et, quoique le médecin eût défendu de laisser entrer personne dans la chambre du malade, elle voulut absolument le voir. Adone suivit des yeux sa mère, qui montait sur la pointe des pieds et qui appuyait sa main contre le mur, pour ne pas faire de bruit. Il l'appela à voix basse :

— Maman ! maman !

Elle se retourna, lui ordonna tout bas de se taire. Alors il prit une résolution grave : il monta doucement derrière elle, s'accrocha à sa jupe ; et elle eut beau lui faire des signes, il ne voulut plus la quitter. Ce fut ainsi que, serrés l'un contre l'autre, ils se glissèrent dans la chambre du malade.

C'était une chambre très vaste, au plafond bas, aux murs et aux solives peints à la détrempe. Un grand lit de noyer, deux commodes, un bureau, un coffre long et massif se perdaient dans cette pièce immense qui, malgré tous ces meubles, paraissait vide. Le grand lit moelleux, aux matelas et aux oreillers de plume, était celui où Adone couchait avec son oncle. L'oncle ronflait et parlait en rêvant ; mais Adone avait le sommeil si profond qu'il ne s'en apercevait pas. D'habitude, aussitôt après leur réveil, l'oncle et le neveu prenaient ensemble le café, servi par Tognina qui couchait dans une chambre voisine et qui se levait dès l'aube ; et, quelquefois, ils mangeaient ensuite un peu de *suc*, ou, autrement dit, de la gelée de raisin. Adone était toujours pressé : il aurait voulu boire le café et manger le *suc* en même temps. Mais son oncle lui disait :

— Pas si vite ! Attends que le café soit passé. A présent, il est ici, dans la margoulette ; à présent, ici, dans le gosier ; à présent ici, dans l'estomac...

Et, avec son gros doigt velu, il lui touchait le menton, la gorge, la poitrine, le chatouillait, le contraignait au fou rire.

Le colosse aimait beaucoup ce petit bonhomme gourmand et rieur, l'emmenait volontiers avec lui, à la campagne ; et il s'amusait alors à l'envelopper par-dessus les yeux dans son grand manteau, puis, au bout de quelques minutes, il lui demandait :

— Où sommes-nous, maintenant?

Et, si Adone devinait l'endroit précis, son oncle lui donnait une *palanchina* (1) de deux centimes.

Un jour, ils allèrent ensemble à Viadana. C'était en automne; le froid piquait, et Adone marchait abrité sous le manteau de son oncle. A un certain point de la route, le colosse s'arrêta et posa sur la tête de l'enfant quelque chose de lourd.

— Devine ce que c'est, lui dit-il.

— Un morceau de parmesan!

— Tu as deviné la couleur; mais ce n'est pas du parmesan. Allons, devine!

Adone, qui ne réussissait pas à deviner, s'impatienta, se débarrassa de l'objet lourd, écarta le manteau, et vit que son oncle tenait à la main un petit sac de toile écrue.

— Qu'est-ce que c'est, mon oncle?

— Je te le dirai si tu me le demandes gentiment.

— Oh ! mon cher oncle, je t'en prie, dis-le-moi !

L'oncle jeta un coup d'œil à droite et à gauche. Il n'y avait personne aux environs, et l'on n'entendait aucun bruit; la campagne était jaune, les arbres dorés, le ciel terne; et le fleuve, terne comme le ciel, paraissait immobile. Alors, d'un air mystérieux, l'oncle délia le sac, l'abaissa en le tenant à deux mains; et Adone put voir une multitude de petites pièces d'or parmi lesquelles blanchissaient quelques grosses pièces d'argent.

— A qui est-ce? demanda-t-il en étouffant instinctivement sa voix.

— A toi.

— A moi? Vrai?... Eh bien, donne!

— Non, mon chéri. Quand tu seras grand.

— Mais où les portes-tu ?

— A la banque.

Et l'oncle, après avoir refermé le sac, le replaça sous son bras. Ils continuèrent leur chemin. Mais l'idée des pièces d'or tracassait l'esprit d'Adone.

— Pourquoi ne me les donnes-tu pas tout de suite? interrogea-t-il.

— Tu pourrais les perdre.

— Non, non! Je les cacherai bien! .. Et puis, est-ce qu'on voudra me les donner, plus tard, si tu viens à mourir?

(1) « Petite *palanca*. » La *palanca* vaut un sou.

— Je le commanderai par écrit ; je déclarerai que je te laisse tout ce que je possède.

— Mais si je meurs avant toi, est-ce que tu les reprendras, les pièces d'or?... Écoute : il faudrait faire une chose : tu les donnerais à maman.

— Espérons que le cas ne se présentera pas...

Ils étaient arrivés à Viadana. Adone sentait sous ses petits pieds le pavé de la rue; et la joie, l'émotion d'être en ville lui firent oublier tout le reste.

Et à présent, l'oncle gisait sur le grand lit, enfoncé dans les oreillers. Son visage était de plus en plus cadavérique ; ses mains, abandonnées sur les draps, paraissaient déjà mortes. Tognina se penchait sur le colosse abattu par l'apoplexie comme un chêne par la foudre, et elle lui appliquait au front des linges mouillés. L'enfant regardait avec terreur. Il demanda :

— Est-ce qu'il est mort ?

Il n'obtint pas de réponse. Pirloccia mit un doigt sur ses lèvres, et le pauvret n'osa plus souffler mot.

Le nabot s'était installé près du lit de son beau-frère et n'avait pas l'air de vouloir bouger de là. Dans la pénombre, avec ses petits yeux qui luisaient comme ceux d'une souris, attentifs à épier le moment où trépasserait le colosse, il ressemblait à un gnome malfaisant, sur le point d'accomplir quelque œuvre perverse. La mère d'Adone s'était approchée de Tognina et lui parlait à l'oreille.

Tout à coup, les yeux vitreux du malade s'animèrent, ses lèvres remuèrent. Il avait *senti* la présence de l'enfant, et Tognina comprit qu'il voulait le voir. Elle regarda Adone avec des yeux humides, lui fit signe d'approcher. Adone se jeta sur le lit, considéra anxieusement ce cher visage, ne le reconnut point. L'oncle à la face rouge et souriante avait déjà cessé d'être ; il ne subsistait de lui que les cheveux et les moustaches ; tout le reste s'était horriblement transformé. L'enfant éclata en sanglots. Alors sa mère le prit par les épaules, l'entraîna hors de la chambre, le gronda tout bas, en le menaçant de le battre s'il ne voulait pas se taire. Il se tut ; puis, comme il se retournait, il remarqua que le nabot s'était levé sans rien dire et refermait la porte de la chambre.

Adone et sa mère demeurèrent sur le palier. Elle lui saisit

la main, l'attira, le fit descendre derrière elle. Il y avait plusieurs personnes dans le vestibule, entre autres les fils de Pirloccia, deux jumeaux dont l'un était brun et olivâtre comme son père, tandis que l'autre, albinos, avait les cheveux blancs. Un vieux bouvier, frère de Jusfin, allumait une veilleuse devant l'image de saint Simon-Judas, clouée dans une niche, et de grosses larmes, sillonnant sa face ridée, allaient se perdre entre les poils hirsutes de ses moustaches grises. Adone vit sa mère s'approcher du vieillard, lui chuchoter quelques paroles. Après quoi, la mère et l'enfant sortirent dans la cour et gagnèrent la rue.

La nuit était très douce. Les rossignols chantaient, accompagnés par un chœur taquin de grenouilles et de crapauds. La senteur du foin et du blé flottait dans la cour et se fondait pour ainsi dire avec le chant des rossignols. La lune, large et cuivrée, montait derrière les arbres, dans le ciel bleu; l'eau des fossés reflétait les troncs noirs, les herbes grises où brillaient des mouches luisantes, et, tout au fond, le ciel d'azur et les étoiles d'or. Toujours ces reflets avaient été pour Adone un sujet d'étonnement; mais, ce soir-là, il pensait à autre chose. Un terrible mystère, beaucoup plus profond que toutes les merveilles de la nature, troublait sa petite âme.

Ils cheminèrent quelques minutes en silence. Adone devinait que sa mère avait quelque chose à lui dire, et il l'accompagnait de bon gré. Quand ils furent un peu loin, elle lui dit à voix basse :

— Écoute. Je voudrais savoir une chose. Qu'est-ce qu'il y a dans le tiroir du bureau qui est près du lit de ton oncle?

— Beaucoup de pièces d'or et d'argent.

— Tu les as vues toi-même? Tu es bien sûr de ce que tu affirmes?

— Oh! oui, tout à fait sûr!

— Et y a-t-il aussi des papiers?

Il réfléchit, fit un effort de mémoire.

— Oui, il y a aussi des papiers.

— Qui a la clef du tiroir? Ton oncle?

— Oui, et il la conserve toujours dans sa poche. La nuit, il la cache sous son oreiller.

— Fais bien attention à ce que je vais te dire, mon cher petit homme! reprit la mère en s'arrêtant. Il faut que tu retournes dans la chambre de ton oncle. Tu t'assoiras à l'écart, tu te tien-

dras bien tranquille, et tu regarderas si quelqu'un ouvre ce tiroir.

— Moi? Oh! non, j'ai trop peur! murmura-t-il, tremblant. Comment ferais-je pour rester là, si mon oncle venait à mourir?

— Obéis-moi, mon petit homme! Il faut que tu restes là, au moins jusqu'à mon retour. Tâche d'être courageux. Moi, je cours jusqu'à la maison, je cherche quelqu'un qui prendra soin de tes petits frères, et je reviens tout de suite. Puisse-t-il ne pas être trop tard!... Va, maintenant! Et dépêche-toi!

Mais il avait peur. Il attendit que sa maman se fût éloignée; puis, au lieu de revenir chez son oncle, il se dirigea vers l'église. Les troncs des peupliers se dressaient comme des colonnes de marbre, et leurs ombres semblaient être d'autres colonnes noires, gisantes sur le gazon. Il résolut d'attendre là que sa mère fût de retour; elle le gronderait, bien sûr, mais il préférait cela au supplice de rentrer dans la chambre de son oncle. Il s'avança donc vers les peupliers avec précaution, et, comme il fallait faire quelque chose, il se mit à passer et à repasser doucement sur leurs ombres noires, égales, immobiles, qui allaient se perdre dans une autre ombre plus épaisse, vers le château Dargenti. Mais soudain il fut saisi d'effroi : il avait cru voir une face jaunâtre et difforme qui l'épiait à travers le feuillage des peupliers, et un étrange soupir avait traversé l'air. Alors il prit sa course et revint à maison.

La porte charretière était entre-bâillée. Dans le vestibule veillaient encore les fils de Pirloccia, avec une de leurs tantes, Elena, sœur de Tognina, et le vieux bouvier. Au creux de la niche, devant l'image rouge et jaune de saint Simon-Judas, un lumignon flottant brûlait sur l'huile d'un verre. Le bouvier récitait le rosaire, à voix basse; les autres marmottaient les répons.

Adone alla s'asseoir sous la niche et se mit à prier comme eux. Sans cesse il regardait vers la porte, attendant avec anxiété le retour de sa mère; mais il avait sommeil, et sa tête retombait peu à peu sur sa poitrine. Par instans, ses yeux se fermaient, et il s'imaginait qu'il était dans la ruelle, avec les cerises aux oreilles, avec le panier à la main, et il entendait la voix de son oncle, et tout cela n'avait été qu'un cauchemar : son oncle était bien portant, et l'homme qui gisait sur le grand lit, dans la

vaste chambre, c'était un inconnu dont il avait peur. Et il avait peur aussi de Pirloccia, croyait voir le nabot se lever silencieusement, fouiller sous l'oreiller du malade, prendre la clef, courir comme une souris le long du mur et sortir de la chambre.

Tout à coup, il redressa la tête et tressaillit : Tognina traversait le vestibule, muette, une tasse à la main. Elle était si jaune et si défaite qu'elle ressemblait à un cadavre. Tante Elena s'avança vers elle, prit la tasse; et Tognina remonta au premier étage.

De nouveau, l'enfant inclina la tête: il avait cru entendre au loin le pas de sa mère, et il s'était dit : « Si je dors, elle ne me grondera pas. » Alors, en faisant semblant de dormir, il s'endormit tout de bon.

Lorsqu'il se réveilla, son oncle était mort.

IV

De tristes jours commencèrent alors pour Adone. Tout le monde croyait que Giovanni l'avait fait son héritier; mais, une semaine environ après la mort du colosse, Tognina annonça qu'elle avait trouvé dans les papiers du défunt un testament olographe qui remontait à quinze ans et par lequel Giovanni lui laissait à elle-même toute sa fortune. L'aventure fut longuement commentée au village, et un bruit fâcheux se répandit: on chuchota que Pirloccia, d'accord avec Tognina, avait fait disparaître le dernier testament, le vrai, celui par lequel Giovanni instituait son neveu légataire universel.

Néanmoins, Adone demeura près de sa tante. Elle ne s'était jamais beaucoup occupée de lui, et d'ailleurs elle ne s'occupait de personne. Son mari et elle s'étaient peu aimés; mais ils avaient toujours vécu en bonne intelligence, peut-être parce que cette petite femme n'avait jamais pensé à autre chose qu'à sa maison, à sa cuisine et à son linge. Elle était maladive, souffrait de rhumatismes qui l'obligeaient à garder le lit pendant des mois; et, lors même qu'elle allait bien, on ne l'entendait guère dans la maison. Elle était timide et taciturne, ne sortait presque jamais, avait soin de ne pas laisser ouvertes la porte et les fenêtres. Il était impossible de savoir ce qu'elle faisait toute la journée, ainsi recluse comme une nonne.

— Qu'est-ce que fait ta tante? demandaient à Adone les voisines, curieuses.

— Elle est dans sa chambre à frotter les chaises, répondait-il invariablement.

Et le fait est que, du matin au soir, elle rangait et nettoyait ses meubles. Il semblait que, chez elle, les facultés affectueuses se fussent développées d'une façon anormale : elle n'aimait pas les personnes, mais elle aimait les choses. La mort de son mari la rendit encore plus triste et plus misanthrope. Elle fit planter des haies vives entre sa cour et celles des voisins ; elle mit à la porte charretière un nouveau loquet et ordonna à son neveu de la refermer soigneusement chaque fois qu'il entrerait ou qu'il sortirait.

Adone obéissait ; mais il n'entrait et ne sortait qu'un petit nombre de fois par jour. Depuis la mort de son oncle, il s'ennuyait à la maison et il y restait le moins possible. Après l'école, lorsqu'il ne vagabondait pas dans la campagne, il s'en allait chez sa maman jouer et se disputer avec ses petits frères. Il ne revenait chez sa tante que pour fureter dans tous les coins, en quête de quelque chose à manger ; puis, lorsqu'il était rassasié, il s'échappait de nouveau et passait de longues heures près de Sison ou de Luigion.

Le cordier était furieux contre Tognina pour la haie que celle-ci avait fait planter, et il se soulageait en disant du mal d'elle à Adone. C'était un homme qui criait à tout propos, blasphémait contre le chanvre, mauvais cette année-là, blasphémait contre son métier, contre sa femme, contre sa fille. La fille, blonde et rose, aux grands yeux un peu languissans, les pieds nus enfoncés à moitié dans des pantoufles brodées, tournait la roue et se taisait, comme si elle n'avait pas entendu la voix irritée de son père. Adone aimait à rôder autour d'elle avec des sourires d'admiration.

L'allumettier, au contraire, parlait peu et presque toujours à voix basse, marmottait sans cesse des patenôtres. Son métier facile et tranquille lui permettait de travailler commodément à l'ombre de la porte charretière ; mais il était d'une mauvaise santé, toussait, avait au cou et à la bouche de gros furoncles qui le faisaient beaucoup souffrir. Sa femme, qu'il avait épousée en secondes noces et qui était plus âgée que lui, ressemblait à une statue de bois. Longue, sèche, plate, elle s'habillait d'une robe brune, se coiffait d'un chapeau d'homme et portait au cou un foulard à franges. Elle était laide, édentée, avec un grand nez

aquilin et des yeux qui louchaient légèrement. Elle n'était pas plus causeuse que son mari, et sans doute c'était pour cela qu'on lui avait donné un sobriquet bizarre : on l'appelait la *Muton*.

La Muton préparait les bûchettes, les comptait, en faisait de petites bottes qu'elle passait à l'allumettier. Celui-ci broyait le soufre, le faisait fondre dans une marmite posée sur trois pierres entre lesquelles brûlait le feu ; et il plongeait rapidement l'extrémité des bûchettes dans la matière bouillante, jaune comme de l'or liquéfié. Après quoi, la vieille réunissait les bottes vingt par vingt et les entassait les unes sur les autres. Les allumettes s'élevaient ainsi en petites colonnes autour des travailleurs qui, silencieux et moroses, avaient l'air de s'adonner à une œuvre de magie.

Adone, lui aussi, essayait de compter les bûchettes, mais il ne réussissait jamais à trouver le nombre juste. Alors il se mettait à bavarder et à rire. Il riait même lorsqu'il parlait de choses sérieuses, par exemple lorsqu'il demandait si son oncle était allé en paradis ou en purgatoire. L'allumettier inclinait à penser que l'oncle Giovanni était allé en purgatoire.

— C'était un honnête homme, affirmait-il sérieusement ; mais il n'en avait pas moins ses défauts. Est-on jamais sans péché, surtout lorsqu'on est riche ?

— Tous les riches vont en enfer ! proclamait la Muton, louchant sur sa botte d'allumettes.

Adone ouvrait démesurément les yeux et la bouche, étonné ; puis il se mettait à rire, ne doutant pas que la Muton plaisantait. Mais non, elle ne plaisantait pas, et l'allumettier non plus. Ce gringalet mélancolique et paisible, doux comme un agneau, était un socialiste convaincu. Le socialisme était alors, en Italie, un peu semblable à une société secrète : ses partisans étaient persécutés ou, du moins, surveillés comme des individus dangereux, et, s'ils osaient faire de la propagande, on les chassait de leurs emplois. Or l'un des rares, mais fervens adeptes que le socialisme avait à Casalino, c'était un étudiant, Davide, fils de l'allumettier qui l'avait eu de son premier mariage ; et, quand le père et la belle-mère parlaient de lui, ils baissaient la voix et avaient le cœur ému comme s'ils eussent parlé du grand roi d'Israël dont l'étudiant portait le nom.

Pendant les vacances, Davide, qui vivait à Milan du peu d'argent envoyé à grand'peine par sa famille, faisait au village

une active propagande, et les premiers qu'il avait gagnés à ses propres convictions avaient été son père et sa belle-mère. D'ailleurs, le socialisme de l'allumettier était un socialisme chrétien et fort primitif.

— Les riches ont le devoir de secourir les pauvres, disait Luigion au petit Adone; sinon, ils n'iront pas en paradis. Les riches ont même le devoir de partager leur bien avec les pauvres. Or ton oncle était sans doute un honnête homme ; mais il ne venait pas en aide aux pauvres et il gardait son bien pour lui. Donc, il doit être allé en purgatoire.

Adone essayait de discuter, parce qu'il espérait aller lui-même en paradis et qu'il désirait y retrouver son oncle.

— Mais, en somme, son bien lui appartenait! Pourquoi aurait-il eu l'obligation de le donner aux autres?

L'allumettier, attentif à sa marmite jaune et noire, hochait la tête : il ne voulait pas, il ne devait pas discuter avec un gamin; plus tard, on aurait le temps de lui expliquer tout ça! Mais la Muton, qui avait saisi au vol certaines paroles de son beau-fils, prenait un air mystérieux, et, tout en frappant sur une pierre les bottes de bûchettes pour en rassembler les extrémités, elle murmurait :

— Un jour viendra... un jour viendra...

— De quoi faire?

— Oui, un jour viendra...

Elle n'osait pas en dire davantage, mais elle savait bien ce qui arriverait, elle! Un jour viendrait où tous les hommes seraient égaux et vivraient à leur aise. Alors Tognina ne se permettrait plus de clore sa cour, et chacun pourrait se donner l'agrément de rester dans sa chambre à polir ses chaises, au lieu de fabriquer des allumettes.

Adone ne comprenait pas toujours; et cependant il aimait la compagnie de ces deux êtres, si doux en apparence et qui ne parlaient guère, mais qui, quand ils parlaient, disaient des choses sérieuses et s'adressaient à lui comme à un homme.

Quelquefois aussi il s'attardait dans la cour de Sison. Lorsque celui-ci était absent, sa fille Andromaca babillait volontiers avec son petit admirateur et jouait même avec lui. Le cordier venait d'acheter un champ situé près de sa maison, et il y avait établi sa roue et ses râteaux, sous une longue treille qui ressemblait à un corridor vert. Quand ils étaient seuls, Andromaca et Adone

s'amusaient à courir l'un après l'autre, sous la treille, comme des fous. En le poursuivant, elle perdait ses savates; et lui, il hurlait lorsqu'elle le rattrapait. Un jour qu'ils se battaient pour rire, ils tombèrent tous les deux sur l'herbe. Les yeux dorés et voluptueux d'Andromaca scintillèrent; elle pressa le garçonnet contre sa poitrine, le regarda au fond des prunelles, lui mordilla les lèvres. Il se mit à crier; mais, sitôt qu'ils furent debout, il la supplia de recommencer ce jeu.

— Encore, encore, je t'en prie! lui dit-il en la regardant avec des yeux supplians et tendres.

Mais Andromaca ne voulut pas recommencer.

On était au début des chaleurs, si étouffantes dans la plaine. Le soleil torride battait en plein sur la cour close, brûlée comme un petit Sahara.

La maison de Tognina était silencieuse. Seule, à travers les chambres, à travers le vestibule que traversait une flèche d'or glissée par l'entre-bâillement de la porte, la menue et jaune figure de la veuve passait, tel un fantôme.

Il y avait derrière la maison une basse-cour peuplée de poules somnolentes, et, au delà de la basse-cour, s'étendaient les champs verts de sarrasin et de maïs, blonds de froment, entourés d'arbres et de vignes. Depuis la mort de Giovanni, c'étaient les jumeaux de Pirloccia qui cultivaient le domaine de leur tante. Adone n'aimait pas la compagnie de ces deux garçons, qui le voyaient de mauvais œil, et se moquaient de lui. Marco, le noiraud, celui qui ressemblait à son père, était le plus antipathique. L'autre, Agostino, était grand et svelte, mais d'une laideur extraordinaire; son visage d'albinos, aux yeux ternes et myopes, à la bouche large et aux dents saillantes, avait pourtant une certaine expression de bonté. Ces jeunes gens, qui n'avaient pas encore vingt ans, étaient fiancés l'un et l'autre à de belles filles. Ils ne s'entendaient pas très bien ensemble, se querellaient même souvent; mais c'étaient de rudes travailleurs, et, s'ils témoignaient peu de bienveillance à Adone, c'était surtout parce qu'ils le considéraient comme un paresseux. Lui, de son côté, les craignait, les évitait; et son antipathie s'étendait même aux deux autres enfans de Perloccia, un gamin, Fiorello, et une fillette, Fiorina, qui fréquentaient avec lui la classe élémentaire.

Un jour, Adone alla se plaindre à sa maman.

— Ce matin, je suis sorti dans les champs et j'ai cueilli des tomates. C'était ma tante qui m'y avait envoyé; je n'y étais pas allé de moi-même. Eh bien! Agostino m'a couru après, une faux à la main, et il m'a menacé de me couper les jambes!

— Qu'est-ce que ta tante a dit?

— Rien!... Elle ne dit jamais rien, elle!

— Mais lui as-tu bien raconté la chose?

— Pour sûr! Elle était dans sa chambre à frotter ses chaises. Elle m'a dit seulement: « Laisse-moi tranquille! »

— Patience! soupira la mère. Tu avais peut-être taquiné Agostino?

— Non, non! Je te jure que non!

— Souviens-toi bien, mon cher enfant. Tu lui avais peut-être tiré la langue?

— Non, non! Je te jure que non!

— Souviens-toi bien. Tu dois lui en avoir au moins montré la pointe?

Il réfléchit, rougit, finit par avouer.

— Oui; mais rien que le petit bout!

— Tu vois, tu vois!

Sa mère le gronda, le sermonna.

— Il ne faut pas faire de pareilles sottises. Il faut être gentil, pour que ta tante t'aime bien, comme t'aimait bien ton pauvre oncle. Si tu es méchant, elle te renverra et elle prendra les fils de Pirloccia chez elle.

— Eh bien, alors, je reviendrai avec toi!

— Avec moi? Mon pauvre enfant! Nous ne sommes déjà que trop nombreux ici! Comment faire, avec tant de bouches qui mangent et si peu de bras qui travaillent?... Sois sage, sois obéissant, aime bien ta tante. Si elle a de la conscience, elle réparera la mauvaise action qui a été commise... Ah! comme j'ai eu tort de ne pas rester dans la chambre, ce soir-là! Comme j'ai eu tort! Mais pouvais-je prévoir que ce pauvre Giovanni trépasserait si vite?... Patience, mon enfant, patience! C'est encore une bonne chose que ta tante te garde chez elle... Mais il faut que tu sois toujours sage, toujours obéissant.

Et elle lui recommandait de ne répéter à personne leurs conversations; mais elle-même bavardait avec n'importe qui, si bien qu'un jour Perloccia la menaça de déposer une plainte en justice. Elle eut peur, nia tout. Alors le nabot lui dit:

— Réfléchissez donc, Martina! Si j'avais commis cette mauvaise action, mes affaires seraient en meilleur état. Mais que suis-je et que sont mes enfans? Nous sommes tous les domestiques de Tognina, et, qui pis est, des domestiques mal payés, mal traités. En Croatie, j'ai connu un homme (un grand coquin!) qui avait aidé une de ses parentes à voler le magot d'un moribond. Et ensuite, qu'est-ce qu'il a fait, cet homme? Il a tout gardé pour lui. C'était, vous dis-je, un grand coquin! Mais Pirloccia, lui, est un honnête homme qui se moque du bien des autres... Dites, Martina, ai-je ou n'ai-je pas raison?

Bref, il réussit à la convaincre ou du moins à la faire taire; et, par la suite, chaque fois qu'Adone venait se plaindre à sa maman, celle-ci le rabrouait. C'était un grand crève-cœur pour l'enfant, de n'obtenir de ce souverain juge que d'injustes sentences. Il comprenait très bien qu'elle ne se souciât pas de l'avoir avec elle, puisqu'il n'y avait pas de place pour lui dans ce logis si pauvre; mais il était navré qu'elle ne lui rendît pas justice, qu'elle ne l'aimât pas, qu'elle le repoussât durement. Quand elle lui avait parlé sur un ton trop sévère, il s'en retournait près de sa tante, et, toujours en quête de justice, il se lamentait :

— Écoute-moi donc, ma tante! Je te dis que Marco m'a donné un grand soufflet, et je ne l'avais pas mérité! J'ai rapporté la chose à maman, et elle m'a répondu que Marco avait bien fait!

— Ta maman a eu raison.

Sur quoi, il protestait, criait, pleurait.

— Personne ne m'aime! Personne, personne!

— Parce que tu n'es pas sage.

— Mais mon oncle m'aimait, lui!

— Parce que tu étais gentil, du temps de ton oncle.

Ah! non, il sentait bien que ce n'était pas cela. Si son oncle l'aimait, c'était seulement parce que son oncle était un homme juste.

De jour en jour, Pirloccia et sa progéniture se rapprochaient de la maison de la veuve, l'assiégeaient, l'envahissaient, de même qu'un ennemi astucieux et puissant assiège et envahit une place mal défendue.

Un soir d'automne, tante Elena, qui vivait chez Pirloccia et

prenait soin des plus jeunes enfans, vint raconter que les jumeaux s'étaient querellés avec leur père. Quelques instans après, Pirloccia lui-même arriva, frémissant de rage.

— Il faut que tu me fasses coucher dans ton fenil, Tognina! vociférait-il. Si ces gredins ne vident pas ma maison, c'est moi qui veux en sortir!

Il tremblait de fureur. S'il feignait d'être irrité, la feinte était admirablement réussie. Tognina le regarda, de ses yeux tristes et défians, et elle ne lui refusa pas l'hospitalité qu'il réclamait. La nuit était froide, pluvieuse; et, au lieu d'aller dormir sur le foin, le nabot passa la nuit dans la cuisine.

Le lendemain, il annonça qu'il cherchait un logis pour lui-même et pour ses deux plus jeunes enfans, et il demanda à Tognina si elle voulait lui louer la chambre basse, où il serait au large pour emmagasiner ses balais. La veuve s'empressa de répondre négativement.

— Mais je ne la demande pas gratis, cette chambre! s'écria-t-il. Je paie, moi! Je paie bien, et tout de suite!

Il tira de sa poche un volumineux portefeuille, bourré de papiers jaunis et d'images pieuses, et il y prit un billet de cinq lires.

— Je paie d'avance, pardieu! Regarde! regarde!

Elle ne tourna pas même la tête vers le billet qu'il lui tendait. Pirloccia replaça le billet dans son portefeuille, puis replaça le portefeuille dans sa poche. Adone était assis au coin du feu, tenant le chat sur ses genoux, et il observait la scène, sans rien dire. Ses beaux yeux resplendissaient du reflet de la flamme. Pendant quelques minutes, personne ne souffla mot; on n'entendait que le ronron du chat et le sifflement de la bûche. Mais, tout à coup, le nabot braqua ses regards sur l'enfant, comme s'il venait seulement de l'apercevoir, et il l'apostropha brutalement :

— Pourquoi ne vas-tu pas te coucher, babouin?

— Babouin vous-même! riposta Adone.

Et il toisa le nabot d'un air de défi. Mais, pour la première fois depuis qu'il connaissait Pirloccia, il vit celui-ci se mettre dans une terrible colère.

— Il est temps que ça finisse! hurlait le nabot en agitant les bras. Tu ne respectes pas même les vieillards! Si ta tante ne sait pas te corriger, c'est moi, désormais, qui m'en charge! Allons, décampe, et à la niche!

Adone serrait contre lui le chat effaré, tout en regardant sa tante.

— Obéis, lui dit-elle avec une douceur insolite. Va te coucher. Il est tard...

Alors il se rappela les conseils de sa maman et il se soumit. A cette époque-là, il dormait sur un petit lit de fer, dans la chambre de sa tante : une chambre assez étroite, où il y avait une grande cheminée et, sur la cheminée, des pots de confiture et des bouteilles de cerises à l'eau-de-vie. Un grand lit de noyer, recouvert d'un édredon, occupait tout le mur du fond. Ce qui constituait le luxe particulier de cette chambre, c'était une douzaine de chaises aux dossiers courbes, dont les sièges étaient garnis d'une étoffe verte et jaune. Ces chaises anciennes, sur lesquelles Tognina défendait toujours à l'enfant de s'asseoir, exerçaient sur lui une véritable attraction. Il les avait toujours vues là, dans cette chambre austère et triste; il les connaissait individuellement, parce que, semblables en apparence, elles avaient toutes quelques signes particuliers qui les distinguaient les unes des autres.

En bas, dans la cuisine, le frère et la sœur continuèrent à se disputer. Puis tout rentra dans le silence.

Adone commençait à s'assoupir lorsque sa tante monta. Il lui sembla qu'elle sanglotait, et il éprouva une grande pitié d'elle, un besoin de l'aimer, de la protéger, de la réconforter.

— Ma tante, ma tante! lui dit-il, de cette voix affectueuse dont il parlait autrefois à son oncle. Qu'est-ce que tu as?... Dis-moi ce que tu as, ma tante!

Il avait sorti de dessous la couverture sa petite tête ébouriffée, et, sur la blancheur des draps, sa frimousse rose était encore plus jolie et plus expressive que d'habitude. Mais sa tante ne daigna pas lui accorder un regard.

— Dors! lui ordonna-t-elle d'une voix âpre et tremblante. Dépêche-toi de dormir!

Elle éteignit la lampe et se coucha. Puis, comme Adone soupirait, elle reprit :

— Est-ce que tu as dit ta prière?

— J'ai oublié!

— C'est tous les soirs la même chose! Allons, dis vite ta prière, mauvais garnement!

Et lui, un peu par dépit, un peu pour s'amuser, se mit à

réciter une prière badine que son oncle lui avait apprise :

O mon Dieu, la vie, l'honneur,
Des sous à dépenser,
Une belle femme en ce monde,
Le paradis dans l'autre,
C'est tout ce que je vous demande, ô mon Dieu (1)!

— Dis, ma tante : elle est belle, n'est-ce pas, cette prière?

Comme la tante gardait le silence, il agita les jambes et cria :

— Elle est belle, n'est-ce pas?... Dis, ma tante, ma tante!

Alors la tante se mit en colère, parla fort, déclara qu'elle était lasse de lui et de ses méchancetés, qu'elle le chasserait, puisqu'il était un tourment pour elle ; et elle lui enjoignit de se taire, de ne plus bouger, de ne plus souffler mot.

Il ne souffla plus mot. Jamais il n'avait vu sa tante si fort irritée. Ce soir-là, elle avait parlé du même ton que Pirloccia. Il eut envie de fondre en larmes; mais il se retint par indignation, par orgueil. « Je m'en irai, se disait-il à lui-même. Oui, je m'en irai! Maman est pauvre et ne peut pas me prendre avec elle Eh bien! je m'en irai avec les saltimbanques; je serai d'abord leur domestique, et ensuite je deviendrai saltimbanque à mon tour. Je suis leste, je sais sauter... Oui, c'est ce qu'il y a de mieux, c'est ce qu'il y a de mieux! Vous allez voir ça, tout à l'heure! »

Tout à l'heure, non : car les saltimbanques ne devaient venir que l'année suivante, au mois de mai, pour la foire de Sainte-Julie. Mais, en attendant de mettre son projet à exécution, le pauvret se résigna et s'endormit d'un profond sommeil.

Pirloccia réussit à se faire louer la chambre basse et même un hangar, près de la porte charretière.

— Pas gratis, pas gratis! Je paie, moi! Je paie d'avance! Voici un demi-*marengo* (2)! braillait-il en montrant sur la paume de sa main une petite pièce d'or.

Tognina regardait la pièce et ne répondait pas. Adone, qui mangeait sa polenta en la partageant avec le chat, regardait

(1) En dialecte : « Signur, la veta, l'unur, — di sold da spender, — 'na bela dona a st'mond, — in paradis a cl'atar, — signur, an v'arcmandi atar. »

(2) Les Italiens du Nord appelèrent ainsi les napoléons frappés après la bataille de Marengo, et aujourd'hui encore les gens du peuple donnent ce nom à toutes les pièces d'or.

aussi et se taisait. Il ne se désespérait plus à l'idée des mauvais traitemens que Pirloccia lui ferait subir. Son plan était bel et bien arrêté : il prendrait la fuite. Oui, si on le battait, il se sauverait chez les saltimbanques et il ne reviendrait plus.

Le nabot remplit de meubles la chambre basse, de sorte qu'elle devint chambre à coucher, salle à manger, cuisine et atelier de travail. Fiorello et Fiorina suivirent leur père dans sa nouvelle habitation, et avec eux vint aussi tante Elena. Physiquement, tante Elena ressemblait à Tognina; mais, pour le caractère, elle était bien différente. C'était une de ces minces personnes qui passent inaperçues dans la vie, parce qu'au lieu de vivre pour elles-mêmes, elles vivent pour les autres, pareilles aux lanternes sourdes qui éclairent et qu'on ne voit pas. Elle aimait tout le monde, y compris Adone; mais elle n'était pas assez puissante pour le protéger. Quant aux plus jeunes enfans de Pirloccia, ils avaient bon cœur. Fiorello, un peu albinos, mais moins que son frère à la grande bouche et aux yeux blanchâtres, était même trop bon, un peu triste, fort raisonnable; et quand il n'allait pas à l'école, il aidait son père à lier les balais. Fiorina, elle, était laide, avait les cheveux en broussaille et travaillait continuellement. Leur père les aimait beaucoup, mais à sa façon: lorsqu'ils ne travaillaient pas encore assez à son gré, il les rouait de coups.

— C'est pour leur bien! disait-il.

V

L'hiver fut long et rigoureux. Après Noël, Tognina, reprise de ses douleurs rhumatismales, dut garder le lit, et elle y demeura un mois entier. Jamais elle ne se plaignait; mais, quelquefois, elle poussait un soupir qui, au dire du marchand de balais, ressemblait à celui de Jésus dans le Jardin des Oliviers.

Ce fut alors que les Pirloccia finirent de s'installer dans la maison comme dans une place conquise. Marco et Agostino venaient chaque soir, allumaient le feu, mangeaient la polenta préparée par tante Elena; et celle-ci, afin de soigner la malade, couchait maintenant avec Fiorina dans le petit lit d'Adone. Adone, lui, avait été relégué en haut, dans une grande salle qui servait de grenier. Il faisait très froid dans cette salle; en guise de volets, la fenêtre n'avait qu'un contrevent extérieur, qui se

fermait au moyen d'une ficelle attachée à un clou. Pendant la nuit, les souris gambadaient et dansaient la sarabande sur les poutres et sur le plancher, rongeaient les pommes de terre et le maïs entassés dans les coins. Adone n'avait pas peur des souris; mais il craignait qu'une nuit les putois ne vinssent aussi lui faire visite dans sa glaciale retraite. Pourtant, une chose le réconfortait : au fond d'un vieux coffre près duquel il avait placé sa corbeille aux trésors, il y avait des pommes et des noix. Le couvercle de ce coffre était lourd à soulever, lourd comme une pierre sépulcrale; mais, lorsque l'enfant avait réussi à l'ouvrir, il oubliait tous les chagrins et toutes les injustices du monde.

Au printemps, les jumeaux se marièrent, et il y eut à cette occasion une grande fête après laquelle Pirloccia, complètement réconcilié avec ses fils, partit, comme d'habitude, en tournée pour vendre son stock de balais.

Lorsqu'il revint, il trouva du nouveau. Ses brus, mariées à peine depuis trois mois, étaient dans un état de grossesse avancée. En outre, elles ne s'accordaient pas du tout, quoique, au moment du mariage, elles eussent juré d'être amies jusqu'à la mort. Dircé, la femme d'Agostino, était blonde, grasse, indolente; Carissima, la femme de Marco, était au contraire délurée, travailleuse, chantait du matin au soir; et, de plus, elle était belle, avec des frisettes brunes sur un front rose et des yeux splendides.

Toutes les sympathies du nabot furent pour cette dernière, et il pria Tognina de donner une chambre à Marco et à Carissima, en payant, bien entendu! Un bon père doit éviter que ses enfans ne se brouillent, surtout à cause de leurs femmes. Et il fit voir de nouveau, sur la paume de sa main, une jolie pièce jaune. Tognina regarda la pièce, ne répondit pas; mais, huit jours plus tard, Marco et Carissima avaient pris possession de la chambre contiguë à celle du défunt oncle. Carissima, qui était couturière, demanda à sa tante la permission de travailler dans le vestibule; et, peu à peu, le vestibule devint son atelier.

Ainsi la vaste maison, naguère déserte, se peupla d'habitans, résonna de cris, de rires, de chansons. Le bruit de la machine à coudre faisait un accompagnement à la voix de Carissima qui, certains jours, lançait des roulades comparables à celles d'un rossignol.

La seule qui n'ouvrît pas la bouche, c'était Tognina, toujours occupée à frotter ses précieuses chaises. Était-elle contente ou mécontente de ce flot de vie juvénile qui s'agitait maintenant autour d'elle? On n'en savait rien. Son humeur était variable. Pendant des jours et des jours, elle se taisait, demeurait cachée; puis elle redevenait un peu plus sociable, invitait ses neveux et ses nièces à manger avec elle, se mêlait à leur existence. Il lui arrivait même de se mettre en colère, ce qu'elle ne faisait jamais autrefois; et presque toujours c'était Adone à qui elle s'en prenait, le bousculant, le menaçant de le mettre à la porte de chez elle. Il pleurait de rage et d'humiliation. Si du moins sa tante avait maltraité aussi les autres! Mais non, il était le seul qui eût à pâtir de ces brusques emportemens.

— Rageuse! lui dit-il un jour, en serrant les poings de désespoir. Pourquoi est-ce toujours moi que tu attrapes? Oui, toujours moi! Qu'est-ce que je t'ai fait?

— Si tu ne te tais pas, je te casse la tête!

Et elle courut après lui, le rouleau à la main. Elle paraissait affolée, et il eut peur d'elle, comme de Pirloccia.

Mais ce qu'il y avait de pis, c'était que Fiorina et Fiorello, le voyant persécuté, affectaient avec lui des airs de maîtres.

— Peuh! tu ne travailles pas, toi! tu ne gagnes jamais un sou! lui disait Fiorello avec une moue de mépris. Si ma tante te bat, c'est bien fait!

Adone lui tirait la langue. L'autre perdait patience, et, comme il était plus grand et plus fort, il le renversait par terre, lui écrasait la poitrine, le régalait de coups de poing. Alors Adone mordait l'agresseur, et ses petites dents coupaient comme des couteaux. Hurlemens, larmes, récriminations mutuelles; tout à coup, Marco et Pirloccia entraient en scène. Les deux gamins se relevaient et prenaient la fuite.

Adone s'en allait chez sa maman, qu'il trouvait assise sur le seuil de sa porte, en train de ravauder une paire de petites culottes usées, de coudre une pièce sur le trou d'une autre pièce. Reno et Ottavio, vautrés par terre, jouaient comme de jeunes chiens. Eva, pieds nus, avec des cheveux ébouriffés qui mettaient autour de la tête un nimbe d'or, nattait rapidement des tresses de paille destinées à faire des chapeaux.

— Personne ne m'aime! gémissait Adone. Tout le monde me bat, tout le monde me déteste! J'ai tous les malheurs!

Sa maman soupirait, mais lui donnait tort.

— Il faut être sage, voilà tout ! Tognina t'aime bien, et, si parfois elle te corrige, c'est parce qu'elle veut t'élever comme il faut.

— Mais elle ne bat pas les autres !

— C'est parce qu'elle t'aime mieux qu'eux, mon cher petit homme ! Crois-moi, c'est pour ton bien...

Ces paroles n'étaient pas faites pour réconforter Adone, qui la quittait navré, revenait par la digue poudreuse, gagnait *sa* ruelle, grimpait aux arbres, sautait les ruisseaux, se couchait sur le gazon, rêvait. La nature était déjà pour lui plus pitoyable et plus consolatrice que ne l'était sa mère elle-même. Dans l'herbe, au milieu des grandes fleurs jaunes qui semblaient teintes de soleil, il se sentait en sûreté comme s'il avait été lié à elles par une mystérieuse sympathie. L'herbe était sa maman, les arbustes fleuris étaient ses petits frères ; et le ciel vaste et bleu, qui, certains jours, semblait parsemé de duvet blanc et gris, était le plafond de ce paisible refuge où il n'y avait personne pour le tourmenter.

Adone fréquentait l'école, et il admirait plutôt qu'il n'aimait son vieil instituteur. Cet instituteur vivait solitaire dans une maisonnette rose qu'entourait un jardinet planté de dahlias et peuplé de chats et d'oiseaux. La maisonnette rose, les fleurs, les chats, les oiseaux, tout paraissait enviable à l'écolier. Mais ce qui l'émerveillait plus que tout le reste, c'était que l'instituteur savait « toutes les choses du monde : » il savait qui était le roi, qui était le pape, qui était l'empereur; il savait l'histoire des guerres soutenues par les Italiens contre les Allemands; il savait qu'il y a dans la lune des montagnes, qu'il y a dans les étoiles des hommes, des animaux, des fleuves et probablement aussi des fossés larges comme ceux du chemin de Casalino !

C'est pourquoi, dès qu'Adone eut fini sa troisième élémentaire, il déclara qu'il voulait continuer ses études, afin de devenir instituteur comme son maître. Or, pour continuer ses études, il lui fallait aller à Viadana, partir de grand matin, rentrer seulement vers deux heures de l'après-midi. Eh bien ! il était prêt à tout : il avait de bonnes jambes ! Mais sa tante, sans doute à l'instigation de Pirloccia, s'opposa aussitôt à la satisfaction de ce désir.

— Ce qu'il faut, c'est que tu travailles. Tout le monde travaille, à la maison ; il n'y a que toi qui fainéantises.

— Mais tu ne comprends donc pas qu'*ensuite* je gagnerai beaucoup, beaucoup d'argent? répliquait-il, désolé. Et je te donnerai tout, ma tante! Tu verras, ma chère petite tante! Oh! fais-moi étudier! Tu seras si mignonne!

Et il la caressait, se frottait contre elle à la façon d'un jeune chat. Mais elle restait impassible, et les flatteries mêmes n'avaient pas de prise sur elle.

Cette année-là, pendant les vacances, on le fit travailler avec Fiorello et Fiorina; mais il n'avait aucun goût pour cette sorte de travail, aucune disposition pour le métier de fabricant de balais. Il aimait beaucoup mieux faire le montreur de marionnettes. Il se dissimulait entre quatre chaises et agitait deux balais neufs qui, par sa bouche, tenaient les discours de Polichinelle et de Sinforosa. Fiorina, échevelée, Fiorello, bouche béante, l'écoutaient avec attention. Mais Pirloccia survenait à l'improviste, et la farce tournait au drame. Adone se cachait, parvenait quelquefois à s'échapper, se retirait dans *sa* ruelle ou plus loin encore, sur la digue, parmi les bois de peupliers et de saules qui couvraient les rives du fleuve. S'il rencontrait le vieux Pigoss, il s'attachait désespérément au passeur, le suivait, montait avec lui dans la barque; et, lorsqu'il réussissait à se faire conter l'histoire de la ville ensevelie sous le fleuve, il oubliait complètement tous ses chagrins.

VI

Un jour, vers le commencement de septembre, Pigoss, qui se disposait à traverser le fleuve pour aller prendre des voyageurs, vit son jeune ami franchir d'un air pensif la bande de sable qui sépare le bois de la rive, à l'endroit que les habitans de Casalino appellent « le port. » Au lieu d'être, comme d'habitude, mal vêtu et nu-pieds, Adone avait endossé sa veste neuve, coiffé sa casquette à visière, et il tenait à la main un petit paquet. Il avait la face pâle, les yeux cernés, les narines rouges. Depuis trois ans, il s'était beaucoup développé; mais il conservait encore un visage de gamin ; sa voix s'était un peu voilée, et ses petites manières d'homme sérieux révélaient l'enfant déjà familiarisé avec la douleur.

— Qu'y a-t-il donc, mon beau garçon? demanda le vieux batelier. Est-ce que c'est fête, aujourd'hui?

— Prenez-moi avec vous, Pigoss ! répondit seulement Adone.

Le passeur consentit, et Adone ne confia au vieillard ses peines et ses projets que lorsque la barque fut au large.

— Tout le monde me bat, Pigoss, tout le monde ! Est-ce que je suis un chien ? Pirloccia m'a menacé de m'enchaîner dans une niche ! Et tout ça, parce que je veux aller à l'école !... Non, non, je ne ferai pas des balais ! Un pied de nez pour les balais ! Ce que je veux, c'est être instituteur ou passeur ou saltimbanque. J'ai donc résolu de m'enfuir.

— Et quand ça, mon beau garçon ? demanda Pigoss, ironique et songeur.

— A l'instant même ! Dès que nous aurons touché l'autre rive !

— Comme tu es pressé ! Et où iras-tu, ensuite ?

— Ça, c'est mon affaire.

— As-tu de l'argent ?

— Ça, c'est mon affaire.

Le vieillard lui posa encore d'autres questions ; mais Adone regrettait déjà d'en avoir trop dit, et il cessa de répondre. Penché sur le bord de la barque, il plongeait dans l'eau une petite branche feuillue ; puis il la retira, la fit égoutter ; et des étincelles d'argent, des perles, des étoiles jaillirent à la surface du chemin mobile. Le soleil déclinait dans le ciel rouge ; une paix solennelle régnait sur le fleuve vert et rose. Pigoss ramait sans rien dire et semblait avoir oublié les confidences d'Adone. Mais, à un certain moment, il fit obliquer la barque vers la pointe de l'île qui verdoyait au milieu du fleuve, et, avec son air habituel de bonhomie sarcastique, il annonça :

— Il faut que j'aille prendre un tronc d'arbre que j'ai repêché hier et que j'ai mis à sécher sur le sable. Débarquons ici.

Adone comprit sur-le-champ que le vieillard ne voulait pas l'emmener sur l'autre rive. Il ne protesta point ; mais il se repentit amèrement de n'avoir pas été plus discret, et il décida, dans son for intérieur, qu'il ne retournerait pas en arrière, lui fallût-il rester toute la nuit dans l'île. « Je resterai ici jusqu'à ce que Pigoss s'en aille, se disait-il en descendant sur la grève qui formait une espèce de dune. Je me cacherai et j'attendrai une autre barque qui me passera. »

L'île était absolument déserte. Pendant les dernières pluies, le fleuve l'avait rongée par places et recouverte de sable ; en

quelques endroits, les bords étaient hauts comme des bastions; à d'autres endroits, ils descendaient vers l'eau par une pente douce. Tandis que Pigoss feignait d'aller chercher son tronc d'arbre, Adone s'enfonça dans l'intérieur. Le terrain était mou et comme feutré d'herbes grasses et étranges ; une sorte de brume verdâtre enveloppait les peupliers et les saules qui se détachaient, immobiles, sur le ciel d'un violet rougeâtre.

Le fugitif arriva devant une mare entourée de ronces et s'assit sur le sable encore chaud. Il demeura là près d'une demi-heure. Un merle chantait dans les buissons, et son cri limpide paraissait sortir de l'eau violacée de la mare. Le ciel pâlissait, s'attristait; la brume s'épaississait et les troncs d'arbre, vus de loin, prenaient des formes bizarres. Adone commençait à avoir peur, et des idées singulières lui passaient dans l'esprit. Bref, il jugea qu'il était temps de quitter cet endroit trop sombre et de regagner la rive. Il revint donc sur ses pas, et, comme il atteignait le bord de l'eau, il aperçut de loin la barque de Pigoss ramenant deux ou trois voyageurs. Les voyageurs gesticulaient, protestaient sans doute contre un nouveau retard ; et la barque, au lieu de s'approcher de l'île, fila tout droit.

Alors Adone éprouva un grand désespoir. Le crépuscule tombait; le ciel et le fleuve devenaient plus tristes, plus obscurs; il n'y avait que le sable qui fût encore un peu éclairé. Il s'assit sur la dune, attendant. Il avait la sensation d'être seul en ce monde : les oiseaux, les couleuvres, les limaçons, toutes les bestioles dont il voyait les traces sur le sable, étaient moins seules et moins abandonnées que lui ! Ah ! si du moins une barque avait passé, qui le portât sur l'autre rive ! Une fois là-bas, il savait bien où il irait : les saltimbanques se trouvaient alors à Mezzano, et lorsqu'ils étaient venus à Casalino, ils lui avaient promis de le prendre à leur service. Mais comment faire, s'il ne passait point de barque? Pigoss irait sûrement avertir Tognina; Pirloccia accourrait, le poursuivrait, l'empoignerait, le ramènerait dans cette maison qui lui était odieuse. Mon Dieu, mon Dieu, quelle épouvantable chose ! Son aventure ressemblait à un conte où Pirloccia était l'ogre.

Il faisait presque nuit; les arbres, les profils des berges et des îles devenaient tout noirs; le paysage, avec ce grand fleuve aux eaux luisantes, ressemblait à un papier d'argent parsemé

de taches d'encre. Tout à coup, une voix résonna, peu éloignée, dans une courbe de la rive ; et l'enfant distingua une barque qui côtoyait l'île en silence, guidée par le fils de Pigoss. Il y avait dans cette barque un homme qui pêchait à l'échiquier, et Adone reconnut, non sans émotion, l'étudiant Davide, le fils du fabricant d'allumettes. C'était un jeune homme grand, très maigre, au visage décharné et comme roussi, aux yeux glauques, très rapprochés l'un de l'autre et pour ainsi dire convergens vers le nez aquilin, avec des cheveux noirs et longs qui donnaient à l'ensemble une expression de Christ féroce. Ce qu'Adone éprouvait toujours en présence de Davide, ce n'était pas seulement de l'intimidation, c'était aussi de la crainte; et cependant il l'admirait, comme il admirait l'instituteur, comme il admirait tous ceux « qui savaient beaucoup de choses ; » mais il se tenait à distance respectueuse. Aussi n'aurait-il jamais osé dire un mot sans l'intervention du fils de Pigoss.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda le jeune batelier.

— J'attends qu'une barque me passe. Ton père m'a abandonné dans l'île.

Adone avait répondu à voix basse, en regardant Davide occupé à immerger le filet. Le batelier pinça les lèvres, pour signifier à l'enfant qu'il fallait se taire. Le pêcheur, courbé sur la perche qui soutenait le filet, prêtait l'oreille aux bruits de l'eau. Soudain il chuchota :

— Il y en a! il y en a!

Et il releva rapidement le filet qui, sous les derniers rayons du crépuscule, scintilla comme un tissu d'argent.

— Rien! dit le batelier. Pourtant l'endroit était bon.

Ce fut alors seulement que Davide parut remarquer la présence d'Adone, et il cria d'une voix de stentor :

— Pourquoi avez-vous parlé? Il y avait du poisson; c'est vous qui l'avez fait partir!

Adone n'osa pas répondre; mais, sur un signe du batelier, il descendit jusqu'à une petite crique où la berge était basse, et il put entrer dans la barque.

— Silence! ordonna l'étudiant. J'envoie une taloche au premier qui parle!

Le bateau continua de louvoyer sur les rives de l'île. Le batelier se servait de sa rame comme d'une gaffe, pour faire avancer la barque; et, dès qu'on était parvenu dans une anse, Davide im-

mergeait lentement le filet. L'heure était propice pour la pêche; la nuit était à peu près close, et un silence profond régnait sur le fleuve qui, entre ses rives noires, gardait encore quelques reflets d'argent. Au fond de la barque, une douzaine de petits poissons se débattaient, s'entre-choquaient les uns les autres, sautaient jusqu'aux pieds d'Adone. Il avait pitié de ces pauvrets; mais, dès que Davide remontait le filet, il n'en éprouvait pas moins une folle envie de crier: « Il y en a! Il y en a! », même lorsqu'il n'y avait rien.

Quand l'obscurité fut complète, les pêcheurs se disposèrent à regagner la terre ferme. Davide remonta le filet, l'arrangea au fond de la barque; puis il se pencha pour regarder les poissons, et ses longs cheveux tombèrent sur sa face émaciée.

— Il y en a treize! dit-il.

— Treize? fit le batelier. Un vilain nombre. Voulez-vous que nous jetions encore une fois le filet?

Mais Davide était las et craignait l'humidité du soir.

— Non; aborde, aborde! commanda-t-il en s'asseyant sur la banquette, à côté de l'enfant.

Et il secoua la tête pour rejeter ses cheveux en arrière, rabattit sur son front les larges bords de son chapeau noir, se mit à chanter sans s'occuper de ses compagnons. Il avait une belle voix, et la chanson qu'il chantait était belle aussi, plus belle que toutes celles qu'Adone avait jamais entendues :

Ciel et mer, le voile éthéré...

L'écho répondait et n'était plus moqueur; sur le féerique miroir de l'eau qui reflétait les premières étoiles, toutes les choses d'alentour semblaient plus lointaines, plus vagues, plus mystérieuses. Adone jouissait d'une béatitude infinie, oubliait ses malheurs, redevenait gai et insouciant, près de ce jeune homme aux longs cheveux qui chantait comme une femme. La seule chose qui le contrariât, c'était que Davide ne lui accordait pas la moindre attention.

Cependant l'autre rive se rapprochait. Dès qu'on l'eut touchée, le vieux Pigoss, qui attendait les pêcheurs, s'excusa aussitôt d'avoir laissé Adone seul dans l'île.

— Je voulais lui donner une petite leçon, dit-il à Davide, rien qu'une petite leçon. N'avait-il pas imaginé de s'enfuir, ce morveux! C'est ça : il aurait pris la poudre d'escampette, et le

vieux Pigoss se serait tiré d'affaire comme il aurait pu!... Ah! non, mon beau garçon! Demande la permission, d'abord; puis donne-moi deux *palanche*, et je te conduirai jusqu'à Brescello, si tu le désires!

— Où te proposais-tu d'aller? demanda l'étudiant à Adone.

Celui-ci, rougissant et confus, se garda bien de parler des saltimbanques.

— Je voulais aller à Rome, chez mon oncle Carlino.

— Bravo, ventrebleu! s'écria Pigoss. Et tu ne pouvais pas lui écrire, à ton oncle de Rome? Écris-lui donc; dis-lui qu'on te corrige parce que tu n'es pas sage, et il t'enverra chercher par une colombe...

Mais ensuite, changeant de ton :

— C'est toi, Davide, qui devrais l'écrire, cette lettre. Le moutard n'a peut-être pas tort.

— On te maltraite? demanda l'étudiant au gamin. Pourquoi?... Mais prends d'abord ceci. Tu me conteras ton histoire en route.

Et il lui mit entre les mains le mouchoir dans lequel il avait enveloppé les poissons.

Davide et Adone franchirent la digue, s'engagèrent dans la ruelle, rejoignirent le chemin qu'éclairaient çà et là des lampes à acétylène. L'enfant racontait ses chagrins; et l'étudiant ne lui donnait pas raison, mais contrairement à ce que faisaient tous les autres, il ne lui adressait pas non plus de reproches. Cela suffisait pour rassurer ce petit cœur altéré de justice. Devant le débit de tabac, Davide s'arrêta et regarda Adone.

— Ainsi, tu veux devenir instituteur? lui dit-il, feignant la surprise. Mais sais-tu déjà écrire? Sais-tu écrire tous les mots? Même *pain*, *polenta*, *pommes de terre?*

Adone se rappela qu'il avait faim; puis il se mit à rire, comprenant que Davide plaisantait. Sans savoir pourquoi, il n'était plus si triste, ne pensait plus à se sauver; il était content d'avoir soulagé son petit cœur et trouvé enfin une personne qui ne le tarabustait pas.

Ils entrèrent ensemble chez l'allumettier.

— Pourquoi es-tu si bien habillé? demanda la Muton à Adone, qui lui présentait le mouchoir plein de poissons.

Adone regarda Davide, redoutant que celui-ci ne contât son escapade. Mais Davide se tut, alla changer de chaussures. Quand il revint à la cuisine, il interpella l'enfant qui s'en allait.

— Eh! dis donc, pédagogue, pourquoi t'en vas-tu? Il faut que tu restes avec nous pour manger les poissons.

— Mais si ma tante me gronde?

— Tu l'enverras au diable!

— Beau conseil! dit la Muton.

— Somme toute, cette femme n'est pas sa mère, n'est pas même sa marâtre! répondit Davide. Ce n'est qu'une lâche coquine!

Et il continua de déblatérer contre les voisins. Adone, sachant bien que personne ne s'inquiéterait de lui chez sa tante, accepta sans scrupule l'invitation.

Après le souper, tandis que l'allumettier fumait sa petite pipe culottée, l'étudiant se tourna vers sa belle-mère et lui dit :

— Voulez-vous aller chercher Tognina? Vous l'avertirez que j'ai à lui parler.

La vieille sortit sans demander la moindre explication. Adone fixa sur le jeune homme ses grands yeux inquiets : Davide voulait-il donc le dénoncer à sa tante?

Quelques minutes plus tard, Tognina parut. Petite, courbée, noiraude, elle ressemblait à une momie, et sa face en lame de couteau exprimait un vague malaise.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, lui dit Davide. Il faut que je vous parle. Pendant que nous causerons, Adone et ma belle-mère iront acheter une bouteille de muscat.

La belle-mère se leva tout de suite; mais Adone ne bougea pas de sa chaise.

— Vous voyez comme il est désobéissant! glapit la tante. Il est malicieux même quand il dort!

— Oh! oh!

Adone crut que Davide se moquait de Tognina, et, rassuré, il se mit à rire. Mais l'autre, de ses yeux convergens et fixes comme ceux d'un oiseau de proie, lui lança un regard sévère. Adone eut peur et se hâta de courir après la Muton.

— Je voudrais tant savoir ce qu'ils disent! avoua-t-il à la vieille femme, en la rejoignant et en s'accrochant à sa jupe. Pourquoi ne veulent-ils pas que je les entende?

La Muton était songeuse; et sans doute elle songeait moins à la conversation de son beau-fils et de sa riche voisine qu'à quelque autre chose vague, lointaine, mal déterminée dans le temps et dans l'espace : car, au lieu de répondre, elle se contenta de murmurer en se parlant à elle-même :

— Un jour viendra, un jour viendra...

Adone ne sut jamais ce que Davide avait dit à sa tante, ce soir-là; mais, dès le lendemain, il constata que Tognina ne s'opposait plus à ses projets d'étude.

— Si tu veux aller à l'école de Viadana, lui dit-elle, vas-y. Seulement, ne me fais pas dépenser d'argent. Le maïs, le raisin, le sorgho, tout est rare et de mauvaise qualité, cette année... Et puis, il y a les contributions... Bref, je n'ai pas un sou.

Pauvre femme! A certaines heures, elle craignait de mourir de misère, avec deux mille bouteilles de vin vieux qu'elle avait encore dans sa cave. D'ailleurs, Adone ne se tracassait pas de la dépense: il ignorait entièrement le prix des choses. Au surplus, durant ces longues années de privations et de misère, il avait réussi à mettre de côté, sans savoir lui-même comment, une forte somme : quarante sous! Et il était bien convaincu qu'avec quarante sous il avait le moyen de voyager à travers le monde et à travers la vie.

Cependant, la reprise des cours approchait, et Davide se préparait au départ. Mais, avant de quitter Casalino, il voulut réunir chez son père les amis, jeunes et vieux, qu'il s'efforçait de gagner aux idées nouvelles.

Un soir, donc, Adone vit quantité de gens arriver chez l'allumettier, y compris les deux jumeaux et le cordier Sison. Pris de curiosité, il traversa la cour, se glissa dans le petit vestibule des voisins; et il aperçut l'étudiant debout près d'une table de noyer, dans la salle du rez-de-chaussée qui servait aussi de cuisine. Plusieurs hommes étaient assis autour de cette table, les mains dans leurs poches ou les coudes appuyés aux dossiers de leurs chaises; d'autres étaient assis sur le banc et sur le coffre du vestibule; d'autres étaient adossés aux murs, les bras croisés sur la poitrine. Attentifs, immobiles sous la faible clarté d'une lampe à pétrole accrochée au plafond, ils ressemblaient à des figures peintes. Adone distinguait les faces blêmes d'Agostino et de Candido, la face rouge et vulgaire du forgeron, beau-père d'Agostino, la face ronde et bonasse du fromager et la silhouette de son fils Pino, dont le teint rose et blanc ressemblait à celui d'une femme. Il y avait aussi l'aubergiste du *Vice-Roi* et un riche propriétaire à face de pleine lune. Sous le tablier de la cheminée flambante se tenait accroupie

la Muton, et, à côté d'elle, Pigoss souriait silencieusement, avec ses petits yeux de la même couleur que l'eau du Pô. Un peu plus loin, un vieillard appuyait sur ses mains sa tête chauve, et son crâne luisant reflétait l'éclat du feu. A la droite de Davide était assis le vieux bouvier qui avait allumé la veilleuse devant l'image de saint Simon-Judas, pendant que l'oncle Giovanni se mourait.

Adone demeura quelques minutes bouche béante, à regarder cette scène. Davide parlait avec des gestes brusques, qui faisaient remuer sur la table des bottes d'allumettes, des verres et un *peker* (1) plein de vin. Il parlait comme le curé à l'église; mais les choses qu'il disait était bien différentes, et il ne nommait ni Dieu ni le purgatoire. Adone ne comprenait pas très bien; mais il se rappela toujours qu'à un certain moment l'étudiant saisit une botte d'allumettes et dit:

— Comme ceci, vous voyez! Si nous dispersons ces allumettes, chacune d'elles est sans valeur; mais, réunies en botte, elles valent trente centimes. L'union ne fait pas seulement la force; elle crée aussi la richesse!

Et le forgeron approuva, d'un hochement de tête. A un autre moment, Davide prit le *peker* et un verre plus petit, les plaça successivement en divers endroits sur la table, les éloigna, les rapprocha l'un de l'autre.

— Ceci (le *peker*) est le capitaliste, et ceci (le verre) est le petit industriel. Tandis que le premier peut voyager en chemin de fer et transporter rapidement sa marchandise, le second, vous le savez tous, est réduit à voyager dans sa carriole. Le second arrive donc avec sa marchandise quand le premier a déjà conquis le marché!

Sison agita la main comme pour dire : « Ça, c'est bien vrai! » Mais, au bout d'un quart d'heure, Adone trouva le discours ennuyeux, sortit sur la pointe des pieds et alla demander à Carissima qu'est-ce que tout cela signifiait.

— Ce sont des socialistes! répondit la couturière, qui ne sut pas lui en dire davantage.

GRAZIA DELEDDA.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

(1) Vase à anse.

RUSKIN ET LA VIE[1]

I

DE L'ESTHÉTIQUE A LA PRÉDICATION

I

Dans un des livres les plus lyriques de ce temps, M. Maurice Barrès, appelant à Venise les fantômes de neuf illustres voyageurs qui, de France, d'Angleterre et d'Allemagne, s'y succédèrent au cours du dernier siècle, proposait à la ville idéale cette compagnie pour conseil immortel des Dix. Il réservait la dixième place, et ce n'est pas à Ruskin qu'il songeait à la donner. Les rêves et les pensées de Ruskin à Venise sont plus mémorables, peut-être, que ceux du Léopold Robert qui siège en cette assemblée, mais leur ordre était singulier. L'Angleterre en fut influencée pour longtemps, mais, seule, cette Angleterre industrielle et puritaine pouvait les comprendre.

A Venise, dès 1849, Ruskin se posa les deux questions suivantes : Quelle qualité d'âme et de vie collectives ont produit la splendeur d'une telle architecture et, réciproquement, quelles influences une telle architecture a-t-elle exercées sur l'âme de ses artistes et de ses ouvriers?

(1) Sur la figure, la personne, le talent, l'œuvre générale de Ruskin, voir les études si brillantes et vivantes, aujourd'hui classiques, que M. Robert de la Sizeranne a publiées ici même, et l'ouvrage très complet et documenté de M. Jacques Bardoux. On s'est borné dans cet article et dans ceux qui suivront à étudier les idées morales et sociales de Ruskin dans leur relation avec l'Angleterre de son temps.

Le problème d'esthétique se résolvait en un problème de morale, et de morale sociale. En un problème très actuel, très pressant, et qui le détourna dès lors de l'esthétique pure et le prit tout entier. Le bonheur et la beauté, les harmonies du passé dont témoignaient toutes les pierres de Venise lui rendaient plus sensibles la tristesse, la laideur et les désordres du présent. L'artisan vénitien du xve siècle le faisait réfléchir à l'ouvrier anglais de Birmingham et de Manchester. Il eut pitié de l'âme de cet ouvrier jusqu'à ne plus pouvoir penser à autre chose. Il voyait que le travail industriel moderne, soumis aux seules lois insensibles de la concurrence, est antagoniste de la vie, qu'il détruit ou dégrade chez l'homme les forces divines qui sont ses valeurs absolues, et que, pour le sauver, c'est toute une éthique sociale, toute une nouvelle économie politique fondée sur la notion de ces valeurs qu'il faut prêcher au monde industriel moderne.

Il découvrait ce qu'il appela sa mission; l'idée qui dirigea la seconde et principale partie de sa vie commençait à le posséder. Il écrivit ces *Pierres de Venise*, dont Carlyle, avant lui défenseur de l'âme contre le « Mammonisme » régnant, lui dit dans une lettre: « Un étrange, un inattendu et, me semble-t-il, un excellent et très vrai sermon sur les pierres,... et qui m'est un signe singulier des temps. »

II

A Venise, comme ailleurs, la contemplation de l'œuvre d'art le conduisait à la méditation du bien et du mal. Mais bien plus que la peinture, c'est un art social que celui de l'architecte : les églises et les palais de Venise lui parlèrent du bien et du mal d'un peuple. Leur splendeur signifiait religion, vertus domestiques, constance, gravité des âmes, rectitude des vies, dévouement à la cité et aux idées communes. Cette merveilleuse floraison de pierre, quel courage et quelle patience l'a fait lever de la mouvante lagune et de la vase primitive et sans force? Quelle foi a peuplé ce ciel d'une forêt de campaniles dont les voix glissant au-dessus des rues liquides chantent la gloire de tous les saints locaux? Quel religieux orgueil de la cité a dressé au cœur magnifique de Venise, au pied du palais de ses doges, devant le quai de marbre d'où ses rouges galions s'élançaient pour la

croisade et la conquête, deux piliers antiques de granit, portant haut le lion de Saint-Marc et la statue de Saint-Théodore? Quel art sincère, sérieux, profond, dévoué à Dieu, a sculpté ces tombes du XIVe siècle, ces statues sévères d'évêques et de doges, ces mains jointes pour la prière, ces paupières closes, ces profils rigoureux et simples, tant de figures où s'attestent la hauteur et la gravité des âmes, leur énergie et leur fidélité au devoir? Quelle invention nourrie d'enthousiasme et de piété a couvert les murs de marbres polychromes, a prodigué pour les colonnes le jaspe, l'albâtre et le porphyre, et pour les chapiteaux, sculpté la pierre profonde en richesse de palmes, de raisins et de grenades, de roses et de lys, d'oiseaux et de quadrupèdes, en profusion de figures symboliques dont chacune contient un sens civique ou religieux, — rêvé tant d'architectures de rythme vivant, de couleur ardente comme la flamme, d'architectures diverses où le pilier grec et l'arche romaine s'unissent à l'ogive arabe, « la force de Japhet à la spiritualité de Sem, » — rêvé surtout cette fabuleuse basilique de Saint-Marc, cette confuse et radieuse vision, nuancée comme l'arc-en-ciel, qui monte en monceau de perles et d'opales, d'or et de saphirs, mais où l'œil reconnaît des harmonies riches et subtiles, des cadences et des balancemens de musique, et, peu à peu, dans une innombrable floraison de signes mystiques, des figures d'anges, toutes les images du ciel et de la terre, des travaux humains, une chaîne infiniment diverse de langage et de vie?

Notre Philippe de Commynes la vit, cette Venise, vers le temps où sa force en même temps que sa splendeur commençaient à baisser. Et pourtant, comme Ruskin, dans la même page où il décrit sa beauté, il loue sa sagesse et sa religion :

Chascun me feit asseoir au meillieu de ces deux ambassadeurs qui est l'honneur d'Italie que d'estre au meillieu, et me menèrent au long de la grant rue, qu'ils appellent le Canal Grant, et est bien large. Les galles y passent à travers, et y ay veu navires de quatre cens tonneaux, ou plus, pres des maisons : et est la plus belle rue que je croy qui soit en tout le monde, et la mieulx maisonnée, et va le long de la ville. Les maisons sont fort grandes et haultes, et de bonne pierre, et les anciennes toutes painctes; les aultres faictes depuis cent ans : toutes ont le devant de marbre blanc, qui leur vient d'Istrie, à cent mils de là, et encore maincte grant piece de porphire et de sarpentine sur le devant... C'est la plus triumphante cité que j'aye jamais veue et qui plus faict d'honneur à ambassadeurs et estrangiers, et qui plus saigement se gouverne, et où le service de Dieu est le plus

solennellement faict : et encores qu'il y peust bien avoir d'aultres faultes, si je croy que Dieu les a en ayde pour la reverence qu'ilz portent au service de l'Eglise.

En 1495, quand Commynes entra dans Venise, c'était déjà la décadence, mais l'impérissable beauté attestait comme aujourd'hui l'âme qu'elle avait eue, sa religion, laquelle n'était pas encore tout à fait pétrifiée. De cette âme s'étaient nourries « les sept lampes spirituelles de l'architecture, » dont les noms sont : Sacrifice, Vérité, Puissance, Beauté, Vie, Mémoire, Obéissance.

Car les anciens hommes de Venise croyaient véritablement au jugement; ils espéraient le royaume du ciel. Pour attester et glorifier leur Christ, ils donnaient avec joie leurs richesses et leurs peines. Honorables et sincères étaient les œuvres qu'ils offraient à Dieu, façonnées de leurs mains, la machine n'ayant pas encore appris ses mensonges à l'artisan : sculptures achevées jusque dans leurs invisibles parties, marbres de la carrière, or véritable et véritables pierres précieuses, fer couleur de fer, fer forgé dont chaque arête et chaque inflexion éternisent du travail et du vouloir humains. Ainsi le flambeau de Vérité s'allumait à celui du Sacrifice. Pour ces hommes brillaient aussi les lampes de Mémoire et d'Obéissance. De leur soumission à la coutume, de l'autorité sur eux des traditions et des croyances, procédaient le sérieux et la grandeur, la force et l'unité, l'incomparable style de leurs œuvres. Car ils n'étaient pas « libres, » c'est-à-dire isolés, indépendans les uns des autres, liés par le seul intérêt d'argent, détachés de leurs ancêtres, insoucieux de leurs petits-enfans, pareils aux mouches qui naissent et qui meurent chaque été Leur vie ne leur apparaissait pas chose fragmentaire, discontinue, et qui n'a sa fin qu'en elle-même. Elle se subordonnait à la vie totale de la cité, elle s'intégrait dans sa vie bien plus longue. De la naissance à la mort, ils demeuraient fixés au sol natal, au foyer domestique, le fils continuant son père à la même place, dans le même rang social, respectueux de sa demeure et de sa mémoire. Ils vivaient en groupes naturels, capitaines et soldats, maîtres et serviteurs, patrons et compagnons, chacun connaissant son chef, dont la condition, les habitudes sont proches des siennes, visibles, intelligibles, respectant son chef, le suivant, lui obéissant en toute confiance et fidélité, — le patricien guerroyant avec ses hommes, le maître artisan maniant l'outil avec ses artisans, le chef, à quelque degré qu'il soit chef, gouvernant

et nourrissant ceux dont il a charge, chaque groupe en paix avec lui-même, les âmes dirigées ensemble par des mobiles qui ne sont pas seulement l'anarchique appétit de jouissance, mais surtout la foi commune, la foi réelle, efficace des serviteurs et des maîtres au même Christ, aux mêmes saints, au même jugement, et l'idée de la cité qu'il faut défendre et faire belle. De ces disciplines spontanées, d'une telle volonté de forme, de toutes les influences aussi de la nature immédiate, pure et visible à tous, s'exaltaient la vie, la puissance et la beauté des œuvres d'art. Ces hommes ne travaillaient pas en esclaves, avec dégoût, en ne rêvant que de travailler moins, confinés en des bureaux ou de mornes manufactures. Nulle tristesse de tâche mécanique, monotone, déprimante et haïe, mais joie de l'effort naturel, de l'œuvre conçue par l'ouvrier, achevée tout entière de sa main, par une activité complète du corps et de l'esprit, sans crainte ni désir de concurrence auprès de son foyer, non sans qu'il aime pour leur finesse ou leur densité cette pierre ou ce bois qu'il taille ou sculpte au gré de sa fantaisie, non sans qu'il lève les yeux, parfois sur la procession des Alpes souveraines à l'horizon, sur la splendeur impolluée des eaux. De là surtout, de cette mer, de ce ciel, de ces libres campagnes s'épanchaient pour l'artiste les rayons de Vie, de Beauté et de Puissance. Vie des rythmes et des ordonnances de la nature, beauté absolue, beauté type des œuvres divines, de leurs matières, de leurs couleurs, de leurs lignes et de leurs proportions, — puissance enfin de la plaine, de la mer et de la montagne où l'architecte peut apprendre ce que la nature entend par une surface, par un dôme et par un contrefort.

« Quel merveilleux morceau de monde qu'une telle cité ! Ou plutôt, c'était un monde. Elle s'étendait sur la face des eaux, pas plus haute quand le soir ses capitaines montaient à leurs mâts pour la regarder, qu'une barre colorée de soleil couchant, — mais une barre qui ne pouvait point passer... Sans le sentiment de sa force qui était dans leurs cœurs, ils auraient pu croire qu'ils faisaient voile dans la profondeur du ciel, et que devant eux, c'était une grande planète dont le bord oriental s'élargissait dans l'éther. Un monde dont tout souci sordide, toute mesquine pensée étaient bannis, avec les élémens vulgaires et misérables de la vie. Pas une souillure, nul tumulte dans les rues tremblantes qui se soulevaient ou s'abaissaient sous les influences de la lune. Seulement, la musique ondulante de ces alternances

majestueuses, ou bien un saisissant silence. Aucune muraille fragile ne pouvait s'édifier sur ces rues, aucune chaumière à l'humble toit, aucun abri couvert de paille. Rien que de la force, comparable à celle du rocher, et la parfaite incrustation des pierres très précieuses. Et partout, alentour, aussi loin que les yeux pouvaient atteindre, toujours le calme balancement des eaux sans tache, pures orgueilleusement, car non plus que la fleur, ni l'épine, ni le chardon ne pouvaient croître dans les plaines étincelantes. A l'horizon, la force éthérée des Alpes, s'évanouissant comme un rêve, en haute procession par delà le rivage torcellien, — les îles bleues des collines de Padoue suspendues dans l'or occidental. En haut du ciel, de libres vents, des nuages dont les flammes se déploient à leur volonté, un éclat montant du Nord dans l'espace, ou des parfums venus du Sud, et les astres du matin et du soir clairs dans l'infinie blancheur qui s'épand à la voûte du ciel et sur le cercle de la mer... (1). »

III

D'une telle cité l'art devait être suprême. Aux âmes énergiques d'un peuple religieux, simple et discipliné, la nature présentait ses formes les plus excitantes de beauté. Mais rappelons-nous ce que fut, au moyen âge, l'architecture du sombre Nord, ce qu'en témoignent encore les églises, les beffrois, les vieilles maisons, les murailles et les portes de nos villes historiques, art sauvage, parfois, mais plus riche et fantastique encore que celui du Midi, animé de libres rythmes et formes de vie dont la vie des hommes s'exaltait. Après tant de siècles, de ruines et de déshonneurs, nous en percevons encore les toniques influences. En cheminant par les vieux quartiers demi-déserts d'une Cologne ou d'un Rouen, est-ce que nous ne sourions pas de plaisir et d'amusement comme en marchant dans un jardin de fleurs ? Qu'on imagine donc le passé, quand les couleurs étaient fraîches et que la vie bruissait là ! Des rues capricieuses, zigzaguantes, à l'ombre irrégulière des pignons et des auvens qui débordent, des maisons pointues, ventrues, festonnées et fleuries, des poutres historiées et guillochées, des grilles dont le fer est forgé en buissons d'épines, en treillis de lierre ou de vigne, des

(1) *Modern Painters*, V, IX, 9.

fenêtres percées en trèfles, des gargouilles qui rient, et partout, dans des niches, au coin des murs, à l'angle des venelles, des figures de paradis, d'évangile, de légende ou de copieuse et joyeuse vie réelle. Et l'esprit qui se jouait ainsi dans la pierre, c'était le même qui, pour glorifier Dieu, savait « accumuler en masses disciplinées et vertigineuses les sauvages rochers de la mer normande, donner au porche du temple la profondeur et l'ombre de la caverne de l'Horeb, et, du sein de la cité populeuse, faire lever des falaises de pierre solitaire et grise dans le tournoiement des oiseaux et le silence de l'espace (1). »

Conservons en notre esprit ces images d'un somptueux passé, — rue de Rouen ou de Cologne au XIVe siècle, ou bien groupe de palais vénitiens à la même époque, et puis regardons le décor moderne d'une grande ville. Promenons-nous à Londres, non pas même dans les faubourgs industriels, mais en des quartiers qui sont vieux déjà de plus d'un siècle, « dans Baker-Street ou Gower-Street, et comparant ceci et cela, demandons-nous quelles furent les causes d'où sortit un si vaste changement dans l'esprit de l'Europe, » par quelles transitions les facultés inventives et constructives de l'homme ont franchi « l'intervalle qui sépare un Grand-Canal d'une Gower-Street, et le pilier de marbre, l'arche en pointe de lance, la broderie de feuillage, l'harmonie brûlante et fondante de l'or et de l'azur, de la cavité rectangulaire dans un mur de briques (2). L'histoire de cette décadence de l'art est l'histoire d'une décadence morale et sociale. Ce qui se manifeste au cours des siècles avec les lignes géométriques, la nullité des façades ou leurs ornemens inertes et glacés, c'est une paralysie progressive de l'âme, une baisse de l'énergie, de la fantaisie, à mesure que monte l'orgueil de l'homme, une diminution de sa force spirituelle, tandis que grandit sa force matérielle, et que la foi croissante à la science chasse la foi au Christ et à sa loi. Cette foi nouvelle, cet orgueil et sa révolte s'affirmèrent pour la première fois avec la Renaissance. Là est le principe de mort, reconnaissable en certaines pierres de Venise, — comme en d'autres le principe antérieur de vie : la religion, la vertu et l'humilité anciennes. Point n'est besoin de quitter Venise pour suivre son développement fatal (3).

(1) *Seven Lamps of Architecture*, III, § 24.
(2) *Stones of Venice*, vol. III, ch. I.
(3) *Stones of Venice*, *passim*.

A l'origine, cet orgueil et cette révolte de la Renaissance. Ivresse du nouveau savoir, confiance joyeuse en des formules que l'on retrouve ou que l'on invente. L'homme croit se suffire: il se détourne de Dieu, et sa vie commence à décroître; il se détourne de la nature et son art commence à décliner. C'est de lui maintenant et non plus de la nature qu'émane la beauté; par sa science il prétend en devenir créateur. A la religion de Dieu, il a substitué le culte de cette science et de cette beauté. Après les admirables artistes qni rayonnèrent sur le commencement de la Renaissance, un Léonard, un Michel-Ange, un Raphaël, dont les maîtres, presque aussi grands qu'eux-mêmes, appartenaient à la grave école ancienne et les ont nourris aux vraies sources de l'art et de la vie, on ne fait plus que répéter des procédés, car on croit que c'est leur science (dont ils étaient de force à porter le poids) qui les a faits si grands. Dès lors, l'essentiel de l'art n'est plus de contempler avec émotion, de tâcher à sincèrement traduire une émotion. Une seule chose importe : la virtuosité de la main, une impeccable exécution où s'attestent avec évidence les formules de l'anatomie et les lois de la perspective. « A partir d'une certaine date, pas un tableau de nativité qui ne change la crèche et la mangeoire en arcade corinthienne. » Car une colonnade classique dans un tableau du XVIe siècle, c'est comme une citation latine dans un discours de la même époque, — une preuve d'érudition, un élément de beauté d'autant plus sûr qu'on ne l'invente pas, et qu'il se garantit de l'autorité des anciens. Surtout c'est un prétexte à de doctes effets de lignes qui convergent en fuyant.

En architecture, le mal est pire. Là aussi règne l'idéal nouveau de perfection; mais, pour chaque œuvre, ce n'est plus d'un seul artiste que l'on exige cette perfection, c'est de chacun des mille artisans qui mettent ensemble leur labeur pour dresser et sculpter les pierres d'une église ou d'un palais. Or l'artisan n'est capable que de perfection mécaniquement copiée. Il atteint à l'exécution sans défaut, mais au prix de sa pensée, de son énergie, c'est-à-dire de sa vie même, — et ce prix, la pédante Europe de la Renaissance, qui ne voit plus de vérité ni de beauté que dans la grammaire, la rhétorique, les règles, les symétries académiques et les cinq ordres, elle ne le trouve pas trop élevé. Sans joie, ses ouvriers s'appliquent à des oves, des grecques, des cannelures, des consoles; leurs mains font œuvres de tours

et de compas; ils arrivent à la correction géométrique, mais en échange ils ont donné leur âme.

Car c'est fini pour eux d'imaginer, de rêver, d'animer un peu leur travail de libre fantaisie ; c'est fini d'être des hommes. L'esclavage moderne est commencé. Cet art qui va régner sur l'Europe, de plus en plus abstrait et dépouillé jusqu'à se vider de toute substance, et par son propre progrès s'anéantir quand il aboutit, après avoir donné le palais de Versailles, aux rectangles nus de nos façades et de nos fenêtres, ce nouvel art, qu'il est rigide, glacé, insensible, inhumain! — dès l'origine incapable d'exaltation, incapable de pitié, d'une concession quelconque au faible ou au pauvre. Art pour les doctes, car l'excellence dont il s'enorgueillit est d'espèce raffinée, produit d'une intense culture, d'une profonde érudition, — et l'architecte sait bien qu'elle est inaccessible au peuple. Il le dit très haut: « Mon œuvre, vous ne pouvez pas la comprendre si vous n'avez pas étudié Vitruve. Je ne vous accorderai ni couleur qui réjouisse, ni sculpture qui récrée, rien qui puisse vous rendre heureux, car je suis un homme savant. Ce que je construis ne vous donnera de plaisir que par sa fière aristocratie, son rigide formalisme, son exactitude achevée, sa froide tranquillité. Je ne travaille point pour le vulgaire, seulement pour les cours et les académies. » — Art pour les riches aussi, pour les puissans qui veulent superbement ce qui rendra visible leur puissance et leur richesse, ce que leurs modes et leurs conventions appellent beauté, et qui prétendent l'obtenir à force de labeur insensible et payé.

Combien plus spontané, abondant, fécond en beauté vraie, c'est-à-dire traduisant de l'âme et de la vie, l'art de l'époque précédente, et comme l'artisan, au lieu d'y trouver sa mort spirituelle, y excitait ses énergies de sentiment et de pensée! Il était un artisan, et non pas un manœuvre. Malhabile et lourde était sa main, mais la pierre s'animait d'autant mieux de sa fantaisie que sa main n'était pas astreinte à produire la perfection. « Toute sa rudesse se laissait voir, toute sa lenteur, toute son ignorance, honte sur honte, insuccès sur insuccès, hésitation sur hésitation, mais enfin apparaissait toute sa majesté, » — celle d'une âme humaine. « Nous n'en mesurons la hauteur qu'aux nuages qui s'y accumulent, et que sombres ou brillans soient les nuages, nous savons qu'en eux, derrière eux, tout finit par

se transfigurer (1). » Et cet art était humble comme l'amour, l'ouvrier n'espérant pas égaler les splendeurs imaginées du Paradis, ni les beautés visibles de la terre. Et parce qu'il était humble il n'humiliait pas l'ouvrier, ni la foule ignorante et simple. Il s'adressait à tous. Universel, naïf, capricieux, fantasque et pourtant si passionnément sérieux et sincère, il égayait la porte et l'escalier du pauvre et dressait des cathédrales pour un peuple. Mais cette architecture de gala dont l'expression suprême est le morne et magnifique palais du Roi-Soleil, le pauvre sait bien qu'elle n'est que pour le riche. Elle lui répète qu'il n'est pas de la même espèce que le riche, que le riche ne veut pas de lui pour son frère. La haine commence à gonfler son âme. « Son âme est lourde de l'insolence des riches et de la méchanceté des orgueilleux... »

IV

Pensant toujours à la Venise qu'a vue Commynes, ou bien à la vieille Rouen, quittons les rectangles vides et les frontons des trois siècles qui suivirent la Renaissance, — les copies de plus en plus mortes et stéréotypées du classique. Quittons Whitehall et Gower-Street, et parcourons maintenant ces quartiers industriels de Londres où habite et se manifeste l'âme propre, où bruit et trépide l'activité caractéristique du siècle utilitaire. Faisons mieux : regardons une Leeds, une Manchester, c'est-à-dire une ville qui ne soit rien qu'un produit de notre temps. Dans l'évanouissement progressif de la beauté qui commence à la Renaissance, Gower-Street ne marquait que le moment final. Nous entrons maintenant dans les régions de la laideur, — de la laideur positive, agressive, dont les influences contraires à celles de la beauté répriment et dépriment. Tout à l'heure, à Versailles, à Whitehall, même dans Gower-Street, ce n'était que la sensation du vide ou de l'inanimé : l'ennui. Ici, c'est la souffrance, indice d'une atteinte à notre être. L'étrange, l'inquiétant phénomène pour les hommes qui vécurent des anciens aspects et travaux de la ville et de la campagne, que ces taches grises, ces amas fumans et couleur de fumée dont la tristesse serre le cœur, et qui s'élargissent, se rejoignent dans

(1) *Stones of Venice*, vol. II, chap. VI, § 12.

une vapeur plombée, avancent toujours comme une maladie, en rongeant la verte terre anglaise ! Gares, *wharves*, docks, manufactures, cloches et carcasses de gazomètres, rues grasses et sordides, magasins, affiches, *slums*, corons, logis alignés, accolés, indiscernables et comme fabriqués au moule ; foules ruées à la conquête de l'argent ou prostrées par la misère ; rails, déchets, scories, hauts fourneaux alentour, — quelle place y a-t-il là pour l'effort d'art qui signifie l'allégresse de la vie à se jouer dans toutes les formes de la vie ? L'architecture du XVIIe siècle fut encore une tentative de l'âme expirante vers la beauté. Mais « une ville construite dans l'atmosphère noircie qui voile, efface à quelque distance tout ornement et en nivelle, à force de crasse, tout le relief, — une ville qui ne sert que de magasin, dépôt, usine, et comptoir, une ville où la fin de la vie n'est plus la vie, mais le travail, où tout édifice remarquable par sa grandeur ne sert qu'à loger des machines, — une ville dont les rues ne sont point des avenues tranquilles pour un peuple heureux, mais une canalisation où ruisselle une multitude harassée, où le seul objet, c'est de passer d'un point à un autre, où l'existence n'est plus que transition, chaque créature un atome dans un nuage de poussière humaine en mouvement, dans un courant de particules qui se remplacent, les uns circulant en des tunnels souterrains, les autres en des tubes suspendus, — une telle ville, dis-je, ne saurait avoir aucune espèce d'architecture (1). »

Vers 1860 une telle ville n'existe dans la pureté de son type qu'en Angleterre. C'est Leeds et Manchester ; c'est Birmingham et Sheffield. A cette époque, voilà le phénomène anglo-saxon par excellence (2), et dont s'émeuvent alors les Anglais qui ont connu la verte Angleterre agricole, et la voient avec nostalgie se changer peu à peu en « pays noir. » Construites à la machine, que sont ces nouvelles cités que des machines pour fabriquer, vendre et acheter, et que sont leurs hommes que des machines, — les uns parce que s'amputant eux-mêmes de toute faculté de rêve et de contemplation, de toute joie possible d'enthousiasme et de sympathie, mutilant leur nature humaine, ils se sont condamnés, âme et corps, à l'accumulation monotone,

(1) *On the old Road*, I, § 277.

(2) Taine allant en Angleterre vers 1860 semble y faire la découverte du grand décor industriel.

obsédante et mécanique de l'argent, — les autres, plus nombreux, la multitude, réduits de force, par le jeu des lois d'airain qu'on leur applique sans merci, à des fonctions spéciales et détestées de machines.

Voilà le pire, et si contre la Venise du XVIe siècle la parole de colère fut prononcée : « Malheur à toi, car ta science, elle t'a corrompue! » — quelle sentence plus mortelle frappera les peuples modernes d'Occident? « La Grèce qui construisit le Parthénon servait le culte de la Force et de la Sagesse, — les peuples du moyen âge qui construisirent des cathédrales, le culte de la Consolation et de la Pitié. Les fils de la Renaissance qui construisirent Versailles et le Vatican n'eurent de religion, — et de là les déchéances de leur art et de leur vie, — que celle de l'orgueil et de la beauté (1). » C'est le Veau d'or qu'adore aujourd'hui l'Angleterre; à ce Moloch elle sacrifie ses enfans. Dans l'ouvrier elle ne veut plus voir qu'un pouvoir moteur analogue à celui de la vapeur d'eau, une force qui s'achète au prix de l'offre et de la demande, et que l'acheteur utilise sans égard à sa nature immortelle et sacrée, sans autre souci que celui de son rendement économique. Tel est le crime propre de l'Angleterre. Elle a vidé ses hommes de leur essence humaine. « On peut frapper, enchaîner, tourmenter les hommes, les courber sous un joug comme du bétail, les tuer en masses, comme des mouches, sans pourtant qu'en un certain sens, qui est le plus vrai, ils cessent d'être des hommes, et libres. Mais étouffer leur âme au dedans d'eux, dessécher, couper les branches vivaces et chargées de sève de l'esprit humain, changer en courroies de cuir, pour y accoupler des roues et des bielles, cette chair qui doit un jour contempler la face de Dieu, cela vraiment, c'est agir en maîtres d'esclaves. Quand même la vie d'un homme serait à la merci d'un seigneur féodal, quand même le sang du paysan opprimé coulerait au sillon de son champ, il pourrait y avoir plus de liberté en Angleterre que si l'âme de ses multitudes est traitée comme le charbon qui nourrit la fumée des usines, et que si l'on torture leur énergie pour la transmuer en finesse de tissu, ou précision de pièces d'acier (2). »

Par un trait, pourtant, l'ouvrier devenu machine est encore un homme. On ne peut pas dire qu'au régime où on le soumet

(1) *Crown of Wild Olive*, II, § 62 et 72.
(2) *Stones of Venice*, II, VI, § 13.

tout meure en lui de ce que Dieu avait fait pour sentir, rêver, penser, vouloir. Une sensation lui reste, celle de sa souffrance; une pensée, celle de sa dégradation; un rêve, celui de l'affranchissement; une volonté, celle de la révolte. Il sait sa honte, et voilà ce qui le pousse avec ses frères, ceux qui ne sont plus que pullulante multitude, *proles*, prolétariat, à tant d'efforts incohérens et tumultueux vers un vague idéal de liberté. Leur cri contre les riches n'est plus seulement celui de la faim et de l'envie. « La faim et l'envie sont de tous les temps, et jamais la société n'avait tremblé dans ses fondemens comme aujourd'hui. Le mal affreux de notre monde, ce n'est pas que les ouvriers soient mal nourris : c'est qu'ils ne trouvent aucune joie au travail qui leur donne du pain, en sorte qu'ils n'imaginent de joie possible que dans la richesse. Ce n'est pas qu'ils ressentent le mépris de leurs maîtres : c'est qu'ils se méprisent eux-mêmes, et ne peuvent pas supporter ce mépris-là (1). » Car ils sentent bien que ce labeur auquel ils sont condamnés est de l'espèce qui avilit, et qu'ils sont tombés au-dessous de l'homme.

Tombés plus bas que l'esclave antique ou le servile manœuvre de la Renaissance. Car ceux-là n'étaient point victimes de la plus démoniaque et sacrilège invention de la grande industrie moderne, cette division du travail qui limite l'activité humaine à deux ou trois gestes répétés trente fois à la minute, quinze ou dix-huit cents fois à l'heure, quinze ou dix-huit mille fois dans la journée, avec une continuité, une exactitude que rien n'égale dans la nature vivante, qui met l'homme hors de la nature, l'assimilant exactement à ces engins qu'il a construits et qui, produisant mieux, plus régulièrement et plus vite que lui-même, mieux que lui-même réalisent son nouvel idéal. « La division du travail ! Ce n'est pas le travail qui est divisé : c'est plutôt l'homme. Divisé en simples segmens d'homme, écrasé en menus fragmens et miettes de vie, si bien que le vestige d'intelligence qui lui reste ne suffit pas à fabriquer une épingle ou un clou, mais s'épuise à produire une pointe d'épingle ou une tête de clou. C'est une bonne chose de produire beaucoup d'épingles dans une journée, mais si nous pouvions voir quel est le sable de cristal pilé qui en aiguise les pointes, — sable des âmes humaines pulvérisées si fin qu'il faut une forte loupe

(1) *Stones of Venice*, II, VI, § 15.

pour le reconnaître, — nous penserions peut-être que tout n'est pas bon dans cette production-là. Et la grande clameur qui monte de toutes nos cités industrielles, plus haut que le rugissement de leurs fournaises, a véritablement ceci pour cause : c'est que nous y manufacturons toutes les richesses, excepté des hommes. Nous y nettoyons le coton, nous y trempons l'acier, nous y raffinons le sucre, nous y façonnons la fonte. Mais de purifier, de tremper, de façonner une seule âme vivante, voilà une entreprise dont personne ne s'avise jamais d'imaginer le profit (1). »

V

Car l'Angleterre est aveuglée par la superstition moderne qui juge la richesse de l'homme à la quantité des choses qu'il possède, et la valeur d'une chose à son pouvoir d'achat. Or, la richesse de l'homme n'est pas dans son *avoir*, mais dans son *être*. « Il n'y a de richesse que la vie, la quantité positive de vie, laquelle s'appelle force et bonheur. Il n'y a de valeur que ce qui sert à conserver ou accroître notre quantité de vie (2). » Valeur d'une gerbe de blé dont le poids représente ce qu'elle peut réparer de la substance du corps, valeur d'un pied cube d'air pur qui peut entretenir telle quantité de sa chaleur, valeur d'un bouquet de fleurs qui peut, suivant son degré de beauté, plus ou moins réjouir, c'est-à-dire vivifier les sens et le cœur. *Qui peut :* notez ce mot qui revient dans la définition de chacune de ces valeurs. En effet, chacune ne peut servir à la vie que si la vie est capable de s'en servir. « Qu'un homme se meure de tuberculose, et le pied cube d'air n'empourprera plus le sang de ses artères ; qu'il soit hébété par le vice ou par un stupéfiant labeur, définitivement affaissé dans sa misère, et ni lis ni roses ne le ranimeront. Ainsi les choses valent suivant notre vaillance, et ce n'est point par un : *je possède*, mais par un *je puis* que s'affirme la richesse. Toujours elle est fonction de la vie, du pouvoir vital que nous avons de la transmuer en force et en joie. Elle tend vers zéro si ce pouvoir décroît, elle peut même franchir le zéro et passer aux quantités négatives quand elle devient, comme il est fréquent, antagoniste de la vie. Prenons un cas limite, comme disent les mathématiciens. Dans un naufrage

(1) *Stones of Venice*, VI, § 16.
(2) *Unto this Last*, IV.

récent sur la côte de Californie, un passager s'attacha autour du corps une ceinture qui contenait deux cents souverains d'or. Des scaphandriers le retrouvèrent avec cette charge au fond de la mer. Dirons-nous que tandis qu'il coulait, il possédait son or, ou dirons-nous que son or le possédait (1)? »

Et dirons-nous que la commerçante Angleterre des Gradgrind et des Dombey possède ses milliards ou que ses milliards la possèdent, si c'est au prix de leur valeur humaine, de leur valeur absolue, de leurs énergies spirituelles de vie, que ses individus fabriquent sa richesse? *Getting on*, arriver, parvenir, c'est plus que le rêve de tous aujourd'hui, c'est leur consigne, leur nouvel impératif catégorique. Parvenir à quoi? A plus de sérénité et de vaillance? A posséder des poumons plus profonds, des yeux plus brillans, des cœurs plus joyeux? Au bonheur d'inventer et d'agir, de penser et d'aimer, de nous sentir en harmonie avec un petit groupe qui est vraiment le nôtre, où nous sommes nés, que nous comprenons, où nos activités trouvent leur emploi naturel, où nous attachent de tendres et fortes racines? Non pas; mais en nous perdant et nous isolant dans le tumulte et la bousculade de la foule, en nous vouant à des tâches où les yeux s'usent, où le corps se déforme, où l'espoir se flétrit, où l'esprit s'ankylose et le cœur se pétrifie, en nous fatiguant de la mortelle fatigue qui laisse à jamais l'âme douloureuse et la volonté détendue, — parvenir à posséder ces choses inanimées qui ne nous rendront pas notre animation, mais que nos frères regarderont avec envie, parce qu'ils y voient le signe de notre succès. Tel employé de banque, fils d'un charpentier de village, est *arrivé* parce qu'à faire des additions tout le jour dans un étroit bureau de la *City*, il gagne 250 francs par mois, porte un chapeau rond, et loge, au fond d'une morne *suburb*, — Shepherd's Bush ou Finsbury Park, — dans quelque cube de brique jaunâtre qui ne se distingue que par son nom prétentieux, — Mortimer House ou Montague Villa, — de tous les cubes alignés de la même rue (2). Est-il plus heureux, vaut-il mieux que son père qui travaillait chez lui, à côté de sa femme et de ses enfans, se savait maître dans son métier, — un des vrais,

(1) *Unto this Last*, IV.

(2) Sur la vie et le dedans d'âme d'un tel personnage, l'un des plus représentatifs de la vie anglaise au XIXe siècle, voir *The Autobiography of Mark Rutherford*. Cf. le *Kips* de H. G. Wells.

des éternels métiers humains, — poussait en sifflant son rabot, et le soir fumait sa pipe au seuil de sa porte devant son pommier et le silence de son petit champ? Et comment jugerons-nous le patron de ce commis-là, — millionnaire dont la vieillesse s'épuise à combiner des opérations de Bourse ou de commerce pour voir monter son tas de millions, cependant que lui-même décline vers la mort?

Mais l'erreur de l'individu, c'est l'erreur collective, anonyme, qu'entretiennent les suggestions mutuelles. Elle aussi, la nation veut arriver. Depuis Adam Smith on le lui répète : il n'est qu'un bien pour un peuple : l'accumulation de l'or, et peu importe que la vie s'y sacrifie! Le progrès, c'est l'usine où des enfans de dix ans travaillent douze heures par jour; c'est la mine de charbon où des jeunes filles traînent des chariots au fond d'une galerie, à quatre pattes, demi-nues, une chaîne de fer entre les jambes (1); c'est tout ce mécanique et criminel travail spécialisé qui produit les filés de Manchester, le métal de Birmingham, les quincailleries de Sheffield, mais qui dégrade les corps en stupéfiant et flétrissant les âmes. Et vers quoi nous achemine ce progrès? Y a-t-il plus de rire et de repos sur la terre depuis que les villes sont éclairées au gaz et que l'on va en dix heures de Londres à Édimbourg? Il n'y a ni plus de rire, ni plus de repos, mais plus de larmes et de fièvre, plus de concurrence et de guerre entre les individus comme entre les nations pour la possession des matières premières, des marchés et de ces valeurs de toute espèce qui ne sont pas, qui ne font pas notre *valeur*. Un seul progrès est indéniable, celui de la maladie nerveuse ou de la phtisie, de la criminalité, du vice, de l'alcoolisme et du spleen, celui qui se manifeste par les cabarets, prisons, asiles, hôpitaux multipliés, par la crasse et l'ordure des faubourgs des grandes villes manufacturières, par les sombres rangées de logis plus semblables que des tombes, aussi funèbres sous le ciel anglais, dans la brume jaune ou pénétrée de suie. Jamais la vie ne fut anxieuse et triste à ce point en Angleterre, ni le décor de la vie si noir, sordide et, pour tout dire, hostile à la vie, suggestif de suicide, poussant l'homme à chercher l'oubli de lui-même dans l'alcool, dans la maladive exaltation religieuse, dans la mortelle monotonie du labeur automatique.

(1) Engel, *The Condition of the working class in England in 1844*, cité par Cazamian : *Le Roman social en Angleterre*.

Et pourtant l'Angleterre reste grande et forte. Elle l'est encore, par le courage de ses hommes, leur patience et leur fidélité au devoir, par tout ce qui subsiste en eux de l'époque où ses hommes, non ses possessions, étaient sa principale richesse économique. Mais de cette grandeur-là, de cette force-là, qui songe à s'enorgueillir? « Nos journaux nous parlent de notre intense activité, de notre prospérité sociale, de notre suprématie politique. Et, d'après eux, à quoi faut-il attribuer ces biens et ces succès? A ce que nos ancêtres anglais ont fait de siècles en siècles? Au sang qu'ils nous ont transmis? Non, pas à cela. A notre honnêteté de cœur, à notre lucidité de tête, à notre constance de volonté? Non, pas à cela non plus. A nos penseurs, nos hommes d'État, nos poètes, nos capitaines, nos martyrs, ou le patient labeur de nos pauvres? Non, à rien de tout cela; du moins pas pour une proportion importante. Non, dit un journal, plutôt que toute autre cause, c'est l'abondance et le bon marché de notre charbon qui nous a fait ce que nous sommes. S'il en est ainsi, eh bien! que la cendre retourne à la cendre, et que telle soit le plus tôt possible notre épitaphe (1)! »

Car l'énergie vitale d'un peuple est d'une tout autre espèce que l'énergie calorifique du charbon, son *pneuma* vital d'un tout autre ordre que le souffle de la machine à vapeur. Il arrive même que le charbon dont vous êtes si fier soit le signe d'une certaine destruction d'énergie vitale, que la richesse manifeste une perte et non pas une acquisition. « Impossible de conclure d'une certaine quantité de richesse, si elle signifie un bien ou un mal pour la nation qui la possède. Sa valeur vraie dépend des quantités morales auxquelles on l'associe. » Pour un peuple comme pour un individu, elle est un plus ou moins, selon que ces quantités qui ne se peuvent exprimer qu'en termes d'âme humaine sont positives ou négatives. Et cette relation n'est pas d'ordre vague, fantaisiste, littéraire, mais d'espèce strictement matérielle, économique. Méditez la fière devise de l'Angleterre moderne : « Acheter le meilleur marché possible et vendre le plus cher possible; » en bonne économie politique elle ne signifie rien. « Vous pouvez acheter très bon marché le charbon de bois après l'incendie dont la flamme a carbonisé votre propre maison, à très bon marché les briques après le tremblement de terre où votre ville s'est écroulée (2). »

(1) *Crown of Wild Olive*, § 123.
(2) *Unto this Last*, II.

Et pareillement, les produits de l'intelligence et de l'énergie humaine peuvent tomber à très bas prix, si cette intelligence et cette énergie ont été captées, épuisées, jusque dans la source profonde qui les mettait au jour. « Tant de tonnes de minerai ont été fondues, tant de balles de coton changées en tissus; mais combien de vigoureuses mains paralysées, combien de jeunes volontés atteintes, combien d'enfans frappés dans leur croissance? » De ces destructions-là on ne s'est pas soucié. Cette énergie de l'âme humaine, on a cru pouvoir la gaspiller parce qu'on l'avait achetée, payée avec la seule valeur qui compte, les *shillings* et les *pence*, non pas avec de la bonté, de l'affection, de la cordialité, avec quoi que ce soit de spirituel, de moral, d'humain, de vital et de vitalisant, — car tout cela est nul, au point de vue de l'économie politique orthodoxe, — mais seulement et strictement avec les *shillings* et les *pence*. L'ayant ainsi payée, au prix déterminé par la loi mathématique de l'offre et de la demande, cette force qui est la substance même de l'homme, son principe mystérieux et sacré, on l'a rigoureusement exploitée; et qu'importe qu'on l'ait détruite, si l'on a transformé de l'âme, cette non-valeur, en fonte et en coton tissé, ces valeurs indéniables et qui font l'indéniable grandeur de l'Angleterre?

Sans doute, grâce au système capitaliste, il y a des hommes à qui ce régime meurtrier du peuple profite d'une certaine façon. Non que leur cœur et leur esprit s'y agrandissent et s'y fortifient, non qu'ils y rencontrent les nobles joies humaines: amour, enthousiasme, action, émotion du beau et du divin, — mais leur corps, au moins, lourdement prospère. A quelque distance de l'usine dont la vue leur est soigneusement masquée par de grands arbres, ils réalisent leur idéal anglais : devant des pelouses et des parterres de roses et de rhododendrons, dans une maison spacieuse à péristyle grec, vivre une existence large, honorée, enviée, régulière, « respectable, » *genteel*. De ceux-là on dit qu'ils ont réussi, et ceux-là vraiment doivent culte et reconnaissance à la déesse nationale de l'Angleterre moderne; pour eux, Britannia du Marché fut vraiment la déesse du succès, *the Goddess of Getting on*. Mais chaque vie qui s'épanouit de cette façon représente mille vies qui avortent, la fortune qui la nourrit étant d'origine industrielle, c'est-à-dire fondée sur l'espèce de labeur qui use et avilit la multitude. Et de chaque guinée qui s'ajoute à ces fortunes la domination des riches sur les pauvres

se fortifie, l'argent n'achetant jamais que du travail humain. Quelle sorte de travail humain, épuisant de quelle façon la substance humaine, la substance des foules anglaises, la véritable substance de l'Angleterre, on peut s'en rendre compte en visitant vers 1850 les quartiers ouvriers de Londres, de Liverpool, de Manchester et de Birmingham. Pour les multitudes à faces blêmes qui meurent de faim et de phtisie dans l'ordure de ces quartiers-là, on peut dire que la grande divinité anglaise, Britannia de l'Agora, Britannia du Marché, fut plutôt la déesse de l'Insuccès, *the Goddess of not Getting on* (1).

La vérité, c'est toujours que, pour le pauvre comme pour le riche, comme pour la nation tout entière, le seul progrès est celui qui accroît dans les corps et les âmes la quantité de vie. « Puisque la richesse est un pouvoir exercé sur les hommes, ne suit-il pas que plus forts sont les hommes, plus grande est la richesse? Peut-être pourrait-il même apparaître un jour que les hommes eux-mêmes sont la richesse, que ces pièces d'or par quoi nous avons l'habitude de les conduire ne sont rien qu'une sorte de harnais byzantin qui sert à brider la créature, mais que si l'on pouvait guider ladite créature vivante sans que l'or byzantin lui tire la bouche et lui sonne aux oreilles, elle pourrait devenir plus précieuse que son harnais. Pour tout dire, on découvrira peut-être un jour que les veines de la richesse sont couleur de pourpre, qu'elles ne sont pas filons dans la roche, mais veines véritables dans la chair; bien plus, que la fin et la consommation de toute richesse est de produire le plus grand nombre possible de créatures aux poitrines larges, aux yeux vifs, aux cœurs joyeux. Aujourd'hui ce qu'on appelle richesse semble avoir un objet contraire, la plupart des économistes ayant l'air de considérer que les multitudes de créatures humaines ne sont pas de la richesse, bien plus, qu'elles ne peuvent servir à créer de la richesse que si leurs yeux se ternissent et si leurs poitrines se voûtent. Néanmoins, on peut se demander sérieusement, — et je laisse aux lecteurs de méditer la question, — si de toutes les manufactures nationales, celle des âmes, des âmes de bonne qualité, ne finirait point par se révéler comme la plus véritablement lucrative. J'imagine même qu'à quelque époque très lointaine et dont on peut à peine rêver,

(1) *Crown of Wild Olive*, § 80.

l'Angleterre pourra laisser aux nations barbares la superstition de l'or, et qu'alors, si les paillettes de l'Indus et les diamans de Golconde brillent encore sur le turban de l'esclave, elle pourra, en mère chrétienne, atteindre enfin jusqu'aux vertus d'une certaine mère païenne, et possédant les mêmes trésors, prendre ses fils par la main et dire : « Ceux-ci sont mes joyaux (1). »

VI

Dans cette critique du monde moderne apparaît l'idée centrale de Ruskin, tout intuitive et poétique, celle qui nourrit à la fois ses théories d'art et sa philosophie de l'Homme et de la Société. A travers les êtres de la Nature une mystérieuse énergie circule que nul savant n'isolera par ses analyses, que tout artiste devine, adore, et dont il sent d'instinct les démarches : la vie, souffle émané de Dieu, vouloir sacré du monde, qui fait lever la matière et la dispose. Dans l'homme surtout ce principe est véhément et pur. On peut l'appeler âme, car c'est lui qui se manifeste en rêve, pensée, sentiment, volonté, tandis qu'obscurément, par-dessous le plan de la conscience lucide, il organise le corps et le maintient suivant des lignes et des rythmes qui sont de la beauté, lorsque lui-même, ce principe, s'affirme en dominateur de la matière et triomphe des forces d'inertie, qui sont les forces de la mort.

Voilà l'émouvante réalité, voilà le divin que contient et nous annonce toute forme véritable, c'est-à-dire non produite au hasard des chocs et des rencontres, mais déterminée et développée du dedans. « Arrêtez-vous à la forme, et maintenez ferme qu'elle n'est pas l'œuvre des forces ordinaires ! Un potier travaille : apprenez à distinguer l'action plastique de sa main qui modèle artistement la glaise, de l'action mécanique de son pied qui fait tourner la roue. La forme toute pure vous en apprendra étrangement plus que n'en savent les philosophes (2). » Car puisque dans l'espèce, puisque dans l'individu rien de spécial ou d'individuel n'apparaît que la forme, seule la forme nous révèle l'être propre, la singulière essence, la tendance unique de chaque être. « Le physicien vous dit, par exemple, qu'il y a autant de chaleur, de mouvement ou d'énergie calorifique dans une bouil-

(1) *Unto This Last*, II.
(2) *Ethics of the Dust*, X.

lotte que dans un aigle des Alpes. Très bien; très juste; c'est très intéressant : précisément il faut autant de chaleur pour faire bouillir l'eau de la bouillotte que pour élever l'aigle des Alpes jusqu'à son nid. Mais nous autres peintres, tout en reconnaissant que la bouillotte et l'oiseau sont égaux et semblables à tous les points de vue scientifiques, prenons un intérêt principal à la différence de leurs formes. Le fait auquel va notre attention, c'est que l'un a un couvercle sur le dos et l'autre une paire d'ailes, et que leurs becs ne se ressemblent pas, — sans parler de la distinction de volonté que les physiciens peuvent appeler un simple mode de l'énergie. La bouillotte aime à rester tranquille au coin de l'âtre; l'aigle choisit de se suspendre dans les airs. C'est ce choix, non le degré de la température produite tandis qu'il s'accomplit, qui nous semble la circonstance intéressante. Les savans ont fait d'excellens travaux, récemment, à leur façon : l'équivalence de la force et de la lumière est un bel exemple de découverte systématisée; cette idée que le soleil reçoit sa flamme d'une grêle météorique qui ne cesse pas est imposante, et il semble bien qu'elle soit vraie Bien entendu, ce n'est que la théorie du vieux briquet, — acier et silex, — sur une grande échelle; mais ici son ordre et sa majesté sont sublimes. Pourtant nous autres sculpteurs et peintres, nous nous en soucions fort peu. C'est très beau, disons-nous; c'est très utile, cette chute éternelle de planètes qui fait jaillir la lumière du soleil. Mais vous pouvez continuer votre grêle pendant l'infini des temps sans produire ce que nous produisons. Voici un morceau d'argent qui n'est pas si grand qu'une pièce d'une demi-couronne, et sur lequel, d'un seul coup de marteau, l'un de nous, il y a deux mille et quelques années, a frappé la tête de l'Apollon de Clazomène. Ce n'est rien qu'une question de forme; mais si jamais l'un de vous, philosophes, avec le système planétaire tout entier comme marteau, peut frapper un autre morceau d'argent comme celui-là, nous lui tirons nos chapeaux. En attendant, nous les gardons sur nos têtes (1)... »

Tel est l'ironique dédain de l'idéaliste devant la plus grande généralisation de la science moderne, celle qui pose l'unité de la nature, et, sous la variété de ses phénomènes, aperçoit une quantité fixe. Faites passer tout l'univers par votre rigoureux moulin mathématique; vous obtiendrez un produit d'analyse

(1) *Ethics of the Dust.*

homogène, de la quantité abstraite, une poussière partout pareille à elle-même : vous ne découvrirez rien de l'essentiel, c'est-à-dire de l'ordre, des harmonies, du développement rythmique, de la vie profonde de l'univers. Broyez la pulpe d'une fleur, décomposez-la dans vos cornues : vous obtiendrez tels radicaux chimiques, sensiblement les mêmes que dans la pomme de terre, tels élémens chimiques, les mêmes que dans l'air et dans le sol. Qu'aurez-vous appris de la réalité mystérieuse, de la force qui produit l'ordonnance symétrique et la beauté de la fleur, de la vie qui sommeille cachée dans le calice, qui affleure en vermillon admirable à la pointe des pétales irradiés, — qui se concentre et s'exalte enfin dans l'arome du pistil et des étamines? Et pareillement, qu'est-ce que la Science connaît de ces modes-là que *nous savons* les plus importans du monde, — de l'universel vouloir vivre qui s'atteste au printemps par la frêle pointe droite du blé hors de la sombre terre, par la miraculeuse floraison rose aux branches nues de l'amandier, par le bourgeonnement de toute la forêt et le chant des créatures? Que sait-elle du développement certain de la cellule dans la nuit de la matrice vers la beauté du type et de l'individu, vers la mystérieuse beauté de telle jeune femme ou le génie de tel poète?

On reconnaît là le point de vue de l'artiste, panthéiste d'instinct, parce que ses intuitions et ses mouvemens de sympathie lui révèlent dans une immédiate évidence ce qui n'apparaît qu'à lui : l'effort propre et profond de chaque être et toute la force animatrice du monde. Non seulement un tel point de vue n'est pas celui du moraliste, mais en général il s'y oppose. Ce *nisus* qui produit au jour les formes et les pensées, en général l'artiste l'appelle *désir*, désir plus beau, plus enivrant quand rien, nulle raison, nul décalogue n'en peut maîtriser la véhémence, et qu'il se précipite au désordre. Tout ce qui participe de ce dyonisme de l'univers et le manifeste, — fécondations, travail aveugle des germes et des sèves, parfums extasiés des pollens, concupiscences, langueurs orageuses de la chair, subites transfigurations du monde dans la musique et dans l'amour, — pour le poète moderne de la vie, pour un Shelley, pour un Wagner, comme pour l'homme des vieilles religions asiatiques, voilà le divin, d'autant plus intense et adorable qu'avec une fatalité plus magnifique il se déploie par delà le bien et le mal.

Ce fut la profonde originalité de certains mystiques anglais d'enter leur panthéisme latent ou professé sur un fonds d'idées puritaines. Telle est la part irrationnelle de l'élément ethnique en toute philosophie comme en toute religion. Carlyle nous a montré dans le *Sartor* son Dieu-Volonté sous le vêtement de la Nature. Ruskin voit dans le mouvement de la vie l'élément sacré des choses; et tous deux, qui sont au XIXe siècle les professeurs d'énergie de l'Angleterre, sont aussi ses professeurs de morale. Selon Ruskin, et c'est ici que le souci pratique vient s'ajouter à l'intuition poétique et la qualifier, si la beauté visible d'un être manifeste cette intensité de vie qui est toute sa perfection, celle-ci n'est possible que lorsque d'une volonté rigoureuse, la créature obéit aux lois de son activité spécifique, — on peut dire à la morale de son espèce. Toute forme spécifique est le signe d'une vie qui obéit à des impératifs. En ce sens, il est une éthique de la fleur, de la feuille et de la cellule : obéissance aux lois du type, fidélité à la fonction prescrite, subordination, dévouement à la perfection de l'ensemble. En ce sens encore on peut dire qu'il est une éthique de l'atome. La poussière qui s'assemble pour composer un cristal connaît son mal et son bien. Son bien, c'est de réaliser, pure, tout entière, l'une des éternelles idées de la nature. A cette fin quelles disciplines spontanées vont régir l'ordonnance en files, en pelotons, en carrés multiples, des individus moléculaires suivant les arêtes et les plans idéaux, leur orientation dans le sens prescrit par la loi, la soumission de chacun à des fins générales situées hors de lui-même, et pourtant où réside son bien propre. Avec quelle énergie de vie, de vie précise et consciente de ses fins, qui sont aussi celles de l'ensemble, chacun de ces infiniment petits va se mettre à l'œuvre, se diriger, cohérer fidèlement, obstinément, à son voisin, collaborer avec lui, pour que se produise sans hésitation la parfaite forme totale ! Les vertus inhérentes des cristaux peuvent se définir par des mots que l'on emploierait pour louer une créature humaine : force de cœur et constance de vouloir. « Il semble qu'il y ait en certains cristaux, dès leur apparition, une inviolable pureté de puissance vitale, une indomptable force de leur volonté de cristal. Toute substance morte, inharmonique à leur propre tendance, qui voudrait se mêler à eux, ou bien ils la rejettent, ou bien ils lui imposent quelque admirable forme secondaire. Leur rigueur de type reste absolue. Chacune

de leurs molécules est claire de son énergie disciplinée. Dès l'origine de sa structure un beau cristal a voulu sa figure; il persiste dans son plan et le réalise. Voyez ce parfait morceau de quartz : il n'y a pas une défaillance dans sa ligne de contour; des facettes sans nombre qui composent ses plans, pas une qui ne soit lucide comme du diamant taillé. Ses pointes sont aiguës comme des javelines; leurs arêtes coupent le verre en le touchant. Rien de plus résolu, de plus achevé, de plus déterminé dans sa forme. Tel autre, opaque, rugueux, émoussé, tordu dans son axe, nous est une image d'impuissance, de décrépitude et de déshonneur (1). » Il a failli à l'éthique du cristal; entre son mal et son bien, il a choisi son mal; ses énergies en sont amoindries, et par suite, il est sans beauté. »

La vie seule est capable de ces valeurs. « Les lois qui assemblent et ordonnent la matière sont les mêmes d'un bout à l'autre de l'univers. En toute substance ainsi rassemblée, on peut retrouver une certaine identité de gaz, et même une certaine force vitale, en relation si étroite avec la chaleur mécaniquement mesurable, qu'on peut la concevoir elle-même comme mesurable mécaniquement, fixe, elle aussi dans sa quantité totale, circulant en flux et reflux dans les membres des hommes comme dans les fibres des insectes. Mais dominant tout cela, déterminant toute défaillance comme toute perfection, il y a deux lois : celle qui concerne la beauté de forme, et celle qui concerne la noblesse d'âme, et ces deux lois dans le chaos de la création nous permettent de distinguer entre la vie et la mort, de reconnaître aussi les êtres dont la nature est bienfaisante et sacrée, de ceux dont la nature est maudite et malfaisante. Et le pouvoir d'Athèné qui s'est produit pour façonner ces Ζῶα et ces ἑρπετά se déploie enfin dans ces cœurs d'hommes qui savent discerner les premiers des seconds, et dont on peut dire avec certitude qu'ils sont libres de déroger ou d'obéir aux lois que Dieu leur a commandées, de déchoir ou de se parfaire, d'agir dans le sens de leur force ou de leur faiblesse, de leur noblesse ou de leur honte, de leur laideur ou de leur beauté, de choisir en un mot entre les feux inextinguibles de l'Esprit et les feux inextinguibles de la Mort (2). »

André Chevrillon.

(1) *Ethics of the Dust*, v.
(2) *Aratra Pentelici*, III, § 100.

L'ÉVOLUTION LITTÉRAIRE

DE

M. MAURICE BARRÈS

Qu'il plaise ou non à M. Barrès de célébrer sa Lorraine natale, il ne lui appartient pas de se cantonner dans ce qu'on appelle la « littérature régionaliste. » Ce qui nous plaît, à nous, dans ses livres, c'est lui-même, et non sa province. D'ailleurs, si réelle et si vivante qu'il nous la montre, sa Lorraine est avant tout pour lui un symbole. « Si j'étais un jour poète, disait-il récemment aux provençaux de Paris, ce serait pour exprimer un désir insatiable du ciel immense. Mais si j'éiais un plus grand poète, je chanterais un héros qui se meut volontairement dans un horizon plus étroit que sa rêverie. Connaissons, acceptons, aimons nos fatalités qui nous bornent. Ce que j'appelle Lorraine, ce que je décris sous le nom de Lorraine, n'est peut-être qu'un sentiment très vif de mes limites. J'ai reconnu le vieil arbre lorrain comme le poteau où ma chaîne me rive. » Les anciens donnaient un autre nom, et plus énergique, à la Lorraine ainsi comprise. M. Barrès, qui n'a pas le temps de relire Érasme, n'aura pas remarqué ce curieux parallélisme, mais enfin le discours qu'on vient de citer semble n'être que la paraphrase éloquente du vieil adage : *Spartam nactus es, hanc adorna*. C'est la devise des classiques, opposée aux chimères du romantisme. Le classique se résigne à n'être qu'un spartiate, sauf à embellir de son mieux son maigre pays. L'autre se révolte contre ses limites naturelles, dieu méconnu que tourmente « un désir insatiable du ciel immense » et qui,

s'il tombe avant d'avoir assouvi ce désir, se fera du moins reconnaître à la magnificence de ses cris.

Spartam nactus es, ces mots résument tout le développement littéraire et moral de l'auteur de *Au service de l'Allemagne*. En effet, il n'a pas atteint, dès ses débuts, à la résignation courageuse dont témoignent ses derniers livres, et, bien au contraire, il a longtemps voulu secouer le joug de cette Sparte où le sort l'avait placé. Classique invinciblement, mais classique malgré lui, nous l'avons vu s'engager dans toutes les avenues du romantisme. Comme un fils pieux, il a mis ses pas dans les pas des grands ancêtres, il a prié sur leur tombe, il a levé des bras supplians vers le char de feu qui roulait dans les nuages. Vains efforts! Saturé d'effluves romantiques, aussitôt qu'il veut écrire à l'unisson de ses modèles, une muse lucide et moqueuse ordonne malgré lui le rythme de ses discours, courbe son ambition jusqu'à la sagesse des classiques, l'empêche en un mot de « faire le dieu. » Singulier voyageur qu'une force invincible ramène constamment à la frontière qu'il voulait fuir; prisonnier plus étrange encore qui finit par préférer aux plus splendides paysages le préau de sa prison.

Je voudrais suivre dans le détail l'histoire de cet intime conflit. Sans doute, il est toujours vain de réduire les inspirations capricieuses d'un poète à une trop rigide unité. Néanmoins, le point de vue où j'essaierai de me tenir me semble un de ceux qui permettent le mieux d'envisager l'originalité de M. Barrès et de « situer » son œuvre dans l'histoire de notre littérature. Combattu entre son instinct et ses lectures, entre son goût presque infaillible et le tumulte de ses désirs, héritier légitime des moralistes français du XVIIe et du XVIIIe siècle, et en même temps fils adoptif de Rousseau et de Michelet, il réconcilie dans sa méthode des disciplines ennemies. Si, d'une part, ayant constaté en lui-même la faillite des ambitions romantiques, il proclame la nécessité littéraire et morale de « l'acceptation, » de l'autre il entend bien défendre et continuer les conquêtes des génies romantiques dans ce qu'elles ont de compatible avec l'intégrité de la raison française. Avec lui et par lui, le romantisme fait amende honorable à la tradition et rentre dans le rang, mais en vaincu glorieux qui poursuivit « une belle aventure. » « Avec tous mes pères romantiques, écrivait M. Barrès dans le plus récent de ses livres, je ne demande qu'à descendre des forêts

barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre, et qu'en nous enrôlant sous leur discipline parfaite, ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses. »

*
* *

Chargés de sens, lourds de symboles et voilés par une brume d'ironie, il est communément admis que les premiers livres de M. Barrès ne peuvent se déchiffrer sans le secours d'un scoliaste. L'auteur l'a si bien compris qu'il a daigné rédiger de ses propres mains un manuel de métaphysique barrésienne. Les personnes graves qui affectent de tenir M. Barrès pour un écrivain frivole n'ont assurément jamais ouvert ce petit livre, mais la critique n'a eu garde de négliger un si précieux commentaire. Je crains même qu'on n'ait souvent donné plus d'attention à la glose qu'au texte lui-même. « On se souvient, — écrivait jadis ce délicieux radoteur de Cazotte, — qu'à vingt-cinq ans, en parcourant l'édition complète du Tasse, on tomba sur un volume qui ne contenait que l'éclaircissement des allégories renfermées dans la *Jérusalem délivrée*. On se garda bien de l'ouvrir. On était amoureux passionné d'Armide, d'Herminie, de Clorinde ; on perdrait des chimères trop agréables si ces princesses étaient réduites à n'être que de simples emblèmes. » On eût de même été plus sage de ne pas ouvrir le petit bréviaire du *Culte du moi*. Mais aujourd'hui nous sommes plus pressés de comprendre un livre que désireux de le goûter à loisir. Il est si doux et si facile de philosopher!

Quoi qu'il en soit, le manuel de M. Barrès a été reçu comme l'interprétation orthodoxe de la première trilogie. Culte du moi, *Sous l'œil des barbares*, culte du moi, *l'Homme libre*, culte du moi, l'exquise *Bérénice;* la vive formule, amie de la mémoire, offrait un piquant mélange de clarté, d'impertinence et de mystère qui fit sa fortune. Accueillie par les uns avec componction, avec horreur par les autres, elle semble inséparable du nom de M. Barrès, elle est son *Vase brisé;* qui dit Barrès, dit culte du moi. Ainsi l'a-t-il voulu lui-même, et après lui l'ont voulu de même tous ceux qui ont essayé de le définir.

Je ne sais trop de quelle humeur M. Barrès, ainsi prisonnier, traîne aujourd'hui ce boulet sonore. Mais il est galant

homme et n'a jamais boudé les caprices de sa prime jeunesse Souple d'ailleurs et dialecticien comme pas un, il n'a point eu de peine à nous démontrer que la seconde de ses idées maîtresses n'était que le développement de la première. Le culte de la Lorraine est au culte du moi ce que la fleur est à la tige; se cultiver, c'est s'approfondir, et on ne va pas au fond de soi-même sans y trouver « la terre et les morts. »

« Penser solitairement, c'est s'acheminer à penser solidairement... Le travail de mes idées se ramène à avoir reconnu que le moi individuel était tout supporté et alimenté par la société. »

Il a raison. Bien loin de se contredire, les deux systèmes se tiennent. Le premier appelle le second, le second achève et couronne le premier. Il n'y a pas eu d'enfant prodigue, pas de conversion. Que M. Barrès se rassure, nous ne tuerons pas le veau gras.

Aussi bien, que nous importe le culte du moi? En vérité, rien ne nous oblige à accepter de confiance le commentaire étriqué, rectiligne, à fleur de texte que l'auteur de *Bérénice*, scoliaste et bourreau de soi-même, nous a donné de ses premiers romans. Le culte du moi est une de ces gloses impuissantes qui n'éclairent pas le texte et qui risquent de le fausser. Synthèse hâtive, échafaudage branlant, il n'y avait pas là de quoi crier au miracle, — le miracle était ailleurs, — ni encore moins au scandale. Est-ce bien rare en effet, et bien sacrilège de nous rappeler qu'il faut cultiver notre jardin, et de s'abandonner, mais de parti pris et avec méthode, à « la pente involontaire que nous avons à nous représenter sans cesse à nous-mêmes (1)? » Que notre philosophe rédige donc le rituel du culte du moi; que Philippe, son héros, par endroits s'arrête de vivre pour réciter la savante leçon qui lui fut apprise, c'est leur affaire à tous deux; la nôtre, plus délectable et beaucoup moins simple, est de retrouver, dans les expériences de Philippe, la pensée secrète de M. Barrès.

*
* *

Le titre qu'il a donné au premier volume de la trilogie du culte du moi me semble plus révélateur que celui de la trilogie

(1) Malebranche, *Conversations chrétiennes*, ch. II.

elle-même. A la vérité, ces trois mots : *Sous l'œil des Barbares*, ne laissent tomber sur l'ensemble du volume qu'une clarté sibylline. Pour être à même d'en dégager le sens prophétique, il faut avoir accompagné M. Barrès jusqu'à son *discours de réception à l'Académie*. Là est précisément l'extraordinaire intérêt de ce premier livre et de la trilogie tout entière. Ce que le talent de M. Barrès a de plus intime, de plus original, et, si l'on peut dire, de plus nécessaire, éclate déjà dans cette œuvre que certains juges, trop ennemis de leur propre plaisir, absolvent d'un revers de main, comme péché d'une impertinente jeunesse. Jeunes, à coup sûr, mais d'une jeunesse déjà presque trop grave, impertinens, si l'on veut, mais d'une impertinence qui n'a pas tué le sens du respect, offrant d'ailleurs un mélange peut-être unique de candeur et d'ironie, d'enthousiasme et de clairvoyance, moins achevés que le *Voyage de Sparte*, mais plus spontanés, plus divers, plus naïvement sincères; les vrais amis de M. Barrès restent obstinément fidèles à ces trois chefs-d'œuvre d'humour, de poésie et de divination introspective; ils estiment que M. Barrès, vainqueur en tant d'autres rencontres, n'affirma cependant jamais avec plus de décision son originalité conquérante.

Sous l'œil des Barbares est une série de méditations et de récits symboliques inspirés à l'auteur par les souvenirs les plus aigus de ses expériences de jeunesse. Le lien qui rattache les uns aux autres ces curieux fragmens semble assez lâche, et la synthèse que résume le titre assez complaisante, mais il n'en est pas moins merveilleux que, dès son premier livre, l'auteur ait démasqué ses ennemis naturels, et leur ait livré, dans ces essais de jeunesse, une première bataille. Ces ennemis, à vrai dire, il les devinait alors plutôt qu'il ne les connaissait, mais déjà pourtant il les nommait de leur vrai nom, et par là, il s'obligeait lui-même à ne jamais capituler devant eux.

Il y a barbare et barbare. C'est ainsi, par exemple, qu'on rencontre, rôdant autour du *Jardin de Bérénice*, un barbare inférieur à peine digne de ce nom et à qui M. Barrès a fait vraiment trop d'honneur on l'appelant l'*adversaire*. Le barbare authentique est bien autrement redoutable que ce Martin. « Grave erreur, lisons-nous dans le livret métaphysique, de prêter à ce mot *barbares* la signification de « philistins » ou de « bourgeois. » Si Philippe se plaint de vivre sous l'œil des barbares, ce n'est

pas qu'il se sente opprimé par des hommes sans culture ou par des négocians; son chagrin c'est de vivre parmi des êtres qui de la vie possèdent un rêve opposé à celui qu'il s'en compose. Fussent-ils par ailleurs de fins lettrés, ils sont pour lui des étrangers et des adversaires. » « Ces barbares, s'écrie-t-il, encore ces barbares, par qui plus d'un jeune homme impressionné faillira à sa destinée et ne trouvera pas sa joie de vivre, je les hais. » Est-ce bien sûr? Non, certes, et nous n'en croyons M. Barrès qu'à demi. Son cœur est encore en leur puissance. Lui, les haïr! Aurait-il bien le courage de cette haine, si je lui disais le nom de quelques-uns de ces hommes que son imagination adore comme autant de dieux : Rousseau, Michelet, Hugo, Byron, Baudelaire, qui sais-je encore? Ces héros qui ont peuplé ses premières solitudes, tous ou presque tous campent avec les barbares, et comme ils sont enfin une partie de lui-même, il est déchiré entre ses puissances de vénération qui veulent leur rester fidèles et sa jeune ironie qui déjà confusément commence à discuter leur prestige.

Ces complications rendent plus passionnant et plus incertain le duel qui s'engage entre le jeune écrivain et les barbares. Il ne s'agit pas simplement de se défendre contre des ennemis redoutables, il faut encore et au préalable s'affranchir de leur sortilège, briser des chaînes qu'on aime encore, reprendre des gages qu'on avait cru donner pour toujours. Comme c'est là tout le drame que nous présente l'évolution littéraire de M. Barrès, ne craignons pas d'insister un peu sur les préludes d'une si belle aventure.

Est barbare, au sens de M. Barrès, quiconque nous prêche la révolte contre nos limites naturelles : soit que pour cela il nous fasse rougir de nos misérables origines, soit qu'il étende démesurément les perspectives où il nous appelle, son but constant est de nous entraîner le plus loin possible de l'humble Sparte où nous sommes nés. Une adolescence grise, avide et comprimée, livrait sans défense notre lycéen de Nancy à la première troupe de bohémiens qui lui offrirait une place dans leur roulotte. Il accueillit donc avec une sorte de transport religieux les tziganes de la métaphysique et du romantisme, les *Fleurs du mal* et le kantisme. Stanislas de Guaita le réveillait au son des musiques baudelairiennes, exaspérant, dès la première heure du jour, « le point névralgique » de cette âme.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir...

« Mon moindre désir! écrira-t-il plus tard, j'entendais bien que la vie le comblerait. »

La sensibilité qui se déchaînait ainsi venait-elle des sources profondes de ce jeune Lorrain, et lui révélait-elle sa vraie nature? Je n'ose encore aborder de front cette question capitale; j'incline pourtant à modifier quelque peu le jugement que M. Barrès a porté sur ces premières explosions. « Après tant d'années je ne me suis pas soustrait, dit-il, au prestige de ces pages sur lesquelles se cristallisa soudain toute une sensibilité que je ne me connaissais pas. » « Se cristallisa, » est-ce le mot propre? « Se modela, » « se haussa, » « s'exagéra, » serait peut-être plus juste, car M. Barrès, doué d'une prodigieuse imagination, peut se donner, quand il lui plaît, l'illusion des émotions les plus vives, sans perdre pour cela la sobriété et l'équilibre qu'il tient de ses ancêtres. Mais, pour l'instant, il est bien question d'équilibre! Oublieux de ses limites que d'ailleurs il maudirait si quelque fâcheux les lui rappelait, il se consume de désir et d'impatience. Auprès du mirage romantique, sa terre natale, son propre « moi, » lui seraient odieux comme un lieu d'exil, étroits comme une prison.

Il se pourrait que les leçons de son professeur de philosophie aient eu sur M. Barrès encore plus d'influence que la lecture de *Joseph Delorme* et de Baudelaire. D'ailleurs, la philosophie, telle du moins qu'elle lui fut présentée, est encore une muse romantique. Chose curieuse qu'on n'a pas assez remarquée, les émotions les plus troublantes et les plus tenaces qu'ait peut-être jamais éprouvées l'auteur de *Du sang*, il ne les doit pas à ses poètes, ni à Venise, ni même à Tolède, mais bien plutôt à ces classes de philosophie où son adolescence s'enivra « d'une poésie qui ressemblait à de l'épouvante. » Son professeur de métaphysique l'a marqué d'une empreinte que Napoléon, son professeur d'énergie, n'effacera point, et la passion des systèmes lui a laissé comme une fièvre qui résistera longtemps même au frais sourire du petit héros des *Amitiés françaises*, et à la douceur du pays lorrain.

***

Ni l'école de droit, ni les années d'apprentissage littéraire ne semblent avoir modifié sensiblement la première orientation de M. Barrès. Il s'exerce, il s'enrichit, mais toujours dans le même sens. Les cénacles poétiques l'ont admis à leurs séances. Il a lu Renan, Hartmann et d'autres encore; enfin, ô joie accablante, il a vu de ses yeux Victor Hugo. Au demeurant, le philtre métaphysique et romantique l'entête encore.

« Toujours triste, Amaryllis... » Avons-nous assez aimé cette savante merveille ! Relue de sang-froid, elle ne trahit cependant ni un penseur original, ni un écrivain de race, mais simplement un prestigieux imitateur de l'auteur des *Dialogues philosophiques* et de celui des *Noces corinthiennes*. Les autres chapitres, et surtout cette extraordinaire seconde partie qui commence par la bastonnade lyrique de M. Renan, sont de bien autre conséquence. Il y a là nombre de passages que seul il pouvait écrire. Mais enfin, tout le long de son premier livre, l'influence des barbares se fait encore sentir, des barbares, c'est-à-dire, de tous les maîtres, poètes ou philosophes « qui ne sont pas de la patrie psychique » de M. Barrès et qui cependant « veulent le plier à son image. »

L'ingénieuse théorie du culte du moi ne nous explique pas comment l'auteur a pris conscience de cette servitude, ancienne déjà, et que jusque-là il portait avec allégresse. Car enfin, il entendait bien, et dès Nancy, pratiquer cette religion, et ses maîtres barbares, bien loin de lui proposer la suppression de son moi, l'exhortaient plutôt à en grossir démesurément le personnage. La question est de savoir comment, au culte romantique du moi, M. Barrès a été amené à substituer l'acceptation docile de ses propres limites. C'est là, comme nous l'avons dit, tout le problème, et il faut bien que, dès son premier livre, M. Barrès nous aide à le résoudre.

Non pas, on l'entend de reste, que, dès cette œuvre de jeunesse, il se prononce nettement entre ces deux disciplines. Non; mais, sans le vouloir, sans presque le savoir, il commence à se déprendre de l'image trop idéale qu'on lui présentait de lui-même, et sur laquelle il essayait laborieusement de calquer sa propre vie. Croyez-en plutôt la longue plainte qui s'exhale presque à chaque page du livre. A n'en pas douter, ce jeune héros se

meurt de fatigue et d'ennui. Écoutez-le dire à son amie : « Mais vois donc que je suis las, las avant l'effort et que j'ai peur. » Et la pauvrette de lui répondre : « Ah ! tu sais trop de choses. » Elle a raison : et encore « savoir » n'est pas assez dire. Toutes ces idées qui encombrent sa mémoire, il a tâché de les vivre, de les transformer en poésie. Comme un enfant stoïquement docile aux manies de ses pédagogues, il s'est fatigué à transvaser, si j'ose dire, dans sa propre vie intérieure les déliquescences de ses poètes, les abstractions de ses rêveurs. Faut-il s'étonner qu'il tombe de lassitude « au fossé de son premier chemin ! » Il se relève, car il est d'une bonne volonté sans limites; mais il n'ira pas longtemps. A chaque pas, l'ennui l'arrête, l'ennui, ce bon serviteur, cet inexorable gardien qui ne nous permet pas de courir loin des frontières de notre moi et qui donne la chasse aux barbares.

« Suprême fleur de toutes ces cultures, l'héritier d'une telle sagesse, étendu sur le dos, bâillait. »

De tout ce livre si jeune, si curieux, si rare, je voudrais surtout retenir ce bâillement libérateur plus éloquent que les plus belles invectives et qui sonne la déroute des barbares. Il bâille, donc il est sauvé. Le voilà rendu à soi-même. Vienne le maître, « axiome, religion ou prince des hommes, » qui lui montre « le sentier où s'accomplira sa destinée. »

*
* *

On connaît le sujet de *Un homme libre*. Semblable à un nouveau converti qui, pour mieux rompre avec le monde, court s'enfermer dans un monastère, et là, seul avec son directeur, se fixe, par le menu, le programme d'une existence nouvelle, Philippe, — c'est le héros de la première trilogie, — imagine une sorte de retraite où il puisse se consacrer uniquement aux vrais intérêts de son âme. Un jeune homme, Simon, l'accompagne, et se prête avec une complaisance méritoire à seconder le développement spirituel de son ami. Toujours pressés de rire à la lecture de M. Barrès, parce qu'ils craindraient, en ne riant pas, de paraître béotiens, plusieurs n'ont pas admiré comme il fallait le sérieux et le courage de cette entreprise. Que l'auteur s'amuse en cent endroits; que, par exemple, il se reproche, comme un « péché, » d'avoir refusé un fauteuil à oreillettes où il aurait médité plus noblement;

qu'enfin il mette constamment une sourdine ironique à ses confidences, les belles nouvelles! Mais cette ironie, vous n'en goûtez pas la saveur native si vous ignorez le fond d'amertume sur lequel elle a germé. Refuge contre les pédans qui n'ont jamais aimé un livre sincère, détente d'un jeune esprit qui a poussé trop loin les cruautés de ses analyses, l'ironie de ce livre est en somme comme un premier pas vers cette philosophie de l'acceptation que l'auteur entrevoit déjà confusément au terme de ses expériences, et contre laquelle il ne se révoltera pas toujours.

Comme tant d'autres livres de M. Barrès, *Un homme libre* est un palimpseste, où des spéculations abstraites se superposent au texte et risquent de tout embrouiller. Ainsi, dès le début, Philippe, installé « sur un rocher en face de l'océan salé, » découvre « au bout d'une heure » les deux axiomes du culte du moi.

PREMIER PRINCIPE. — *Nous ne sommes jamais si heureux que dans l'exaltation.*

DEUXIÈME PRINCIPE. — *Ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation, c'est de l'analyser.*

CONSÉQUENCE. — *Il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible.*

Ce besoin d'exaltation, cette rage d'analyse, Philippe peut-il savoir, avant même de s'être mis en retraite, si, oui ou non, il ne les tiendrait pas, en tout ou en partie, des barbares? Faux départ, erreur de méthode, excès de zèle, je reconnais là, non pas Philippe lui-même, ni son camarade Simon, mais quelque autre élève de Bouteiller, un parasite, un fâcheux, que les deux amis ont laissé pénétrer dans leur ermitage et qui va suivre, d'un pas boiteux, les exercices de la retraite. Mais c'est bien, en revanche, le propre génie de M. Barrès qui a dessiné le plan du livre, fixé les trois étapes, ou, comme dirait saint Ignace, les trois semaines de cette retraite. « Les intercesseurs, » la Lorraine, Venise, vingt années d'exploitation n'ont pas encore épuisé les richesses que le jeune écrivain jalonnait dès lors, comme à vol d'oiseau, pour ses conquêtes futures. Culte des héros, discipline lorraine, pèlerinages passionnés, du *Jardin de Bérénice* au *Voyage de Sparte*, M. Barrès a-t-il fait autre chose que reprendre les trois thèmes essentiels de *Un homme libre*, soit pour les pousser davantage, soit pour les maîtriser et les fondre dans une harmonieuse synthèse?

Nous retrouverons bientôt et Venise et les héros. Aussi bien *Un homme libre* contient-il un chapitre plus significatif encore que les autres et qui doit nous retenir sans partage.

Nos deux ermites ont commencé par se chercher eux-mêmes dans leurs auteurs préférés. La méthode a du bon, mais nos héros spirituels, nos « intercesseurs, » comme disent Philippe et Simon, ne nous éclairent le plus souvent « que les parties les plus récentes » et les plus livresques de nous-mêmes. Philippe s'en aperçoit à la sécheresse que lui laissent tant de lectures, et bientôt le pressentiment d'une source plus profonde et plus vive l'incline à sortir de sa bibliothèque et même à descendre de son ermitage.

A mesure que les livres cessaient de m'émouvoir, de cette église où j'entrais chaque jour, de ces tombes qui l'entourent et de cette lente population peinant sur des labeurs héréditaires, des impressions se levaient très confuses, mais pénétrantes. Je me découvrais une sensibilité nouvelle et profonde qui me parut savoureuse.

C'est qu'aussi bien mon être sort de ces campagnes. L'action de ce ciel lorrain ne peut si vite mourir. J'ai vu à Paris des filles avec les beaux yeux des marins qui ont longtemps regardé la mer. Elles habitaient simplement Montmartre, mais ce regard qu'elles avaient hérité d'une longue suite d'ancêtres ballottés sur les flots, me parut admirable dans les villes. Ainsi, quoique jamais je n'aie servi la terre lorraine, j'entrevois au fond de moi des traits singuliers qui me viennent des vieux laboureurs... A suivre comment ils ont bâti leur pays, je retrouverai l'ordre suivant lequel furent posées mes propres assises. C'est une bonne méthode pour descendre dans quelques parties obscures de ma conscience.

Mieux que le désordre impétueux des lyriques, cette petite page paisible et volontaire donne l'idée de ce que nous appelons l'inspiration. La thèse de Taine, — la race, le milieu, le moment, — flottait sans doute alors dans l'esprit de M. Barrès, vague, lointaine et froide comme toutes les vérités que ne réchauffent en nous ni les souvenirs du passé ni le pressentiment des expériences qui nous attendent. Assurément, rien n'était plus simple que de se dire : Ce qui est vrai de la littérature anglaise ne l'est pas moins de notre propre littérature et de moi-même, Maurice Barrès. Simple, oui, comme une déduction logique ; mais il y a loin de la conclusion d'un syllogisme à la vive intuition qui seule enfante les chefs-d'œuvre. Intuition, inspiration, syllabes orgueilleuses et qui néanmoins s'affaissent sous le poids sublime qu'elles portent ! Quoi de plus humble et quoi de

plus grand! On croit ne penser à rien, on va, on vient, lassé du bavardage des livres. De la fenêtre on voit sans les voir une plaine, un ruisseau, quelques arbres, ou bien les rues mortes d'une petite ville, une vieille femme arrêtée sous le porche de l'église, un enterrement qui se hâte dans la pluie; et soudain, cet humble tableau, où pourtant rien n'est imprévu, s'anime et se transfigure. De toutes ces anciennes choses, une voix semble sortir: O toi qui souffres de ne pas te connaître, viens à moi qui sais ton secret. Cesse de te hausser « tant bien que mal à des rêves conçus par des races étrangères, » et reviens « cultiver le simple jardin sentimental hérité de tes vieux parens. »

Ce chapitre sur la Lorraine est incomparable. On trouvera certes, dans l'œuvre de M. Barrès, bien des pages plus éblouissantes, mais rien qui respire une pareille aisance. Chose rare chez ce maître, ici le style coule comme d'une source abondante et paisible, sans perdre toutefois la saveur que lui donne une sorte de rudesse naturelle. Il est grave, sans fièvre, pénétré d'une mélancolie discrète et virile. Imaginez un Michelet maître de ses nerfs qui soufflerait à la Lorraine assez de vie pour qu'elle cesse d'être une statue, pas assez pour qu'elle devienne une femme. Des historiens de métier ont vanté l'érudition de ce chapitre, la solidité de ces raccourcis pittoresques, mérite d'autant plus remarquable que l'auteur, prenant ici la Lorraine comme un miroir, aurait pu être tenté d'y retoucher à son gré sa propre image. Aussi bien, rien de plus léger, de moins appuyé que la superposition de ces deux images. Telle phrase aiguë sur les artistes lorrains, Callot, Gavarni « c'est de la caricature sans joie, » — vaut tout un commentaire de *Leurs figures;* « l'agonie de la Lorraine » avec « l'extraordinaire Charles IV, » c'est déjà l'*Appel au soldat.*

A ce titre, Lorraine, tu me fus un miroir plus puissant qu'aucun des analystes où je me contemplai.

Un miroir, cruel, décourageant, comme tout miroir fidèle, voilà ce que présente la Lorraine à l'auteur de *Un homme libre.*

Plus tard, elle sera pour lui un ressort, une discipline, une source d'enthousiasme, mais, à vingt-cinq ans, l'ayant regardée bien en face, il ne songe qu'à la fuir.

Jusqu'à toi, j'avais sur moi-même des idées confuses. Tu m'as montré que j'appartenais à une race incapable de se réaliser. Je ne saurais qu'entrevoir. Il faut que je me dissolve comme ma race.

Comme on le voit, ses maîtres barbares pèsent encore sur cette jeune pensée, et ne lui permettent pas de dégager le vrai et stimulant déterminisme de la terre et des morts. A vingt-cinq ans, il n'y a pas d'ermitage qui tienne, on ne saurait être un homme libre. Croyez-en plutôt la singulière et perverse résolution qui couronne cette retraite.

Je vais jusqu'à penser que ce serait un bon système de vie de n'avoir pas de domicile, d'habiter n'importe où dans le monde. Un chez soi est comme un prolongement du passé : les émotions d'hier le tapissent. Mais, coupant sans cesse derrière moi, je veux que chaque matin la vie m'apparaisse neuve et que toutes choses me soient un début.

Laissons-le croître. Il faut que barbarie se passe, et que Philippe achève son tour du monde romantique. Nous l'en croirons mieux lorsque, de retour, il nous dira que seule, sa Lorraine ne l'a point déçu. Qu'il coure donc « s'enfermer dans Venise, » « confiant que cette race lui sera d'un bon conseil; » qu'après Venise, — « encore un citron de pressé, » — il aille se déchirer à « la pointe extrême de l'Europe; » en un mot, qu'il exalte et brise tour à tour les splendides miroirs où il essaiera de se reconnaître; il aura beau faire, il n'effacera pas de son esprit l'image que lui a laissée le miroir lorrain et qui l'immunise d'avance contre les poisons de la route. Cette image le suivra comme un remords au pied des autels barbares, et, aux plus brûlantes étapes du voyage, elle hâtera l'heure de la satiété et de l'ennui. Tôt ou tard elle le ramènera, et c'est ainsi qu'il n'aura « tant marché que pour revenir à cette petite plage où naquit sa tendresse. »

Plus que tout au monde, écrira-t-il enfin, j'ai cru aimer le musée du Trocadéro, les marais d'Aigues-Mortes, de Ravenne et de Venise, les paysages de Tolède et de Sparte; mais à toutes ces fameuses désolations je préfère maintenant le modeste cimetière lorrain où, devant moi, s'étale ma conscience profonde.

Avant de l'accompagner dans ses longues erreurs, arrêtons-nous au *Jardin de Bérénice*. L'intrigue impalpable de ce dernier volume de la trilogie du culte du moi, ne nous intéresse pas

ici, mais seulement les méditations et les rêveries que l'auteur promène le long des marais d'Aigues-Mortes. La sensibilité qui se laisse voir dans ce décor un peu fiévreux est encore respectueuse de ses propres limites. La légère crise de paludisme qui l'excite, la met en valeur sans altérer ses proportions naturelles. Il y a donc intérêt à l'étudier avant le surmenage romantique auquel l'*Homme libre* a résolu de se soumettre.

***

« Parle du moins, parle beaucoup, et tu croiras vivre. » Tel est le malin conseil que Philippe donnait un jour à sa petite amie Bérénice. La délicieuse créature s'est bien gardée de lui obéir. Elle sait trop qu'elle n'est qu'un fantôme. Toute résignée à ne pas vivre, elle se contente de laisser beaucoup parler autour d'elle. Ses amis d'abord, puis les amis de ses amis. Que de monde, juste ciel! Sa pâle villa peut à peine recevoir tous les étrangers qu'on lui amène, M. Renan, M. Chincholle, Sénèque le philosophe et un professeur allemand. Si jamais on lui en laissait le temps, que dirait la pauvre petite en face de ce jury d'agrégation? Les écouter, c'est déjà trop pour elle. Assise au bord de la fenêtre qui ouvre sur les étangs, on la voit qui s'évapore et bientôt disparaît dans la fumée de ces interminables discours. « Nous disions donc, chère madame, que l'inconscient... » Herr professor, rabattez vos lunettes et vous verrez que la chère madame n'est plus là.

Pourquoi regretter la fragilité qui fait une partie de son charme? Cette filleule de Racine n'est pas une héroïne de tragédie, quelque Andromaque exilée sur le boulevard. Ce qu'il y a de moins irréel en elle, la chair et le sang de cette figurine de rêve, c'est encore la précieuse musique de son nom. Tendres syllabes mouillées de larmes, et qui s'harmonisent si bien avec Aigues-Mortes, cette « consonance d'une désolation incomparable. » Aigues-Mortes, Bérénice, M. Barrès attend de ces deux mots et des images vaporeuses qu'ils évoquent, le genre de volupté que Jean Racine allait demander à une prise de voile. « Ni amour, ni amitié, » mais la satisfaction « d'un besoin extrême de douceur et de pleurs. » Bérénice est le nom qu'il donne aux délices platoniques d'un tel désir, une prière, un exercice en vue d'amollir la sécheresse lorraine et d'obtenir « le don des larmes. »

J'ai rencontré, dit-il, au tournant de mon ascension la chapelle aux arceaux nerveux, le coin secret où le roi (saint Louis) s'agenouillait et suppliait Dieu qu'il lui accordât le don des larmes. Cette forte prière n'exprime-t-elle pas, avec la netteté des cœurs sans ironie, la volupté où j'aspire et que Bérénice semble porter aux plis des dentelles dont elle essuie ses tendres yeux?

Ceux qui pensent trouver dans ce passage la clef du *Jardin de Bérénice*, entendent bien savourer autant que personne ce livre charmant. A la vérité, rien n'est plus accessible au commun des hommes que la rêverie sentimentale d'où est née la Bérénice de M. Barrès, mais la simplicité du thème ne fait que mieux ressortir l'art de l'écrivain. Croit-on que le premier venu puisse donner ainsi un air de rareté à la plus ordinaire des expériences et comme une saveur nouvelle au goût de pleurer? Pour trouver dans l'histoire littéraire un livre d'une inspiration et d'une excellence analogue, il faut peut-être remonter jusqu'aux *Reisebilder*, et mieux encore, jusqu'au *Voyage sentimental*. Un Sterne qui aurait d'instinct la distinction et le goût classiques, un Racine dont l'Iphigénie ne dédaignerait ni l'âne ni les canards de Bérénice, tel nous apparaît M. Barrès dans ce joli caprice qui n'est pas le moins révélateur de ses livres.

Du reste, il jouait de bonheur, le jour où l'idée lui vint de « prêter son cœur à cette petite mendiante d'affection » pour qu'elle « le rafraîchît entre ses mains. » Les dissertations des amis de Bérénice illustrent le livre sans l'alourdir et, comme le voile noir de Célimène, la gravité de ces propos rend la grâce des autres chapitres encore plus prenante. On remarque bien au début quelque hésitation entre les divers symbolismes qui attiraient tour à tour les préférences de M. Barrès. Le *culte du moi*, — cela va sans dire, — les antinomies entre la contemplation et l'action, la poésie et la politique, les mains de Bérénice sont trop petites pour tenir à la fois de si lourds trésors. Quant à l'apologie du dilettantisme, écrite par Sénèque le philosophe et traduite par M. Anatole France, c'est par mégarde que M. Renan l'aura laissée tomber des poches de son pardessus. Mais, en revanche, les méditations sur Bérénice, l'âme des foules et l'inconscient, font partie intégrante du livre et en soulignent le sens profond. Idéologie sans doute, mais idéologie passionnée; philosophie, mais concrète, humaine, vivante et qu'on ne saurait distinguer de la poésie.

*
* *

Je n'ai pu qu'indiquer, par des traits rapides, le contraste que nous offrent les œuvres de jeunesse de M. Barrès et la double image qu'il nous a jusqu'ici tracée de lui-même : d'une part, le Barrès théoricien d'un individualisme exaspéré; de l'autre, le Barrès artiste qui accepte d'instinct et sans révolte les limites de sa propre nature. Aussi bien que la première trilogie, *L'ennemi des lois*, qui suit immédiatement le *Jardin de Bérénice*, atténue et redresse par une sagesse, une mesure et un goût classiques, les désordres d'une pensée romantique. Mais soudain, ce bel équilibre chancelle. Les deux Barrès en viennent aux mains. Le théoricien veut avoir raison de l'artiste et le soumettre au fastueux programme qui, jusque-là, bien que proclamé sans relâche, était presque resté une lettre morte. *Du sang, de la volupté et de la mort*, ce livre dont le titre même sonne comme une déclaration de guerre, rend magnifiquement témoignage au plus violent effort que M. Barrès ait jamais tenté pour sortir de soi et se transformer en reniant sa Lorraine.

Pour bien saisir l'inspiration de ce livre, nous devons nous rappeler la détresse de l'*Homme libre* après ses rigoureux exercices d'exaltation et d'analyse. Il s'était dit qu'« il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible, » et il n'avait pas pris garde qu'il est beaucoup plus facile à un Barrès d'analyser que de sentir. *Un homme libre*, au besoin, en ferait foi. Que faire donc après ces expériences décourageantes? Se soumettre à n'avoir qu'une sensibilité moyenne, celle de tout le monde, renoncer à jamais « produire un romanesque qui contracte et déchire le cœur? » A Dieu ne plaise! Il faut plutôt recommencer la tentative avortée, se créer de toutes pièces une sensibilité nouvelle, tâcher de s'approprier les plus violentes façons de sentir et se déchirer les nerfs à force de les tendre vers les merveilleux frissons que nos poètes nous ont promis. Voilà précisément ce que M. Barrès a voulu faire dans *Du sang, de la volupté et de la mort*, et cet exercice romantique est conduit avec une telle méthode, voulu avec tant d'acharnement, secondé par une telle richesse d'imagination, que plusieurs ont cru y voir le chef-d'œuvre de M. Barrès.

Il y a loin du *Jardin de Bérénice* à *Un amateur d'âmes*, — le conte morbide et cruel qui ouvre le livre, — et cependant cette

dernière œuvre n'est que la transposition romantique de l'autre. Poussez Philippe au monstre, au maniaque, tuez en lui le bon sens, l'humour, la simple et vulgaire pitié, vous aurez Delrio. Faites de Bérénice une vraie malade, et vous aurez la Pia. Mêmes personnages et même intrigue, mais sur une note plus aiguë.

Si j'ai tant aimé ma petite amie, — disait Philippe en parlant de Bérénice, — c'est qu'elle était pour moi une chose d'amertume. Mon inclination ne sera jamais sincère qu'envers ceux de qui la beauté fut humiliée : souvenirs décriés, enfans froissés, sentimens offensés.

Voilà qui est bien, ou du moins voilà qui peut indifféremment servir de prétexte à une fade romance ou à une œuvre charmante. Mais que l'auteur prenne garde. Il touche ici à l'extrême limite de sa propre sensibilité. S'il passe cette limite, s'il isole le sentiment qui a dicté le *Jardin de Bérénice*, si, au lieu d'une douceur légère, il tâche d'en faire une volupté, et pour cela le force dans une sorte de serre tropicale, il aboutira forcément à quelque fantaisie capiteuse dans le goût de *Un amateur d'âmes*, et se débattra dans l'artificiel, le pervers et le faux.

On ne nous dit plus, en effet, avec le poète :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois,

mais on nous invite à aimer sur le visage de celle qui ne sera plus demain les signes trop réels de la mort qui vient, et déjà la mort elle-même :

Une merveille qui est en train de disparaître, voilà le trait qui complique de fièvre toute volupté. Être périssable, c'est la qualité exquise... Il n'est point d'intensité véritable où ne se mêle l'idée de la mort.

Ainsi encore dans cette étonnante *Mort de Venise* qui appartient à la même veine que *Du sang, de la volupté et de la mort :*

La puissance de cette ville sur les rêveurs, c'est que dans ses canaux livides, des murailles byzantines, sarrasines, lombardes, gothiques, romanes, voire rococo, toutes trempées de mousse, atteignent sous l'action du soleil, de la pluie et de l'orage le tournant équivoque où, plus abondantes de grâce artistique, elles commencent leur décomposition. Il en va ainsi des roses et des fleurs du magnolia qui n'offrent jamais d'odeur plus enivrante, ni de coloration plus forte qu'à l'instant où la mort y projette ses secrètes fusées et nous propose ses vertiges.

« Ivresse, » « vertige, » poète, poète, laissez-moi me ressaisir et lutter contre la magie de ces grands mots que peut-être vos propres émotions ne parviennent pas à égaler. Je vois bien là un violent effort de volupté cérébrale, mais je ne suis pas sûr que le cœur et les sens aient suivi docilement la consigne de paroxysme que vous leur donnez. En vous relisant, en voyant combien brusquement tombent vos pires transports, je me rappelle un petit mot d'un de vos frères en clairvoyance. « La facilité, — disait le héros de *Volupté*, — avec laquelle l'objet lui-même s'affaiblit dans ma pensée me montra mieux la folie de mon transport et combien nous nous créons au cerveau de fausses ardeurs par caprice forcé et à coups d'aiguillon. »

Êtes-vous bien loin vous-même de vous juger de la sorte, vous qui avouez ne plus trop vous reconnaître au milieu de ces débauches sentimentales?

Je me déchire sur leur beauté... Volupté, douleur? Je ne sais. Morne insensibilité, exquise émotivité? Je ne veux dire, je ne puis distinguer.

Croit-on qu'en pleine surexcitation, une sensibilité naturelle se pose une pareille question, s'embrouille entre le morne et l'exquis? C'est ainsi que, chez M. Barrès, la raison fait de l'ordre avec le désordre même, substituant à la sensibilité en détresse, une curiosité implacable et merveilleusement attentive. Qu'on relise, en se plaçant à ce point de vue, la *Mort de Venise*, on sera surpris de voir comment, presque à chaque ligne, l'atmosphère lumineuse des tableaux, la précision des moindres détails triomphent sur le vague et le ténébreux du sentiment.

Ce silence (à Venise), à bien l'observer, n'est pas absence de bruits, mais absence de rumeur sourde : tous les sons courent nets et intacts dans cet air limpide où les murailles les rejettent sur la surface de la lagune qui elle-même les réfléchit sans les mêler...

Chez M. Barrès, le remède n'est jamais loin du mal. Il faut donc bien que les esthètes qui mettent au-dessus de tout dans son œuvre l'inspiration de *Un amateur d'âmes* et qui le conjurent de revenir à ce qu'ils appellent sa vraie manière, il faut que ces néo-baudelairiens impénitens en prennent leur parti : *Du sang, de la volupté et de la mort* ainsi que *Amori et Dolori sacrum*, les deux livres où M. Barrès s'est le plus compromis avec le romantisme, reviennent, par vingt chemins de traverse,

à la tradition classique, — car on pense bien que nous faisons la part du feu aussi petite que possible et que nous n'abandonnons pas intégralement aux barbares des œuvres où, par endroits, le maître écrivain s'est surpassé lui-même. A partir de *Du sang, de la volupté et de la mort*, la prose de M. Barrès, qui jusque-là ne parvenait pas toujours à dissimuler une certaine sécheresse, brûlée par le soleil des Espagnes, a pris la tiédeur, la coloration et le parfum d'un fruit mûr. Quoi d'étonnant si, dans la première conscience qu'il a prise de cette transformation, ébloui par les transports d'une imagination qu'il ne se connaissait pas encore, M. Barrès fut tenté d'exalter aussi la sensibilité lorraine en la conduisant à pareille fête? Erreur sans doute, mais généreuse et qui n'a pas été sans récompense. Dans l'effort impuissant qu'elle a fait pour sortir de ses limites, cette sensibilité a appris le secret de relever, d'orner sa propre misère. Revenue plus tard à sa naturelle sérénité, elle exaltera désormais, par la magnificence de ses expressions, des sentimens plus modestes, plus vrais et plus simplement humains. Réfractaires au surmenage voluptueux de Delrio, nous l'écouterons sans défiance ni surprise, quand elle célébrera, dans une sorte d'ivresse attendrie et paisible, la douce beauté des paysages lorrains.

Je me livre aux immenses mouvemens doux de la terre lorraine, je contemple ses villages égayés d'arbres à fruits, ses petits bois de hêtres, de charmes et de chênes, je m'enivre de sa lumière douce et noble qui met sur les premiers plans des couleurs de mirabelle et, sur les lointains, un sublime mystère d'opale, de jeunesse et de silence. Je distingue dans la prairie les éphémères colchiques violettes, dans la plaine, les graves villages séculaires et sur l'horizon, nos déesses, nos vertus lorraines : Prudence, Loyauté, Finesse, qui sont des personnes immortelles (1).

*
* *

S'il y a, comme le veut Pascal, « des mots déterminans, et qui font juger de l'esprit d'un homme, » M. Barrès, à ne le juger que par son vocabulaire, n'est assurément pas l'égotiste forcené que plusieurs s'attardent à exalter ou à combattre. « Magnifique » et « discipline, » ces deux mots, qui lui sont chers entre tous, suffisent presque à nous découvrir deux des tendances essentielles de sa nature, un immense besoin d'admiration,

(1) *Les temples de l'âme au village. Gaulois* du 8 janvier 1907.

et un instinct profond de docilité. De ces deux tendances est né chez lui le culte des héros, que nous avons vu paraître dès les premiers chapitres de *Un homme libre* et dont s'inspire, ensemble et détail, toute la seconde trilogie. A première vue, on pourrait se demander si la pratique d'une pareille religion ne risque pas de contrarier la courbe rentrante que le développement de M. Barrès nous a paru suivre. Qui peut en effet nous répondre que l'influence des héros sera bienfaisante, et n'y a-t-il pas plutôt lieu de craindre, — l'exemple des élèves de Bouteiller le montre bien, — qu'elle ne contribue à nous déraciner de nos traditions les plus intimes? Il y a plus, et ce danger trop réel, inhérent à toute éducation qui ne veut pas être simplement machinale, apparaît encore plus menaçant et plus grave pour un esprit aussi avide d'enthousiasme que M. Barrès. Celui-ci, en effet, n'est pas loin de ressembler à tels de ses héros qui « eussent été capables d'illuminer d'une auréole les vieux habitués du café Voltaire pour ne pas se priver d'admirer. » Toute excellence le séduit, toute supériorité lui en impose : Napoléon et Boulanger, Pascal et Renan, Louis Ménard et Déroulède, la vierge lorraine et la troublante Arménienne qui lui versa tous « les poisons de l'Asie. » Comment s'y prendra-t-il pour résoudre le conflit de ces admirations rivales et se reconnaître dans le labyrinthe de ses chapelles?

Il ne semble pas néanmoins que les inconvéniens que peut amener cette héroïque faiblesse, contre-balancent la valeur éducatrice d'une religion qui courbe l'âme devant tous les ordres de grandeurs. Même quand il s'égare dans le choix de ses objets, le culte des héros ne laisse pas de nous enlever à la contemplation et à l'adoration de nous-mêmes. Il reste une discipline, un principe d'ordre, la reconnaissance des hiérarchies nécessaires. D'ailleurs, toutes les soumissions s'entr'aident les unes les autres, toutes les disciplines fraternisent. Qui accepte joyeusement la direction de ses héros s'apprête, sans le savoir, à subir le prestige de sa terre et de ses morts. Celui qui, dans la mêlée politique et littéraire, semblable au jeune boulangiste Sturel, « connaît sa place, celle d'un partisan, prêt à servir, » celui-là n'est pas loin non plus d'accepter l'humiliation encore plus bienfaisante que nous donne le sentiment de nos limites. Il n'est pas jusqu'à Bouteiller, ce héros semeur de nuées, qui n'ait droit à la reconnaissance de ses élèves. Son prestige personnel qui les

asservit combat les vagues idées d'émancipation que ses leçons leur enseignent. Divinisé par l'enthousiasme de ces enfans, il devient lui aussi un faiseur d'ordre, semblable à un capitaine d'insurgés qui ramènerait au cœur de sa bande l'obéissance et le respect.

M. Barrès nous initie à l'esprit et à la pratique du culte des héros dans un chapitre qui émerge, ainsi qu'un vieux chêne, dans le bois taillis des *Déracinés*, et qu'on voudrait faire relier à la suite des *lectures* de Carlyle : je veux parler du fragment épique sur le pèlerinage des sept Lorrains au tombeau de Napoléon, pages mémorables où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de l'ivresse qui « gonfle amoureusement » ces jeunes poitrines « contre la balustrade de marbre, » ou de la méthode impérieuse qui maîtrise, gradue et organise tous ces mouvemens déchaînés. Au lyrisme des invocations liturgiques : « Napoléon, notre ciel... » s'unit la rigueur d'une méditation scientifique. Penchés sur le « César cadavre, » ces ardens catéchumènes, indifférens aux divers « Napoléons de l'histoire, » somment le « Napoléon de l'âme » de ressusciter devant eux, et de leur dire sous quelles espèces il veut être adoré par la jeunesse d'aujourd'hui. Le héros paraît. Il dit son vrai nom : « Napoléon professeur d'énergie. » Alors les incantations s'apaisent. Un des initiés se tourne vers ses camarades et comme un diacre à la foule des fidèles, il leur jette : « Ce n'était d'abord qu'un jeune homme dépourvu !... »

Instinctivement, ils l'entraînèrent plus à l'écart, dans la chapelle du roi Jérôme et lui dirent :

— On sait sa biographie d'empereur, sa gloire, mais sa formation? Et sa candidature à la gloire, comment la posa-t-il?

Dans leur île, à la fin du dernier siècle, les Bonaparte, mes amis...

Tout ce qui suit est admirable de précision et d'élan, véritable cours théorique et passionné d'entraînement à l'énergie. Quel éducateur français ne préférerait cette brûlante leçon de choses aux plus belles phrases d'un Bouteiller?

Napoléon symbolise dans la pensée de M. Barrès cette classe de héros vers lesquels une force irrésistible nous entraîne et que notre instinct nous impose. Il en est d'autres qu'aucun tressaillement intérieur ne nous révèle et que seule notre volonté lentement nous découvre. Taine appartient, si l'on veut,

à cette dernière catégorie. Lorsque M. Barrès eut la pensée d'évoquer ce philosophe dans un autre chapitre des *Déracinés*, l'auteur des *Origines* n'était encore qu'un homme célèbre, et il y avait alors une réelle originalité à le transformer ainsi, parallèlement à Bonaparte, en une sorte de héros. Cette originalité paraîtra plus rare encore, et plus touchante, si l'on songe à tout ce qui sépare Taine de tels autres demi-dieux du panthéon de M. Barrès. Lui aussi pourtant, M. Barrès nous apprend à l'aborder dans un esprit et avec des sentimens religieux. Non pas que l'auteur de *Au service de l'Allemagne* et de tel chapitre de *Du sang* éprouve, à l'égard de Taine, les belles ardeurs d'un Paul Bourget; on montrerait aisément le contraire; mais si nos sympathies ne dépendent pas de nous, M. Barrès entend bien commander à ses puissances d'enthousiasme. Il appliquerait volontiers au culte des héros ce que Térence disait de l'amour, *extrema linea amare, haud nihil est :* les plus humbles pratiques de ce culte sont encore d'un très grand prix. D'ailleurs, cette religion, aux rites si bien réglés, aux formules si précises, a ses fièvres tout comme l'amour. « Rien ne ressemble plus aux troubles d'un amant que l'émulation de celui qui sent les prestiges de la supériorité. »

Est-il besoin, maintenant, Français que nous sommes, que nous expliquions à ceux du dehors qu'un pareil enthousiasme n'est pas ruiné, pas même gêné par notre irrévérence naturelle? Ce carabin de Rœmerspacher, au plus fort de son extase, fait de bien étranges remarques sur le bas du visage de Taine, et Sturel regarde bien en face le Napoléon de Sainte-Hélène « obèse avec un grand chapeau de planteur. » Encore ces menues libertés paraissent-elles bien innocentes auprès de tel chapitre de *Sous l'œil des barbares* et de la brochure sur Renan. Car, n'en doutez pas, Renan, plus que Taine, fut un des héros de M. Barrès, « un de ces hommes d'exception » qu'avaient construits les rêves de sa jeunesse, « et à cause desquels il s'était méprisé pendant des années. » Depuis lors, M. Barrès avoue bien s'être un peu ressaisi, mais en 1888, sa ferveur renanienne ne le cédait à aucune autre. Alors, comment pardonner le péché irrémissible commis par le jeune écrivain? Comment expliquer que l'on puisse être ainsi, au même moment, fanatique et sacrilège? Renan faillit y perdre son breton. Il fit, et d'autres firent avec lui, comme ces hommes du Nord que scandalise la bonne

familiarité des églises italiennes. Il n'y avait pas plus de blasphème à s'amuser légèrement de Renan qu'à causer un peu fort sous le dôme de Saint-Pierre. D'aillenrs, le maître, vu de plus près, n'avait peut-être pas répondu de tous points à l'image que se faisait de lui son jeune disciple. Quoi d'étonnant si celui-ci, désappointé, se permit quelques violences lyriques à l'adresse du grand homme, semblable à ces paysans napolitains qui mettent leur saint en pénitence quand le miracle attendu tarde à venir?

Les vrais *hero-worshippers* se reconnaissent à ce signe qu'ils n'attendent pas qu'un héros soit mort pour lui dresser des autels. Un Napoléon, — et même pour M. Barrès, un Renan, un Taine, — c'est le héros fantôme, l'ombre, le saint de légende, qu'on n'a jamais rencontré qu'à travers les livres ou dans le récit de ses aventures. Quand elle a fini de prier sur les tombes glorieuses, la jeunesse cherche d'instinct d'autres prophètes en qui s'incarne l'âme des grands disparus, des maîtres en chair et en os dont elle puisse entendre la voix, serrer la main, sonder le regard, moins parfaits que les morts, puisque l'oubli n'a pas effacé leurs misères, mais non moins aimés, adorés, servis, puisque d'une certaine façon, déifiés par nous, ils semblent nous appartenir davantage. Fi d'une avare prudence qui se prive du plaisir d'admirer les gloires toutes neuves que les siècles n'ont pas contrôlées ! Le risque est noble et beau de se donner à un de ces « princes des hommes, » penseurs, poètes, conducteurs de foules, dont la fortune oscille encore et qui peut-être doivent périr tout entiers. Ainsi pense l'auteur de l'*Appel au soldat*, qui modifierait volontiers le mot de Vauvenargues pour dire que rien n'est plus doux que les premiers feux de la gloire sur le front du héros choisi.

Je ne crois pas qu'on ait rendu justice à ce roman du boulangisme, *l'Appel au soldat*, à ce beau livre, moins riche peut-être que les *Déracinés*, moins inspiré que *Leurs figures*, mais d'un si bel accent et d'une allure si dramatique. C'est l'histoire du héros manqué, — encore un chapitre qu'il faut ajouter à Carlyle, — écrite avec la sérénité d'un critique, la tendresse fidèle, la piété d'un partisan et d'un ami. En méditant, en revivant cette aventure pour la transformer en œuvre d'art, M. Barrès fait un pas de plus vers la philosophie où toutes ses expériences le conduisent. Les limites par trop sensibles de son

chef l'amènent à se résigner aux siennes propres; le néant de ce héros d'occasion le fait se replier vers les solides réalités de sa Lorraine; enfin il apprend que les causes héroïques ne sont pas à la merci du mortel qui par instant les représente et semble les absorber en sa personne. « Boulanger n'est qu'un incident, nous retrouverons d'autres boulangismes. »

***

Avec cette dévotion instinctive pour les héros, le sentiment de la discipline qui pénètre, soutient, et anoblit les trois romans de l'énergie nationale, s'établit d'une façon définitive dans l'œuvre de M. Barrès. Ses nombreux voyages ne le distrairont pas de cette docilité généreuse par où il s'achemine inconsciemment vers la philosophie de l'acceptation. D'ailleurs, on n'est pas moins vagabond que M. Barrès, on n'est pas plus réfractaire que lui au caprice, plus patient, plus volontaire et plus méthodique. J'aurais dû le répéter à chacune de ces pages, mais il semblait plus piquant de réserver cette constatation pour le chapitre des voyages.

Pour un véritable homme, — écrit-il lui-même dans un de ses livres les plus romantiques, *Amori et Dolori sacrum*, — la discipline, c'est toujours de se priver et de maintenir fortement sa pensée sur un objet. Rien de pire que des divertissemens et des excitations de hasard, qnand il faut veiller que toutes nos nourritures profitent au dessein déjà formé.

Se priver, éliminer, n'est-ce pas déjà, au prix de cette méthode appliquée rigoureusement, que *Du sang, de la volupté et de la mort* est devenu comme le Bædeker du romantisme? Côme, Pallanza, un ou deux tableaux à Milan, Venise, Ravenne, notre touriste systématique et passionné va droit à ce qui peut l'exciter à « sentir le plus possible, » brûlant les haltes classiques du voyage, le lac de Garde, les églises lombardes et la parfaite Vérone. C'est ainsi encore que l'*Amateur d'âmes* a fixé l'itinéraire d'Espagne avec une dialectique aussi impérieuse que perverse. Enfin, rien n'est laissé au hasard dans le *Voyage de Sparte*, véritable merveille d'élimination et de résistance inflexible aux tentations du chemin.

Méthodique dans le plan général de ses voyages, M. Barrès sait aussi ne pas se disperser dans la contemplation des objets qu'il a choisis.

Au risque, écrit-il encore, de laisser en chemin une partie des sentimens dont Venise nous charge, essayons de les dénombrer. Revisons avec une volonté systématique ce que nous avons d'abord enregistré à notre insu. Le plaisir d'une longue réflexion méthodique n'est pas inférieur aux abandons de la rêverie.

Une préoccupation morale guide le plus souvent, toujours même, cette revision.

D'Athènes à Sparte, — se dit le voyageur au début de ces expériences, — mon objet, c'est de reconnaître quel bénéfice moral nous pouvons encore tirer de la Grèce.

Aussi bien, les voyages de M. Barrès sont-ils avant tout des pèlerinages. « C'est possible qu'en tous lieux la nature révèle un Dieu, mais je ne peux entendre son hymne que sur la tombe des grands hommes. » Pour s'arrêter aux plus beaux paysages, il « y veut des tombes parlantes. » Pèlerin dévot, et qui, jusque dans ses oraisons, se propose obstinément un but précis, une activité sanctifiante.

Quand nous trouvons un lieu tel que les grands hommes le connurent et que nous pouvons nous représenter les conditions de leur séjour, ces réalités qui pour un instant nous sont communes avec eux, nous forment une pente pour gagner leurs sommets, notre âme, sans se guinder, approche des hauts modèles qu'elle croyait inaccessibles, et par un contact familier de quelques heures, en tire un notable profit.

Le séjour des héros, le cadre de leur vie, les spectacles qui les ont nourris, la recherche exacte de toutes ces réalités exige une nouvelle application à laquelle la méthode de M. Barrès ne permet pas qu'on se dérobe. D'ailleurs, ce ne sont pas là de ces résolutions trop parfaites qu'emporte le premier tour de volant. Il serait aisé de montrer par de beaux exemples, en étudiant, entre autres passages analogues, le chapitre de l'*Appel au soldat* sur la *Vallée de la Moselle*, avec quelle rigueur M. Barrès obéit point par point à cette consigne. Il ne laisse rien à l'inspiration du moment que puisse lui donner la préparation attentive de son voyage, prêt du reste, le moment venu, à illuminer ces érudictions de toutes les fusées de la passion et du rêve. Après vingt ans de journalisme, il se refuse encore à écrire avant de savoir. *Au service de l'Allemagne* nous montre encore le poète de la *Mort de Venise* poussant d'étranges enquêtes dans les études des

notaires lorrains, et telle page de lui sur les splendeurs du cadastre épouvanterait les pseudo-barrésiens qui n'ont jamais lu que l'histoire de la Pia. Mais pourquoi chercher des exemples? Dans ce livre trop peu connu de *Scènes et doctrines du nationalisme*, M. Barrès nous détaille par le menu le protocole compliqué de ses promenades. Je veux parler de la visite qu'il fit à Combourg pendant un entr'acte du procès de Rennes. Le choix même de Combourg est déjà caractéristique. On voit M. Barrès parcourant la carte des environs de Rennes et cherchant des promenades qui conviennent à l'émotion qui le remplit. Comme il ne veut rien qui le « détourne de la discipline nationale, » il élimine sans hésiter « les bois immenses de Brocéliande » et, de tout ce qui jadis aurait pu le séduire, il ne retient que trois points, trois sanctuaires proprement, exclusivement français, les Rochers, la Chênaie, Combourg. Va pour Combourg. Mais, avant de partir, le pèlerin veut relire le premier volume des *Mémoires d'outre-tombe*, et il se munit des monographies locales que lui signale quelque savant de l'endroit. N'oubliez pas que tout ceci n'est qu'une distraction, un repos entre deux séances du conseil de guerre, entre deux de ces articles que chaque soir le télégraphe transmet à Paris. M. Barrès sait donc avant de partir, et dans le plus infime détail, ce qu'il veut voir à Combourg. Dans l'espoir d'éclaircir un point controversé, « je vais, dit-il, je vais à la mairie, consulter le cadastre. »

Il ne donna jamais son cœur aux poètes, celui qui peut sourire des efforts que tout un jour je multipliai pour toucher exactement ces lieux où j'entrevois que la sauvage et la druidesse soupirèrent d'abord et prirent leurs premières couleurs.

Chez un romantique aussi discipliné que M. Barrès, ces humbles liturgies, bien loin de gêner l'inspiration proprement dite, l'activent au contraire en la dirigeant. Ces apparentes contraintes rendent plus intense l'émotion du pèlerin et plus active sa prière. J'emploie à dessein ces métaphores, M. Barrès nous y invite lui-même, et l'on peut répéter de ses plus belles impressions de voyage ce qu'il a dit de sa première étape dans *la Vallée de la Moselle*.

S'il avait pu, dans cette minute, rendre intelligible son état, Mme Gallant de Saint-Phlin se fût écriée : « Mais voilà ce que j'appelle la religion ! »

Est-il besoin d'ajouter que la méthode minutieuse, sévère et fervente dont on vient de résumer les principes n'impose pas à l'auteur de la *Mort de Venise* le sacrifice de son vocabulaire pittoresque et passionné? Bien au contraire, cette préoccupation morale, cette concentration des plus nobles facultés de l'âme en face d'un paysage lui donnent une richesse et une chaleur spirituelles. Pittoresque moral, si l'on peut dire, saturé d'un lyrisme grave et profond, beaucoup moins éloigné de la vieille tradition latine et française d'un Catulle ou d'un Du Bellay, que de l'impressionnisme moderne et de la photographie des couleurs.

*
* *

Il semble au premier abord que cette façon originale d'envisager l'histoire ou de voyager implique une certaine dose d'égotisme. Tout ramener aux héros, c'est encore tout ramener à soi-même, puisqu'on ne les célèbre que dans l'espoir de se hausser jusqu'à eux, et d'un autre côté, chercher avant tout le « bénéfice moral » qu'on peut retirer d'un paysage ou d'une ville d'art, c'est peut-être rapetisser le monde à notre mesure. Vieille antinomie que la religion rencontre, elle aussi, devant elle. On lui objecte que toute prière est égoïste, elle répond que la plus sublime prière s'appelle contemplation. « Invincible égotisme, soupirait jadis M. Barrès, qui me prive de jouir des belles formes! Derrière elles, je saisis leurs âmes pour les mesurer à la mienne et m'attrister de ce qui me manque. » En vérité, le danger n'était pas si redoutable que le lui faisait croire une conscience trop timorée. Égotiste ou non à son point de départ, — cela n'a pas d'importance, — un artiste tel que M. Barrès, dès que l'enthousiasme le soulève, ne saurait manquer de s'oublier soi-même dans la contemplation du « non-moi. » Le merveilleux chapitre sur la *Vallée de la Moselle* (*L'appel au soldat*) dans ses parties descriptives, les portraits d'un Boulanger (*L'appel au soldat*), d'un Déroulède, d'un Morès, d'un France (*Scènes et doctrines*), les vastes fresques grouillantes du départ de Boulanger pour Clermont et de l'élection de Paris (*L'appel au soldat*), les journées de caserne d'un volontaire alsacien (*Au service de l'Allemagne*), et tant d'autres pages qui sont du meilleur Barrès, respirent une sérénité, un détachement classiques. Mais il y a plus impersonnel encore dans cette œuvre, il y a *Leurs figures*.

Qu'on a mal lu ce chef-d'œuvre, et qu'il serait dommage que la postérité regardât M. Barrès comme le Paul-Louis Courier de la troisième République! Ni le parti pris, ni la violence, le livre n'a rien d'un pamphlet. On comprend mieux qu'il ait rappelé à Francisque Sarcey les *Mémoires* de Saint-Simon, d'un Saint-Simon qui se griserait non de sa propre vengeance, mais du spectacle qu'il raconte, et qui « n'assénerait » ses regards que pour le plaisir de les asséner. Pour ma part, je ne vois de violent dans *Leurs figures* que ce plaisir. Ce n'est pas le frémissement d'une volupté de surface, mais le jeu grave, patient, magnifique d'une curiosité ardente et réfléchie. Impassible à force de passion, l'auteur trahit cependant, de-ci de-là, en lignes de feu ses délices de contemplateur. Il parle de la « magnificence » et de la « poésie infernale » de cette « épopée. » Deux lignes de lui en disent plus long à ce sujet que tous les commentaires :

En ce temps-là, écrit-il, conséquence d'une surproduction de drames, il y eut d'irréparables gaspillages de physionomies tragiques.

Le partisan s'efface devant le peintre, la passion politique devant la fièvre de voir, de comprendre et de décrire. N'était cette fièvre, vous le prendriez presque pour un dilettante. Indignation, haine, mépris, par un suprême effort de discipline et par un sens infaillible des lois de son art, il concentre en une flamme unique de curiosité tous les sentimens qui grondent en lui. Ni bourreau, ni accusateur, ni même juge, simple spectateur, mais d'autant plus redoutable qu'il est plus calme, il choisit méthodiquement, paisiblement, dans le tumulte de ces terribles journées, l'attitude, le geste, le mot qui perdent un homme. Cruel, si l'on veut, féroce même, mais d'une férocité d'artiste. L'enthousiasme passé, quand le pinceau lui tombe des mains, il n'est plus qu'indulgence, que pitié pour les figures qu'il vient de peindre. « Les malheureux! » écrit-il sans se douter qu'il répète le mot de sainte Thérèse sur les démons. Mais chez lui, de tels mots trahissent moins les attendrissemens soudains de la sensibilité que les hésitations de l'esprit. Vérité d'un côté de la Chambre, erreur au delà.

« Décidément, — écrit-il, — elle est vraie cette parole qui toujours me tenta par sa désolation: Il n'y a de justice que dans l'intérieur d'une même espèce. » Un fanatique ne parlerait pas de la sorte, et ce n'est pas là une boutade, mais l'expression rai-

sonnée d'un relativisme dont la pensée de M. Barrès est tout imprégnée.

*
* *

Ainsi plus nous avançons dans nos recherches, et plus nous semblons reculer. A chaque pas, de nouvelles antinomies nous arrêtent. M. Barrès nous apparaît comme un artiste aussi passionné que volontaire, aussi curieux de « sentir » qu'habile à se maîtriser dans ses émotions les plus lyriques. Nous le croyons perdu jusqu'à la subtilité dans les paralysantes délices de l'analyse intérieure, et en même temps, il se révèle à nous comme tellement idolâtre de ses héros que les justes sévérités de sa propre critique ne parviennent pas à le déprendre de ce culte. Indolentes voluptés d'une imagination qui semble se laisser aller à la dérive, et netteté extraordinaire d'une intelligence qui se rend compte de tout, langueur et fermeté, faste et sécheresse, Saint-Simon et Nicole, Renan et Bonald, tant de conflits, qui nous gêneraient fort si nous avions entrepris de découvrir la faculté maîtresse de notre écrivain, se résolvent harmonieusement dans son œuvre, comme se fondent dans une atmosphère unique les caractères opposés du paysage lorrain.

Divine douceur de ce chétif paysage, si mol et si fort, racinien et cornélien. Il brise le cœur et l'affermit. Perpétuel attendrissement, mais qui formerait des héros.

Il semble donc que nous n'ayons pas fait fausse route, en admirant, de préférence à tant de beautés plus surprenantes, la belle ordonnance classique à laquelle ce tempérament romantique a voulu se soumettre, et l'heureux équilibre que l'auteur des *Amitiés françaises* parvient à maintenir entre tant de puissances contraires. Cet équilibre est un des aspects les plus imprévus peut-être, mais assurément les plus caractéristiques de son talent. Un menu trait nous le rappellerait au besoin, un de ces riens révélateurs comme les aimait Sainte-Beuve. Les routes préférées de M. Barrès n'ont rien de tumultueux. Si elles montent, c'est par de paisibles lacets qui laissent presque l'illusion de la plaine. Il n'est jamais mieux inspiré que sur les chemins qui font terrasse et en présence d'un de ces paysages qu'on peut embrasser d'un seul regard. « Où que je sois, écrit-il, je suis mal à l'aise, si je n'ai pas un point de vue d'où les détails se subor-

donnent les uns aux autres et d'où l'ensemble se raccorde à mes acquisitions précédentes. » On peut, sans craindre de se tromper, appliquer cette confidence à toute les formes de son activité. Cette Lorraine, à laquelle il revient toujours, c'est le « point de vue, » la terrasse où ses diverses expériences s'ordonnent, et où, volontairement, par devoir et par plaisir, il se limite lui-même.

Je ne veux pas prétendre qu'il ait atteint du premier coup et sans effort à cet équilibre. Classique un peu malgré lui, nous l'avons vu, il fait parfois d'étranges détours pour revenir à la tradition. Mais c'est là, précisément, ce qui assure l'originalité et détermine l'importance de son œuvre. Moins hésitant, moins partagé, moins sensible aux séductions de l'une et de l'autre cause, il ne nous intéresserait pas autant, et son exemple nous serait moins profitable. Lui-même, d'ailleurs, il décrit et chante, sur le modèle des stances de *Polyeucte* et du *Cid*, les oscillations de son âme ainsi combattue. Je ne vois pas de livre de lui où on ne rencontre quelqu'un de ces soliloques, de ces examens de conscience lyriques dans lesquels il se complaît, et qui nous permettent de suivre si exactement le rythme de sa pensée et de sa sensibilité. Rythme à trois temps qui scande d'abord les « extases » puis les « dépressions » de cette frémissante et clairvoyante nature et qui se repose enfin dans une modération courageuse.

Oubli de soi ou révolte consciente contre ses propres limites, on se porte d'abord violemment vers le monde extérieur, dans un élan d'enthousiasme et de conquête; puis bientôt, averti par le sourire ironique et déçu du guetteur intime que rien ne peut endormir, on se replie découragé sur soi-même et on se délecte amèrement à contempler sa propre impuissance; enfin on se reprend, on accepte la médiocrité de tout ce qui est humain, et on se résigne à orner de son mieux une invincible misère.

Nous pourrions montrer par le menu avec quelle docilité le style de M. Barrès se prête aux pulsations de ce rythme; mais il faudrait plus de quelques pages pour suivre dans ses métamorphoses cette langue tantôt « chétive » et lucide comme la vive prose de Voltaire, tantôt lourde et chaude de volupté, ici nonchalante et paisible, là, soudain, frémissante d'énergie, cette phrase « si molle et si forte, » d'une contagion si troublante et d'un relief si vigoureux. Il y a là le *je ne sais quoi*, le rayon, la marque des maîtres, la beauté insaisissable qui ne se mesure qu'au plaisir qu'elle donne et qui échappe à toute définition.

***

La merveille est de voir un pareil style au service d'une doctrine dont la sévérité touche à l'ascétisme. Qu'on imagine un Épictète qui frapperait ses maximes dans la langue de *René*. Car enfin, cette doctrine de l'acceptation qui s'affirme à chaque nouveau livre de M. Barrès d'une façon plus précise et plus convaincue, cette doctrine n'offre rien de commun avec ces philosophies chatoyantes, rêveuses ou enivrantes dont l'intelligence des poètes a coutume de se nourrir. Discipline mortifiante à laquelle les classiques de tous les temps se soumettent sans dire mot et contre laquelle tous les anarchistes de l'idée ou du sentiment ne cessent de faire rage, c'est, je crois bien, la première fois qu'un fils des romantiques se présente pour l'exalter.

Doctrine, système, théorie, je n'oublie pas qu'aux premières pages de cette étude, ces grands mots nous faisaient peur. Médiocrement éblouis par la synthèse du *Culte du moi*, nous en appelions du Barrès métaphysicien au Barrès artiste, et nous préférions hardiment le génie de l'un aux idéologies de l'autre. Allons-nous nous contredire et donner comme souverainement importante telle construction provisoire que professe aujourd'hui M. Barrès et qu'il oubliera demain ? « Culte du moi, » défense de l'individualisme, autant de systèmes préconçus que l'artiste caresse un moment avec la complaisance des idéologues et auxquels il s'efforce de plier ou de rattacher ses inspirations les plus spontanées. La philosophie de l'acceptation, au contraire, M. Barrès l'a vécue, si l'on peut dire, longtemps avant de la formuler. Émergeant peu à peu du crépuscule de l'inconscient, elle éclairait déjà, elle animait, elle rachetait les pages les plus révoltées de son œuvre, préparant ainsi par une suite d'ébauches de plus en plus poussées les livres où elle devait enfin se révéler dans son austère rigueur. C'est là qu'il faut chercher le secret profond, l'orientation, l'unité complexe et pathétique de ces vingt-cinq années de vie littéraire, l'aiguillon intérieur qui stimulait l'apparente frivolité de l'*Homme libre* et de l'ami de Bérénice, et qui ne laissait pas l'enthousiasme de Sturel sombrer avec la faillite de ses héros.

L'acceptation, on pourrait peut-être préciser le lieu et l'instant où M. Barrès rencontra pour la première fois cette rude

maîtresse. C'était à Milan, dans le réfectoire de Sainte-Marie-des-Grâces, devant la Cène du Vinci. « Le Vinci médite, trouve l'acceptation, » écrivait-il au sommaire de ce mémorable chapitre, et méditant sur le Christ, il ajoutait :

Le geste de ses mains et ses traits qui sont, pour notre constante indignité, le plus douloureux des reproches, signifient qu'à comprendre tout et à distinguer la bassesse irrémédiable qui est à l'origine de chacun de nos sentimens, le sage, celui qui sait tout, pardonne tout. Tel est le mot suprême d'une connaissance complète et d'une méditation de la réalité; c'est l'acceptation.

Oui, mais pas encore l'acceptation absolue, complète et vraiment libératrice. Tout pardonner est encore moins difficile et moins vivifiant que de s'accepter soi-même. Le poète était encore trop jeune pour tenter ce pas décisif. Du reste, il ne croyait pas non plus, à cette date, que l'acceptation fût le dernier mot de la pensée, de l'art et de la vie.

Accepter, disait-il encore, voilà le terme de ce sublime Vinci; Michel-Ange, par un élan brusque, nous emporte bien au delà.

C'est, je pense, vers cette époque d'aspirations tumultueuses que M. Barrès se procura les vastes reproductions des fresques de la Sixtine dont on nous le montre entouré dans son cabinet de travail. A un ami qui l'interrogeait récemment sur cette galerie surhumaine, M. Barrès avoua, dit-on, que son culte pour Michel-Ange avait un peu perdu de sa ferveur première. Insensiblement et malgré lui, il en était venu à se fixer le même terme que le « sublime Vinci. » Les *Déracinés* marquent une étape de ce retour. « Accepter, voilà ce que n'enseigne pas l'Université. » Ainsi formule-t-il lui-même le plus grave reproche qu'ait mérité Bouteiller, résumant d'ailleurs le fameux discours qu'il prête à M. Taine en « une doctrine d'acceptation. » Des deux inspirations de M. Barrès, la plus belle et la plus féconde est la seconde. Jadis, s'étant heurté à ses propres limites en méditant l'histoire de la Lorraine, il avait décidé d'effacer, s'il se pouvait, cette fatale ressemblance; aujourd'hui, cette Lorraine où il se reconnaît plus que jamais, il l'aime, il la chante dans ses limites mêmes, comme saint François la Pauvreté. Dans le *2 Novembre en Lorraine*, il lui élève le plus noble temple et, dans les *Amitiés françaises*, nous le voyons mettre

cette philosophie souriante et douloureuse à la portée d'un petit enfant.

Est-il besoin d'en faire ici la remarque? « Acceptation » n'a pas du tout le même sens pour M. Barrès que « résignation. » Se résigner, c'est toujours subir, tandis que l'acceptation est essentiellement agissante. Profondément pessimiste, cette philosophie permet, encourage, commande même toutes les joies de l'action. Au même temps qu'elle nous humilie en nous ramenant aux conditions fatalement médiocres de notre vie, elle nous stimule, elle nous impose le culte et l'imitation des héros. « Il est des lyres sur tous les sommets » de l'étroit pays où elle nous emprisonne.

L'honneur comme dans Corneille, l'amour comme dans Racine, la contemplation telle que les campagnes françaises nous la proposent... Quand une âme lorraine se forme une haute conception de sa terre et de ses morts, cette idée, avec l'occasion, deviendra le principe de grandes actions lorraines.

En reconnaissant ici les strophes tendres et viriles des *Amitiés françaises*, plus d'un lecteur aura retrouvé du même coup l'inquiétude où l'œuvre nous laisse, l'objection qu'elle provoque à chaque page sans la résoudre jamais. « Les trois déesses, » « les lyres sur les sommets, » l'apothéose de la Lorraine et la doctrine de l'acceptation, tout cela peut-il bien se réduire en une discipline pratique, en une science de la vie? Il y a du vague dans tout lyrisme. Ébranlés par ces musiques splendides, nous cherchons instinctivement « les vivantes réponses des actes, » la lumière moins éblouissante et plus sûre des exemples, et, si modeste soit-il, la conduite d'un héros.

Des actes, des exemples, un héros de l'acceptation, à première vue n'y a-t-il pas là de quoi faire frémir un poète? Ombres de René, d'Amaury et de Delrio, laisserez-vous le dernier des romantiques ressusciter le pieux Énée!

M. Barrès est un logicien trop courageux, un artiste trop volontaire pour s'incliner devant de semblables défis. Il a accepté, il a tenu la difficile gageure de proposer à un public français l'acceptation dans ce qu'elle peut présenter de plus douloureux, de plus rebutant : il nous a fait comprendre, approuver, aimer un volontaire alsacien au *service de l'Allemagne*. Comme enivré à la pensée de cette hardiesse, il a voulu compliquer

encore ce tour de force en préludant à l'aigre cantique de l'acceptation par une symphonie somptueuse. L'auteur de *Du sang* et d'*Amori et Dolori sacrum* n'a rien orchestré avec plus de soin et de succès que les trois chapitres sur *Sainte-Odile* qui conduisent dans son dernier roman à la grêle épopée du volontaire alsacien. Tout est réuni pour rendre ce navrant récit plus pénible. Les « couleurs provinciales » du jeune Ehrmann paraissent encore plus « germaniques » à côté de la délicieuse frivolité, de la raison agile de Mme d'Aoury. Bref, pour nous intéresser au récit de ses aventures, M. Ehrmann ne peut compter que sur la poésie de l'acceptation et sur la « beauté morale » d'une libre volonté qui se range « dans sa prédestination. » Tel quel, néanmoins, *Au service de l'Allemagne* est un chef-d'œuvre, le plus beau livre peut-être que M. Barrès ait publié jusqu'à ce jour. J'aurais trop à dire, si je voulais célébrer dans le détail l'ordonnance un peu capricieuse de cet ouvrage, la richesse des images et des pensées qui relève une si mince matière, la modération dont l'auteur ne se départ pas aux endroits les plus critiques, la convenance parfaite entre le symbole et la doctrine, l'éloquence discrète et persuasive de ce plaidoyer en faveur de l'acceptation. Car on entend bien que l'aventure du volontaire alsacien est un symbole, tout comme la Lorraine de l'*Appel au soldat*, et que le bénéfice de cet exemple héroïque n'est pas réservé aux seuls Alsaciens. *Au service de l'Allemagne* est le commentaire vivant, l'illustration pittoresque du vieil adage que je rappelais au commencement de cette étude : *Spartam nactus es, hanc adorna.* Timide formule du classicisme littéraire et moral, prudente devise ennemie des trop longs espoirs et des trop vastes pensées, mélancolique bréviaire de la sagesse des vieux âges, — pour que l'auteur de *Du sang, de la volupté et de la mort* en soit venu non seulement à vous répéter de toute son âme, mais encore à vous amplifier magnifiquement dans son œuvre entière, n'a-t-il pas fallu un véritable miracle de la tradition et de la raison françaises?

HENRI BREMOND.

TRENTE ANS D'INDÉPENDANCE

LA FORCE BULGARE

La Bulgarie libre fête les grands anniversaires de sa résurrection. Elle dément une fois de plus l'aphorisme trop souvent répété : « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ; » elle laisse éclater sa joie d'être enfin sortie des temps où elle n'avait pas d'autre histoire que celle de ses maîtres. Trente ans seulement ont passé depuis que les soldats d'Alexandre II, vaillamment soutenus par l'armée roumaine et les volontaires bulgares, ont arraché les deux versans du Balkan au joug cinq fois séculaire des Ottomans ; mais, dans la vie des peuples comme dans celle des hommes, les années de jeunesse paraissent les plus longues parce que les transformations y sont plus rapides. Sofia, en janvier, célébrait à la cathédrale de Saint-Kral le jour glorieux de sa délivrance. Au mois d'août dernier, les champs de Plevna s'animaient, comme au temps de Gourko et de Skobeleff, du fracas des armes et du chatoiement des uniformes. Ce n'était plus, cette fois, que l'image de la grande guerre ; les canons tonnaient inoffensifs ; leur voix, répercutée par les échos du Balkan, acclamait la présence, sur les champs de bataille historiques, aux côtés du prince régnant de Bulgarie, du grand-duc Wladimir, représentant le Tsar, et des généraux survivans de la grande guerre ; elle témoignait la persistance, ravivée par l'émotion des glorieux souvenirs, de la fraternité d'armes des vainqueurs de Shipka. Quelques jours après, Sofia en liesse inaugurait le monument du « Tsar libérateur, » qui se dresse devant le palais du Sobranié, comme une perpétuelle évocation

des temps héroïques de la guerre d'indépendance. Ces solennités patriotiques apparurent non seulement comme une glorification du passé, mais comme un symbole du présent et un présage de l'avenir. Ainsi la Bulgarie affirmait à elle-même et au monde qu'elle se sentait désormais trop forte, trop confiante en ses destinées, pour se croire le droit d'être ingrate.

En même temps que les éphémérides de la grande guerre, les Bulgares ont célébré le vingtième anniversaire de l'avènement de Ferdinand de Saxe-Cobourg-et-Gotha au trône princier. La Bulgarie fit, il y a vingt ans, avec son prince, le plus heureux des mariages de raison : elle trouva le guide prudent qui a fait d'elle un État moderne et qui lui a donné une place parmi les puissances européennes. Trente ans d'indépendance, vingt ans de gouvernement sage : *breve mortalis ævi spatium!* Ce court espace de temps a suffi à de grandes choses; il a fait des Bulgares une nation, il a complètement métamorphosé le pays. Je ne sais quel voyageur a fait cette observation, qu'en Bulgarie on ne voit pas de vieillards. Ministres, généraux, diplomates, sont des hommes jeunes : jeunes par l'âge, jeunes surtout par l'enthousiasme, par l'activité physique et intellectuelle. Un général en retraite évoque, chez nous, l'idée d'une tête chenue : voyez, là-bas, des hommes comme Pétroff ou Zontcheff : ils sont encore dans la force de l'âge, et pourtant c'est aux temps déjà lointains de la guerre d'indépendance ou de la guerre de Serbie, qu'ils ont gagné leur haut grade. La Bulgarie a été faite par une seule génération, celle qui arrivait à l'âge viril vers 1878 et qui atteint aujourd'hui la cinquantaine; tous les hommes de cet âge ont été acteurs dans les grands événemens qui, de 1875 à 1885, ont créé la patrie bulgare.

Mais voici qu'aujourd'hui, derrière la génération héroïque monte et grandit celle qui n'a pas connu le régime turc et pour qui les luttes d'autrefois ne sont déjà plus de la vie, mais de l'histoire. Les hommes nés au bruit du canon de la délivrance ont maintenant trente ans; ils entrent dans la vie politique: c'est un élément nouveau, une inconnue. Ce qu'ils seront, nul ne saurait le prédire; mais on peut prévoir qu'ils différeront de leurs aînés comme, en France, ceux qui ont vécu 1870 se distinguent de ceux qui en ont seulement entendu le récit. C'est pour ces Bulgares de demain que les fêtes récentes ont pu être d'utiles leçons de choses, de salutaires enseignemens.

C'est à eux que, nous aussi, nous aimerions à dédier ces quelques pages, consacrées à l'œuvre que leurs pères ont accomplie depuis 1878. Nous serions heureux si ces lignes pouvaient leur apparaître comme l'opinion impartiale d'un ami du dehors qui s'est efforcé de rendre justice à leur pays, sans masquer ni ses faiblesses, ni les dangers qui peuvent le menacer; nous souhaiterions aussi qu'elles contribuassent, en faisant mieux connaître les Bulgares en France, à les y faire aimer davantage et à resserrer, entre les deux nations, des liens de sympathie qu'aucune divergence grave d'intérêts ne risque d'affaiblir.

I

Quand on vient de traverser la Macédoine ou la Thrace, et qu'on franchit la frontière de la Principauté bulgare, le contraste est si saisissant qu'il n'est pas un voyageur qui n'en ait été frappé. Du côté turc, l'immense tristesse des campagnes mal cultivées où les hommes, fuyards comme des bêtes traquées, semblent se terrer sous leurs chaumières basses; la frontière franchie, le train file plus vite à travers la riche plaine de Philippopoli, le pays même où sévirent le plus cruellement, il y a trente ans, les « atrocités de Bulgarie ; » les champs de blé et de maïs alternent avec des rizières bien arrosées, des pâturages où paissent des troupeaux de bœufs et de buffles; les paysans rouméliotes, le bonnet d'astrakan noir crânement posé sur la tête, regardent en face, parlent haut, comme des hommes qui se sentent libres : ils ont, dans toute leur allure, ce je ne sais quoi de dégagé, d'allègre, que donne la conscience de l'indépendance et de la sécurité. Ici, on a l'impression de respirer plus librement, d'être rentré en Europe, dans la civilisation occidentale et chrétienne.

Cette sensation de passer brusquement d'un monde dans un autre, donne précisément la mesure du chemin parcouru par la Bulgarie depuis son affranchissement; elle s'est élancée à travers les siècles pour se trouver d'un bond au niveau des peuples de vieille civilisation; en quelques années, elle s'est mise en mesure de participer à la vie politique, sociale et morale de l'Europe. Aucun phénomène de conquête ou de colonisation ne peut donner l'idée d'une pareille métamorphose. Le régime ottoman est un minimum de gouvernement; sans accorder à ses sujets au-

cune liberté, il leur laisse volontiers prendre toutes les licences: il est une tyrannie anarchique. Les soldats turcs partis, l'indépendance proclamée, tout était donc à créer ou à transformer. Les champs et les hommes existaient, mais les champs étaient en friches, les arbres avaient été coupés, et les hommes, décimés par la guerre, étaient sans organisation. Il n'y avait rien qui ressemblât à ce que nous entendons par « l'État. » Il fallut tout improviser, depuis l'autorité et la dynastie jusqu'aux lois civiles, au budget, aux voies de communication, aux postes, à la monnaie, à l'armée, à la police. Ce n'est qu'en réfléchissant à ce que pouvait être un pareil état de choses encore si récent, que l'on peut comprendre la Bulgarie actuelle, apprécier l'œuvre qu'elle a accomplie, et ne pas s'étonner des lacunes qui subsistent.

A ces difficultés déjà si compliquées, s'ajoutait l'incertitude de l'avenir, qui paralysait les meilleures volontés. Durant les longs mois qui séparent San Stefano de l'acte de Berlin, la Bulgarie, incertaine de sa destinée, incertaine même de son existence, attendait que les diplomates européens eussent achevé de livrer, aux dépens des peuples balkaniques, la bataille diplomatique d'où allait sortir la prépondérance de l'Allemagne en Orient. La Bulgarie qui, avant la guerre, n'était rien qu'un champ de carnage, s'était crue, après San Stefano, transformée en une grande puissance, allant du Danube à la mer Égée, et de la Mer-Noire au lac d'Okrida; et voilà qu'elle se réveillait de ce rêve grandiose divisée en trois tronçons, dont l'un seulement était constitué en une Principauté vassale de la Porte; le second, la Roumélie, celui-là même qui avait le plus souffert des « atrocités » de 1877, était replacé sous le joug ottoman; il n'obtenait qu'un gouverneur chrétien; la Macédoine enfin rentrait tout entière sous l'autorité directe du Sultan. Déçue de ses espérances, d'autant plus cruellement qu'elles avaient été un instant des réalités, disloquée et découpée au gré des intérêts des grands États, la Principauté bulgare arrivait à la vie dans les circonstances les plus difficiles: telle que l'avaient taillée les diplomates de Berlin, elle était un paradoxe géographique et ethnographique. Elle était bien loin de réunir tous les Bulgares, dont la plus grande partie restait en dehors sous le joug turc; quelques-uns même, autour de Nisch et en Dobroudja, étaient enlevés à la Principauté pour donner une satisfaction à la Serbie et une compensation à la Roumanie qui perdait la Bessarabie au profit des Russes.

Une bande de territoire longue et étroite, entre le Danube et le Balkan avec, au Sud du Balkan, les plateaux qui, autour de Sofia, séparent le système balkanique des massifs du Rilo et du Rhodope, donnait à la Bulgarie une configuration étrange; au lieu d'une réalité naturelle, elle était un être factice, inachevé, que menaçaient également le péril turc et le péril russe. Le vaincu de 1878 pouvait être tenté de profiter de la faiblesse des États dont l'Europe l'avait entouré; et quant au vainqueur, on pouvait appréhender qu'il ne prît, aux dépens des petits États slaves, la revanche des déboires que Bismarck et Disraëli lui avaient préparés. Les Russes occupaient les routes et les places fortes; un général russe était chargé d'organiser la Principauté et de la gouverner. Cette occupation russe était indispensable pour l'affermissement du nouvel État, mais elle était lourde, coûteuse et parfois maladroite dans ses procédés; la Bulgarie n'en apercevait pas le terme, et elle pouvait se demander si elle n'échapperait au cimeterre turc que pour tomber sous la férule moscovite.

Voilà la situation qu'il faut se représenter, si l'on veut apprécier l'œuvre accomplie par la Bulgarie et par ses princes. Dès la première heure, les Bulgares firent preuve d'énergie et d'esprit politique, et montrèrent qu'ils entendaient vivre indépendans et devenir forts. L'Europe, en laissant leur patrie inachevée et leur race dispersée sous plusieurs dominations, leur rendait, sans l'avoir voulu, un service; elle leur donnait un idéal : réunir dans un seul État les tronçons dispersés de la nation. Elle leur faisait du patriotisme et de la discipline une nécessité; elle les obligeait à être forts et à s'armer sous peine de ne pas être. L'histoire de la Prusse est là pour prouver ce que peut faire un peuple brave sous l'aiguillon d'une pareille nécessité. Dès les premières heures en installant leur capitale à Sofia, les Bulgares firent un acte politique décisif; ils affirmèrent leur volonté de rassembler tous leurs frères en une seule nation. Sofia est le centre géographique de la Grande Bulgarie de San Stefano; mais, pour la petite principauté issue du Congrès de Berlin, la capitale naturelle eût été la vieille métropole, Tirnovo, sur les pentes septentrionales du Balkan, à l'entrée des plaines qui descendent vers le Danube. Établi là, le gouvernement bulgare aurait regardé du côté du Danube, de la Roumanie et des pays slaves du Nord. S'installer à Sofia, c'était signifier qu'il tournerait vers la Roumélie et la Macédoine son activité, ses ambitions et, au

besoin, ses armes. Sofia était une capitale d'attente en même temps qu'une place d'avant-garde. Elle est située au centre géométrique de la péninsule balkanique, au croisement des deux grandes routes naturelles qui la coupent en diagonale : l'une est celle que suit l'Orient-express de Belgrade au Bosphore par Nisch, Sofia, Philippopoli, Andrinople; c'est la vieille voie historique qu'ont utilisée les premiers croisés allant vers l'Asie, et, en sens inverse, les invasions turques. L'autre, qu'aucun chemin de fer n'emprunte encore dans toute sa longueur, est celle qui, partant de l'Adriatique, se dirige vers la Mer-Noire par Uskub, Sofia, la trouée de l'Isker et les plaines du Danube. Par l'Isker qui, descendu du mont Rilo, traverse le Balkan et va rejoindre le Danube, Sofia communique avec Tirnovo et la vallée danubienne; par Pernik et Kustendil, elle dispose d'une route pour descendre dans le bassin du Vardar, sur Uskub; par les passes de Dragoman et Pirot, elle est en relations avec Nisch et Belgrade, et par les plateaux peu élevés que franchit la voie ferrée de Sofia à Philippopoli, elle est bien placée pour descendre vers les riches plaines de la Maritza, vers Andrinople et Constantinople. En établissant son cœur et son cerveau à Sofia, la Bulgarie affirmait à la fois sa volonté de vivre et ses espérances de grandir; elle posait sa candidature à l'hégémonie de la péninsule.

II

Pour réaliser l'œuvre de sa résurrection nationale, la Bulgarie pouvait compter d'abord sur l'antique énergie de sa race, réveillée par le vin nouveau de l'indépendance et de la liberté politique. Dans la Turquie d'Europe, on le sait, la domination ottomane n'a pas cherché à assimiler les peuples conquis; partout où ceux-ci ont su conserver leur religion, elle a servi de sauvegarde à leur langue, à leur histoire et à leur sentiment national; les races anciennes, qui peuplaient la péninsule au temps de Byzance, se sont retrouvées presque intactes, les Turcs disparus, comme ces mosaïques des anciennes églises orthodoxes qui réapparaissent dans leur fraîcheur et leur éclat primitifs dès que s'effrite le mince suaire de chaux dont les avait blanchies le zèle pieux des musulmans. Tous ces peuples ressuscités ont retrouvé intactes les traditions et les mœurs, l'organisation sociale et religieuse de leurs aïeux : leurs annales,

conservées au fond des couvens par les soins des moines, leur ont rendu une histoire, des traditions, des exemples, un idéal national; leur littérature captive a repris son vol. Ce mouvement était commencé, pour les Bulgares, avant la guerre de la délivrance qu'il a préparée et rendue possible. Le gouvernement libéral de Midhat Pacha, dans les provinces danubiennes, en avait favorisé le progrès. Tout un travail souterrain de reconstruction s'était opéré par l'église et l'école sous la direction de l'exarque; les résultats en apparurent au grand soleil de l'indépendance. Quand l'heure sonna, les matériaux et les esprits se trouvèrent prêts pour la reconstruction de l'État bulgare. Les raïas, sous le régime ottoman, vivaient organisés par petits groupemens locaux, sous l'autorité de leurs prêtres; ils avaient chacun leur autonomie et leurs coutumes particulières. Sur ce fond solide de vies communales un État moderne a pu s'édifier; l'antique organisation n'a été que très peu et superficiellement modifiée; le régime municipal est resté la pierre angulaire de l'édifice politique bulgare. Certains groupemens, débris sans doute d'anciennes races dispersées, ont conservé leurs coutumes et leurs traditions particulières : telles sont ces Schopes qui habitent les environs immédiats de Sofia; les hommes, vêtus de laine blanche, avec le bonnet et la touloupe en peau de mouton, les femmes avec leurs longues tresses, leurs dalmatiques soutachées de blanc, leurs manches et leurs cottes joliment brodées, donnent au marché de la capitale un aspect très pittoresque, très oriental.

Quelles sont exactement les origines du peuple bulgare et en quelle proportion le sang des anciens « bougres » qui furent la terreur de l'Europe au IXe et au Xe siècle, y entre-t-il? Il est impossible de le dire aujourd'hui, tant sont divers et multiples les élémens dont est sortie la nation bulgare actuelle; mais il est certain que si les Slaves ont fait adopter, aux envahisseurs de race finnoise ou tartare, leur alphabet, leur langue et leur religion, le type mongolique apparaît cependant très fréquemment. Il suffit de regarder certains Bulgares, aux yeux petits et légèrement bridés, aux pommettes saillantes, pour ne pas les confondre avec des Slaves pur sang. Ce mélange a donné aux Bulgares certains traits de caractère que l'on ne retrouve pas chez les Serbes, les Russes, les Tchèques ou les Polonais, chez qui le sang slave est resté plus intact. Les Bulgares ont l'imagination moins vive

et moins brillante que leurs voisins serbes; mais ils ont ce sens de la hiérarchie et de la discipline qui est la qualité distinctive des races tartares, turques ou mongoles; ils sont plus gouvernables que les Slaves, plus maniables; ils se plient aisément à toutes les circonstances et s'adaptent à tous les milieux, ils sont imitateurs et, si leur esprit est rarement inventif, il s'assimile aisément les connaissances qui lui sont enseignées. Le Slave aime la poésie et les chants; il a l'esprit fin, ingénieux, subtil; il poursuit des rêves mystiques, des utopies sociales; il est individualiste, anarchiste même; le Bulgare est utilitaire et pratique; c'est un paysan et un soldat, âpre au gain, dur à la besogne, rude aux autres et à lui-même; très brave, prodigue de son sang, mais peu ménager de celui d'autrui; il est souvent resté grossier, brutal, il a peu d'aptitude aux beaux-arts et peu de goût pour la vie policée des villes; mais, dans un pays où la lutte pour la vie est encore particulièrement âpre, il est bien armé pour y réussir; il a ce que le président Roosevelt appelait un jour « les grandes vertus nécessaires » sans lesquelles un peuple ne saurait constituer un État organisé et puissant.

La Bulgarie, nouvelle venue parmi les nations, avait besoin d'un chef. Restée rude comme une fille sauvage qui tout à coup se trouverait transplantée dans une cité moderne, plus habile à frapper d'estoc qu'initiée aux belles manières diplomatiques du « concert européen, » toute frémissante de passions politiques, d'ambitions nationales et d'appétits individuels, entourée de pièges redoutables et de tentations plus dangereuses encore, travaillée par des intrigues étrangères, il lui fallait un souverain qui la représentât et qui parlât en son nom aux rois et aux chefs d'État, qui fût de leur famille, on pourrait presque dire de leur monde, et qui, en même temps, se tînt en dehors et au-dessus des partis pour pouvoir demeurer leur arbitre. Les Bulgares n'avaient chez eux aucune famille princière; ils étaient donc dans la nécessité de s'adresser à un étranger. Mais où rencontrer l'homme d'une telle situation, l'homme qui viendrait de son plein gré, non comme un passant de l'ambition et de la politique, mais avec la volonté de s'identifier à son peuple et de comprendre son âme jusqu'à incarner ses aspirations nationales? Il fallait aussi qu'il ne cessât pas d'être lui-même, c'est-à-dire, un prince venu du dehors, dont le dévouement et les services seraient, en quelque sorte, la récompense de la sagesse politique

de ses sujets. Il avait à gagner, à la fois, la confiance des gouvernemens étrangers, pour pouvoir être vis-à-vis d'eux le répondant de son peuple, et la confiance de son peuple pour être à même de le défendre aussi bien contre l'animosité flagrante des uns que contre l'amitié indiscrète des autres. Le prince capable d'observer toutes ces nuances, de devenir l'homme de la fonction, paraissait d'autant plus difficile à découvrir que les Bulgares étaient plus ombrageux et les étrangers plus jaloux.

Malgré de brillantes qualités d'homme et de soldat, Alexandre de Battenberg ne put tenir le rôle. Trop russe, par sa parenté, ses origines et ses tendances, pour n'être pas suspect au nationalisme bulgare, il apparut, au contraire, trop bulgare et trop indépendant aux Russes qui se refusaient à voir, dans le souverain de la Principauté, autre chose que le « lieutenant » du Tsar. Le cabinet de Saint-Pétersbourg ne lui pardonna pas ses velléités d'indépendance; la formation du ministère nationaliste et libéral de Karaveloff, les victoires de 1885 et la réunion de la Roumélie orientale à la Bulgarie mirent le comble aux ressentimens d'Alexandre III. Pour refaire partiellement l'œuvre de San Stefano, le prince avait compté sur les dispositions favorables de l'Angleterre et sur l'inertie calculée de la Turquie (1): on lui fit, à Pétersbourg, un grief de son succès même; après des tribulations dont le récit n'est plus à refaire, Alexandre de Battenberg fut réduit à céder: sur un télégramme impérieux du Tsar, il résigna sa principauté.

La succession, en vérité, était peu enviable. Le trône princier était à la merci des pronunciamientos militaires, encouragés par les Russes, ou des entreprises des partis en armes; on avait vu, en 1887, un complot d'officiers arrêter le prince Alexandre dans Sofia et l'obliger à s'exiler, et c'était Stambouloff qui, à la tête de bandes de paysans, était rentré dans la capitale et y avait rétabli le prince dans son ombre de pouvoir. L'infortuné souverain définitivement disparu de la scène, retiré à Darmstadt auprès de sa mère, Stambouloff restait seul maître: véritable dictateur, sous le titre de régent, il organisait, pour sauver les apparences, une sorte de consulat à trois où il prenait pour collègues son beau-frère Moutkouroff, qui lui assurait le concours des Rouméliotes, et son adversaire Karavéloff qu'il pensait anni-

(1) Voyez sur ce point notre article du 15 septembre 1906 : *L'évolution de la question d'Orient depuis le Congrès de Berlin.*

hiler en se l'adjoignant. Derrière ce fantôme de légalité, pendant près d'un an, Stambouloff exerça la dictature : étrange personnage, odieux par sa brutalité, sa cruauté, son manque absolu de scrupules, et attirant, malgré tout, par son audace, son ardeur patriotique, sa foi bulgare. Il y avait, en ce petit homme noir, à la grosse tête carrée, aux yeux fauves et aux pommettes saillantes de Tartare, une terrible force de volonté et d'exécution. C'est lui qui a libéré son pays de la tutelle étrangère. Malgré sa rudesse presque sauvage qu'explique son milieu et son temps, il est digne de compter parmi ces « professeurs d'énergie » qui savent donner à leur pays, au moment critique, l'impulsion nécessaire, la secousse libératrice. De tels hommes n'ont pas de place dans une société policée, dans un État tranquille; ils surgissent dans la tempête, comme ces grands oiseaux de mer aux larges ailes et au bec dur qu'amène l'ouragan. Notre XVIe siècle, pendant les guerres de religion, et, en Allemagne, l'époque de la guerre de Trente ans ont vu à l'œuvre quelques-uns de ces rudes forgerons. Installé à Sofia, Stambouloff frappait à coups redoublés sur ses adversaires, réprimant sans merci toute velléité de résistance, fusillant, emprisonnant, dominant par la terreur, mais remettant de l'ordre et de la discipline dans le pays.

Voilà le personnage dont il fallait d'abord, pour régner en Bulgarie, subir la tutelle et accepter la dictature. Il fallait, en outre, apaiser la Russie ou se maintenir malgré elle, et l'une ou l'autre alternative semblait également impraticable : l'exemple du prince de Battenberg était là pour montrer qu'il n'était possible ni de régner par les Russes malgré les Bulgares, ni de se maintenir par les Bulgares contre les Russes. La Bulgarie cependant avait besoin d'un prince pour retrouver une apparence d'ordre légal. L'assemblée de Tirnovo, élue sous les auspices ou plutôt sous la pression de Stambouloff, s'avisa de choisir un Danois, le prince Waldemar qui, trouvant la perspective peu engageante, préféra la cour paisible d'Elseneur aux hasards d'une royauté balkanique. Une nouvelle assemblée élut le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg (7 juillet 1887).

Ce petit-fils de Louis-Philippe avait alors vingt-six ans : il avait rang de lieutenant dans l'armée autrichienne, mais le métier des armes, aujourd'hui que les armes se portent surtout au fourreau, paraissait avoir peu d'attraits pour le jeune prince; il

vivait volontiers au palais familial des Cobourg, ou au château d'Ebenthal, au milieu d'une petite cour qui avait conservé du XVIIIe siècle le goût des belles-lettres et des choses de l'esprit. Quitter son existence paisible, la libre culture des sciences et des arts, le rang et les prérogatives princières sans les charges et les périls, et pour quel trône ! la perspective n'était ni séduisante, ni même rassurante. Mais gouverner des hommes, vivre l'histoire, la faire, suivre, dans le cours des événemens, dans les destinées d'un peuple, l'effet direct d'une volonté intelligente, n'est-ce pas, pour certaines natures, la plus noble des ambitions et, quand une fois on l'a goûtée, la plus élevée des jouissances, la plus captivante des voluptés? Celui qui s'est senti mordu au cœur par cette divine passion n'hésite pas devant la couronne offerte : il l'empoigne et il la garde. Pour un prince dont les aïeux étaient des rois, régner, c'est le devoir, la fonction et, pour ainsi dire, le champ de bataille. « On s'engage, disait Napoléon, et puis on voit. » Cette maxime de l'art de vaincre s'applique à l'art de régner. A mesurer les périls et les obstacles, à disputer sur la forme d'une constitution ou la couleur d'un drapeau, on finit par mourir à Frohsdorf. Quand on a l'âme d'un roi, on règne d'abord : on résout les difficultés ensuite. Ferdinand était né avec les qualités qui font les conducteurs d'hommes et si, peut-être, comme on l'affirme, il eut des hésitations, sa mère, la princesse Clémentine, une vraie fille de France par l'énergie de son âme et l'élévation de son esprit, lui donna sans doute des conseils dignes de ceux que son aïeule Jeanne d'Albret fit entendre à Henri de Navarre. Clémentine de Bourbon-Orléans, avec le cœur d'une femme et d'une mère, avait le cerveau d'un politique : elle avait vu la débâcle du 24 février 1848, dont elle avait, comme ses frères, prévu la fatale échéance : ce fut la consolation et la joie de sa vie que cette fondation, par le plus jeune de ses fils, d'une dynastie nouvelle, partiellement issue du vieux sang de France, sur cette jeune terre où la sève est ardente et où l'avenir s'ouvre à de vastes espoirs. Jusqu'à un âge très avancé — elle mourut, on s'en souvient, il y a un an, — la fille du « roi citoyen » vécut à la cour de Sofia, parmi ces Bulgares dont sans doute Louis-Philippe savait à peine le nom, auprès d'un fils dont sa tendresse et ses conseils furent, jusqu'à la fin, le réconfort et la lumière. Il y a là, n'est-il pas vrai, pour nous Français, une page d'histoire qui mérite que nous ne l'oubliions pas; elle crée

un lien particulier de sympathie entre notre pays et la patrie Bulgare.

Le 14 août 1887, Ferdinand Ier prit en mains le pouvoir sous les auspices de Stambouloff qu'il garda comme premier ministre. Entre le nouveau souverain et son peuple, nulle affinité naturelle, partout le contraste : le prince très cultivé, très civilisé, observateur sagace et calculateur avisé, froidement brave, — de cette bravoure des rois d'aujourd'hui pour qui la vie est un champ de bataille où les menace, à chaque minute, la bombe, la carabine ou le revolver, plus difficile à coup sûr que le courage du combat, — mais peu guerrier, étant de ceux qui ne livrent au destin que ce qu'ils ne peuvent lui enlever et qui préfèrent le jeu patient et tenace, sur l'échiquier politique, au hasard qui fait dépendre du sort d'une bataille l'avenir d'une nation et d'une dynastie. Le peuple, au contraire, batailleur, enthousiaste, peu soucieux des formes ou des subtilités de la diplomatie, et plus confiant dans la vigueur de ses bras que dans les combinaisons de ses hommes d'État. Ainsi les qualités de la nation et celles de son prince se trouvaient être complémentaires les unes des autres : et c'est peut-être là le secret de leur entente. Le prince s'imposait d'abord au respect général par l'autorité naturelle qu'il devait à sa race et qui émanait de toute sa personne, par son aisance « de roi partout chez soi, » par l'habitude héréditaire de commander aux autres et à soi-même, de contenir derrière un masque de froideur les élans d'une âme passionnée, impressionnable, sensible jusqu'à l'excès aux plus légères piqûres, enfin par le port naturellement imposant d'une tête dont la majesté est dans le front, haut et large, et la volonté dans l'éclair pénétrant de deux yeux d'acier. Les services qu'il rendit à la patrie bulgare achevèrent de serrer les liens qui l'unissent aujourd'hui à son peuple.

Le prince Ferdinand eut dès l'abord le mérite de comprendre que l'avenir de la Bulgarie n'était, à le bien prendre, que l'un des aspects de la question d'Orient, et que la question d'Orient elle-même étant, avant tout, européenne, il fallait qu'il fût européen avant même d'être bulgare. Avec une patience inlassable, il parcourut l'Europe ; mettant au service de son pays ses alliances et ses relations de famille, il chercha à tirer la Bulgarie de son isolement, à la distraire des affaires purement balkaniques et des querelles intestines où elle aurait usé ses forces sans profit.

La Bulgarie, qui n'était après le Congrès de Berlin qu'une principauté en lisières, soumise à la tutelle ottomane et européenne, à peine autorisée à entretenir « une milice, » est devenue, grâce au tact et à l'ascendant de son prince, une puissance européenne, pratiquement indépendante et libre, munie d'une forte armée, accréditée dans tous les pays par des agens dits « commerciaux, » mais en réalité diplomatiques, recevant chez elle des envoyés de tous les grands États. Il fallut presque dix ans au prince Ferdinand pour apaiser les ressentimens du Tsar; ce ne fut qu'en 1896 que la réconciliation se fit à Paris, sous des auspices français, entre le prince et le baron de Mohrenheim. Alexandre III consentit à reconnaître Ferdinand Ier comme prince de Bulgarie et, après lui, tous les gouvernemens de l'Europe s'empressèrent de suivre son exemple. Le passage à la religion orthodoxe du prince héritier Boris, né catholique comme son père et sa mère Marie-Louise de Parme, fut la conséquence et peut-être la condition de ce rapprochement: la chancellerie russe s'alarmait de voir une dynastie catholique s'implanter en Bulgarie; elle craignait que la politique austro-hongroise ne cherchât, un jour ou l'autre, dans la communauté de religion, un moyen de battre en brèche l'influence de l'Église orthodoxe russe dans les Balkans. Faire du Tsar l'empereur de tous les orthodoxes, c'est un rêve que beaucoup de Russes ont fait et font encore; c'est la vraie forme du panslavisme. En Orient d'ailleurs, et surtout dans la péninsule des Balkans où la religion est le cadre et la sauvegarde des nationalités, il est presque impossible à un prince de ne pas partager la religion de ses sujets. Les Bulgares, peu préoccupés de controverses religieuses, mais très intransigeans dans leur nationalisme, virent dans un tel acte un nouveau gage de l'union définitive de la dynastie et de la nation; de ce jour grandit la popularité du jeune prince. Son père, respecté pour tout le bien qu'il fait, reste, malgré ses services, le souverain venu de l'étranger; Boris, né dans le pays, sera le premier roi national.

La Bulgarie, pour assurer son indépendance et préparer ses progrès, a besoin d'entretenir de bonnes relations avec toutes les grandes puissances; mais, selon les occurrences, ou selon les besoins immédiats de sa politique, elle s'est rapprochée davantage de tel groupement européen, ou de tel autre, sans jamais s'inféoder à aucun. Indépendance vis-à-vis de tous, mais bons rap-

ports avec tous, tel a été son programme. Il lui était plus facile qu'à certains autres États, la Serbie par exemple, de le mettre en pratique, parce qu'elle a le bonheur de n'être en contact immédiat avec aucune des grandes puissances; elle ne touche qu'à la Turquie, à la Roumanie et à la Serbie. On a parfois représenté la politique du prince Ferdinand comme ondoyante et tortueuse; il eût été plus équitable de constater que la situation politique de la Bulgarie l'oblige à une perpétuelle tactique d'adaptation et d'équilibre. Il lui faut prendre sa place dans la vie générale de l'Europe tout en y poursuivant, de combinaison en combinaison, ses fins particulières. Épier, dans la politique européenne, les circonstances propices, canaliser les dispositions favorables afin d'en tirer un avantage pour les intérêts bulgares: telle est la méthode; elle exige, pour être utilement appliquée, un tact toujours en éveil et un constant esprit de suite. Dans la politique du prince Ferdinand, ce qui varie, ce sont les aspects extérieurs, les moyens; ce qui est permanent, c'est la méthode et le but. Durant toute la première période de son règne, le prince cherche à obtenir la reconnaissance de sa dynastie par les puissances : c'est dans un groupement nouveau des grands États, l'alliance franco-russe, qu'il en trouve le moyen, et ce sont des complications orientales, les troubles d'Arménie, qui lui en offrent l'occasion. Le prince fait valoir, en cette circonstance où une crise générale de la question d'Orient menaçait de mettre en feu l'Europe, le prix de son abstention. A partir de 1896, la politique bulgare s'oriente vers la Russie; les cabinets Stoïloff et, plus tard, Daneff marquent nettement cette tendance.

Dès 1902, l'agitation macédonienne vient compliquer la politique du prince. Le troisième tronçon de la nationalité bulgare, à son tour, mobilise ses forces; des bandes, formées sur le territoire de la Principauté, passent la frontière; des officiers se mettent à la tête de l'insurrection. On peut croire, en 1903, que la guerre est inévitable; une grande partie de l'opinion bulgare, très surexcitée, y pousse. Mais le prince sait mieux que personne et l'insuffisance de ses forces et la volonté des cabinets européens de maintenir la paix: il ne renouvellera pas la faute qu'a commise la Grèce en 1897; il donne à la tranquillité du monde un gage de sa bonne volonté et de la sagesse de son pays; il appelle au ministère M. Daneff qui dissout les Comités et fait son procès à Sarafoff. A Constantinople, M. Natchevitch est

chargé de représenter à la Porte la situation difficile de la Bulgarie, les désirs pacifiques de son gouvernement contrariés par le courant d'opinion qui l'entraînera vers la guerre, si des satisfactions et des réformes sérieuses ne sont pas accordées aux populations chrétiennes de Macédoine. Le prince Ferdinand, par cette politique, se maintient d'accord avec les « puissances de l'entente : » Russie et Autriche-Hongrie. Mais l'application du programme de Muerzsteg est trop lente et ne donne que des résultats insuffisans : la diplomatie bulgare s'emploie à ramener la France et l'Angleterre, qui viennent de se « rapprocher, » à une ingérence plus directe dans les affaires balkaniques. Nous avons vu comment la création du contrôle financier et des missions militaires européennes a été le fruit de cette intervention. La politique des Stamboulovistes, revenus au pouvoir en 1902 (cabinet Pétroff-Petkoff, puis Petkoff seul après la démission du général Pétroff, puis Goudeff après l'assassinat de Petkoff), a consisté précisément à obtenir, par l'intermédiaire de l'Europe, des réformes en Macédoine. Les chefs de l'Organisation donnaient pour mot d'ordre aux bandes de s'abstenir de toutes violences. Sarafoff lui-même avait renoncé à la lutte armée; il n'espérait plus que du temps et des circonstances la libération de la Macédoine; c'est comme modéré qu'il a été récemment assassiné avec Garvanoff. M. Stancioff, en succédant, en septembre 1906, au général Pétroff comme ministre des Affaires étrangères, pouvait dire, dans son premier discours au Sobranié : « Il m'est agréable de constater que nos relations avec les grandes puissances sont plus que bonnes. Par la voie d'un développement pacifique qu'elle ne cesse de suivre, par le souci constant qu'elle a de faire honneur à ses engagemens internationaux et par l'idée claire qu'elle s'est formée de sa situation dans la péninsule des Balkans, la Bulgarie gagne de plus en plus dans l'estime et dans la sympathie des puissances. »

Avec M. Stancioff, la diplomatie princière, tout en restant en excellens termes avec toutes les puissances, a d'abord paru se rapprocher davantage de Vienne. La retraite du comte Goluchowski rendait les relations plus faciles. Le ministre qui avait vu naître les petits États balkaniques ne pouvait s'habituer à compter avec eux et les traitait en quantités négligeables; il paraît, en outre, avoir eu une animosité personnelle contre le prince Ferdinand auquel il ne pouvait pardonner, après qu'il

avait reçu l'appui de l'Autriche à son avènement, de s'être affranchi de sa tutelle et d'avoir cherché une réconciliation avec la Russie. Le baron d'Æhrenthal ne partage pas les préventions qui ont contribué à amener la retraite de son prédécesseur. L'entente ébauchée, en 1896, entre Sofia et Belgrade n'ayant pu aboutir à cause des propagandes rivales des deux nationalités en Macédoine, l'occasion était bien choisie, au moment où la crise austro-serbe était dans sa phase la plus aiguë, pour opérer un rapprochement entre Vienne et Sofia. M. Stancioff avait-il espéré d'autres avantages de cette politique et de ses relations personnelles avec MM. Isvolski et d'Æhrenthal? Il vient de quitter le ministère des Affaires étrangères et il ne paraît pas avoir recueilli tous les fruits qu'il attendait de sa méthode. Peut-être même faut-il voir, dans le peu d'importance des résultats obtenus, l'une des raisons déterminantes de l'acceptation, par le prince, de la démission du cabinet Goudeff-Ghenadieff-Stancioff.

Un résultat paraît cependant avoir été acquis dans ces derniers mois : le conflit aigu entre la Roumanie et la Grèce d'une part et, de l'autre, les bonnes relations du prince Ferdinand avec Berlin et Vienne, ont amené une ère nouvelle de rapports confians et de procédés amicaux entre Bucharest et Sofia. Un pont a été jeté sur le Danube : l'expression n'est vraie encore qu'au figuré, elle le sera bientôt au propre. Est-ce là une œuvre durable? Faut-il y voir l'amorce de cette entente des puissances danubiennes et balkaniques qui, de loin, semble si facile à réaliser et qui, dans la pratique, se heurte à tant d'obstacles, de rancunes anciennes et d'intérêts divergens? Une telle combinaison de petits États serait de taille à se défendre par elle-même, et à résoudre, au besoin, par ses propres forces on son propre poids, les questions balkaniques et orientales; elle serait un obstacle à toute tentative des grandes puissances pour se frayer un passage vers le Bosphore ou vers Salonique ; de plus, par la force des choses et la logique des situations, elle serait amenée à chercher son appui sur la Russie d'une part et de l'autre sur les puissances occidentales, France et Angleterre. La bonne harmonie qui règne actuellement entre les cabinets de Londres, de Pétersbourg et de Paris, apporte, dans les affaires d'Orient, un élément nouveau. Le temps est passé où la rivalité de l'Angleterre et de la Russie était au fond de toutes les complications dans la Turquie d'Europe ou d'Asie. Un accord roumain-serbe-bulgare, conclu sous les auspices des trois

puissances, apporterait peut-être avec lui la solution de bien des difficultés toujours renaissantes. S'il vient à se réaliser, la Bulgarie le devra en grande partie à la sagesse politique du prince Ferdinand.

Toute la politique intérieure du prince a été faite en fonction de sa politique extérieure; elle en explique les méandres, elle en fait saisir l'unité persistante à travers une série de ministères dont la succession est déconcertante pour nos esprits occidentaux accoutumés au parlementarisme; la politique extérieure est le fil conducteur qui permet de trouver une continuité de volonté, une fixité d'orientation parmi les fluctuations des partis. Le prince, avec une rare dextérité, avec un mélange adroitement dosé de souplesse et d'autorité, a établi, en dehors des factions et au-dessus d'elles, son autorité personnelle. Sans jamais heurter de front un parti vraiment populaire, il a su tirer de chacun d'eux ce qu'il pouvait donner pour le bien du pays, attendant que la lassitude des uns et les appétits des autres aient fait désirer le renouvellement des ministres au pouvoir. Il a usé les partis et les hommes les uns par les autres. Les partis n'ont été pour lui que des équipes que, successivement, il a attelées au char de l'État dont il n'a jamais cessé, lui, de guider la marche. Certes, le prince n'est pas arrivé du premier coup à un pareil résultat, si avantageux pour la stabilité politique de la Bulgarie; il a dû subir d'abord la domination de Stambouloff; mais il avait compris que le terrible dictateur était une force et que, tant que l'indépendance de la Bulgarie serait en question, un pareil homme pouvait, en face des grandes puissances, accomplir une œuvre brutale dont ni son propre caractère, ni sa situation, ne lui auraient permis de se charger. Ce fut Stambouloff lui-même qui proposa des lois destinées à fortifier les prérogatives et les droits constitutionnels du Souverain.

Une dictature que n'excusent plus les nécessités d'un péril public ou d'une crise révolutionnaire ne tarde guère à devenir insupportable: cette heure arriva pour Stambouloff. Depuis sept ans, le prince supportait, sans impatience apparente, l'autorité du tout-puissant ministre, mais, à cette rude école, il apprenait son métier de souverain et il préparait l'avenir. Un jour vint, en 1895, où, la Bulgarie étant définitivement affranchie du régime russe, les circonstances parurent propices pour un rapprochement avec le Tsar: Ferdinand accepta la démission que Stam-

bouloff lui offrait périodiquement, et forma un ministère avec M. Stoïloff. Quelques mois après, Stambouloff périssait assassiné dans une rue de Sofia.

Quels partis, depuis lors, se sont tour à tour succédé au pouvoir, c'est ce que nous nous garderons de raconter (1). Les partis, en Bulgarie, ne représentent pas, comme en d'autres pays, des doctrines politiques très différentes et très clairement définies; ce sont plutôt des groupemens formés autour de certains chefs pour la conquête et parfois pour l'exploitation du pouvoir; on les désigne généralement par les noms de leurs chefs : Stamboulovistes, Stoïlovistes, Radoslavistes, etc. Le chef mort, il arrive souvent que le parti se dissout ou se rallie à un autre programme. A quelques années d'intervalle, le même nom sert à désigner des partis tout à fait différens par leurs tendances. Sans doute, il ne faut rien exagérer, il existe entre les diverses nuances politiques qui se partagent le Sobranié des divergences de doctrines; mais elles sont rarement profondes; le pays est trop jeune pour que les partis aient poussé des racines historiques lointaines; le plus souvent, c'est une question de tactique ou d'opportunité qui les sépare, ou tout simplement une question d'ambitions personnelles. Quand une faction occupe la place depuis longtemps, les appétits impatiens se coalisent pour la renverser et la remplacer. C'est l'heure que choisit le prince pour exercer sa prérogative de nommer les ministres. Son choix ne s'exerce pas forcément dans la majorité du Sobranié, car alors le même parti resterait toujours au pouvoir, le parti qui détient le gouvernement étant à peu près certain de faire élire un Sobranié qui lui soit favorable. Le prince appelle les hommes qui lui semblent le mieux répondre à la situation; il dissout l'assemblée, et les élections nouvelles donnent généralement la majorité au nouveau cabinet. Ainsi les partis ne sont rien que par le prince, qui n'est d'aucun et qui se sert de tous.

Une crise toute récente vient de montrer la manière dont il procède. Les Stamboulovistes (parti national-libéral, bien différent d'ailleurs de ce qu'il était au temps de Stambouloff) étaient depuis 1902 au pouvoir avec un cabinet présidé successivement par le général Pétroff, M. Petkoff et M. Goudeff. La

(1) On trouvera tout le détail des luttes des partis, de leur organisation et de leurs tendances dans le récent livre de M. René Henry : *Des monts de Bohême au golfe Persique* (Plon, 1908).

Chambre arrivant à l'expiration de son mandat, le cabinet a remis sa démission au prince qui l'a acceptée. Son journal *Nov Vek* explique ainsi sa résolution : « Le gouvernement a cru utile de donner sa démission dans un dessein d'intérêt national. Il n'était en désaccord ni avec le chef de l'État, ni avec la représentation nationale, il n'y avait pas même de désaccord entre les membres du cabinet. Sa retraite n'a d'autre raison d'être que l'expiration du mandat constitutionnel de la Chambre dont la confiance lui permettait de gouverner le pays. Il laisse ainsi toute liberté à un autre cabinet de consulter la volonté du pays. » Équipe fatiguée ! Le prince n'a pas fait appel aux deux principaux partis d'opposition, ni aux Tsankovistes (progressistes) dirigés par M. Daneff, ni aux nationalistes (anciens Stoïlovistes) qui reconnaissent pour chef M. Ivan Guéchoff; il est allé chercher des hommes nouveaux, jeunes, groupés depuis peu autour d'un chef dont le nom était hier encore inconnu, M. Malinoff; ils s'intitulent démocrates; c'est une fraction dérivée de l'ancien parti Karaveliste; elle est surtout dirigée par des professeurs, des publicistes, des intellectuels. Dans le Sobranié actuel, ce parti n'a que trois députés; il reviendra probablement en majorité après les élections : en tout cas, ils gouvernera tant qu'il paraîtra au prince que le bien du pays et le succès de sa politique extérieure l'exigent.

Ainsi, malgré les luttes des partis et les rivalités des hommes, la stabilité gouvernementale résulte de l'action personnelle du souverain, et celui-ci est en parfaite communion avec la masse du pays qui travaille et se développe dans la paix et le calme. Les divisions politiques, querelles de coteries et conflits d'ambitions, n'atteignent pas un peuple de paysans et de petits artisans, laborieux et économes, qui n'a aucune éducation politique et qui, il y a trente ans, vivait encore sous le joug des Turcs; il se contente de jouir, sans s'en laisser enivrer, de son indépendance et de sa liberté. Et l'on ne sait, en vérité, ce qu'il convient d'admirer davantage, ou du prince qui sait faire accepter de tous son autorité bienfaisante, ou du peuple qui a le bon sens de se laisser conduire.

III

La force de la Bulgarie, son avenir, est dans la masse de ses paysans. La Bulgarie est une démocratie rurale, un pays de

petite propriété. Les grands domaines ne s'y rencontrent qu'à l'état d'exception très rare. Au temps des Turcs, il existait une classe de grands propriétaires fonciers : on les appelait les *tchorbadjis;* ils possédaient les *tchifliks* ou grands domaines, sur lesquels beaucoup de paysans travaillaient comme colons; ils étaient des intermédiaires entre le gouvernement ottoman et les paysans bulgares. L'état social de la Bulgarie était donc comparable à celui que nous voyons encore en Macédoine, avec cette différence que les grands propriétaires qui bénéficiaient du régime turc étaient chrétiens, tandis qu'en Macédoine ils sont en majorité Turcs. Nous avons expliqué, ici même, comment la question macédonienne est avant tout une question sociale (1) : c'est cette question sociale que nous voyons aujourd'hui résolue en Bulgarie et en Serbie. Les *tchorbadjis* bulgares ont disparu en tant que grands propriétaires, mais comme ils étaient restés chrétiens, ils se sont retrouvés patriotes et ils ne se distinguent plus du reste de la nation; ceux qui étaient Turcs ou Bulgares musulmans ont, pour la plupart, quitté le pays. Les terres vacantes ont été achetées, à bon compte, par les paysans qui les cultivaient; ils se sont endettés pour devenir propriétaires, mais ils s'acquittent, peu à peu, grâce à la Banque agricole bulgare. Ainsi a grandi cette classe nombreuse de paysans propriétaires qui forme presque toute la nation bulgare : les ouvriers d'usines ne sont que 6 000 sur 4 millions d'habitans. Les ruraux sont des travailleurs acharnés, tenaces, prolifiques; c'est une forte race qui exporte jusqu'en Amérique ses aptitudes spéciales à la culture et au jardinage. A Budapest, tous les jardiniers sont des Bulgares ; autour de Constantinople, avant les bombes de 1903, ils étaient très nombreux; ce sont eux qui faisaient pousser ces belles fraises, gloire des maraîchers du Bosphore. Presque tous ont été chassés au moment des troubles; ils ont dû refluer en Macédoine ou dans la Principauté, et c'est en partie parmi ces déracinés que les bandes se sont recrutées.

Les paysans bulgares ont gardé du passé une défiance invincible contre tout grand propriétaire : ce sentiment est si vif, dans certaines régions, qu'un capitaliste qui tenterait de réunir les élémens d'un grand domaine risquerait d'être molesté dans ses biens et même dans sa personne. Les dispositions de notre

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1907, page 387.

Code civil, cette « machine à hacher le sol, » introduites en Bulgarie en 1889, empêchèrent la reconstitution de grands domaines. Le tableau ci-dessous est très significatif à cet égard; il montre à merveille l'extraordinaire morcellement de la propriété bulgare. Le chiffre le plus considérable est celui des propriétaires possédant de 5 hectares à 7 hectares et demi. Le nombre total des propriétaires possédant plus de 100 hectares n'est que de 66 sur 546 084 propriétaires possédant 3 428 466 hectares (1). La vie de l'État bulgare repose donc sur la classe des paysans propriétaires. Que la récolte soit mauvaise, la rentrée des impôts devient difficile, et le budget est menacé de perdre son équilibre; les propriétés grevées de trop lourdes hypothèques sont vendues; et si la période des vaches maigres vient à se prolonger durant quelques années consécutives, une crise grave peut s'ensuivre. Depuis 1901, les récoltes ont été excellentes et l'on a vu les paysans rembourser à la Banque agricole le tiers de leurs dettes (20 millions sur 60).

En tout pays la routine est l'inconvénient de la petite propriété, surtout lorsqu'elle n'est pas avoisinée par de grands domaines. Les modes d'assolement, en Bulgarie, sont encore très rudimentaires malgré les grands progrès réalisés en ces dernières années; la plus grande partie des terres à blé sont encore laissées en jachère une année sur deux; elles servent de pâture pour les bœufs, les buffles et les moutons. L'usage des engrais commence à peine à s'introduire; les fumiers, entassés au milieu du village en un immense monceau sur lequel jouent et grouillent des légions d'enfans, de porcs et de volailles, demeurent inutilisés;

(1)

Nombre de propriétaires.	Superficie de chaque propriété.	Superficie totale de chaque catégorie de propriété.
65 870	jusqu'à 50 ares.	15 722 hectares.
37 256	de 50 à 100 —	27 836 —
59 735	— 1 à 2 hectares.	89 579 —
54 841	— 2 à 3 —	137 382 —
49 637	— 3 à 4 —	173 551 —
44 093	— 4 à 5 —	198 224 —
85 177	— 5 à 7 1/2 —	525 416 —
53 418	— 7 1/2 à 10 —	461 826 —
53 018	— 10 à 15 —	641 992 —
21 108	— 15 à 20 —	362 173 —
14 112	— 20 à 30 —	339 095 —
4 017	— 30 à 40 —	137 280 —
1 593	— 40 à 50 —	70 860 —
1 591	— 50 à 100 —	105 118 —
428	— 100 à 200 —	57 774 —
96	— 200 à 300 —	22 990 —
56	— 300 à 500 —	21 481 —
38	— 500 et au-dessus.	40 158 —

les paysans croient que, s'ils les répandaient dans leurs champs, le blé pousserait tout en feuilles et ne donnerait pas d'épis. Le froment, le maïs, l'avoine, le seigle, l'orge sont les principales cultures (1); le riz et le haricot prospèrent dans la plaine de Philippopoli; le ministère de l'Agriculture a introduit la betterave autour de Sofia où une sucrerie a été fondée; en Roumélie on replante les mûriers que les Turcs avaient coupés en 1876; le tabac prospère dans plusieurs départemens (2); enfin les roses, dont l'essence si renommée est exportée surtout en France, fleurissent en champs immenses dans la « vallée des roses » (Kazanlick) (3). Le gouvernement s'emploie, avec une intelligente activité, à favoriser les progrès de la culture : le séjour de M. Ghenadieff au ministère de l'Agriculture laissera, à ce point de vue, une trace durable. On encourage par des allégemens d'impôts la mise en culture des terres en friches: quiconque transforme en vignes ou en prairies artificielles une terre abandonnée est exempt d'impôts, pour cette terre, pendant douze ans. Le programme des écoles pédagogiques et des séminaires comporte un cours d'agriculture pour les prêtres et les maîtres d'école. L'État distribue la graine de vers à soie, les plants de mûrier, les meilleures semences et les meilleures greffes; il fait venir des professeurs et des jardiniers étrangers; il s'applique à améliorer les races de bétail, il introduit l'emploi des machines et s'efforce de faire abandonner l'usage des jachères; grâce à l'amélioration du réseau des canaux d'irrigation, beaucoup de terres sont rendues à la culture ou mises en état de produire davantage. En 1892, les guérets ou jachères occupaient 42 et demi pour 100 du sol labourable; en 1899, la proportion n'était plus que de 31 pour 100; elle a beaucoup diminué depuis. Le labourage se fait encore dans beaucoup d'endroits avec la charrue primitive, l'antique araire en bois; cependant, grâce à la propagande faite par le gouvernement et par les fabricans

(1) Production moyenne en céréales : 30 000 000 d'hectolitres par an, dont 12 millions de froment. Voyez pour tous ces détails *la Bulgarie contemporaine* (ouvrage publié par la Direction du commerce et de l'agriculture pour l'exposition de Bruxelles, 1905). Cf. L. de Launay : *la Bulgarie d'hier et de demain*. Hachette, 1907, in-12.

(2) Haskovo, 800 000 kilogrammes; Philippopoli, 300 000; Kustendil, 270 000; Silistria, 210 000. — Superficie cultivée en tabac : 3 000 hectares.

(3) Exportation d'essence de roses : entre 4 000 et 6 000 kilogrammes, valant de deux à quatre millions de francs.

d'instrumens agricoles, l'usage des machines se répand de plus en plus; les charrues en fer se multiplient, ainsi que les moissonneuses, les vanneuses, les arroseuses. Les herses, qui n'étaient que 5353 en 1899, étaient déjà 38 080 en 1902, indice du soin nouveau que les paysans bulgares apportent à ce que notre vieil Olivier de Serres appelait si joliment le « ménage des champs. »

L'État bulgare s'est beaucoup préoccupé de protéger les paysans contre l'usure, fléau des classes agricoles en progrès. L'instinct du paysan le porte à acheter la terre, mais il est souvent victime des races dont la vocation est de servir d'intermédiaires : levantins, grecs, juifs, arméniens. Les juifs sont beaucoup moins nombreux en Bulgarie qu'en Roumanie ou en Russie; on n'en compte guère que 30 000, répartis surtout dans les villes de la Mer-Noire et de la Roumélie. Un réseau d'institutions de crédit et de coopération, dont l'État a pris l'initiative, protège le cultivateur contre lui-même et contre les usuriers. La Banque agricole, dont l'origine première remonte à 1863 et à l'administration bienfaisante de Midhat-Pacha, a été réorganisée par une loi du 23 décembre 1894, dont M. Ivan Guéchoff a été le promoteur; elle administre 160 caisses rurales qui mettent, jusque dans les bourgs des campagnes, le crédit à la portée des ruraux; dans les villes où la banque nationale n'a pas de succursale, ces caisses sont autorisées à la représenter et à faire des opérations pour elle. Elles font des prêts sur hypothèques ou sur gages, à des taux relativement modérés, 7 et 8 pour 100, avancent des fonds aux cultivateurs pour achat de bétail, semences, instrumens aratoires, reçoivent des dépôts, etc.; elles sont, en outre, autorisées à faire des avances aux sociétés coopératives du type Raiffeisen et l'on a vu, depuis le commencement de ce siècle, cette forme de la prévoyance sociale se développer étrangement. A la fin de 1907, la Bulgarie comptait 293 sociétés de crédit coopératives dont le bilan s'élevait, au 30 septembre, à 4 741 609 francs. Une loi récente a créé une institution analogue au *homestead* qui réserve aux paysans un noyau insaisissable et incessible de propriété.

L'élevage va de pair avec la culture des céréales : c'est, comme disait Sully, la « seconde mamelle » de la Bulgarie. La diminution des jachères ayant amoindri les surfaces livrées à la pâture, le gouvernement se préoccupe de développer la culture des fourrages artificiels; tous les terrains semés en luzerne sont

exemptés d'impôts ; l'étendue totale des champs de luzerne qui était de 31000 hectares en 1892, était déjà en 1900 de 88000. C'est l'élevage des chevaux, des bœufs, des buffles et des moutons qui s'est le plus accru ; des animaux reproducteurs ont été importés pour l'amélioration des races indigènes ; des primes sont accordées aux éleveurs qui exposent les plus beaux spécimens. Deux écoles d'agriculture, avec fermes modèles, et cinq haras, s'occupent tout particulièrement de la sélection des races. Des laiteries ont été créées et l'exportation des beurres a commencé. Une section spéciale, au ministère du Commerce et de l'Agriculture, est chargée de la surveillance et de l'application des lois rurales ; le pays est divisé en quarante-quatre rayons agricoles dont chacun est surveillé par un inspecteur : il veille à l'application des lois de police dans les villages, des règlemens concernant le phylloxera, les graines de vers à soie, etc. ; il a mission d'organiser des cours, des expériences. La Société nationale d'agriculture seconde activement l'action de l'État ; elle édite une *Revue agricole* et de nombreux manuels et tracts destinés à éclairer le paysan bulgare sur ses véritables intérêts.

La question des forêts et du reboisement est capitale pour l'avenir de la Principauté. Les Turcs et, en général, les peuples musulmans apportent partout, avec eux, le fléau du déboisement dont les troupeaux de moutons et de chèvres complètent l'œuvre destructive ; le roc est bientôt dénudé ; le torrent entraîne dans les plaines et jusque dans la mer la bonne terre des montagnes ; il ravine profondément les plaines, il ruine irrémédiablement le pays. La chèvre, si on l'en laissait libre, ferait des contrées les plus fertiles des Saharas dénudés ; elle est le fléau de la péninsule des Balkans, comme de la Grèce, de la Sicile, de l'Espagne et de l'Afrique du Nord ; aucune verdure n'échappe à sa dent. Tout le flanc méridional du Balkan bulgare et le Rhodope ont été déboisés : les montagnes apparaissent de loin nues, âpres et stériles. Au contraire, le flanc Nord du Balkan est couvert de magnifiques forêts de hêtres et de conifères ou d'épais maquis. Le gouvernement s'est préoccupé, dès les premières années de l'indépendance, d'assurer l'exploitation régulière en même temps que la conservation de la richesse forestière.

En 1884 une première loi, suivie d'une seconde en 1889, introduisirent dans le régime forestier la notion nouvelle de

l'intérêt public; elles se heurtèrent longtemps aux habitudes invétérées des paysans et des communes qui se croyaient libres d'user et d'abuser de leur droit de propriétaires, coupant, incendiant sans contrôle et sans mesure dans les forêts. Peu à peu cependant on réussit, par persuasion ou par contrainte, à venir à bout de ces déplorables erremens. Un cadastre forestier fut dressé : les propriétés de l'État, celles des communes et celles des particuliers furent soigneusement séparées et délimitées, les droits des paysans fixés et surveillés. On commença à créer autour des villages des pépinières de jeunes arbres, que l'on planta ensuite sur les routes, autour des bourgs ou dans les endroits les plus dénudés. Des lois de 1897 et de 1904 ont achevé d'établir le code forestier; le salut des bois de la Bulgarie et même leur renaissance est aujourd'hui assuré. Des inspecteurs français ont été appelés pour diriger le travail d'aménagement et d'exploitation rationnelle et pour former un personnel indigène. Les forêts sont une grande richesse pour la Bulgarie; elles couvrent 3 041 324 hectares, dont 902 000 appartiennent à l'État, 1 million et demi aux communes et le reste aux particuliers. Le pays exporte, par ses ports de la Mer-Noire ou du Danube, des bois durs ou flexibles, à l'état brut ou ouvragé : la Turquie, entièrement déboisée, est le meilleur acheteur.

L'État bulgare a donc eu le mérite de comprendre quelles étaient les sources principales de sa prospérité; il s'est appliqué à défendre et à développer la classe des paysans et les industries rurales. Peu de pays ont une législation agraire plus complète et mieux adaptée à ses besoins, un système de crédit mieux organisé.

Le paysan bulgare, pour cultiver sa terre, a besoin de main-d'œuvre; il a intérêt à avoir beaucoup d'enfans; il se marie de bonne heure et souvent, à quarante ans, il est grand-père : aussi l'augmentation de la population est-elle très rapide. La Bulgarie dépasse aujourd'hui 4 millions d'habitans (3 744 283 en 1900); en 1887, après l'annexion de la Roumélie orientale, la population n'était que de 3 154 000. L'excédent des naissances sur les décès dépasse annuellement une moyenne de près de 60 000. — Malgré l'émigration d'un grand nombre de musulmans, malgré le départ, lors des troubles de l'année dernière, de plusieurs milliers de Grecs, la population n'a pas cessé de s'accroître; elle a remplacé les partans; elle fait déjà tache d'huile sur les pays

voisins, elle émigre. Le nombre des Turcs est encore de près de 500 000, et l'on compte environ 70 000 Roumains, 40 000 Grecs, 80 000 Tziganes, 30 000 juifs.

IV

Que la Bulgarie ne soit pas actuellement un pays industriel, il n'y a pas lieu de s'en étonner : le temps lui a manqué pour une pareille transformation. Mais possède-t-elle les moyens de créer chez elle la grande industrie, et a-t-elle intérêt à le faire, c'est ce qu'il est intéressant de se demander. Le pays n'est pas très riche en minéraux, mais il a quelques bassins houillers assez importans : les mines de lignite de Pernik, au Sud-Ouest de Sofia, ont été les premières exploitées et donnent encore de bons rendemens ; celles de Bobov-Dol n'ont pas encore de chemin de fer. Enfin, dans le Balkan central, sur le parcours de la future ligne de Tirnovo à Borouchtitza, des mines de charbon considérables ont été récemment étudiées par un ingénieur français des mines, M. de Launay, et il nous suffira, pour cette question, de renvoyer à son livre. En « houille blanche, » les montagnes bulgares, Balkan, Rhodope, ou Rilo, abondent : les torrens qui dévalent des hauteurs, et qui sont aujourd'hui un fléau, peuvent devenir une source considérable de richesse. Malgré tout, il ne semble pas que la Bulgarie doive mettre dans l'industrie ses espérances de richesse et d'avenir ; elle est et elle restera avant tout un pays agricole ; mais elle a évidemment intérêt à créer, comme elle a déjà commencé à le faire, les principales usines nécessaires à sa consommation. En 1900, la Principauté ne comptait que vingt industries différentes ; elle en avait déjà quarante-deux en 1905, et, depuis lors, le mouvement n'a fait que s'accroître : les industries textiles et surtout celles de la laine tiennent le premier rang.

Au temps des Turcs, les petites villes bulgares étaient habitées par un grand nombre de petits artisans, organisés en « métiers » ou corporations : c'était le petit atelier familial, tel qu'il existe chez tous les peuples qui n'ont pas suivi l'évolution industrielle déterminée par l'invention des machines. Deux exemples : il existait à Sofia, en 1876, soixante savetiers ; ils n'étaient plus que quatre en 1896, bien que la population eût quadruplé. A Stara-Zagora, on comptait avant la guerre 2 500 ateliers de filature de laine à

domicile; il n'y en avait plus que 20 en 1905. Tous ces petits ateliers de famille, tous ces petits métiers ne purent résister à la concurrence des articles étrangers, importés en masse grâce à la libre concurrence commerciale. Il en résulta des souffrances et des ruines pour beaucoup d'artisans, et c'est pour les protéger, en même temps que pour préparer l'avènement d'une industrie plus centralisée, que le gouvernement princier a fait voter par le Sobranié toute une série d'intéressantes lois sociales. La loi de 1903 sur « l'organisation des métiers et des syndicats ouvriers » pose les principes, conformes aux décisions générales de la Conférence de Berlin, et la loi de 1905, sur « la protection du travail des femmes et des enfans dans les fabriques, » prescrit une série d'applications pratiques destinées à protéger les femmes et les enfans contre les abus du travail dans les usines, et même dans les ateliers familiaux lorsque le nombre des personnes qui y sont occupées dépasse cinq. L'inspection du travail a été organisée et, en outre, le ministère exerce son contrôle par l'intermédiaire des *Comités du travail* institués dans les villes, et composés du maire, d'un médecin, de l'inspecteur des écoles de la région, d'un ingénieur de l'État et d'un représentant des associations ouvrières de la commune. La loi du 23 janvier 1904 détermine l'organisation des métiers; elle oblige les artisans « à s'organiser en corporations afin de prévenir toute concurrence déloyale, de collaborer au progrès des métiers, de créer des caisses de prévoyance et de crédit, etc. » Nul ne peut exercer un métier quelconque sans être muni d'un certificat délivré par le syndic de la corporation et certifiant que le candidat justifie d'une pratique suffisante dans le métier qu'il se propose d'exercer. Les relations entre patrons et apprentis sont également fixées. Ainsi toute une série de lois et de règlemens, dans le détail desquels il nous est impossible d'entrer, mettent, au point de vue de la protection ouvrière et de l'organisation des métiers, la Bulgarie en avance sur beaucoup de nations plus anciennement civilisées, et l'on peut dire que, dans la Principauté, l'industrie a sa charte avant d'avoir eu son essor.

Cet essor, le gouvernement s'est préoccupé de l'assurer à la Bulgarie par des lois protectrices, notamment par la « loi sur l'encouragement du commerce et de l'industrie bulgares, » votée le 25 janvier 1905; elle détermine une série d'avantages géné-

raux, dont bénéficient toutes les entreprises industrielles, et une série d'avantages spéciaux, dont bénéficient seulement certaines industries nominativement désignées : ce sont celles dont la création ou le développement ont paru au gouvernement particulièrement nécessaires. En outre, la Bulgarie a arrêté le programme d'un nouveau tarif douanier qui a servi de base à ses négociations commerciales avec les États européens. Il est très étroitement protecteur ; il ne se contente pas de frapper de droits très élevés les produits que la Bulgarie peut fabriquer elle-même, ou dont elle souhaite de promouvoir la fabrication, mais il atteint même les articles que la Principauté est dans l'impossibilité de produire, tels que les articles de luxe, les machines, les soieries. L'importation française s'est trouvée, de ce fait, l'une des plus atteintes. Les droits, d'ailleurs, sont si élevés qu'ils ne jouent pas. La population, où les grosses fortunes sont rares, préfère se passer des articles qui sont frappés de ces droits exorbitans et ainsi se trouvent entravés le développement du luxe, du bien-être, l'affinement des mœurs, l'usage même de certains articles considérés en Occident comme de première nécessité. Il est à souhaiter que le nouveau ministère se rende compte que le but a été dépassé et apporte quelques amendemens aux rigueurs de ses tarifs douaniers.

Le commerce bulgare, — dont nous ne pouvons ici qu'esquisser la physionomie générale, — consiste tout naturellement en une exportation de produits agricoles qui varie avec la récolte, et en une importation d'objets manufacturés et de matières premières destinées à l'industrie. Le mouvement général des affaires a dépassé, en 1904, 288 millions de francs et, depuis 1901, période de bonnes récoltes, les exportations l'emportent considérablement sur les importations. Dans les premières années de l'indépendance, alors que les chemins de fer n'étaient pas encore construits, le commerce se faisait uniquement par eau, soit par la Mer-Noire, soit surtout par le Danube ; presque toute l'importation venait d'Autriche-Hongrie et presque toute l'exportation se dirigeait vers la Turquie. Depuis, ces deux pays ont respectivement conservé le premier rang, mais la part des autres nations s'est considérablement accrue. Il est curieux de constater que les échanges entre la Russie et la Bulgarie, malgré leurs affinités politiques, sont très restreints.

Le gouvernement a beaucoup fait pour l'essor du commerce

en améliorant les voies de communication, et en créant de nouvelles routes et des chemins de fer. Deux bons ports ont été creusés et outillés, à Varna et à Bourgas, sous la direction d'ingénieurs et d'entrepreneurs français; les lignes de navigation de la Mer-Noire y font escale. La Bulgarie a même une marine de guerre : un petit croiseur et trois torpilleurs, commandés par un officier français. Les ports du Danube ont été améliorés. La Principauté possède actuellement 1 600 kilomètres de chemins de fer dont 1 209 appartiennent à l'État : le reste est la propriété de la Compagnie des Chemins de fer orientaux, dont l'administration est surtout austro-allemande. Elle avait construit, avant la guerre de 1877, le tronçon de ligne entre la frontière méridionale de la Roumélie et la station de Sarambey (entre Sofia et Philippopoli) ; les tentatives du gouvernement pour racheter cette fraction si importante du réseau bulgare n'ont pas abouti. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte pour y voir les chemins de fer actuellement ouverts : la grande ligne Nisch-Sofia-Philippopoli-Andrinople avec embranchement sur Bourgas; la ligne de Sofia à Tirnovo et Varna, dont deux embranchemens atteignent le Danube à Nikopoli et à Routschouk. Il est plus intéressant d'insister sur celles qui vont être prochainement ouvertes ou commencées, à cause de leur grande importance politique et stratégique. Dans un an, la petite ligne de Sofia à Pernik et Radomir sera inaugurée jusqu'à Kustendil et à la frontière : c'est la direction d'Uskub où une vallée conduirait le rail sans grandes difficultés. Un vieil iradé turc concède la construction de cette ligne, mais le gouvernement s'oppose aux travaux. Il redoute qu'une invasion bulgare ne descende trop facilement par cette voie vers Uskub et Salonique; naturellement les Serbes l'encouragent dans sa résistance. En échange, les Turcs se montrent disposés à autoriser une ligne qui descendrait sur Serès par Djuma-Ibala. Il semble que l'intérêt bien compris du gouvernement ottoman serait de favoriser la construction immédiate des deux lignes; elles contribueraient plus efficacement, que des soldats et des gendarmes à la pacification du pays; ils accorderaient en même temps, aux Serbes, la jonction de Mitrovitza avec Nisch, fraction de la ligne qui reliera un jour l'Adriatique au Danube par Mitrovitza, Nisch et Vidin. Aux Grecs, ils accorderaient Salonique-Larissa. Ce seraient, pour la tranquillité et la prospérité de la Macédoine, les plus efficaces

des réformes. S'il est vrai, comme on l'annonce, que les Autrichiens aient obtenu la jonction de leur réseau bosniaque avec la ligne de Mitrovitza à Uskub, les Turcs ne pourront plus longtemps refuser d'accorder des concessions compensatrices aux Bulgares et aux Serbes.

A Sofia, le 7 mars prochain, aura lieu l'adjudication de la ligne de Mezdra (au Nord de Sofia) à Vidin, qui va desservir toute une partie de la Principauté encore privée de chemins de fer. Enfin une seconde ligne traversant le Balkan va être entreprise entre Tirnovo et Nova-Zagora par Borouchtitza; elle desservira le district carbonifère et tracera la voie terrestre la plus courte de Bucharest à Constantinople, si toutefois, comme on l'espère, les négociations engagées pour relier enfin, par un pont sur le Danube, le réseau bulgare au réseau roumain ne tardent pas à aboutir. Tous ces chemins de fer contribueront à rendre plus faciles et plus étroites les relations de la Bulgarie avec le reste du monde, et il est permis d'en attendre un heureux résultat. Les Bulgares ont en effet les défauts de leurs qualites : nationalistes intransigeans, ardens patriotes, ils sont souvent, surtout en affaires, hostiles à tout ce qui vient du dehors; qu'un étranger cherche à établir chez eux une industrie, une entreprise commerciale dont leur pays profiterait cependant tout le premier, il se heurte à d'étranges mauvaises volontés, qui ne fléchissent qu'au moment où le gouvernement a besoin de faire un emprunt. Il est presque impossible de faire des affaires en Bulgarie si l'on ne se résigne pas à passer par l'entremise d'un intermédiaire ou d'un courtier indigène. Cette tendance à l'exclusivisme s'explique chez un peuple qui vient seulement de secouer le joug étranger, mais elle n'est plus compatible avec l'état de prospérité, de progrès et de force où est aujourd'hui parvenue la Bulgarie.

Pays de petite propriété, pays de bons soldats : dans l'armée, plus encore que partout ailleurs, les Bulgares donnent la preuve de cet esprit de patriotisme et de discipline qui constitue le patrimoine moral de leur race. Ils ont fait leur apprentissage militaire en 1877 et en 1885; depuis, le gouvernement a dépensé beaucoup d'argent pour son armée : le prince lui témoigne la sollicitude d'un chef d'État qui sait qu'en définitive le sort de son pays peut dépendre, un jour, d'une bataille. Sur le pied de paix, l'armée active compte 53000 hommes présens sous les

drapeaux; sur le pied de guerre, 190 000; en y comprenant toutes les classes de la réserve et de la territoriale, on arrive à 320 000 hommes. Ces troupes sont réparties en neuf divisions d'infanterie à quatre régimens, qui deviennent, en temps de guerre, neuf corps d'armée, avec neuf régimens d'artillerie à cinquante-quatre pièces, sans compter l'artillerie de montagne, et quatre régimens de cavalerie. Toute l'artillerie est neuve : on sait qu'elle a été récemment achetée au Creusot. Les troupes font de fréquentes manœuvres et sont très entraînées : officiers et soldats sont animés du meilleur esprit. Que serait le haut commandement? On dit généralement que les généraux ne sont pas encore tous au courant de la stratégie et de la tactique modernes; mais ils ont à côté d'eux des officiers d'état-major, formés en France, en Allemagne, ou même à l'École militaire de Sofia, qui pourraient au besoin les éclairer et les guider, comme cela s'est passé, dit-on, pour quelques chefs japonais dans la dernière guerre. En tout cas, l'armée bulgare a confiance dans son prince; elle a la foi patriotique, la volonté de vaincre; elle est bien outillée; elle est donc une force.

V

Nous n'avons jamais espéré tracer ici, en si peu de pages, un tableau complet des progrès de la Bulgarie depuis sa libération; nous n'avons même pas pu esquisser tout le travail législatif si remarquable, accompli par les différens ministères et par le Sobranié, qui a doté la Bulgarie de toutes les institutions et de tous les organes nécessaires au fonctionnement d'un État moderne. Nous avons cherché seulement à donner cette impression que la Bulgarie, même isolée, est de taille à jouer, dans l'histoire présente et future de la péninsule des Balkans, un rôle de premier plan. Est-ce à dire que le tableau soit sans ombres, l'édifice sans lacunes, la situation sans périls? Personne certes ne nous croirait, si nous l'affirmions. Ces dangers et ces points faibles, la meilleure preuve d'intérêt et de sympathie que nous puissions donner aux Bulgares, c'est de les indiquer, comme nous croyons les voir, sans ambages.

Les peuples jeunes, qui ont lutté longtemps pour l'indépendance et la liberté, qui ont travaillé avec ardeur, avec bonheur, à édifier, dans la fièvre et l'enthousiasme, la Cité nouvelle,

sont sujets à une sorte de griserie qui les porte à faire table rase du passé, à toujours détruire pour reconstruire, à n'apercevoir ni une limite à leurs progrès, ni un terme à leur prospérité. Nous permettra-t-on, ici, un souvenir personnel? Nous entretenant un jour avec plusieurs Bulgares de marque, parmi lesquels le très distingué maire de Sofia, nous témoignions notre admiration pour le travail colossal qui transforme la petite ville d'autrefois en une capitale moderne, dotée de beaux monumens, de larges avenues, de palais, d'hôpitaux, de tous les organes nécessaires à la vie d'une grande cité; mais nous exprimions aussi le plaisir que nous avions goûté en pénétrant, près de la nouvelle cathédrale, dans les vieilles petites chapelles presque enfouies sous terre, basses et humiliées comme les anciens Bulgares, ceux d'avant l'indépendance, qui venaient y invoquer les naïves et saintes icônes pour la délivrance de la patrie; nous disions enfin l'attrait de nos visites à l'église à demi ruinée qui seule reste encore debout du monastère d'où Sofia tire son nom et son origine, et à la dernière mosquée dont le minaret, quand on suit le boulevard de la Gare, semble marquer l'entrée de la ville nouvelle. Nos interlocuteurs s'étonnaient et, visiblement, ne comprenaient pas l'intérêt qu'on pouvait prendre à ces vieilles choses: on n'avait pas encore eu le temps de les raser, on construirait une belle église neuve à la place des bicoques anciennes, et quant à la mosquée, elle dérangeait la perspective rectiligne des boulevards et dépassait l'alignement, on la démolirait donc. Nous contâmes alors, en manière d'apologue, à nos amis bulgares, l'histoire d'un illustre cousin germain de leurs ancêtres asiatiques, le grand Khübilaï-Khan, petit-fils du fameux Tchinghiz-Khan : quand il eut installé à Pékin, dans la capitale des Empereurs d'Or, centre et foyer de toute civilisation, la dynastie mongole, il fit venir des graines des herbes qui poussent librement dans les steppes de l'Asie centrale et les fit semer dans une cour de son palais merveilleux; puis, montrant à ses enfans cette minuscule prairie, il leur dit : « Souvenez-vous de vos ancêtres et de vos humbles origines; gardez ce pré : c'est l'herbe de modestie... »

Certes, les Bulgares d'aujourd'hui ont le droit d'être fiers de l'œuvre qu'ils ont accomplie, de la patrie qu'ils ont ressuscitée, des lois qu'ils ont établies, de l'instruction qu'ils ont répandue, des établissemens scientifiques qu'ils ont fondés, de l'armée où

tous servent avec abnégation; qu'ils se défient cependant d'eux-mêmes et se gardent d'oublier que ce qui fait la force d'un pays ce ne sont ni ses institutions, ni ses lois, mais son âme. Or, si l'on n'y prend garde, l'âme bulgare pourrait être menacée. Une génération nouvelle grandit, qui n'a pas connu les temps de souffrances et de luttes; toute une jeunesse intellectuelle s'agite; élevée dans les Universités de l'Europe occidentale, ou, en Bulgarie même, d'après les méthodes européennes, elle a pris, des sciences et des philosophies modernes, les hypothèses audacieuses et les théories extrêmes, mais elle n'a pas acquis en même temps le sens critique qui en pourrait atténuer la virulence; elle croit avec enthousiasme au progrès nécessaire et continu des institutions, des idées et des mœurs; elle a perdu la faculté de voir les réalités, la Bulgarie si jeune encore, inachevée, plus affamée de calme et de bon gouvernement que de quotidiennes réformes; elle est impatiente et, en politique, l'impatience s'appelle souvent révolution.

Beaucoup de ces jeunes gens, fils de petits propriétaires, élevés dans les écoles ou les collèges, restent, avec une mentalité primaire, des demi-savans qui désertent la terre et à qui la carrière encombrée de fonctionnaires n'offre pas de débouchés. D'autres, anciens élèves des universités, aspirent aux professions libérales qui ne peuvent les nourrir tous. Des Bulgares, émigrés de Macédoine, presque tous intelligens, habiles, instruits, viennent faire concurrence, dans toutes les carrières, aux jeunes gens nés en Bulgarie; beaucoup aussi deviennent artisans, envahissent les métiers, provoquent une gêne générale : ainsi la question macédonienne se traduit, pour les Bulgares de la Principauté, par une crise sociale qui les atteint directement. Parmi ces déracinés, ces mécontens et ces impatiens, les partis socialistes, — on n'en compte pas moins de trois, — recrutent leurs adeptes. Ces socialistes, dans un pays où il y a peu d'ouvriers d'usine et où la législation sociale est très complète, sont plutôt des anarchistes intellectuels, à la mode russe. On en trouverait jusque parmi les fonctionnaires, plus zélés pour le triomphe de leurs utopies personnelles que dévoués au service de l'État. Entre le conservatisme foncier du pays, composé en immense majorité de petits propriétaires ruraux, et les tendances révolutionnaires de « l'intelligence, » qui se croit l'élite appelée à gouverner, un fossé se creuse, un malentendu s'accentue : il en résulte pour la

Bulgarie un péril prochain. La crise universitaire a contribué à faire apparaître ce danger. Quelques jeunes gens et quelques grévistes ayant, à l'inauguration du nouveau théâtre de Sofia, en janvier 1907, assez vivement sifflé le prince, des mesures radicales furent prises par le président du Conseil, M. Petkoff, qui devait, peu de temps après, périr assassiné; l'Université fut fermée. Rouverte à l'automne 1907, elle reste presque vide d'étudians; ils manifestent, en faisant grève, leur mécontentement des mesures, à la vérité un peu sévères, prises comtre certains professeurs. Sans exagérer la portée de tels incidens, il convient cependant de ne pas négliger l'avertissement qu'ils comportent.

La vie parlementaire fait naître un autre péril : la politique devient une carrière, et les partis, avec l'exagération qui leur est propre, s'accusent les uns les autres de concussion. On ne voit pourtant pas les hommes politiques faire de scandaleuses fortunes, mais, dans ce pays d'agriculteurs où il n'y a pas de classe moyenne, les politiciens tendent à en constituer une. C'est surtout en développant le commerce et l'industrie, c'est-à-dire en facilitant la naissance et l'enrichissement d'une bourgeoisie urbaine, beaucoup plus que par des moyens répressifs toujours inefficaces, que le gouvernement pourra enrayer ce mal dont sont plus ou moins atteintes toutes les sociétés démocratiques.

A l'extérieur, des difficultés plus graves encore attendent le gouvernement du prince Ferdinand; et ici, il ne s'agit plus seulement de la Bulgarie, mais de l'Europe : *nostra res agitur.* Qu'un conflit vienne à éclater dans les Balkans, et c'est peut-être la guerre générale déchaînée, en tout cas l'invasion presque certaine du choléra en Occident. L'état de la Macédoine, loin de s'améliorer, semble empirer; manifestement, les « réformes » de l'Europe sont insuffisantes; la Porte les applique sans bonne volonté; les bandes font rage au nez et à la barbe de ses soldats; le gouvernement d'Athènes ne se lasse pas d'encourager les bandes grecques, et celui de Sofia commence à se lasser de la patience dont il a essayé loyalement de faire preuve. A Constantinople, les ambassadeurs, unanimes seulement en apparence, multiplient en vain, auprès du Sultan, les démarches pour obtenir le renouvellement des pouvoirs des agens des réformes et pour obtenir la création d'inspecteurs judiciaires : les Turcs sont fondés à croire qu'ils n'épuiseront jamais la longanimité de l'Eu-

rope, et ils en abusent. Le récent discours du baron d'Æhrenthal semble avoir rompu, entre les cabinets de Vienne et de Pétersbourg, le bon accord qui, depuis Muerzsteg, maintenait en Orient le *statu quo;* et, en même temps, Édouard VII, dans son discours du trône, insiste sur « la vive anxiété » que lui cause la situation des vilayets macédoniens. L'Angleterre qui rentre en scène, la Russie qui reprend sa liberté d'action, l'Autriche qui se remet en marche vers Salonique, voilà des faits nouveaux qui peuvent modifier profondément l'aspect actuel de l'éternelle question d'Orient.

Nous avons vu, d'autre part, de quel poids pèse la crise macédonienne sur la vie politique et jusque sur la vie sociale des Bulgares. Le péril, ici, prend la forme d'une tentation. C'en est une, en vérité, on ne saurait trop le redire, quand on a dans la main une armée nombreuse, entraînée, qui brûle du désir de se battre, qui se ronge dans l'inaction et qui coûte cher, de la jeter un beau jour vers ces plaines de la Maritza au delà desquelles miroitent les flots bleus de la mer Égée, la coupole de Sainte-Sophie, et la couronne royale, qui ne s'acquiert qu'au prix d'une victoire! Un prince moins sage, moins patient, moins confiant dans l'avenir, que ne l'est Ferdinand Ier, n'y résisterait pas : il entraînerait la Bulgarie à la délivrance de la Macédoine. Et lui-même, le prince Ferdinand, pourra-t-il toujours y résister? L'opinion, aujourd'hui, plus que les souverains, est reine du monde. S'il se croyait assuré de puissantes amitiés, s'il recevait certains encouragemens significatifs, l'action ne deviendrait-elle pas, pour lui, une nécessité, un devoir même? Alors les biens et les maux seraient déchaînés : la grande crise commencerait.

René Pinon.

POÉSIES

LE CYPRÈS

Si, plus doux, le parfum des roses dans le soir,
Au fond du jardin sombre où le silence écoute,
Se mêle au bruit plus frais de l'eau qui, goutte à goutte,
Déborde de la vasque et coule au réservoir;

Si, dans l'ombre plus solennelle, je crois voir,
— Moi dont le long amour pensait te savoir toute,
O cher visage auquel un prestige s'ajoute, —
Ton regard plus profond, plus secret et plus noir,

C'est que j'évoque alors, auprès d'autres fontaines,
D'autres roses en fleurs, puissantes et lointaines,
Que Brousse ou que Damas colorent de leur sang,

Et qu'un charme nouveau, de là-bas, t'a suivie
Pour avoir entendu dans les nuits d'Orient
Le rossignol gémir sur les cyprès d'Asie.

L'ARRIVÉE

C'est le matin de la Mille et Unième Nuit...
Le navire léger glisse sur l'onde plane;
La mer est transparente et l'air est diaphane;
L'alcyon nous précède et le dauphin nous suit.

Sur Stamboul, que nos yeux connaîtront aujourd'hui,
Un brouillard vaporeux flotte, s'étend et plane;
Les fuseaux des cyprès à des mains de sultane
En ont filé les fils d'argent où de l'or luit.

Ainsi nous apparut, ô Ville orientale,
Ton visage secret et souriant et pâle
Sous le voile subtil de l'aube et de l'été.

Comme Schéhérazade, ô toi, dont, belle encore,
Le Temps au sabre courbe épargna la beauté
Pour entendre ta voix lui parler à l'aurore!

L'AVEUGLE

Sa jeunesse jadis a vu naître l'aurore
Dans le ciel matinal et sur les calmes eaux,
Et le soleil, de ses rayons horizontaux,
Teindre de mille feux les ondes du Bosphore

Maintenant, devant lui, la foule au pas sonore
Passe invisiblement sans hâte ni repos,
Et ses yeux, sur le monde, à jamais se sont clos.
Son regard ne voit pas l'aumône qu'il implore.

Sur le grand pont qui joint Stamboul à Galata,
Pareil au Souvenir, chaque jour, il est là.
Si la ville, là-bas, est d'or ou d'hyacinthe,

Qu'importe! Un rêve ardent remplit sa cécité
Car il conserve encor, vivante en sa beauté,
Constantinople au fond de sa prunelle éteinte!

SOUVENIRS D'ORIENT

Quand je ferme les yeux, ô souvenir, je vois
Une cour de mosquée où le pigeon roucoule
Et, sur le pavé blanc que bigarre la foule,
L'ombre d'un dôme rond et de minarets droits.

Puis c'est le bazar sombre et ses couloirs étroits
Et la boutique où s'offre à mon pied qui le foule
L'éclatante couleur d'un tapis qu'on déroule
Tandis que le marchand calcule sur ses doigts.

Je respire une odeur d'Orient où se mêle
La feuille de la rose au poil de la chamelle,
La graisse qui grésille et le café qui bout,

Et, sur ma langue avide et que le sucre allèche,
Il me semble, ô Damas, sentir encor le goût
De l'abricot confit et de la figue sèche!

LE CASQUE

Que bénie soit la tête qui porte ce casque.
Inscription du casque de Chah-Abbas I.
(British Museum).

Cinquième souverain des sultans Séfévides,
Chah-Abbas a régné sur la Perse. Il fut grand.
Son nom, entre les noms des princes de l'Iran,
N'est pas qu'un écho vain fait de syllabes vides,

Car il bâtit, pour défier les ans rapides,
Mesdjid-i-Chah, mosquée à quadruple liwan;
Comme au palais d'Achref, au Tchar-Bag d'Ispahan,
Il vit fleurir la rose en ses jardins splendides...

Guerrier, son casque, avec couvre-nuque et nasal,
Montre damasquinée en son riche métal,
L'arabesque sans fin qui renaît d'elle-même,

Et, dans l'acier où l'or aux lettres resplendit,
On peut lire en relief des versets de poème,
L'un, entre autres, tiré du Bostan de Sâdi.

LES MÉDAILLES

Regarde. Dans l'argent, l'électrum ou l'airain,
Ou dans l'or pur, selon le pays ou la ville,
Tu peux voir — qu'y fixa la frappe indélébile —
Le symbole civique ou l'attribut divin.

Ces médailles, trésor que soupèse ta main,
Que leur relief soit fruste ou soit parfait leur style,
Pièces à fleur de coin de Grèce et de Sicile,
Pentadrachme, statère, obole, tout est vain.

Égine, Cos, Chalkis, Cyzique, Syracuse,
Tarente ! Le comptoir aujourd'hui les récuse;
Le temps ne leur laissa que leur seule beauté ;

Si bien que leur métal pur comme un rythme d'ode
En porte encor, peut-être, avec plus de fierté,
L'Épi de Métaponte ou la Rose de Rhodes.

LE SALAIRE

Tout le jour, sur le flot du changeant Hellespont
Qui tantôt veut la rame et tantôt la voilure,
Pêcheur, fils de pêcheurs, il a, sans un murmure,
Relevé les filets et lancé le harpon.

Au soleil, la sueur lui coula du menton;
Plus d'une fois l'écaille écorcha sa peau dure,
Mais dans sa barque, au soir, s'entassent le silure,
La sole, le turbot, le rouget et le thon.

La nuit tombe. Il revient au port; la brise est fraîche.
Il songe qu'à son poids on lui paiera sa pêche
D'un bon prix qui bientôt sonnera dans sa main,

Et, dans le ciel, il voit, luisante et métallique,
Déjà, comme un salaire à son travail marin,
Une lune d'argent se lever sur Cyzique.

MÉTAPONTE

Que celui-ci, pasteur, s'occupe de la tonte,
Que l'un soigne la ruche et l'autre le jardin,
Que tel taille la vigne et coupe le raisin,
Qu'un autre encor maîtrise un étalon qu'il dompte,

Que celui-là, du haut de la barque qu'il monte,
Lance le trident triple ou le filet marin,
Aucun de nos travaux n'est inutile et vain
Et notre effort divers enrichit Métaponte !...

Moi, son rustique fils, et qui tiens l'aiguillon,
Je pousse la charrue et creuse le sillon
D'où la houle du blé déroulera sa nappe,

Et c'est moi qui lui donne, honneur du sol natal,
Pour l'inscrire en symbole aux pièces qu'elle frappe,
Le bel Épi qu'on voit au revers du métal.

LE CROISSANT

La poterne, dans la muraille, ouvre à l'abord
Sa voûte oblique et basse où le pavé résonne,
Et l'antique rempart que le créneau couronne
Veille toujours à pic sur la plaine et le port.

Le palais du Grand Maître est là, debout encor;
Ici les Chevaliers dont l'Ordre l'environne
Ont leurs nobles logis qu'un blason écussonne.
L'héroïque passé survit en son décor.

Si l'épais bastion que la tour ronde flanque
N'a pas du joug haï sauvé la cité franque,
Rhodes, tu coûtas cher au vainqueur musulman,

Car, autour de tes murs, un vaste cimetière
S'incurve encore, comme un funèbre croissant
Où trente mille Turcs ont pourri dans la terre!

LE SPECTRE ROUGE

Tes os ne dorment pas au tombeau que Venise
Te dressa vainement, ô grand Patricien!
Il est vide. Tu ne gis pas en lieu chrétien,
O martyr qui connus le couteau qu'on aiguise!

L'épitaphe est pompeuse et noble. Qu'on la lise
Et l'on saura quel sort farouche fut le tien :
O deuil, Chypre tombée au pouvoir du païen,
Et ta mort héroïque à Famagouste prise!

Ici, dans son vieux port que son haut mur défend,
A la place où les Turcs t'ont écorché vivant,
Écarlate et debout en ta chair torturée,

J'ai cru voir, Bragadin, rôder sur le rempart
Ton fantôme sans peau tendant sa main pourprée
Que léchait en pleurant le Lion de Saint-Marc.

URBIS GENIO

Urbis genio Johannes Darius.
(Inscription votive du Palais Dario.)

Venise ne t'a pas inscrit au Livre d'or
Parmi ses fils fameux dont la gloire y rayonne,
Dario, mais ton nom oriental résonne
Toujours, dans un écho de faste et de trésor,

Puisque, riche étranger venu de quelque port
De l'Archipel ou né sur la côte esclavonne,
Tu construisis, sans écusson qui le blasonne,
Ce palais, dont le Grand Canal est fier encor.

Grâce à lui, tu survis, car sa façade blanche
Montre en disques luisans, dans son marbre qui penche,
Le porphyre vineux et le vert serpentin,

Et l'on peut lire encor l'inscription latine
Par laquelle tu dédias son seuil marin
Au génie ondoyant de la ville marine.

JOUR DE VENT

Ce soir, le rude vent qui souffle de la mer
Est un passant bourru qui brusquement vous frôle ;
L'eau du canal s'irrite, et la lagune au môle
Pousse son onde forte et son flot plus amer.

Tout gronde, vibre, tremble, en ce fracas de l'air;
La masure s'appuie au palais qui l'épaule,
Car l'antique Borée, échappé de sa geôle,
Gonfle l'Adriatique où le vaisseau se perd.

Jadis, quand l'ouragan hurlait à pleine bouche,
Ton Lion, ô Saint-Marc, anxieux et farouche,
Interrogeait les flots, de son regard d'airain,

Mais qu'importe, aujourd'hui, leur calme ou leur colère,
Venise n'attend plus à l'horizon marin
Le retour écumeux de ses rouges galères!

LA BELLE ALDA

Alda la bella e galanta.
(Vieille faïence italienne.)

Mon visage charmant, tendre et mélancolique,
Pour vous, je l'ai fait peindre, en toute la beauté
De son jeune printemps qui n'aura pas d'été,
En couleur, au fond d'un grand plat de majolique.

Lorsque je serai morte, — ainsi que vous l'indique
Le parchemin qui vous dira ma volonté, —
Placez-y, grappe à grappe, un raisin velouté,
L'amande souvent double et la grenade unique.

Amis, que ces beaux fruits que toucheront vos mains
Rappellent à vos cœurs des jeux déjà lointains!
Fut-il de plus doux fruit que ma bouche vivante?

Et moi, je sourirai sous l'émail précieux
Et que décore la banderole où vos yeux
Liront qu'Alda fut belle et qu'Alda fut galante.

LE SURNOM

Francisco Maurocenio, Peloponnesiaco, adhuc viventi.
(Inscription au monument du doge Francisco Morosini, dit le Peloponnèsiaque.)

Ce fut « vivant encor » que Venise à ta gloire
Vota l'honneur du bronze et voulut, ô guerrier
Dont le bras lui conquit la terre du laurier,
Qu'à ton nom s'ajoutât le nom de ta victoire.

Afin de ne pas être ingrate à ta mémoire
Et sachant l'homme enclin à trop vite oublier,
Pendant que durait l'œuvre et vivait l'ouvrier,
Elle a payé sa dette et devancé l'Histoire.

C'est pourquoi, Francesco Morosini, tes yeux
T'ont pu voir dans l'airain civique, glorieux,
Tel que contre le Turc tu commandais l'attaque,

Et que, sur ta galère à quadruple fanal,
Doge au noble surnom, Peloponnèsiaque,
Tu serrais à ton poing le lourd bâton ducal!

L'ADIEU

« Elle se déclara fort contente de son séjour à Venise, et quand elle en partit, nous l'accompagnâmes jusqu'à Vérone. »
(Chronique de Baldassare Aldramin.)

Que leur aurez-vous dit de la ville aux beaux noms
Qui fait Zani, de Jean, et, de Louis, Alvise,
Et dont notre mémoire à nos yeux divinise
Le prestige émouvant où nous nous enivrons?

Le marbre noblement y résonne aux talons,
Se dispose en façade et se découpe en frise
Et, d'un vol sans essor en l'air bleu qui l'irise,
Unit des ailes d'aigle à des corps de lions.

Vous avez parcouru la Ville inextricable,
Si belle en ses canaux que la lagune ensable,
Et, de tant de beauté, n'emporterez-vous pas,

Dans un long souvenir d'ardeur et de mollesse,
Ce doux regret, mêlé de désir, qu'au cœur laisse
Le charme d'un amour qu'on ne satisfait pas?

L'ABSENCE

Dans la chambre déserte, auprès de l'âtre éteint,
Où l'air silencieux a l'odeur de l'absence,
Je viens lire, l'esprit plein d'espoir et de transe,
Chaque lettre de toi qu'apporte le matin;

Le timbre qui la marque est d'un pays lointain.
Mais que me font le temps, l'espace et la distance?
Le papier parle, rit, soupire, pleure, pense;
Un fantôme s'esquisse au miroir incertain.

O miracle! Le feu sous la cendre vermeille
Renaît; la flamme luit, palpite, se réveille.
Il me semble t'entendre et que je te revois,

Car, par un cher prestige où mon cœur s'émerveille,
La lettre, le miroir, me rendent à la fois
L'écho de ton image et l'ombre de ta voix.

LE CLOITRE

Jadis, quelque rustique et pieux jardinier,
Bêche en main, au soleil inclinant sa tonsure,
A décoré de fleurs et planté de verdure
Ce doux jardin qu'enclôt le cloître familier.

Depuis, enguirlandant l'arcade et le pilier,
A l'abri du vent brusque et de la bise dure,
Du parterre natal jusques à la voussure,
A grimpé le lierre et grandi le rosier.

Mon amour est pareil au jardin de ce cloître
Solitaire où le temps, qui détruit tout, fait croître
Plus vivace la fleur et plus fort le rameau,

Car, à chaque printemps, je vois ma vie éclose,
En son même parfum éternel et nouveau,
Au rosier plus nombreux, d'une plus haute rose.

HENRI DE RÉGNIER.

LA
LIQUIDATION DES CONGRÉGATIONS

I

Le Milliard des Congrégations! Le mot fut lancé en 1900, et voici qu'un peu oublié, il reprend aujourd'hui une force nouvelle. Seulement, il n'a plus le même sens. C'était en 1900 comme un appât jeté aux appétits de la foule, un mot plein de promesses, et qui enfermait l'espoir des retraites ouvrières. Il est ironique désormais, lourd de menaces, gros de colères. Et ceux qui s'en sont le plus servis naguère voudraient bien aujourd'hui qu'il n'eût jamais été prononcé. Il est remarquable au surplus que, dupée par la magie d'un mot, l'opinion publique se soit longtemps désintéressée d'un événement aussi grave dans l'histoire du pays que la fin, la ruine de toutes les congrégations. Lors du vote de la loi, en 1901, les souffrances qui se préparaient pour les individus, aussi bien que les excès qui se consommaient au préjudice du Droit, étaient restés pour l'opinion imprécis et lointains. Ensuite, l'exécution commença; de gré ou de force les couvens furent ouverts; religieux et religieuses se trouvèrent comme précipités dans la vie du siècle; autour des bâtimens vides et clos s'engagea une lutte judiciaire sans précédens. Mais il sembla que tout ce mouvement s'enveloppait d'un brouillard qui en masquait l'ampleur, qui en voilait le détail. Par instans, il est vrai, les plus indifférens paraissaient soupçonner qu'un événement exceptionnel, juridique, moral, économique, social, était en train de s'accomplir. Mais, à peine

fixée, l'attention se détournait. Elle est aujourd'hui, dans le Parlement, dans la Presse, dans le public, excitée de nouveau. Elle l'est par l'aventure fantastique du milliard, et le Sénat là-dessus a manifesté énergiquement sa volonté d'y voir clair. C'est à coup sûr le moment de voir aussi ce que fut l'exécution des deux lois qui frappèrent successivement, en 1901 les congrégations non autorisées, puis, en 1904, les congrégations enseignantes.

Les congrégations, on l'a dit avec raison, furent des victimes de l'Affaire. En 1899, la loi de dessaisissement venait d'être votée. Waldeck-Rousseau, qui l'avait combattue au Sénat, s'en montrait non pas seulement irrité, mais exaspéré. Au Palais, dans les embrasures de la Galerie marchande, dans le vestibule de la première Chambre de la Cour où il causait volontiers en fumant durant les suspensions, il parlait de la bataille alors si violente avec une amertume plus froide que d'ordinaire. Il dit un jour à un de ses confrères, curieux de son opinion : « Il faut s'attendre à tout, puisque ce sont les Jésuites qui inspirent et mènent cette campagne ! » En cette forme, l'affirmation paraissait comporter des réserves. Il répondit simplement : « Regardez autour de vous ; entre tous ceux qui luttent contre la revision, vous reconnaîtrez le lien d'un même esprit, de leur esprit à eux. » Il parlait avec une telle conviction qu'il était inutile d'insister. « D'ailleurs, ajouta-t-il, outre le rôle néfaste que ces gens-là jouent à cette heure, les dangers de l'envahissement congréganiste sont tels aujourd'hui, et l'extension de la mainmorte immobilière si formidable, qu'un gouvernement soucieux de gouverner ne devrait pas avoir de plus pressant souci que de régler le sort et la condition juridique des congrégations. — Régler ? comment l'entendez-vous ? — D'une part, assurer par le seul moyen efficace, c'est-à-dire par la dispersion des biens, la dispersion des congrégations politiques qui sont un danger pour la République ; d'autre part, établir un statut qui permettra de donner aux congrégations exclusivement religieuses une existence légale, au lieu de la vie juridique incertaine qu'elles ont à présent. » Quelques mois plus tard, Waldeck-Rousseau était président du Conseil. Le 14 octobre 1900, il lançait dans le discours de Toulouse le mot du milliard. En 1901, il faisait voter la loi sur les congrégations. Si j'ai cité les propos qu'il tenait en 1899, dans une conversation familière du Palais, c'est qu'on peut y trouver

à la fois les raisons qui le décidèrent à présenter sa loi et le caractère qu'il entendait lui donner. La crainte de la mainmorte était en lui une raison ancienne et traditionnelle d'agir contre les congrégations, et du même ordre apparaît son souci de juriste, de substituer à leur situation de fait un statut légal. La conviction que les Jésuites avaient mené l'Affaire fut la raison prochaine et décisive. Quant aux desseins qu'il annonçait, la loi de 1901 en assure d'abord la première partie ; elle assure la dispersion des personnes par « le seul moyen efficace, » la dispersion des biens ; c'est une loi de défiance et de haine. Mais, en même temps, elle offre un statut aux congrégations qui se seront fait autoriser. C'est bien ainsi l'idée tout entière qui semble avoir pris forme.

Il restait cependant, pour que la loi à son tour vécût tout entière, telle qu'il l'avait voulue, une œuvre essentielle à accomplir. Il y avait un devoir d'honneur, de dignité, de conscience, à examiner en toute impartialité les demandes d'autorisation que, sur la foi des promesses législatives, la plupart des congrégations s'étaient empressées de déposer. Mais déjà Waldeck-Rousseau avait quitté le pouvoir. Croyait-il alors, comme on l'a dit, qu'avant six mois il y serait rappelé ? Eut-il au contraire une défaillance, après les élections de 1902, en face d'une Chambre qu'il ne se sentait pas sûr de gouverner ?... On sait ce qui advint. M. Combes succéda à Waldeck-Rousseau et fit rejeter en bloc toutes les demandes. La loi demeura sans doute entière, mais inerte et comme morte dans sa seconde partie, celle du statut, vivante seulement dans la première, celle qui frappait les congrégations par la dispersion de leur patrimoine. Un tel résultat pèse lourdement sur la mémoire de Waldeck-Rousseau. Pour approcher de l'équité, ou seulement de l'équilibre, sa loi aurait dû être appliquée dans l'une et l'autre de ses parties : or, elle était ainsi faite que l'une pouvait être appliquée sans l'autre ; c'est dire qu'il n'aurait dû laisser à personne, à M. Combes moins qu'à quiconque, le soin de cette application.

Après le vote de la Chambre en 1903, la loi n'est donc plus qu'une loi contre les congrégations. Ce n'est pas ici le lieu de revenir, pour en montrer la rigueur et l'abus, sur telles de ses dispositions. Il suffira de rappeler ses caractères essentiels.

La congrégation est inexistante : elle n'est pas, elle n'a jamais été propriétaire des biens sur lesquels elle exerce le droit

de propriété. Tout ce qu'elle a fait est nul. Bien plus, sont également nuls comme étant faits par elle, sous le couvert de prête-noms, les actes de certaines personnes, à savoir le congréganiste, la société composée en tout ou en partie de congréganistes, le « propriétaire de tout immeuble occupé par la congrégation, après que celle-ci aura été déclarée illicite. » Toutefois, contre la présomption de la loi ces personnes sont admises à prouver qu'elles ont agi pour elles-mêmes et non pour la congrégation. Rien de plus dur que ces principes et ces règles. La congrégation est recherchée, atteinte, frappée avec la plus extrême rigueur. Rien de ce qu'elle a fait ou de ce qu'on a fait pour elle ne peut subsister. En fin de compte, l'État met la main sur son patrimoine. La liquidation achevée, l'actif net est en effet réparti entre les ayans droit, ce qui signifie simplement que l'État s'en empare comme d'un bien sans maître.

Mais si la congrégation est ainsi anéantie et dépossédée, en revanche, les droits individuels sont relativement respectés, chez les congréganistes, chez les donateurs et les héritiers des testateurs, chez les créanciers. Aux congréganistes devaient être restitués, d'une part, « les biens et valeurs... leur appartenant antérieurement à leur entrée dans la congrégation, » d'autre part les successions *ab intestat*, les donations et les legs qu'ils avaient recueillis depuis : une seule réserve concernait les dons et les legs ; s'ils étaient faits autrement qu'en ligne directe, le congréganiste devait prouver qu'il n'avait pas été le prête-nom de la congrégation. — Aux tiers, donateurs et héritiers de testateurs, était reconnu le droit de revendiquer dans les six mois les biens et valeurs par eux donnés ou légués. L'ensemble des biens détenus par la congrégation se trouvait ainsi réduit à ceux qui ne pouvaient être réclamés ni par les congréganistes, ni par les tiers. — Restait le passif. Durant la longue période où elles avaient joui de la tolérance du gouvernement, les congrégations, nulles en droit, avaient existé en fait : elles avaient contracté ; elles avaient des dettes sans doute. Ces dettes devaient être payées. — Enfin, grâce à un amendement de M. Trarieux, il était prévu que des pensions alimentaires pourraient être accordées à des congréganistes indigens.

De toutes ces règles, spéciales à la congrégation, spéciales aux tiers, résultaient un ensemble de mesures qui constituaient la tâche d'exécution du liquidateur. Tout d'abord, le tribunal nom-

mait ce liquidateur; donc, pas de liquidation amiable; la liquidation était toujours et nécessairement judiciaire. Une fois nommé, le liquidateur avait à accomplir quatre séries d'opérations. Il prenait possession des biens « détenus » par la congrégation. Il discutait les réclamations des personnes présumées prête-noms qui voulaient combattre cette présomption. Il provoquait les revendications individuelles des congréganistes, des donateurs et des héritiers des testateurs. Il vendait en justice les immeubles non revendiqués, et sur le produit de ces ventes ainsi que sur les valeurs mobilières, le tout déposé à la Caisse des Dépôts et Consignations, il prélevait les sommes nécessaires pour payer les dettes. Quant aux allocations en capital ou en rentes viagères, attribuées aux congréganistes indigens, les demandes étaient instruites par voie administrative, et les sommes allouées payables sur les fonds en dépôt à la Caisse.

Stricte envers la congrégation elle-même, respectueuse envers les individus, congréganistes ou autres, la liquidation devait poursuivre un double but, assurer suivant la volonté formelle du législateur la dispersion du patrimoine de la congrégation, assurer en même temps par la restitution des biens apportés, donnés ou légués, et par le paiement des créanciers, la garantie des droits individuels auxquels la loi de 1901 ne touchait pas. Ainsi exécutée, la loi de 1901 n'en demeurait pas moins, par la manœuvre de M. Combes, une loi excessive et violente; mais excès et violences étaient, si l'on peut dire, limités d'avance et quant à leur sphère d'action, et quant à leur but : dépasser ces limites, exécuter non pas seulement contre la congrégation, mais contre les tiers, poursuivre, vexer, inquiéter, sous prétexte de congrégation, tous ceux que la loi elle-même avait mis hors de page, en un mot, de cette loi d'exception faire une loi générale, c'était bien, semble-t-il, l'abus dont les liquidateurs devaient se garder. C'est précisément l'abus qu'ils n'ont cessé de commettre.

II

La loi entre en vigueur. Partout, des jugemens ont nommé des liquidateurs aux congrégations non autorisées, et partout ces liquidateurs doivent se mettre en possession des biens détenus, ce qui comporte l'apposition des scellés, l'inventaire, la remise

des clefs. Tout de suite on va savoir comment la loi sera exécutée. Elle ne parle en effet que de biens « détenus » par la congrégation, — par elle-même ou ses prête-noms; — et si le liquidateur a le devoir et le droit d'appréhender ces biens en dépossédant ceux qui les détiennent, c'est uniquement quand il trouve en face de lui, comme détenteurs, soit la congrégation elle-même, soit ces personnes interposées que sont ou le congréganiste ou la Société composée, même en partie, de congréganistes. Dans tout autre cas, toute mesure de dépossession lui est interdite.

Or, que se passe-t-il? Le liquidateur consulte le tableau dressé par l'administration des Contributions directes et l'Annuaire du Clergé français. Il y voit que la congrégation possède des établissemens dans tels départemens, dans telles communes. Il se présente ou fait présenter un mandataire. Ce sont par exemple des Carmélites. Les religieuses protestent, et sur leur protestation on va en référé devant le président du Tribunal. Là il apparaît que les religieuses ont acheté leurs immeubles en se donnant comme religieuses et pour le compte de la congrégation. Pas de doute que le liquidateur ne soit en présence de biens « détenus » par la congrégation et qu'il n'ait le droit de les appréhender. — Voici un autre cas. Le liquidateur des Jésuites se présente à Cannes, à l'établissement de la rue de Fréjus. Même résistance, même procédure de référé. Le propriétaire, cette fois, est un prêtre, l'abbé F... Mais l'abbé F... est jésuite. La loi l'a présumé personne interposée au profit de la congrégation. Pas de doute encore que le liquidateur ne soit dans son droit, dans son rôle en prenant possession, sauf à l'abbé F... à former contre lui une action en revendication et à la justifier en prouvant qu'il est propriétaire, qu'il a acquis l'immeuble en son nom personnel. — Voici enfin un troisième cas. Le liquidateur des clercs de Saint-Viateur se présente à Peyrusse, dans une école privée qui était desservie par ces religieux. Le propriétaire ici est une dame B..., dont l'acte d'acquisition est de 1892. Il n'y a ni congrégation, ni personne interposée, et le liquidateur, le premier, reconnaît la sincérité de l'acte authentique de 1892. Cependant il prétend avoir le droit, de par son titre, de se mettre en possession... De même, dans des conditions à peu près pareilles, le liquidateur des frères de la Sainte-Famille de Belley trouve un prêtre, l'abbé S..., qui n'a jamais été congréganiste,

et qui prouve qu'ayant acheté de ses deniers des immeubles, il les a loués au supérieur général des frères. Le liquidateur cependant prétend appréhender les immeubles. Car ici, comme dans le cas de la dame B.., la congrégation *occupait matériellement* les lieux, lors de la promulgation de la loi; donc, disent les liquidateurs, la congrégation *détenait* ces biens.

On voit jusqu'où se portait, tout de suite, la rigueur de l'exécution. La dame B..., l'abbé S..., — ce ne sont, bien entendu, que des exemples qui se multiplient par centaines, — étaient propriétaires en vertu de titres réguliers : ils n'étaient point de ces personnes que la loi présume interposées; leurs biens devaient donc rester hors de la liquidation. Cependant, le liquidateur prétend s'en emparer. Pourquoi? parce que ces biens ont été matériellement *occupés* par la congrégation, et que, d'après le liquidateur, *occupation* matérielle signifie *détention*, et que les biens *occupés* sont des biens *détenus*.

Il est inutile de faire ressortir la dureté de cette interprétation et son étroitesse. Les titres de propriété, les contrats anciens, sont tenus pour inexistans, et la vieille maxime « Foi est due aux titres » n'a plus de sens. Le fait matériel est regardé en lui-même, et ne vaut que par lui-même, sans qu'on se donne la peine d'en rechercher la signification juridique. Le liquidateur n'ignore point assurément que, dans la vie courante et dans les rapports du droit commun, il ne suffit pas d'occuper une maison pour en être propriétaire, et qu'on n'a jamais dit du locataire qu'il « détenait » l'immeuble loué. Mais le droit commun est écarté : la loi de 1901 a tout changé. Du moins que dit-elle, cette loi? Et puisqu'elle a parlé de biens *détenus*, que trouve-t-on dans les discussions de la Chambre et du Sénat qui fixe l'étendue de ce mot conformément aux prétentions des liquidateurs? Est-ce le fait matériel de l'occupation que ministre, rapporteurs, députés et sénateurs ont eu en vue? Quand ils ont décidé que la liquidation, avec toutes ses conséquences, porterait sur les biens détenus, ont-ils entendu qu'il suffirait que la congrégation fût installée dans une maison au jour de la promulgation de la loi? Là-dessus les travaux préparatoires sont aussi nets que possible. Ce n'est pas l'occupation matérielle, c'est la propriété seule qui a toujours été en question, et quand on a parlé de biens détenus, ce fut toujours avec cette précision : « les biens que la congrégation détenait comme le ferait un pro-

priétaire. » Dans la séance du 27 mars 1901, M. Zevaës présenta un amendement qui proposait de mettre sous séquestre, notamment : « tous les biens *occupés* par les congrégations religieuses à titre de locataires ou autrement. » L'amendement fut repoussé : la Chambre s'en tint à l'idée de propriété. C'est cette idée qu'on retrouve sans cesse dans le rapport et les discours de M. Trouillot à la Chambre, que M. Vallé, rapporteur au Sénat, reprend à son tour. La liquidation ne comprend que les biens dont la congrégation serait propriétaire si, au lieu d'être nulle, elle existait.

La loi parlait donc un langage clair. Quand la Cour de cassation, après référés, appels d'ordonnances, pourvoi contre les arrêts, eut enfin à se prononcer, elle parla le même langage.

« Attendu, dit-elle, que, dans le cas où il y a litige sur le point de savoir si un bien doit être considéré comme ayant été *détenu* par la congrégation, au sens de la loi du 1er juillet 1901, c'est-à-dire *s'il était au nombre des biens dont la congrégation, par interposition de personnes, jouissait ou disposait de la même manière que si elle en eût été légalement propriétaire*, le juge des référés, incompétent pour apprécier la validité des titres produits par des tiers étrangers à la congrégation qui, réguliers et sérieux en apparence, tendraient à faire exclure le bien de la masse à liquider, doit se borner à renvoyer les parties à se pourvoir au principal ; mais qu'il lui appartient en même temps, et en attendant la solution du litige sur le fond, de prescrire toutes mesures propres à concilier provisoirement l'exercice des droits respectivement invoqués par les parties, c'est-à-dire la jouissance des tiers conforme à leurs titres et la prise de possession à laquelle le liquidateur prétend en vertu du jugement qui l'a nommé ; — attendu qu'il rentre en conséquence dans son office d'ordonner les mesures telles que descriptions des lieux, inventaires ou autres analogues, de nature à déterminer la consistance du bien et à en assurer la conservation sans nuire à la jouissance du tiers ; que c'est ensuite au liquidateur qu'incombe la charge d'attaquer devant les juges du fond la validité des titres de propriété qui lui sont opposés et de faire décider si le bien doit être effectivement compris dans la masse à liquider. »

La Cour suprême donnait dans les meilleurs termes la ligne de conduite à suivre. Quand le liquidateur se trouve en présence, non de la congrégation ou d'une personne interposée, mais

d'un tiers, propriétaire régulier en apparence, il doit se borner à des mesures conservatoires, qui respectent la jouissance de ce tiers; donc ni scellés, ni remise des clefs, rien qu'une description de lieux pour les immeubles, un inventaire pour les meubles. Ensuite, c'est au liquidateur, s'il croit les apparences trompeuses et que le tiers n'est propriétaire que pour la congrégation, à l'attaquer en justice et à faire décider que le bien est en réalité *bien détenu*.

Cet arrêt, si net et si ferme, n'a eu qu'un tort, c'est d'être rendu le 20 décembre 1905. A cette date, depuis longtemps le mal était fait. Les liquidateurs avaient prétendu déposséder tous les tiers propriétaires de biens simplement « occupés; » et leur prétention avait trouvé auprès des juges de référés, et auprès de certaines Cours, un accueil favorable. Un trouble grave avait été causé à la propriété, et une première fournée de procès, procès inutiles et qui n'auraient jamais dû naître, était sortie de cette interprétation abusive de la loi contre des citoyens.

Malheureusement, ce premier abus en entraîna tout de suite un autre : après les procès sur la prise de possession, vinrent aussitôt les procès sur la propriété. Les tiers, dépossédés, ayant subi les scellés, ayant dû remettre les clefs, ne pouvaient cependant pas se laisser dépouiller de leurs biens. Partout donc, ils assignèrent les liquidateurs en revendication : ils réclamèrent ce qui leur appartenait, en vertu des titres les plus réguliers, ce qui n'avait jamais cessé de leur appartenir. C'était le renversement des rôles. Dans une application régulière de la loi, le liquidateur, respectueux, comme cette loi, des droits des tiers, aurait pris des mesures conservatoires, puis aurait attaqué les titres qui lui paraissaient suspects. Cette procédure, outre qu'elle était encore une fois la seule régulière, avait de multiples avantages: elle laissait les tiers paisibles dans leur jouissance; elle leur donnait, dans les procès sur les titres, le rôle de défendeurs qui est le meilleur; enfin elle obligeait le liquidateur, avant d'engager ces procès, à examiner les titres, à reconnaître le plus souvent leur sincérité, en un mot à faire un choix, et le nombre des procès se serait réduit certainement à un petit nombre. C'était la vérité juridique; c'était l'intérêt de tous ces citoyens étrangers aux congrégations; c'était l'équité même. Il a été procédé au rebours de ces raisons. Dépossédés d'abord de leurs biens, les tiers ont dû bon gré mal gré prendre le rôle de demandeurs

en revendication de leur propriété, et c'est partout que ces procès en revendication se sont engagés. Quand le garde des Sceaux, dans son rapport, fait valoir que les liquidateurs n'ont pas provoqué les procès, puisqu'ils y ont été défendeurs, il joue sur les mots. C'est l'erreur initiale des liquidateurs et la prise de possession de tous les biens *occupés* qui ont à la fois provoqué les procès en revendication et donné aux liquidateurs le rôle défensif qu'ils n'auraient point dû avoir.

Ainsi, de prime abord, la distinction essentielle de la loi entre la congrégation et les tiers est méconnue. Ces derniers subissent tout de suite les rigueurs réservées à la congrégation seule.

III

La loi faisait au congréganiste une situation nette. Elle le considérait tour à tour comme congréganiste et comme individu. Comme congréganiste, il était suspect : sur tous ses actes pesait la présomption qu'il les avait accomplis pour la congrégation; ainsi les dons et legs qu'il avait reçus autrement qu'en ligne directe depuis son entrée dans la congrégation, et de même les achats, ventes, échanges, etc. qu'il avait consentis étaient frappés de nullité, comme si la congrégation elle-même en avait été l'auteur, sauf son droit de prouver qu'il avait reçu personnellement dons et legs, qu'il avait acheté, vendu, etc. pour son propre compte. Au contraire, comme individu, le congréganiste, on l'a vu, pouvait reprendre tous ses biens personnels, c'est-à-dire ceux qu'il possédait avant son entrée dans la congrégation, et ceux qu'il avait recueillis depuis, soit par succession *ab intestat*, soit par donation ou legs en ligne directe.

Pour les biens apportés par le congréganiste, les successions *ab intestat*, les dons et legs en ligne directe, la loi disait qu'ils seraient « restitués. » Et il ne semblait pas qu'il dût y avoir ni lenteurs, ni difficultés. Le congréganiste justifiait-il, soit pour un immeuble, soit pour des valeurs mobilières, soit pour une somme d'argent, qu'il en était propriétaire avant son entrée dans la congrégation et qu'à ce moment, il en avait fait apport? Prouvait-il de la même manière qu'il en avait hérité depuis, ou qu'il en avait été gratifié par dons ou legs de ses parens, de ses

grands-parens? Telle était l'unique condition de la loi. Tel devait être par suite l'unique souci du liquidateur. Or la jurisprudence révèle qu'aux solutions simples et rapides ainsi prescrites, on a préféré la résistance fondée sur des subtilités juridiques que n'autorisaient ni le texte, ni les travaux préparatoires. Le congréganiste a fait sa preuve; il a bien apporté, reçu par succession, ou par dons et legs en ligne directe; mais c'est une somme d'argent, ce sont des valeurs mobilières qui ne se retrouvent pas en nature dans l'actif de la liquidation. Le liquidateur résiste : « La loi, dit-il, a parlé de restitution, de revendication : elle a donc entendu que le bien devait se retrouver en nature : s'il en est autrement, la liquidation ne peut pas *restituer*, et le congréganiste ne peut pas *revendiquer*. »

Ici, comme pour les biens détenus, puisque la loi paraissait obscure, il fallait chercher dans les travaux préparatoires la pensée vraie de ceux qui l'ont faite. Devant la Chambre, M. Beauregard, dans la séance du 27 mars 1901, avait précisément posé cette question : « Le bien revendiqué doit-il se retrouver en nature? » Et il avait répondu : « Je ne veux pas le croire, ce serait une énormité. » Il ajoutait : « Il faut nous dire si, comme je le pense, vous permettez la reprise d'une valeur équivalente. » M. Trouillot, rapporteur, ainsi interpellé, s'était expliqué fort nettement : refuser une restitution, parce que le bien ne se retrouverait pas en nature... « ai-je vraiment besoin de dire que rien dans notre texte n'autoriserait une semblable interprétation? Le mot même *valeurs* que nous employons dissipe toute équivoque. » Et dans son ouvrage, en collaboration avec M. Chapsal, sur la loi de 1901, M. Trouillot écrivait dans le même sens : « Lorsque les biens ne se retrouvent pas en nature, il va de soi que les anciens congréganistes pourront reprendre leur équivalent en argent... » Le texte le plus simple et le plus clair, les commentaires les plus précis des auteurs mêmes de la loi, rien ne compte. C'était une « énormité, » « rien n'autorisait » cette interprétation. On passe outre. Il faut plaider, plaider jusqu'en cassation. La Cour suprême décide une fois de plus que la loi a été méconnue par les liquidateurs : la loi a donné au congréganiste le droit de reprendre certains biens, mais elle n'a dit nulle part que ces biens devaient se retrouver en nature : s'ils ne se retrouvent pas, le congréganiste en recevra la valeur... N'était-il pas possible, ici encore, d'exécuter la loi sans y rien

ajouter, et de tels procès ne furent-ils pas aussi vexatoires qu'inutiles?

Pour la même catégorie de biens, cet esprit de rigueur étroite qui dénature la loi s'est exercé, d'une autre manière, aux dépens du congréganiste. Il avait droit ici à la restitution. Aucune présomption ne pesait sur lui. Relativement à ces biens, la loi le considérait comme un citoyen. La loi, oui, mais non le liquidateur, qui ne cesse de voir en lui le congréganiste, le prête-nom de la congrégation. D'étranges procès résultent de cette confusion. Voici une circonstance fréquente: un religieux, une religieuse, appartenant à une famille riche, d'humeur sans doute indépendante et autoritaire, passent quelque temps dans une congrégation, puis obtiennent des pouvoirs ecclésiastiques de quitter leur ordre, soit pour entrer dans un autre, soit pour en fonder un nouveau dont il arrive qu'ils deviennent les supérieurs. C'est leur fortune qui a servi à cette fondation ou qu'ils ont apportée dans leur nouvelle congrégation. De toute évidence, ils en étaient propriétaires avant leur entrée : ils ont donc droit à la restitution. On la leur conteste, on la leur refuse : on plaide contre eux tous moyens. Mme D..., ayant ainsi quitté la congrégation des dominicaines de P... pour en fonder une autre, se voit opposer que sa fortune personnelle appartient à l'un ou à l'autre de ces ordres. Il faut une décision de justice pour répondre que Mme D... n'a pas été le prête-nom du premier, puisqu'elle lui a retiré ses biens, et qu'elle ne l'est pas non plus du second, puisque la loi elle-même reconnaît au congréganiste la propriété de ses apports... L'abbé M... quitte la congrégation des Pères du Saint-Sacrement, en 1888, pour entrer, en 1891, dans celle des Bernardins. En 1889, il acquiert le pavillon du Pont-Colbert où il fait d'importans travaux; pour le prix d'achat et les travaux, sa mère lui ouvre un crédit de 500 000 francs. Aujourd'hui, il réclame la restitution de son immeuble : c'était un apport. Que lui répond-on? D'abord qu'il a été en 1889 personne interposée de la congrégation. « Mais en 1889, je ne faisais partie d'aucun ordre : j'étais un citoyen : j'en garde tous les droits; la loi le dit. » Eh bien! ils étaient, lui et sa mère, personnes *interposées d'un inconnu présumé incapable*... Il faut qu'une Cour d'appel entende soutenir cette prétention. Il est vrai que cela se passe à Nîmes. La Cour répond que « cette assertion ne constitue qu'une hypothèse gratuite qui n'est assortie d'aucun

semblant de justification. » Dès lors que ce n'est plus la loi elle-même qu'on exécute, mais, sous prétexte de la loi, une entreprise systématique de spoliation, à l'encontre de tous ceux qui touchent ou ont touché à la congrégation, il n'est point de limites à l'arbitraire ou à la fantaisie juridique, la pire de toutes. Avant tout, on résiste, on plaide.

Si tous les congréganistes n'avaient pas la fortune de l'abbé D..., un très grand nombre, en entrant dans leur ordre, avaient dû fournir ce qu'on appelle l'aumône ou la dot moniale. Les congrégations dissoutes, ils en ont demandé la restitution. Ces dots ne rentraient pas dans la catégorie des biens personnels, et la loi de 1901 n'en disait rien. Mais le droit commun avait fixé leur caractère qui est des plus simples : le congréganiste a passé avec la congrégation un de ces contrats, que la langue du droit définit « synallagmatiques » et « à titre onéreux, » c'est-à-dire où les deux parties prennent des engagemens réciproques, et où l'engagement de l'une est le prix de celui de l'autre. Le congréganiste apportait sa dot; en retour, la congrégation promettait, le temps qu'il vivrait, de subvenir à ses besoins. Or, un tel contrat comporte cette naturelle conséquence, que si l'une des parties vient à rompre son engagement, l'autre se trouve du même coup déliée; si la subvention n'est plus fournie, l'argent versé dont elle était le prix doit être rendu. Ce sont des principes élémentaires du droit commun, et qui s'appliquent journellement. Il suffisait de les appliquer à ce contrat du congréganiste avec la congrégation, qui n'a d'ailleurs en soi rien de religieux et qu'on rencontre fréquemment entre particuliers sous le nom de « bail à nourriture. » Du moment que la congrégation, anéantie, ne pouvait plus subvenir aux besoins du congréganiste, le contrat était résolu, et la somme versée devait être rendue. Il fallait rendre la dot moniale. Mais cette solution parut trop simple, et l'exécution de la loi était comprise de telle manière, on l'a vu pour les biens personnels, qu'une restitution à des congréganistes semblait exorbitante. Encore une fois, ce fut la lutte; ce furent les procès à tous les degrés de juridiction. Au congréganiste qui réclamait pour lui-même, en vertu du droit commun, le remboursement de sa dot moniale, on répondit que la loi avait exclu une telle restitution : car en lui accordant sur l'actif net une pension, elle décidait qu'il n'aurait pas d'autre droit. Ce système fut accueilli par la Cour d'Agen;

mais toutes les autres cours, Nancy, Riom, Dijon, le repoussèrent. Le texte de la loi sur les pensions indique clairement que ce sont des pensions *alimentaires*, des secours aux congréganistes indigens, qui n'ont donc rien à voir avec l'application du droit commun, la résolution du bail à nourriture, la restitution d'un prix d'entretien dont la contre-partie n'est plus fournie. Les travaux préparatoires d'ailleurs sont en ce sens ; M. Trarieux, à qui on doit le paragraphe relatif aux pensions, a dit, en termes aussi nets que possible, qu'il voulait aider les congréganistes dont les moyens d'existence ne seraient pas assurés (1). Après les Cours d'appel, la Cour de cassation s'est prononcée à son tour pour le droit commun, pour la restitution des dots moniales. Son premier arrêt en ce sens est du 13 mars 1907.

Ainsi, toutes les fois que le congréganiste se présente à la liquidation comme citoyen, comme particulier, soit pour réclamer les droits que la loi de 1901 lui a reconnus formellement en cette qualité, soit pour faire valoir ceux qu'il tient de la loi commune, il se heurte à une résistance obstinée. Il faut qu'il plaide pour ses biens personnels, apports, succession, dons ou legs en ligne directe, qu'il plaide pour sa dot moniale ; et jusqu'en cassation, c'est-à-dire avec les lenteurs et les frais que comporte cette procédure. Est-ce là l'exécution régulière, intelligente, raisonnable des lois de 1901 et de 1904 ? Évidemment non. Ici, outre la confusion initiale entre la congrégation et les individus, outre l'erreur inexcusable de traiter ceux-ci avec la rigueur réservée à celle-là, il apparaît que les liquidateurs ont été guidés par un souci singulier.

Au lieu de disperser le patrimoine des congrégations, ils semblent n'avoir eu d'autre désir que de le maintenir intact. C'est qu'en effet si la loi prescrit, pour anéantir les congrégations, la dispersion de leurs biens, elle dispose ensuite que l'actif net sera réparti entre les ayans droit, c'est-à-dire que, faute d'ayans droit, il appartiendra à l'État. Défendre les biens contre toute revendication, accroître autant que possible l'actif net, c'était donc grossir le profit de l'« ayant droit. » Les liquidateurs s'y sont employés de leur mieux. Cette idée leur est-elle venue d'elle-même ? La leur a-t-on suggérée ? Il serait intéressant d'en-

(1) De même, le règlement d'administration publique du 17 juin 1905, qui suivit la loi du 7 juillet 1904, précisa que les pensions n'ont d'autre raison que l'indigence des bénéficiaires.

tendre à ce sujet les explications de M. Combes qui était président du Conseil quand les liquidations furent mises en train. En tout cas, ce dessein de diminuer aussi peu que possible le patrimoine des congrégations explique seul la résistance aux réclamations les plus légitimes. Ce n'est plus la loi, c'est encore moins le droit commun qui règlent l'exécution. C'est le désir de garder l'argent. C'est avec ce désir qu'on interprète les textes, sans souci des travaux préparatoires et en usant d'une subtilité abstraite qui évoque le souvenir des pires légistes. Cette manière s'est révélée à l'encontre du congréganiste. Mais c'est contre les créanciers de la congrégation qu'elle est apparue dans toute son expansion et qu'elle a donné tous ses effets.

IV

Quand le vote de la Chambre, au commencement de 1903, frappa de mort les congrégations, elles vivaient une existence illégale, mais connue et tolérée.

Quelques-unes, les plus habiles, méfiantes depuis longtemps, n'avaient rien à elles, ne possédaient rien ni par elles-mêmes, ni par des prête-noms : c'est comme locataires, comme employés de personnes ou de Sociétés entièrement laïques, que leurs membres avaient fondé des établissemens. D'autres, pour couvrir leur irrégularité, agissaient par un prête-nom qui était soit un congréganiste, soit une Société composée en tout ou en partie de congréganistes. D'autres enfin, confiantes dans cette longue tolérance qui les laissait naître, croître, essaimer, n'avaient même pas cherché à tourner la défense du Code pénal, puisque cette défense semblait oubliée par l'État ; et elles se manifestaient dans leurs actes telles qu'elles étaient, leur supérieur agissant pour elles comme dans une congrégation autorisée et régulière. Ce n'est pas une des moindres injustices de la loi de 1901 d'avoir frappé ces ordres qui ne s'étaient pas mis en garde contre elle, plus durement que ceux qui avaient de longue date manœuvré pour rester indemnes. Quoi qu'il en soit, à l'heure où la loi a été mise en mouvement, toutes ces congrégations vivaient. Elles vivaient de la vie matérielle d'abord. Religieux et religieuses devaient manger, se vêtir, se chauffer : les congrégations engageaient des dépenses chez le boulanger, le boucher, l'épicier, des dépenses de vêtement et de chauffage. Tout à coup leur vie

s'arrête. Il pouvait arriver et il est arrivé en effet qu'à ce moment certaines de ces dépenses ne fussent pas payées. Le liquidateur, en appréhendant les biens de la congrégation, trouvait tout de suite devant lui une première classe de créanciers, les fournisseurs. — La vie, pour une communauté de religieux ou de religieuses, comporte des contrats plus compliqués et plus importans. La congrégation tendait naturellement à profiter de sa force et à l'accroître en répandant hors de sa maison mère des établissemens nouveaux. Mais, pour créer ainsi des maisons filiales, il fallait de l'argent. La congrégation cherchait des capitaux, et trouvait à emprunter. Elle empruntait parfois par elle-même ou par son supérieur; et le plus souvent sous le couvert d'un prête-nom. Les sommes ainsi prêtées n'étaient pas encore remboursées au jour où la congrégation a disparu. Le liquidateur trouve ici une seconde classe de créanciers. — Il en était une troisième dont l'existence seule montre jusqu'où la tolérance du gouvernement avait porté la confiance générale. Les emprunts des congrégations étaient presque toujours destinés à des constructions. C'était une nécessité de leur développement : c'était aussi bien leur goût. Elles pouvaient donc tenter les prêteurs en leur offrant la garantie la plus sûre que connaisse le Code civil, celle d'une hypothèque sur les terrains, sur les constructions neuves. C'est sur une telle garantie que le Crédit foncier fait ses prêts. Sollicité par les personnes qui, comme propriétaires apparens, agissaient au nom de la congrégation, il n'hésita pas à avancer des sommes considérables, protégées par des hypothèques. Avec lui, des particuliers qui n'étaient spécialement ni cléricaux, ni anticléricaux, mais qui voulaient placer leur argent, estimèrent que la garantie offerte par les propriétaires apparens était bonne, et donnèrent leurs capitaux contre hypothèque Ainsi, par la nature même du patrimoine des congrégations, et par la confiance dont un établissement officiel, si difficile toujours, donna l'exemple, le prêt hypothécaire se généralisa. Et ce fut une troisième classe de créanciers, que le liquidateur trouva devant lui dès sa prise de possession.

Il était naturel et nécessaire, en face de ces créanciers, que le liquidateur procédât à une vérification des plus sévères. Pour certaines créances, la tâche pouvait être délicate. Pour la plupart, elle était simple. Il était aisé de savoir si la créance était réelle, si les marchandises ou l'argent avaient bien été four-

nis. Dans le cas du Crédit foncier, on n'en pouvait douter.

Cette besogne de vérification accomplie, avec, si l'on veut, les exigences les plus minutieuses, que restait-il à faire? Le bon sens, la bonne foi répondent qu'il restait à payer. C'est ce qu'auraient fait les liquidateurs sans doute, s'ils n'avaient eu d'autre souci que d'exécuter la loi et d'assurer la dispersion des biens. Mais ils voulaient retenir l'argent des congrégations; pour y parvenir, ils ont tenté une entreprise qui, si elle avait réussi, aurait en effet singulièrement grossi « la masse » de leur liquidation. En face de tous ces créanciers, fournisseurs, prêteurs ordinaires, prêteurs hypothécaires, ils ont tenté de faire juger que les congrégations n'avaient point, n'avaient jamais pu avoir de créanciers.

La hardiesse en soi est déjà surprenante; il semble audacieux de dire à des marchands qui ont fait des fournitures, à des prêteurs qui ont donné leur argent: « Nous avons de quoi vous payer, mais nous ne vous paierons pas. » L'audace, pourtant, dépassait de beaucoup cette mesure, car, dans la jurisprudence comme dans les travaux préparatoires et dans la loi même, les liquidateurs trouvaient cette règle d'équité qu'on pourrait dire vulgaire: « Les créanciers d'une congrégation non autorisée doivent être payés. » Dès avant la loi de 1901, la question s'était posée. En 1857, la Cour d'Orléans avait condamné le supérieur et les membres de la congrégation de Picpus, non autorisée, à restituer aux héritiers d'une demoiselle Boulnois une somme de 350000 francs qu'ils avaient reçue d'elle. Sur pourvoi, la Cour de cassation décidait le 30 décembre 1857, « qu'une communauté religieuse non autorisée, si elle n'a pas d'existence légale et si elle ne présente aucun des caractères d'une personne civile véritable, constitue cependant entre ceux qui ont concouru à sa formation une Société de fait nécessairement responsable, vis-à-vis des tiers, des engagemens par elle pris, soit que ces engagemens résultent de contrats ou de quasi-contrats, soit, à plus forte raison, qu'ils dérivent de délits ou de quasi-délits; que cette responsabilité, surtout dans ce dernier cas, est basée moins encore sur les principes du contrat de société, que sur les règles ordinaires de l'imputabilité légale et morale;... qu'autrement la communauté non autorisée... obtiendrait... des immunités à bon droit refusées aux Sociétés régulièrement organisées ou aux communautés religieuses reconnues;... qu'un privilège aussi

exorbitant blesserait également l'ordre public, la morale et la loi. » Les jurisconsultes avaient fait remarquer, à propos de cet arrêt, que l'expression « Société de fait » n'était pas exacte, car la loi ne peut accepter comme telle une Société illicite. Mais, en écartant le mot et l'idée de Société, il restait un « fait, » celui des rapports de la congrégation avec les tiers, et conformément aux principes généraux du droit, c'est ce fait que la Cour suprême consacrait avec raison. La loi de 1901 a pareillement reconnu ce fait: elle a prévu que les congrégations, si longtemps libres de vivre, avaient librement accompli les actes de la vie civile, qu'elles avaient donc un passif; et elle a prescrit que ce passif fût d'abord payé. M. Trouillot l'indiquait devant la Chambre: il parlait, dans son commentaire, des « dettes » de la congrégation. Le décret du 16 août 1901 disait: « Le liquidateur prélève sur les fonds déposés les sommes nécessaires pour *payer les dettes* et pourvoir aux frais de la liquidation. »

Équité, principes généraux du droit, jurisprudence, déclaration du rapporteur, texte de la loi, la tâche des liquidateurs était-elle d'engager une lutte contre ceux que toutes ces forces défendaient? Ils l'ont ainsi compris. Et la passion qu'ils mettaient à poursuivre la victoire n'est pas moins étonnante que le système par lequel ils s'efforcèrent de l'emporter.

Voici d'abord qui pose l'idée maîtresse : « Pour avoir obéi à *d'étroites considérations d'équité*, on a assis le crédit des congrégations, on leur a ouvert la faculté de créer un formidable passif hypothécaire qui menace aujourd'hui leur liquidation. » La Cour de cassation ainsi jugée et l'équité flétrie, c'est la logique pure qui doit faire écarter les dettes de la congrégation. Il n'importe en effet que le rapporteur de la loi et la loi même aient parlé d'un passif, si ce passif n'a pas pu naître, ainsi que le raisonnement suffit à le démontrer.

Qu'est-ce que la congrégation? En droit, c'est le néant, c'est le « non-être, » voilà ce que tout le monde reconnaît. Dès lors, la conséquence s'impose; le « non-être » ne peut pas contracter des engagemens, et ceux qui ont traité avec ce fantôme juridique ou avec les personnes qui s'interposaient devant lui, ont fait un acte nul : on leur a remis un titre, il est vrai, mais ce titre n'a pas plus de valeur contre la liquidation que s'il venait du premier venu, étranger aux biens liquidés sur lesquels ils veulent se faire payer. C'est en effet, poursuit-on, une autre aber-

ration, aussi illogique que celle qui prétend que le non-être a pu créer un droit : ces créanciers du fantôme de congrégation veulent être remboursés sur des biens qui n'appartiennent et n'ont jamais appartenu ni à la congrégation, ni aux personnes interposées. La loi de 1901 est formelle en ce sens : la congrégation, non seulement au jour de sa mise en vigueur, mais jusque dans le passé, est réputée n'avoir jamais été propriétaire, et, de même qu'elle, ses prête-noms, le congréganiste, la Société composée en tout ou en partie de congréganistes. Pareil au fantôme de congrégation, il y avait un fantôme juridique de patrimoine. En droit, les biens qu'on voyait en la possession apparente de la congrégation ou de ses prête-noms, n'étaient pas unis par ce lien de propriété qui fait que tous les biens d'un individu, d'une Société, constituent son patrimoine, offert et soumis comme tel à la garantie de ses créanciers. Ces biens restaient épars d'abord, et en outre, n'appartenant ni à la congrégation ni à ses prête-noms, ils ne pouvaient être recherchés par les prétendus créanciers qui avaient eu l'imprudence et, le plus souvent, la mauvaise foi de traiter avec le non-être : ils étaient, au regard du non-être, bien d'autrui ; suivre le système de la jurisprudence, de l'équité, de M. Trouillot, c'était en réalité payer les dettes nulles du néant juridique de la congrégation avec des biens d'autrui.

Ce système vaut, ce semble, d'être connu, ne fût-ce que pour montrer quel terrible instrument la logique, et spécialement la logique juridique, peut devenir au service d'esprits qui se ferment aux « étroites considérations d'équité. » Toutefois, à ce terme d'un raisonnement où ils pensaient avoir établi la vérité du droit pur, ces mêmes esprits ont un peu dévié vers la réalité. La réalité, c'est qu'après tout les créanciers du non-être ont donné une valeur, que quelqu'un en a profité et s'est enrichi à leurs dépens. Or une très vieille maxime proclame que « nul ne peut s'enrichir aux dépens d'autrui. » Celui qui a procuré l'enrichissement a une action pour se faire rembourser à concurrence de ce bénéfice. Cette action qui nous vient des Romains porte encore aujourd'hui le nom qu'ils lui ont donné : *De in rem verso*. Les liquidateurs la concèdent aux créanciers de la congrégation. Il n'était guère possible de la refuser, et ils y trouvent, pour le but qu'ils poursuivent, des avantages essentiels. Tout d'abord, le créancier qui veut réussir n'a pas seulement à

prouver qu'il a enrichi les biens du non-être à ses dépens; il doit établir en outre que cette masse reste enrichie quand elle parvient aux mains du liquidateur. Or si cette preuve est parfois possible, par exemple à l'architecte, aux entrepreneurs, aux ouvriers d'un bâtiment, elle est le plus souvent très difficile. Elle est notamment impossible aux fournisseurs; en quoi les biens du non-être se trouvent-ils enrichis, parce que religieux ou religieuses se sont nourris, se sont chauffés? Mais cette action a une autre et bien plus grande conséquence. Elle fait écarter du coup toutes les hypothèques : une hypothèque ne peut résulter que d'un contrat, et le non-être n'a pu passer de contrat; une hypothèque ne peut être consentie que par le propriétaire, et ni le non-être ni ses personnes interposées n'étaient propriétaires; enfin elle garantit une créance, et il n'y a pas de créance, il n'y a que l'action de l'enrichissement sans cause. Les hypothèques tombent, tandis que la plupart des prêteurs, « toujours imprudens ou de mauvaise foi, » n'arrivent pas à prouver que l'enrichissement subsiste. Ainsi la masse de la liquidation, au lieu de disparaître aux mains de ces créanciers, reste intacte aux mains des liquidateurs d'abord, puis au profit de l'État.

Ce système a échoué devant les tribunaux. Presque tous se sont inspirés de l'idée que les lois de 1901 et de 1904 étaient faites contre les congrégations, non pas contre les tiers. Statuant sur les réclamations des fournisseurs, les jugemens les admettent sans hésiter. Un de ces jugemens s'exprime ainsi : «Attendu qu'il s'agit du paiement de fournitures ayant un caractère absolument alimentaire, c'est-à-dire d'achats de farines destinées à la confection du pain indispensable à l'existence même des membres de la communanté; qu'on ne saurait dénier à ces derniers le droit de vivre et d'acheter de quoi se nourrir (ce qui ne serait même pas refusé à des étrangers résidant en France) jusqu'au moment où l'autorisation par eux demandée leur ayant été refusée, ils se verraient expulsés... » Les liquidateurs sont donc condamnés à payer les fournisseurs. Ils sont condamnés de même à payer les créanciers ordinaires. Contre les créanciers hypothécaires, la lutte se poursuit ardemment, et la Cour de cassation enfin, au mois de juillet 1907, est appelée à dire le dernier mot dans un débat qui tenait en suspens de si graves intérêts. Le procureur général se prononce nettement contre le système des liquidateurs. « La loi de 1901 n'a pas entendu faire

de mathématiques juridiques; elle a voulu tenir compte des faits acquis, de la situation qu'il nous faut dénouer en conciliant, autant qu'il se pourra, avec les règles strictes du droit les exigences non moins impérieuses de l'équité... » La Cour, rejetant le pourvoi du liquidateur contre un arrêt de Bourges, a définitivement consacré la validité des hypothèques. Les motifs? C'est simplement la bonne foi, raison supérieure à la logique, et qui, dans notre droit, a toujours obligé de respecter ceux qui pouvaient l'invoquer. La jurisprudence antérieure à la loi de 1901 la protégeait dans la personne des créanciers de congrégations non autorisées. La loi de 1901, si dure contre la congrégation elle-même, a dit à son tour qu'elle voulait la respecter. Un des principaux auteurs de cette loi l'a répété dans son livre. Elle n'a cessé, ainsi, de défendre ces personnes étrangères à la congrégation. Elle commande au juge de voir les faits tels qu'ils ont existé : une collectivité de religieux ou de religieuses jouissant en commun de certains biens, s'engageant sur ces biens à cause de leur communauté d'existence; d'autre part, les propriétaires apparens du patrimoine des congrégations vendant ou hypothéquant ce patrimoine à des tiers, qui, en retour, confians dans l'apparence, donnent leur argent. Voilà ce que la Cour suprême constate comme tout le monde l'avait pu faire. Et l'ayant constaté, elle déclare que tous les actes ainsi faits sous le couvert de la bonne foi demeurent inattaquables.

L'arrêt du 17 juillet 1907 ne laisse plus aucune incertitude sur l'issue de la lutte entreprise par les liquidateurs contre les créanciers. En ce sens, si les procès continuent, la lutte est terminée. Elle ne peut être appréciée de diverses manières. Dès l'abord, les liquidateurs répondaient aux réclamations des créanciers qu'ils ne pouvaient eux-mêmes reconnaître à l'amiable aucune créance et qu'il fallait un jugement. Était-ce exact, était-ce conforme à la loi de 1901, alors qu'ils tenaient de cette loi les pouvoirs d'un « administrateur séquestre, » et que de tels administrateurs paient les créanciers sans jugement? Il est permis de douter. Mais en admettant cette exigence, déjà vexatoire, autre chose est de discuter en justice la bonne foi d'un créancier, la quotité de sa créance, et, si le titre est régulier, si le créancier est de bonne foi, de laisser consacrer par le tribunal un droit incontestable; autre chose est de lutter contre ce droit avec un acharnement qu'un particulier mettrait à peine à défendre son

propre bien. Cela, la loi de 1901 ne le disait pas : elle disait le contraire. Ce qu'on peut conclure, la lutte finie, c'est que les liquidateurs ont agi exactement au rebours de la loi qu'ils étaient chargés d'exécuter.

V

On vient de voir ce que révèlent sur l'exécution de la loi les documens de jurisprudence : tous les tiers qu'elle avait entendu respecter, propriétaires, congréganistes en tant qu'individus, créanciers, ont été victimes de l'erreur qui consistait, au lieu de poursuivre la dispersion des biens, à assurer leur intégralité au profit de l'État : tous ont été gravement atteints dans leurs intérêts et dans leurs droits, qui sont les intérêts et les droits de tout le monde. Le rapport du garde des Sceaux est venu ajouter, à ces documens de jurisprudence, des renseignemens d'un autre ordre qui ont trait à la gestion pécuniaire des liquidateurs. Ce rapport est à coup sûr insuffisant, parce qu'il s'arrête à la fin de l'année 1906 et parce qu'il se borne à des indications générales sur les points où l'on voudrait des détails. Cependant, tel qu'il est, il donne quelques-unes des clartés dont l'opinion était le plus avide.

Tout d'abord, et c'est ce qui a le plus frappé le public, le rapport détruit à jamais la légende du Milliard. Il n'y a jamais eu de Milliard, et on eut le plus grand tort de prendre à la lettre un mot de Waldeck-Rousseau qui n'avait entendu faire qu'une évaluation théorique, qui n'avait jamais pensé et jamais dit que le patrimoine des congrégations en valeur marchande fût d'un Milliard. Cette explication ne mérite pas qu'on s'attarde à la discuter. Ce ne sont pas les congrégations qui ont parlé du milliard ; c'est, après Waldeck-Rousseau, M. Trouillot et tous les orateurs, tous les journaux du parti radical. On avoue aujourd'hui que l'affirmation était une inexactitude, la promesse une ruse : il suffit de prendre acte de ces aveux. Que reste-t-il donc? Que trouvera-t-on en fin de compte? On remarquera que la question, si l'on s'en tient à la loi de 1901, ne devrait avoir aucun intérêt. Du moment que les biens seront dispersés, il n'importe que l'actif net soit important ou médiocre. Mais le garde des Sceaux n'oublie pas que cet actif devait assurer les retraites ouvrières, et c'est pourquoi il s'excuse des faibles sommes que lui an-

noncent les liquidateurs. Ce sont de très faibles sommes. Sur l'ensemble des liquidations qui était de 677, le rapport en donne 115 comme terminées : pour celles de 1906, il y a un excédent d'actif de 550 000 francs, ce qui n'est guère; pour celles des années antérieures, il y a un excédent de passif de 350 000 francs, ce qui est beaucoup. Il restait 562 liquidations en cours. Les liquidateurs avaient pu réaliser une somme de 32 millions : mais ils en avaient gardé 14 pour l'acquit du passif, et déposé seulement 19 : encore avaient-ils presque aussitôt retiré plus de 4 millions; de telle manière que l'actif déposé à la Caisse était, à la fin de 1906, de 14 millions.

Voilà pour l'actif. Il est ce qu'il devait être, une fois les restitutions et les reprises opérées, les créanciers payés, — insignifiant. Et il caractérise suffisamment à lui seul la manœuvre qui a consisté à exciter les convoitises sur la richesse congréganiste. Mais, cet actif connu au 31 décembre 1906, il faut mettre en regard les frais qu'on a engagés pour le réaliser. Le rapport, ici, aurait fait œuvre utile en groupant, comme en a l'habitude un syndic ou un administrateur séquestre, tous ces frais, procédure, administration, etc. Les indications sont éparses. Le Trésor, comme on sait, avait avancé aux liquidateurs une somme de 8 268 232 fr. 38, dont une partie, 3 500 000 francs, est aujourd'hui remboursée. Le rapport donne l'emploi de ces avances. On y voit figurer les frais de procédure et d'inventaire, pour 1 597 442 fr. 53, et les « frais matériels » (mandataires, fournisseurs, employés, déplacement et correspondance) pour 1 123 568 fr. 34. Les honoraires d'avocats se sont élevés à 1 000 671 fr. 95. D'autre part, sur les sommes réalisées par les liquidateurs et non déposées, le rapport dit que « l'emploi de 1 667 658 fr. 71 n'a pas été précisé; » il en est de même d'une somme de 445 416 fr. 91 figurant dans les 4 millions retirés de la Caisse : sur ces quatre millions enfin, 854 143 fr. 30 ont été employés « aux frais de la liquidation. » En faisant le compte, on trouve au total, pour les frais, 6 688 901 fr. 74.

On a donc dépensé jusqu'en 1906 près de sept millions, pour avoir en argent liquide quatorze millions. Ce résultat frappe par son absurdité. La proportion changera, dit-on, avec le temps : les ventes vont se succéder, l'actif va s'élever. Mais les dépenses s'élèveront aussi. Et il reste que les frais de liquidation et de procès ont déjà coûté près de sept millions. Les frais de liquidation d'abord comptent pour quatre millions, et dans ce chiffre

ne sont même pas compris les honoraires des liquidateurs qui seront fixés par jugement, les liquidations finies. Nous nous garderions bien de retenir, en quoi que ce fût, les accusations qui ont été formulées contre l'honnêteté de certains liquidateurs. Mais ne semble-t-il pas qu'ils auraient pu restreindre toutes ces dépenses d'employés, de déplacement et de correspondance? La Commission d'enquête, éclairée par des documens plus précis que le rapport du garde des Sceaux, dira là-dessus son sentiment. Les frais de procédure et d'inventaire, les honoraires d'avocats atteignent trois millions. La somme paraît énorme. Mieux que toutes les démonstrations, elle accuse l'abus des procès. On a dit que la faute était à la loi qui imposait une liquidation judiciaire, aux congréganistes et à leurs prête-noms qui ont plaidé sans même une apparence de raison. Mais ceci n'explique pas la lutte des liquidateurs contre les propriétaires, les apporteurs ou donateurs, les créanciers. Si la loi elle-même, si l'irritation naturelle des congrégations dépouillées devaient susciter des procès, où d'ailleurs le liquidateur ne supportait que les honoraires de ses avocats, il ne fallait pas en ajouter d'autres. Là fut l'abus. Et le rapport du garde des Sceaux, pour sobre qu'il soit du détail des affaires et des frais, montre de reste, avec son chiffre de trois millions, ce qu'il en coûta de soutenir une lutte d'ailleurs si parfaitement inutile (1).

Le rapport du garde des Sceaux contient un dernier chapitre qui en est comme la conclusion ironique et attristante, c'est celui des secours à d'anciens congréganistes. Les liquidateurs, dit le rapport, se décidèrent, non sans beaucoup d'hésitation, car ils craignaient d'engager leur responsabilité, à donner soit en nature, soit en argent, quelques secours à des congréganistes âgés ou infirmes : 50, 100 francs pour la plupart, exceptionnellement 500 ou 600 francs. Après la loi de 1904, ce fut le ministre des Cultes qui accorda ces secours : il a distribué ainsi 170 445 francs à 402 personnes, soit une moyenne de 424 francs

(1) Dans tout procès, chacune des parties en cause a ses frais, et celle qui succombe doit payer à la fois les siens et ceux de l'adversaire. A cette heure, bien que condamnés aux dépens dans les instances où ils ont échoué, les liquidateurs n'ont pas payé les frais de leurs adversaires. Par conséquent, dans les sommes portées au rapport pour « frais de procédure, » il ne faut voir que les frais de procédure des liquidateurs eux-mêmes, et il faut y ajouter tous les frais de leurs adversaires qu'ils n'ont pas encore payés, mais qu'ils devront payer un jour ou l'autre.

à chacune. Enfin, les allocations sollicitées dans les termes de la loi par des congréganistes indigens n'avaient donné lieu à la fin de 1906 qu'à quatre arrêtés concernant quinze personnes; les autres attendaient.

On peut croire que ces chiffres très humbles n'ont pas été inscrits dans le rapport après les dépenses énormes d'administration et de frais de justice, ni le retard des pensions exposé après la multiplication des procédures, pour produire un contraste. Mais le contraste est si fort que M. Combes lui-même s'en est dit ému. Il est pénible pour tout le monde de penser que, dans ce pays, des millions ont été dépensés aux liquidations, tandis que des religieux et des religieuses, jetés à la rue, obtiennent à grand'peine ou même n'obtiennent point de quoi ne pas mourir de faim. A ce fait d'inhumanité on ne peut rien ajouter, car il achève de caractériser l'œuvre d'exécution. D'un mot, il est juste de dire que cette exécution a rendu pire une loi mauvaise. Contre les congrégations elle avait une libre carrière: elle n'a pas manqué de la parcourir : c'était son droit. Mais elle n'a cessé dès le premier jour de malmener les individus. Les propriétaires ont été troublés et dépossédés. Les congréganistes ont dû arracher comme par morceaux les droits que la loi leur avait donnés. Les créanciers ont été combattus avec la dernière âpreté. Pour finir, il est révélé qu'à travers cette lutte judiciaire extrêmement coûteuse, les congréganistes sont à peine secourus et que leurs pensions ne sont pas payées. Il eût suffi de beaucoup moins pour créer le malaise général qui a trouvé soudain au Sénat une expression autorisée.

On veut faire disparaître ce malaise, et cela est bien. Mais il faut pour cela deux conditions. A l'avenir, il faut que tous les excès dans l'exécution soient supprimés, que la loi seule soit exécutée et non les fantaisies de juristes passionnés, que les frais soient limités à ce qui est utile et raisonnable. Dans le passé, il faut que les responsabilités soient recherchées, non pas avec le souci détestable qui semble animer M. Combes, d'atteindre tel ou tel adversaire, mais avec le seul désir de satisfaire l'opinion en lui montrant la vérité.

Certains liquidateurs ont commis de lourdes fautes à n'en pas douter, car ils ont poursuivi des procédures abusives, engagé des dépenses excessives et ruineuses, méconnu trop souvent la loi : la loi des congrégations exécutée contre les tiers, c'est bien

leur œuvre, l'œuvre qu'ils ont entreprise sans droit, où ils se sont obstinés contre toute raison, et qui n'a échoué que devant la fermeté de la plupart des Tribunaux, des Cours, et de la Cour de cassation. Toutefois il est, au-dessus d'eux, d'autres responsabilités, politiques, administratives. Ils ont poursuivi ce dessein qui — dénaturait la loi — de défendre à tout prix et de conserver intact le patrimoine des congrégations; mais c'est qu'on avait dit et répété que ce patrimoine valait un milliard, c'est qu'on avait dit et répété que l'État devait s'en rendre maître. Ils voulaient réserver de l'argent, le plus d'argent possible, pour l'État. On aperçoit ici, dans des effets peut-être imprévus, mais à coup sûr déplorables, la faute qui consiste à créer le mirage du Milliard, la faute qui consiste à confisquer les biens des congrégations. Ces fautes n'entraînent que des responsabilités politiques, il est vrai; il importe du moins que chacun les voie clairement. Il y a enfin des responsabilités administratives. M. Briand a dit, le 8 février, devant la Commission d'enquête, que les liquidateurs, nommés par jugement, ne relevaient que du tribunal qui les avait désignés. C'est une explication inadmissible. Il est inadmissible qu'une entreprise aussi grave, aussi considérable que celle de la liquidation, se soit engagée, développée, sans que la Chancellerie s'en occupât pour lui imposer soit une surveillance, soit des indications. Elle en avait le droit et le devoir doublement, parce qu'elle a pour mission de veiller à la bonne administration de la justice, parce qu'elle avait à s'inquiéter des intérêts de l'État, bénéficiaire de l'actif, qui aurait profité de toutes ces luttes judiciaires si elles avaient autrement tourné. Ceux qui avaient le droit de parler au nom de l'État ont-ils dirigé les liquidateurs? Les ont-ils laissés faire? De toutes manières, représentant à la fois l'autorité, le contrôle et l'intérêt, ils sont les vrais coupables.

LOUIS DELZONS.

UN PRÊTRE ÉMIGRÉ

(1792-1801)

D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS

I

Le 19 septembre 1792, un prêtre du diocèse de Paris, l'abbé Gilbert-Jacques Martinant de Préneuf, ayant réussi à franchir secrètement la frontière, arrivait au village flamand de Messines, proche d'Ypres, en compagnie, — ou plutôt sous la garde, — d'un brave homme d'ouvrier parisien qui, sans le connaître et sans rien savoir de lui que le caractère sacré de sa profession, avait tenu à braver tous les dangers pour l'aider à sortir de France. Encore cet admirable chrétien, — il s'appelait Joseph Billaut, et était maître-cordonnier dans la rue Saint-André-des-Arcs, — ne voulut-il point se reposer un seul jour avant d'avoir définitivement assuré le succès de son entreprise. Laissant l'abbé de Préneuf à Messines, il courut aussitôt jusqu'à Tournai, pour y obtenir des pièces officielles qui permissent à son protégé de résider dans les Pays-Bas; et à peine revint-il de Tournai, le surlendemain, qu'il se remit en route pour sa rue Saint-André-des-Arcs : exemplaire bien caractéristique d'une race d'obscurs et touchans héros que l'on rencontre à chaque pas, dans l'étude des tragédies publiques ou privées de la Révolution. Quant au prêtre dont il avait facilité l'évasion, celui-là allait avoir à attendre longtemps encore, et parmi toute sorte d'épreuves cruelles, le jour où il pourrait enfin rentrer à Paris.

L'abbé de Préneuf était né à Cusset, le 7 février 1757, d'une

famille de magistrats très honorablement connue, depuis plus de deux siècles, dans le Bourbonnais. Après avoir fait ses humanités au collège parisien du Fortet, il était entré dans les ordres, avait étudié en Sorbonne, et, ayant obtenu avec éclat son diplôme de docteur en théologie, avait été nommé successivement vicaire de la paroisse de Saint-Merri, chanoine de la même paroisse, et puis, en 1788, curé de l'église Notre-Dame-de-Saint-Lambert, à Vaugirard, — qui était alors un gros village d'environ 2500 âmes. Là, tout de suite, il s'était fait aimer de ses ouailles par sa simple et solide piété, son zèle charitable, et sans doute aussi par cette charmante bonhomie entremêlée de finesse dont ses *Souvenirs d'Émigration* vont nous offrir de nombreux témoignages. C'est sur le désir unanime de ses paroissiens qu'il avait consenti, en 1790, à faire partie du premier conseil municipal de Vaugirard, et à y remplir les fonctions de procureur-syndic. Aujourd'hui encore, les vieux habitans de Vaugirard n'ont pas entièrement perdu le souvenir de cet homme de bien, et se rappellent notamment la façon, à la fois toute chrétienne et toute politique, dont il avait su réconcilier deux bataillons de gardes nationaux : après quoi, en présence de ces anciens ennemis désormais devenus, — au moins pour quelques heures, — les plus tendres des frères, il avait célébré une grand'messe, suivie d'un solennel *Te Deum* d'actions de grâces. Tel jadis le bienheureux Jacques de Voragine, l'auteur de *la Légende dorée*, contraignant, par son ardeur pieuse, les Guelfes et les Gibelins génois à déposer leurs armes et à s'embrasser affectueusement, au pied du maître-autel de leur cathédrale !

Il est vrai que, pour pouvoir jouer ce rôle bienfaisant, l'abbé de Préneuf avait dû, d'abord, prêter le serment qu'exigeait du clergé l'Assemblée Constituante, et désobéir ainsi aux ordres de Rome ; mais il avait l'âme trop profondément catholique pour persévérer longtemps dans cette attitude, et, dès le mois de septembre 1791, très courageusement, en pleine séance de l'assemblée municipale, il avait rétracté son serment de naguère. En même temps, dans une lettre adressée à ses paroissiens, il avait fait part à ceux-ci de sa rétractation, ainsi que « du chagrin et des remords dont il était dévoré. » Il leur disait que, « comme Jonas, il avait mérité la tempête par sa résistance aux ordres de Dieu. » Il rappelait ensuite que quatre évêques seulement, sur cent trente-six, avaient consenti à admettre la constitution

civile du clergé, et terminait en affirmant que, obligé maintenant de quitter ses fonctions, il n'en resterait pas moins « le seul pasteur véritable » de la paroisse. En effet, malgré des dangers tous les jours plus sérieux, ce bon prêtre s'était obstiné à demeurer dans sa paroisse, d'abord librement, puis caché dans la maison d'un ami, dont il sortait, chaque nuit, pour aller exercer les devoirs de son sacerdoce. Surpris par une visite domiciliaire le 13 août 1792, il avait pu s'enfuir et s'était réfugié à Paris; mais bientôt, ayant écrit et répandu à Vaugirard une seconde instruction pastorale, il avait été arrêté, et enfermé dans l'ancien couvent des Prémontrés. De là encore, cependant, le zèle de ses amis lui avait permis de sortir presque aussitôt, — sans que nous sachions au juste comment, — quelques jours avant les fameux massacres qui, selon toute apparence, ne l'auraient pas épargné. Toujours est-il qu'il avait pu se retrouver libre, vers le 14 septembre, et, sous la protection généreuse du maître-cordonnier Billaut, avait eu le bonheur de passer la frontière.

Les circonstances diverses de son emprisonnement et de son évasion, l'abbé de Préneuf n'aura point manqué de les raconter, au début des *Souvenirs* qu'il s'est mis à écrire en février 1795, dans la petite ville allemande de Prozelten, pour se distraire des tristesses et de l'ennui de l'émigration : malheureusement, les premières pages de ces *Souvenirs* ont disparu du cahier qui les contenait, de telle sorte que, sans doute, nous ignorerons toujours le détail des événemens antérieurs à l'arrivée de l'abbé dans les Pays-Bas. Mais tout le reste du cahier, au contraire, s'est conservé intact, et vient d'être retrouvé par un éminent lettré et érudit caennais, M. Vanel, qui a eu l'obligeance de nous le communiquer, avant la publication complète qu'il se prépare à en faire. Et c'est encore aux recherches patientes et sagaces de M. Vanel que nous devons d'avoir pu résumer, en quelques lignes trop rapides, la biographie de l'auteur de ces curieux *Souvenirs*.

Curieux, et tout remplis de renseignemens instructifs sur les hommes et les choses de leur temps; mais surtout, comme nous l'avons dit déjà, infiniment aimables, avec un mélange de simplicité et de verve spirituelle qui suffirait pour légitimer l'entreprise de leur publication. D'un bout à l'autre du cahier, il nous semble entendre la voix même de l'abbé de Préneuf et le voir,

en personne, assis près de nous, avec le fin sourire et le beau regard pénétrant que nous révèle un portrait, d'ailleurs excellent, également découvert par M. Vanel. Bien éloigné de toute prétention au style, ou à la profondeur des vues historiques, il se complaît à évoquer devant nous les années passées, nous racontant tour à tour les angoisses fréquentes et les trop rares divertissemens de son long exil, et toujours nous parlant des autres autant et plus que de soi-même. Avec la grâce attirante de sa bonhomie, son récit nous amuse comme ferait un roman d'aventures; et nulle part, peut-être, ne nous apparaît plus nettement, dans sa réalité pittoresque, cette vie des prêtres français émigrés qui est l'un des côtés les moins connus, jusqu'ici, de notre histoire révolutionnaire. Mais, au reste, l'analyse et les quelques extraits suivans vaudront mieux que tous les commentaires pour donner une idée, tout ensemble, de l'intérêt documentaire et du vif agrément de ces *Souvenirs*.

II

Après s'être reposé six jours à Messines, l'ex-curé de Vaugirard s'est mis en route, le 25 septembre, pour Ypres, où se trouvaient un grand nombre d'ecclésiastiques français émigrés. « J'avais fait le trajet, dit-il, en compagnie d'un prêtre flamand, auquel j'avais été recommandé, mais qui ne me servit que bien peu. Il me quitta, en effet, à la descente de voiture, en ne me donnant que des indications vagues, dont je ne pus tirer aucun profit... A Ypres, d'abord, je ne sus comment me diriger. Nouveau venu, et point initié aux démarches nécessaires, j'errais par les rues, portant mon modeste bagage, et ne sachant où m'adresser pour trouver un logement. Je voyais pourtant beaucoup de mes confrères : mais, espérant toujours rencontrer une figure de connaissance, je ne me pressais pas de les aborder. » C'est à Ypres que le pauvre abbé éprouva, pour la première fois, un avant-goût des amertumes que lui réservaient ses neuf ans d'émigration. Dépourvu d'argent, il eut l'impression d'être volé par le traiteur chez qui il était entré; et bien que, ce même jour, un confrère parisien heureusement rencontré lui eût rendu le précieux service de le recueillir dans sa chambre, il ne put s'empêcher de constater que cette chambre n'était qu'une « mansarde, et « tellement étroite qu'à peine pouvait-on y faire un

mouvement. » Pendant les jours qui suivirent, les gens du peuple, ouvriers, petits bourgeois, notamment un « peintre doreur » et un « maître à danser, » témoignèrent au prêtre émigré la sollicitude la plus touchante; mais les riches, les nobles du pays, et presque tout le clergé yprois ne manquèrent pas une occasion de lui faire sentir combien ils se seraient volontiers passés de sa venue chez eux. Et sans cesse, malgré une économie extrême, la petite provision d'écus diminuait. Puis c'était, à toute heure, la crainte de voir arriver les troupes françaises.

« Cette ville était trop près de la frontière; et les habitans, surtout ceux de la haute classe, redoutaient de nous voir nous y arrêter, à cause des passions surexcitées qui, en cas de succès des républicains, les auraient exposés à des vengeances et au pillage. La ville, en outre, était encombrée. Beaucoup de mes confrères, arrivés absolument sans ressources, hésitaient à s'engager plus loin dans le pays; un grand nombre croyaient à une réaction prochaine, et à leur rentrée en France. Les illusions, sur ce point, étaient si fortes que presque personne ne mettait en doute le renversement de l'odieux Comité qui ensanglantait notre pays, et la défaite de ses séides. Aussi vivait-on dans un espoir que l'avenir, hélas! ne réalisa pas... et la prostration et l'accablement que nos malheurs amenèrent, bientôt après, n'en furent que plus pénibles. »

De Gand, où il s'était rendu le 27 octobre, avec le vain espoir de trouver à s'y employer, l'abbé de Préneuf avait écrit à l'un de ses anciens amis, l'abbé Dargent, grand vicaire de l'archevêque de Paris, qui se trouvait alors à Bruxelles; et celui-ci, en réponse, lui avait promis d'obtenir son admission dans une abbaye voisine de Namur. Aussitôt, l'abbé s'était remis en route ; mais, en arrivant à Bruxelles, il apprit de l'abbé Dargent que, « Namur étant trop près de la frontière, » il ferait mieux de se fixer à Maestricht, où étaient réunis un grand nombre d'évêques et de prêtres émigrés. Si bien que, dès le lendemain de sa venue à Bruxelles, notre abbé partit pour Maestricht, ayant eu la chance de rencontrer un brave voiturier qui lui avait offert de le mener gratuitement jusqu'à Louvain.

« Je vois encore les routes à ce moment-là. Tous les émigrés fuyaient au plus vite. Ce n'étaient que voitures et chariots de toute espèce, échelonnés dans toutes les directions, où s'entas-

saient des familles entières, avec leurs bagages. Toutes les auberges étaient encombrées. Les accidens étaient nombreux : roues cassées, voitures versées, caisses et malles dans la boue, malheureux se lamentant et cherchant à se mettre à l'abri... Des cavaliers portaient des femmes en croupe; et ce tableau de l'émigration n'était pas encourageant pour celui qui venait de franchir la frontière. »

Le premier séjour de M. de Préneuf à Maestricht, du 9 novembre 1792 au 9 juin 1793, acheva de faire sentir à l'émigré la cruauté tragique de sa situation. Non seulement il y eut à souffrir de la faim, et de mille privations et incommodités matérielles, mais force lui fut de partager l'inquiétude affolée de ses compagnons d'exil, qui, d'un jour à l'autre, s'attendaient à se voir surpris par les troupes républicaines. On peut imaginer les proportions que dut atteindre cette inquiétude lorsque, dans les premiers jours de mars 1793, l'armée de Luckner investit la ville; et quand ensuite le siège prit heureusement fin, à ces angoisses succédèrent celles d'une violente épidémie de typhus, apportée là par des prisonniers français, et qui fit périr, en moins d'un mois, des milliers de personnes. L'abbé de Préneuf lui-même fut atteint du terrible mal : mais il réussit heureusement à s'en remettre bientôt, et le beau zèle chrétien qu'il avait montré pendant toute la durée du siège lui valut, aux longues semaines de la convalescence, mille précieux témoignages de sympathie et de sollicitude, aussi bien de la part des habitans de Maestricht, catholiques et protestans, que de celle des nombreux prélats français séjournant dans la ville. Au mois de mai 1793, l'abbé, décidément rétabli, put enfin espérer qu'une vie plus calme allait s'ouvrir pour lui. Hélas ! dès le mois suivant, la menace d'un nouvel investissement le contraignit à quitter une retraite où chacun, maintenant, s'empressait à l'accueillir affectueusement.

Mais avant de l'accompagner à Bruxelles, qui allait être l'étape suivante de son vagabondage forcé à travers l'Europe, nous ne pouvons négliger de citer encore deux passages curieux de la première partie de ses *Souvenirs*. Voici, d'abord, un petit tableau de la vie des nobles et des prêtres à Paris, pendant les derniers mois que l'abbé y avait passés :

« A cette époque, la peur avait éteint tout sentiment généreux. La terreur avait oblitéré les consciences. J'ai vu de près combien il était difficile de se soustraire à cette peur irréfléchie

qui hantait tous les cerveaux, et qui faisait trembler, derrière leurs portes verrouillées et leurs rideaux tirés, les familles même les moins compromises, quand on entendait, dans la rue, les pas d'une bande de gens armés... J'ai vu des pères hésiter à écrire à leurs fils, de crainte de laisser échapper un mot qui pût prêter à des soupçons; j'ai vu des gens brûler hâtivement tous leurs papiers, et sacrifier ainsi des titres dont la perte fut pour eux un malheur irréparable; j'en ai vu, au bruit d'une troupe montant leur escalier, avaler des lettres insignifiantes, mais que la peur leur faisait paraître compromettantes... Les enfans mêmes semblaient comprendre le régime de terreur qui pesait sur tout le monde, et évitaient souvent les cris et les amusemens de leur âge... Je dois ajouter que, au milieu de ces horreurs et de ces tueries sanglantes, la vie sociale suivait son cours: les théâtres, les lieux de réunion restaient ouverts, et les rues étaient animées. Des gens qui allaient à des soirées se rencontraient avec les massacreurs qui suivaient les charrettes où étaient entassés les corps des victimes. Certains affectaient, par peur ou par indifférence, une quiétude dont on aurait peine à se faire maintenant une idée. »

Le second passage nous décrit l'accueil fait par les émigrés de Maestricht à la nouvelle de l'exécution de Louis XVI: « Cette mort fut loin de produire les sentimens d'horreur et de colère qu'on pourrait supposer... J'assistai à des scènes véritablement scandaleuses. Tout en faisant la part des malheurs qui avaient aigri le caractère de nombreux réfugiés, je voyais, avec un douloureux étonnement, des gentilshommes, qui avaient tout sacrifié à l'honneur, oublier le respect et l'obéissance qu'ils devaient à leur Roi. Aucun des usages qui accompagnent, à l'ordinaire, un deuil royal ne fut observé; et je me sentis, pour ma part, si indigné des propos qu'on avait l'air d'étaler complaisamment, alors que le bourreau avait encore les mains rouges de sang, que je pris le parti de rester éloigné de ces réunions. Les tendances funestes, les divisions, que présageaient de tels commentaires, me firent faire de bien tristes réflexions sur l'avenir qui nous attendait. »

Arrivé à Bruxelles le 16 juin 1793, l'abbé de Préneuf chercha d'abord à gagner quelque argent, soit en donnant des leçons, soit en se livrant aux devoirs de son ministère. Mais ici, comme

déjà à Ypres, ses efforts se heurtèrent à l'hostilité, plus ou moins ouverte, du clergé local. « Loin de nous aider dans notre misérable situation, écrit-il, ce clergé nous écartait le plus qu'il lui était possible. On eût dit qu'il y avait, sur ce point, une sorte d'antagonisme entre lui et nous. » Les gens du peuple, au contraire, à Bruxelles comme dans tous les Pays-Bas, étaient la véritable providence des prêtres émigrés. Ils les logeaient, les nourrissaient gratuitement, leur prodiguaient les marques de la plus respectueuse pitié. « Un fait que je me rappelle encore avec émotion est le refus que me fit, un jour, un petit garçon couvert de haillons, à qui j'avais demandé un léger service, de recevoir la modeste gratification que je lui offrais, et dont il me remercia, mais que je ne pus parvenir à lui faire accepter. »

Ainsi l'abbé de Préneuf « vivota, » pendant le séjour de plusieurs mois qu'il fit à Bruxelles. Il occupait ses après-midi à « rétablir ses sermons et ses instructions, brûlés dans Paris. » Le matin, il disait sa messe à la chapelle de Salazar ; le soir, il s'entretenait avec des confrères français, ou bien fréquentait les quelques salons où se réunissaient les nobles émigrés. Nous regrettons de ne pouvoir pas reproduire en entier la peinture qu'il nous a laissée de ces salons, où éclataient, à chaque instant, d'invraisemblables « querelles d'étiquette, » et où sévissait, avec mille « scènes scandaleuses, » la « passion funeste du jeu. »

Cependant, tandis que ceux des émigrés qui avaient le bonheur de posséder un peu d'argent le perdaient ainsi de la façon la plus folle, beaucoup d'autres, pour se procurer le moyen de vivre, s'avisaient de pratiquer toute sorte de métiers imprévus. Un abbé faisait des crêpes, chez un traiteur ; un chanoine s'était placé comme cellerier chez un marchand de vins. Des gentilshommes exécutaient et vendaient de petits travaux de broderie, ou tournaient des ouvrages en buis. Un grand seigneur réussit à gagner des sommes considérables en confectionnant lui-même, pour le compte d'un boulanger dans la maison duquel le hasard l'avait fait demeurer, un certain gâteau à l'anis, d'après « une recette qu'il s'était autrefois amusé à mettre en pratique dans les cuisines de son château. »

Mais la plus intéressante et la plus aimable de toutes ces figures d'émigrés que nous présente l'abbé de Préneuf est celle d'un ancien officier qui, dépouillé par la Révolution de tous ses biens, parmi lesquels il ne regrettait rien autant que sa magni-

fique collection de livres et d'estampes, avait profité de sa vieille passion de bibliophile pour revendre aux libraires bruxellois des ouvrages rares, qu'il découvrait sur les marchés ou dans les boutiques des petits brocanteurs. « Souvent on le voyait arriver avec un paquet sous le bras; et le libraire savait d'avance ce que cela voulait dire. Du reste, tous les deux y trouvaient leur profit; et si l'acheteur faisait de bonnes affaires, son partenaire n'y perdait pas non plus. » Ce galant homme, dès le début de la Révolution, s'était engagé dans l'armée des princes. Mais une blessure qu'il avait reçue, et qui lui avait ankylosé le bras gauche, l'avait bientôt forcé de renoncer à servir. Il avait, autrefois, connu Voltaire, fréquenté les philosophes, et lié avec Marmontel et l'abbé Morellet, notamment, « un commerce d'amitié qu'il espérait bien reprendre par la suite. » L'excellent abbé de Préneuf, tout en ne nous cachant point la vive sympathie qu'il lui inspirait, le soupçonne d'avoir continué jusqu'au bout à subir l'influence des « néfastes doctrines » de ses anciens amis. « Non qu'il fût, extérieurement, irréligieux: mais on sentait parfois, dans des traits ou des remarques qui lui échappaient, un esprit dégagé, comme on disait alors, des vieux préjugés, et trop enclin à se moquer de certaines pratiques que messieurs nos philosophes avaient remplacées par la *raison libre*, adaptée surtout à leurs convenances matérielles. »

C'est encore à Bruxelles que notre abbé a rencontré un confrère du diocèse de Paris, l'abbé L..., qui lui a raconté la manière vraiment miraculeuse dont, enfermé à la Force le 2 septembre 1792, il avait été sauvé du couteau des massacreurs. La relation qu'il nous fait de cette aventure tragique est malheureusement trop longue pour que nous puissions la transcrire ici: mais il faut, au moins, que nous essayions de la résumer.

L'abbé L... se trouvait donc à la Force, le soir du 2 septembre, en compagnie de deux autres prêtres. Du « réduit infect » où on les avait jetés, ils entendaient, depuis le matin, les appels des guichetiers, et « les hurlemens des monstres qui traînaient, dans les couloirs, leurs piques et leurs sabres, en conduisant les prisonniers au supplice. » Résignés à mourir et attendant leur tour, les trois prêtres priaient en commun lorsque des hommes tout ensanglantés vinrent les prendre et, les poussant violemment dans le corridor, leur intimèrent l'ordre de les

suivre au greffe. Au même instant, un autre groupe, également formé de prisonniers et de massacreurs, se heurta à celui dont faisait partie l'abbé L... : d'où résultèrent « un encombrement et une bousculade pendant lesquels l'abbé se trouva séparé de ses bourreaux et acculé dans un enfoncement, contre une porte qui était restée entr'ouverte. » Il put se glisser dans l'entre-bâillement de cette porte, qu'il referma derrière lui; et les hommes qui étaient venus le prendre s'éloignèrent sans avoir remarqué son absence.

« Il se trouvait dans une cellule récemment vidée de ses hôtes... Il entendait distinctement, de sa retraite, les cris féroces des assassins; et bientôt la lueur des torches se refléta sur les trois soupiraux de sa prison. Il passa ainsi une partie de la nuit dans des transes affreuses, secoué, à chaque instant, de nouvelles terreurs, lorsqu'il percevait le pas des égorgeurs emmenant leurs victimes. Vers le milieu de la nuit, le silence se fit peu à peu. L'abbé put alors se rendre mieux compte de sa situation. Comprenant qu'il serait infailliblement découvert dans sa retraite, à la première ronde des guichetiers, il prit le parti d'en sortir, pour tâcher de trouver une issue, ou un abri plus sûr. Il m'a répété que, d'ailleurs, il se sentait perdu, et qu'au fond il ne conservait aucun espoir de se sauver : mais l'instinct de la conservation, qui ne meurt qu'avec l'homme, le faisait se cramponner à la moindre chance de salut. »

Ayant ôté ses souliers, il se hasarda dans le corridor, et, n'osant point descendre au rez-de-chaussée, monta l'escalier qui menait au deuxième étage; et comme il errait ensuite dans un autre couloir, un bruit de pas qu'il entendit le fit se jeter précipitamment dans l'embrasure d'une fenêtre mansardée. C'est de là qu'il vit arriver un jeune assistant du porte-clés, qui, plusieurs fois déjà, les jours précédens, était venu apporter leur nourriture aux prisonniers, et leur avait dit, entre autres choses, qu'il était fils d'un ancien bedeau de Notre-Dame. Saisi d'une inspiration soudaine, l'abbé, au lieu de continuer à vouloir se cacher, accourut se jeter aux pieds de ce jeune garçon. « Celui-ci, surpris et interloqué, voulut d'abord le saisir au collet pour le traîner au greffe, mais, à la fin, cédant à de meilleurs sentimens, il lui ordonna de se taire et de le suivre... Il le conduisit dans une soupente encombrée de tuiles brisées et de débris de toute sorte. L'abbé se blottit sous la toiture et tâcha de se dissimuler le

mieux qu'il put... L'aide lui recommanda de ne pas bouger et de ne faire aucun bruit; puis il le quitta, en refermant soigneusement la porte. » L'abbé L... eut à passer trois jours entiers dans ce recoin obscur, où il ne pouvait ni se lever, ni même s'asseoir un peu à son aise. Le soir du 3 septembre, son sauveur vint lui apporter une bouteille d'eau et quelques restes de viande, enveloppés dans un chiffon. Le lendemain, à la même heure, le jeune homme revint avec de nouvelles provisions. « Il lui dit qu'il ne pouvait encore essayer de le faire sortir, la prison étant toujours remplie de municipaux et de gendarmes, mais qu'il espérait avoir bientôt plus de facilité. » Et, en effet, le soir suivant, le jeune guichetier fit sortir l'abbé de sa soupente et le mena, ou plutôt le porta, — car le malheureux avait momentanément perdu l'usage de ses membres, — jusqu'à une salle du rez-de-chaussée, où il lui fit revêtir une carmagnole et lui donna un vieux chapeau. Après quoi, il le cacha sous de vieilles toiles, et lui dit qu'il allait tout préparer pour sa sortie.

« L'ébranlement causé par les épreuves qu'il venait de traverser avait tellement déprimé les forces morales et physiques de l'abbé que, à partir de cet instant, il ne se rappelait plus que vaguement ce qui lui était arrivé. Il avait traversé deux cours où l'air l'avait un peu ranimé; il avait ensuite longé des couloirs; et il était sûr que, au moment où on lui fit descendre un petit escalier dont la porte donnait sur une rue étroite et obscure, son libérateur était accompagné par un autre homme, dont il n'avait pu distinguer les traits, et qui avait gardé le mutisme le plus complet. »

L'honnête jeune homme conduisit d'abord son protégé chez sa mère, qui demeurait dans une rue voisine : l'abbé y passa la nuit. Lorsqu'il repartit, le lendemain matin, ni cette femme ni son fils « ne voulurent absolument accepter aucune rémunération. » L'abbé se rendit ensuite chez une marchande de laines qui était originaire de son village, et demeurait dans le quartier du Louvre. Il resta chez elle plus d'une semaine, entouré des soins les plus touchans; et ce fut encore un parent de la marchande de laines, maraîcher des environs de Paris, qui lui fit franchir la barrière, l'ayant caché sous un tas de légumes, au fond de sa voiture.

« L'abbé L... m'avait conté bien d'autres détails de cette mi-

raculeuse évasion, — nous dit, en terminant, M. de Préneuf; — mais le temps et les adversités me les ont fait oublier. Il est certain que, dans le monde des guichetiers et des gardiens, il y eut, à cette époque, sous des apparences brutales, rendues nécessaires par l'épouvantable tyrannie qui pesait sur tous, des âmes sensibles et des dévouemens désintéressés qui sont restés inconnus. J'ai, pour ma part, pendant ma détention aux Prémontrés, connu un gardien qui ne me cacha pas ses sentimens, et qui me rendit, autant qu'il le pouvait, bien des petits services. »

Pendant que l'abbé de Préneuf « vivait au jour le jour » parmi la foule nombreuse et mêlée des émigrés de Bruxelles, trois dames nobles et riches qu'il avait fréquentées naguère à Maestricht lui firent savoir qu'elles seraient heureuses de le recueillir chez elles. Ravi d'une offre aussi précieuse qu'imprévue, l'abbé reprit aussitôt le chemin de Maestricht; et les quelques semaines du second séjour qu'il y fit furent, certainement, l'une des périodes les plus heureuses de toute la durée de son émigration. Mais bientôt la menace d'une nouvelle approche des armées républicaines allait contraindre ses bienfaitrices à quitter la ville, et le forcer lui-même, une fois de plus, à errer tristement sur les routes de l'étranger. Le 11 juillet 1794, il « prit la fuite » avec trois de ses confrères, et se dirigea vers l'Allemagne où devait s'écouler, désormais, le reste de ses années d'exil.

III

Après un voyage assez accidenté jusqu'à Cologne et quelques semaines encore de repos dans cette ville, où le curé de la vénérable église Saint-André eut l'obligeance de « lui fournir des messes pendant tout son séjour, » l'abbé de Préneuf se remit en route, le 24 septembre 1794, sans trop savoir où aller. Sur le bateau qui le conduisait à Mayence, il rencontra un brave négociant de Mittenberg, qui l'invita à s'arrêter dans cette petite ville; et bientôt, grâce aux démarches généreuses de cet étranger, notre abbé eut la joie inattendue de trouver une installation régulière dans une bourgade voisine, Stadt Prozelten, sur le Mein, dont le curé s'entendit avec six de ses paroissiens pour le recevoir à leur table, chacun un jour par semaine. « Tous les samedis je dînais et je soupais chez le curé; le dimanche, chez

Bernard Keller, batelier; le lundi, chez Bernard Ulrich; le mardi, chez Antoine-Michel Brandt; le mercredi, chez Barthélemy Firmbach; le jeudi, chez Antoine Reis, maître d'école; le vendredi, chez Barthélemy Rosbach. Un frère de ce dernier, Adam Rosbach, pauvre et chargé d'enfans, voulut bien, quand même, me donner l'hospitalité chez lui. » C'est dans la société de ces dignes gens qu'il passa l'hiver de 1795, l'un des plus terribles hivers dont on ait gardé la mémoire. Jamais il ne s'était senti entouré d'affections plus dévouées; et si son second séjour à Maestricht lui avait apporté plus de bien-être et de distractions, le récit qu'il nous en a laissé n'est cependant pas aussi ému, aussi pénétré, tout ensemble, d'admiration et de reconnaissance, que les pages où il nous raconte l'accueil qu'il a reçu de ces pauvres paysans allemands, se privant eux-mêmes du nécessaire pour subvenir à l'entretien d'une demi-douzaine de prêtres français. A Cologne, d'ailleurs, il avait rencontré déjà un petit marchand-grainetier qui, par simple charité chrétienne, l'avait reçu chez lui, et lui avait prodigué les soins les plus touchans.

Mais un jour vint où les armées révolutionnaires, comme elles l'avaient chassé des Pays-Bas, l'obligèrent encore à quitter sa paisible retraite de Prozelten. « Je n'avais pas de ressources, et ne savais pas où m'en procurer. Toutefois, j'entendais dire, avec tant de persistance, que les républicains allaient arriver que je me hâtai de partir. » Le 24 septembre 1795, exactement un an après son départ de Cologne, il dit adieu à ses bienfaiteurs, et, en compagnie d'un confrère, l'abbé de Mallargues, se dirigea vers Augsbourg, où il s'attendait à trouver une occupation lucrative. Hélas! il ne devait point tarder à découvrir que tous les paysans allemands ne ressemblaient pas à ceux de Prozelten, pour la pratique des œuvres de miséricorde. Jusqu'à Wurtzbourg, le bon Barthélemy Firmbach, son hôte des mercredis, le conduisit « gratis » dans sa carriole; mais ensuite un voiturier franconien, qui lui avait promis de le mener de Wurtzbourg jusqu'à Nuremberg, et qui s'était fait payer à l'avance le prix du voyage, le déposa impudemment à mi-route, dans une auberge de campagne, « en se récriant sur les exigences des *papistes*, comme il nous appelait. » Dans cette misérable auberge l'abbé eut à rester cinq jours, faute d'argent pour continuer son chemin. Le curé catholique de l'endroit, lui-même, l'accueillit

avec une froideur marquée, et se déclara hors d'état de lui venir en aide. Enfin un roulier, qui portait à Nuremberg des sacs de farine, consentit à charger sur sa voiture le bagage de l'abbé; et celui-ci dut suivre la voiture à pied, trop heureux de n'avoir pas à abandonner son petit paquet de vêtemens et de livres. « Ce ne fut, du reste, ni la première, ni la dernière fois que j'eus à faire à pied une longue route... On partait quand même, se fiant à la Providence, soutenu par la foi et le devoir. J'ai entendu peu de plaintes : les malheurs subis avaient été tels que ceux qui pouvaient arriver, désormais, n'étaient plus pour effrayer et décourager. »

Pourtant, M. de Préneuf fut bien près de succomber au découragement lorsque, à Nuremberg, puis à Augsbourg, autorités et particuliers lui montrèrent un mauvais vouloir implacable. A peine le clergé catholique lui permettait-il de célébrer la messe. Les gens du peuple, peut-être sous l'effet de leur propre misère, ne faisaient rien pour le secourir; les bourgmestres et commissaires de police le traitaient comme un vagabond plus ou moins suspect; et il n'avait, pour toute ressource, que le peu que pouvaient lui offrir des compagnons d'exil. Heureusement il se rappela que son archevêque, M. de Juigné, fixé alors à Constance, l'avait invité autrefois à venir le rejoindre ; et le voici de nouveau sur les chemins, tantôt « cruellement rançonné » par de mauvais aubergistes, et tantôt comblé de prévenances par d'autres, plus charitables ! A Memmingen, par exemple, il eut la chance d'entrer dans une auberge dont l'hôtesse était née à Strasbourg, et avait des parens à Paris : la brave femme non seulement le logea et le nourrit sans vouloir être payée, mais l'engagea instamment à rester chez elle, — à quoi l'abbé aurait peut-être consenti, s'il n'avait pas découvert que « sa bonne hôtesse avait une langue pour quatre. »

A Constance, Mgr de Juigné fit admettre l'abbé à « une table commune où étaient nourris cent cinquante ecclésiastiques français. » Il le chargea de prêcher le carême de 1796 dans l'église des Pères Cordeliers, qui avait été mise à la disposition des émigrés. Et les six mois du séjour de M. de Préneuf à Constance s'écoulèrent, en somme, assez tranquillement, dans une société des plus agréables, sans autre accident fâcheux qu'un incendie qui le priva, une fois de plus, de ses sermons : car nous savons déjà que, ayant été forcé de les « brûler » avant sa fuite, il

avait longuement travaillé à les « rétablir », aussi bien à Bruxelles qu'à Maestricht et à Prozelten; et l'on peut se figurer l'angoisse qu'il dut ressentir à les voir, de nouveau, réduits en cendres. Encore leur perte, apparemment, lui fut-elle moins pénible que l'aurait été celle de sa garde-robe, puisqu'il nous raconte que, ayant pénétré dans sa chambre au plus fort de l'incendie, c'est le ballot de ses vêtemens qu'il réussit à sauver, dans des conditions que, du reste, il n'est pas éloigné de tenir pour surnaturelles.

Avons-nous besoin d'ajouter que, de Constance comme précédemment d'Ypres et de Bruxelles, de Maestricht et de Prozelten, l'abbé de Préneuf se vit bientôt chassé par l'approche des armées françaises? Le 21 juillet 1796, notre vagabond se remit en marche, avec l'intention de se rendre à Hof, où on lui avait dit qu'il trouverait des leçons de français. « Le cours de mes tribulations, note-t-il tristement, allait recommencer plus que jamais. » En effet, jamais encore aucun de ses voyages n'avait été aussi accidenté que celui qu'il fit de Constance jusqu'à Hof. Non seulement, cette fois, il eut à souffrir de la rapacité impitoyable des aubergistes et des voituriers, mais peu s'en fallut qu'il ne fût exécuté comme un va-nu-pieds suspect, ayant été surpris, au coin d'un bois, par une troupe de cavalerie autrichienne. A Bayreuth, cependant, l'attendaient de nouveau quelques jours de répit. S'étant présenté, à tout hasard, chez un prêtre catholique de la ville, dont quelqu'un lui avait dit le nom, il se trouva accueilli de la manière la plus affectueuse par « un excellent vieillard qui, autrefois chapelain d'une communauté, vivait retiré dans une petite habitation, entre une vieille gouvernante et des volières remplies d'oiseaux de toute sorte. »

C'est à Bayreuth que l'abbé « eut la confirmation des succès étonnans remportés par un jeune général républicain dont on parlait déjà depuis quelque temps, ce général Bonaparte qui est aujourd'hui au comble de la gloire comme Premier Consul. » Tous les officiers émigrés que M. de Préneuf avait l'occasion de rencontrer lui avouaient l'admiration mêlée de stupeur que leur inspirait la tactique de ce nouveau venu. « Quelques-uns, qui savaient qu'il avait fait partie du corps des officiers du Roi, et qu'il appartenait à la noblesse corse, espéraient voir en lui un sauveur futur de la monarchie. Ce sentiment, qui ne reposait que

sur des suppositions, était alors beaucoup plus commun qu'on ne pourrait le croire. »

Grâce à la générosité merveilleuse du vieux prêtre de Bayreuth, l'abbé de Préneuf put, en quittant cette ville, le 9 septembre 1796, s'installer commodément dans une diligence qui devait le conduire jusqu'à Hof. Mais sans doute sa destinée ne voulait point qu'il pût faire en paix une seule des étapes de son voyage entre Constance et Hof; car, cette fois, la diligence qui le conduisait versa, et tous les passagers furent précipités dans un fossé, d'où ils eurent grand'peine à se relever. Ils n'arrivèrent à Hof que dans la nuit, « avec des vêtemens en mauvais état, et des figures entourées de foulards et autres bandages de circonstance. »

Du moins n'avait-on pas trompé M. de Préneuf en lui faisant espérer, dans cette petite ville, des leçons de français. Les leçons étaient fort peu payées, mais suffisaient, à la rigueur, pour couvrir les frais de nourriture et de logement. « Je me souviens, entre autres élèves, d'une vieille dame qui s'était mis en tête d'apprendre le français, et qui, avec les manières les plus respectables, avait les manies les plus ridicules. Elle ne pouvait prendre sa leçon qu'avec ses deux bêtes : son chat sur les genoux et son chien couché à ses pieds. Or, comme ces deux animaux, malgré les ordres de leur maîtresse, se faisaient une guerre acharnée, il ne se passait pas cinq minutes sans des aboiemens ou des miaulemens furieux. Mon français se trouvait très mal de cette collaboration bizarre; et j'étais obligé de recommencer mes phrases à chaque instant. Au bout d'un mois, la bonne dame me répondait encore en allemand, et, pour tout français, savait prononcer *oui* et *non*. »

Parmi les nombreux émigrés qui étaient alors réunis à Hof, et dont l'abbé de Préneuf nous a laissé de charmans et vivans portraits, se trouvait notamment un vieux gentilhomme de près de quatre-vingts ans, « modèle accompli d'antique politesse et de distinction fine et aisée, » qui, dépouillé par la Révolution d'une fortune considérable, s'accommodait presque volontiers de son indigence présente. Il aimait à rappeler les fêtes et toute la vie galante de la cour de Louis XV; mais souvent aussi il disait à l'abbé de quelle tristesse l'avait rempli naguère, à Coblence, la vue des « mesquines agitations de la cour des Princes. » Ce vieillard affirmait que la noblesse française avait commis une

faute inexcusable en sortant du royaume ainsi qu'elle l'avait fait. « L'émigration, disait-il, a été une nécessité pour quelques-uns, mais une *mode* pour beaucoup. On a dégarni la France de forces, tout au moins morales, qui auraient pu opposer une résistance efficace aux entraînemens et aux excès des exaltés. » Et l'abbé, se souvenant de ce qu'il avait vu à Bruxelles, n'était pas éloigné de lui donner raison.

Mais revenons au récit de ses propres misères! Peut-être auraient-elles pris fin dès le moment où nous sommes arrivés, et notre abbé aurait-il pu rester tranquillement à Hof jusqu'au terme de son exil, entre son vieux commensal et sa vieille élève, si une cupidité, — d'ailleurs la plus innocente du monde, — ne l'avait conduit à accepter, pour gagner un peu plus d'argent, un emploi de professeur de français qu'on lui offrait dans un château des environs d'Auerbach, sur les confins de la Bohême. Le château appartenait à un gentilhomme allemand et protestant, le baron de Beulwitz; et l'abbé était chargé d'enseigner le français aux enfans du baron. Le malheureux! Nous sentons, en lisant ses *Souvenirs*, qu'il aurait consenti à retarder de neuf autres années son retour en France si le sort, en échange, avait voulu le dispenser de ces quelques mois de séjour chez les barons allemands. Car ceux-ci, tout en acceptant ses services, se firent un devoir de lui témoigner, dès le premier jour, le mépris qu'ils éprouvaient pour sa double qualité de Français et de catholique. La mère des enfans, à dire vrai, mettait quelque réserve à l'expression de ce sentiment; mais les enfans eux-mêmes, et leur père, et leur précepteur allemand, ne cessaient point d'imaginer des procédés nouveaux pour vexer et humilier l'infortuné professeur. Par exemple, on voulait absolument l'empêcher d'aller dire sa messe chez les catholiques d'Auerbach : on lui cachait, pour cela, ses chaussures et son manteau, ou bien on l'enfermait à clef dans sa chambre, et force lui était d'y passer toute la matinée, sans déjeuner et sans feu. « A midi, ayant été délivré par une servante qui descendait du grenier, je me plaignis au baron ; mais il ne fit qu'en rire. » A table, les deux sujets de conversation à peu près invariables étaient la falsification de l'Écriture sainte par l'Église romaine et « la monstrueuse dépravation du clergé français avant la Révolution. » « Les quelques mois que j'ai passés à Auerbach ont été, pour moi, dit-il, les plus

durs de mon exil : relégué dans une chambre haute, sans feu, sans aucune aide, méprisé même par les domestiques, qui ne se gênaient pas pour me faire sentir qu'on me faisait l'aumône, et qui plaisantaient sur mes vêtemens usés et le peu de linge que j'avais pu conserver ! Je me couchais aussitôt que possible, et j'étais réduit à garder le lit, quelquefois, pendant douze heures de suite... Je ne pouvais, en dehors des heures de leçons, me présenter dans la chambre des enfans ; et quand je me risquais auprès du feu de la cuisine, les valets, qui voyaient comment leurs maîtres agissaient envers moi, me bousculaient, ou tenaient de tels propos que je devais me retirer. »

Cette situation d'un prêtre et gentilhomme français avait quelque chose de si scandaleux que les châtelains des environs finirent par s'en émouvoir ; et nous pouvons nous figurer ce que durent être le soulagement et la joie de notre pauvre abbé lorsque l'un de ces châtelains, le baron Henri de Welhoff, vint l'arracher à sa servitude, pour l'installer chez lui, où lui-même, sa jeune femme, et toute sa famille s'ingénièrent à le consoler des grossièretés des barons de Beulwitz. Ce fut littéralement, pour l'abbé de Préneuf, le « bon Fridolin » succédant au « méchant Thierry. » Toutes les pages qu'il a consacrées au récit de son séjour chez les Welhoff sont comme éclairées d'un rayon de soleil ; il n'y a pas un détail de ce séjour qui ne lui ait laissé au cœur un souvenir exquis. Qu'on lise, par exemple, ces quelques lignes, prises un peu au hasard : « Parmi les distractions, je dois dire que la musique était en grand honneur. Ces dames jouaient à merveille du clavecin et de la harpe ; et c'est là que j'entendis, avec un plaisir et une émotion qui me sont encore restés présens, les sublimes productions de Mozart, qui venait de mourir. Cette musique d'une harmonie si belle et d'une inspiration si élevée, d'une pureté et d'un accent à la fois triste et doux, me faisait oublier, en l'entendant, mes misères passées, et celles que me réservait encore, peut-être, l'avenir. »

IV

En réalité, les « misères que réservait l'avenir à l'abbé de Préneuf devaient, désormais, lui paraître très suffisamment tolérables, en comparaison de celles que lui faisait ainsi oublier la

musique de Mozart, sous les doigts légers de Mme de Welhoff. La plus cruelle de toutes fut, j'imagine, la déception qu'éprouva l'abbé durant l'automne de 1797, lorsqu'il se vit brusquement arrêté dans le voyage qu'il avait entrepris, déjà, pour rentrer en France. Depuis l'été, en effet, ses propres correspondans et ceux de ses hôtes s'accordaient à lui représenter sa rentrée comme la chose la plus sûre et la plus facile. « Les affaires, me disait-on, avaient été si bien menées, que le rétablissement de la royauté n'était plus qu'une question d'opportunité. Le Directoire était gagné, et l'on m'écrivait que les troupes, dans Paris, étaient prêtes à acclamer le nouvel état de choses... Je me croyais presque rendu à ma paroisse. » De telle sorte que, le 14 septembre 1797, — « le même jour où j'étais parti de Paris en 1792, époque que je croyais être pour moi d'un bon augure, » — il avait quitté les Welhoff et s'était mis en route vers la France : mais à peine était-il parvenu à Eger, que la nouvelle du coup d'État du 18 fructidor lui signifia l'effondrement de ses beaux espoirs. Trop heureux encore de n'avoir point suivi l'exemple d'autres émigrés de sa connaissance, qui, « confians dans le succès du complot, s'étaient présentés aux frontières, où on les avait laissés passer, et avaient, depuis, payé de leur tête la hâte trop grande qu'ils avaient mise à revoir leur patrie ! »

N'importe : le temps des véritables « misères » était fini pour le prêtre émigré. A Ratisbonne, où il se rendit en apprenant l'impossibilité de son retour en France, sa bonne étoile lui permit d'entrer, tout de suite, en rapports avec l'évêque du diocèse, homme instruit et zélé chrétien, qui, — le premier, semble-t-il, depuis le début de l'émigration, — reconnut la valeur personnelle de l'un des membres les plus distingués, à coup sûr, du clergé français. Non seulement il l'accueillit régulièrement à sa table, mais, le voyant fatigué, il l'envoya passer plusieurs semaines dans son château de Spintelhof, à trois lieues environ de Ratisbonne. Tous les domestiques du château étaient à la disposition de l'abbé, avec ordre de ne rien épargner pour la commodité et pour l'agrément de son entretien. Quel rêve merveilleux, pour l'ex-précepteur des petits Beulwitz, ces journées d'automne somptueusement vécues au château de Spintelhof ! « Hautes futaies, pièces d'eau, allées ombreuses, tout était réuni pour charmer les yeux, et pour offrir à la méditation et aux calmes jouissances un asile enchanteur... Bien soigné, bien

nourri, je faisais de longues promenades dans une voiture mise à mon service ; et j'avais la société de quelques ecclésiastiques du pays et du voisinage, dont je n'eus qu'à me louer en toute façon... Aussi fus-je bientôt rétabli. »

Après l'avoir gardé quelque temps encore auprès de lui, à Ratisbonne, le prince-évêque installa son protégé dans une petite ville toute proche, Donaustauf, sur le Danube, où un logement lui était réservé chez le maître de chapelle de la cour épiscopale, et où le bailli s'était engagé à le nourrir, en échange de leçons de français données à ses enfans. C'est là que l'auteur des *Souvenirs* passa, très paisiblement, les trois dernières années de son exil. Le seul gros ennui qui lui soit resté en mémoire fut la nécessité où il se trouva, le 28 février 1799, de renoncer à prendre ses repas dans la maison du bailli. Ce bailli lui-même était « un excellent homme, instruit, et d'un cœur généreux ; » et ses enfans s'étaient profondément attachés à leur professeur. Malheureusement il y avait là Mme la baillive, qui était « d'un caractère tout opposé à celui de son mari. » Avec cela, protestante, et ne pouvant souffrir l'idée que ses enfans subissent l'influence d'un prêtre catholique. Pendant près d'un an, toutefois, le tact et la douceur naturelle de l'abbé avaient réussi à calmer « les susceptibilités » de cette dame, quand « un léger incident vint tout gâter. » Le bailli recevait souvent à sa table un ancien conseiller, « brave homme, mais fort bavard et très expansif, » qui, dès le premier jour, s'était pris, pour l'abbé, de la plus vive amitié. Un soir, ce conseiller, malgré tous les efforts du bailli et de l'abbé pour le faire taire, entreprit une discussion acharnée, avec son hôtesse, sur les qualités et les défauts des prêtres catholiques : sur quoi, tout à coup, la dame se leva de table et quitta la salle, emmenant ses enfans.

Ainsi l'abbé eut à se priver de repas quotidiens qui doivent avoir été d'une saveur exceptionnelle, à en juger par la manière dont, longtemps même après son départ de Donaustauf, il ne pouvait s'empêcher de les regretter. Et sans doute ce regret fut encore aggravé par le contraste de la cuisine qui succéda, pour lui, à celle du bailli : car il nous apprend que, toutes les pensions de la ville étant « trop chères pour sa bourse, » il se résolut à se préparer lui-même ses repas, dans sa chambre. « J'achetai quelques ustensiles, et me mis à pratiquer les mystères du pot-au-feu. Quelle cuisine ! Elle n'était ni difficile, ni compliquée,

mais n'arrivait jamais qu'à des résultats qu'un Vatel n'aurait certainement pas enviés. » Enfin, après dix-huit mois de ce régime, l'abbé fut invité par le doyen de Donaustauf à venir, chaque soir, dîner à sa table, sans autre rémunération que la petite corvée d'une partie d'échecs, souvent assez longue, à la fin du repas. Ces dîners chez le brave doyen allaient être les derniers « souvenirs » culinaires que l'abbé de Préneuf devait garder de son exil.

Toute la fin de l'émigration de l'abbé s'est, d'ailleurs, écoulée si tranquillement qu'il n'a trouvé à nous en raconter que deux épisodes, mais l'un et l'autre assez curieux pour valoir encore d'être signalés. Un jour, en septembre 1799, parmi l'un des nombreux convois de prisonniers français qui traversaient Donaustauf, et que M. de Préneuf tâchait, naturellement, à secourir de son mieux, il lui arriva de reconnaître le fils d'un artisan de Vaugirard, à qui il avait donné jadis des leçons de catéchisme. « Tous ces malheureux étaient dans un état pitoyable: mal vêtus, quelques-uns sans chaussures, les pieds enveloppés dans des bandes d'étoffe et de corde. A peine quelques chariots suivaient-ils la colonne, pour ramasser ceux qui, à bout de forces, ne pouvaient plus avancer. Ils se plaignaient aussi de la nourriture restreinte et détestable qu'on leur donnait, et des marches forcées qu'on leur faisait faire. » L'ancien curé de Vaugirard éprouva un mélange singulier de plaisir et de compassion, à rencontrer ainsi l'un de ses paroissiens; et nous le croyons volontiers quand il nous dit qu'il questionna longuement le prisonnier sur sa famille, comme aussi sur tout ce qui s'était passé à Vaugirard depuis son départ. Il fut assez heureux pour lui procurer, par l'intermédiaire du bailli, « du linge, qui lui manquait absolument, et quelques provisions dont sa figure hâve et décharnée indiquait le plus pressant besoin. » Encore le jeune homme ne voulut-il accepter ces présens qu'à la condition de les partager avec ses camarades. Le convoi fut logé à Donaustauf jusqu'au lendemain : puis il repartit « pour le fond de l'Autriche. »

Le second épisode serait, par lui-même, assez insignifiant, et le récit de l'abbé en contient une foule d'autres qui auraient plus de titres à nous intéresser; mais, grâce aux recherches érudites de M. Vanel, il nous apporte un témoignage tout à fait caracté-

ristique, à la fois, de la parfaite véracité du prêtre emigré et de la fidélité de ses souvenirs. Nous allons, tout d'abord, reproduire son récit : il nous transporte, de nouveau, à Augsbourg, où l'abbé, pendant son séjour à Donaustauf, au mois de décembre 1800, s'était offert à accompagner un vieux prêtre, malade, et incapable de voyager seul.

Comme je me rendais, un matin de très bonne heure, à l'église, pour dire ma messe, je fus abordé par un militaire français, qui tenait son cheval par la bride, et qui me demanda, très poliment, si je parlais sa langue. Sur ma réponse que j'étais son compatriote, il me pria de lui dire si je connaissais, à Augsbourg, où il devait se trouver, un prêtre, dont il me cita le nom. Ce prêtre était de son pays et il désirait le voir. Le nom ne m'était pas inconnu : mais je lui fis observer que, étant fort pressé, je ne pouvais lui répondre comme je l'aurais désiré.

Il me répliqua qu'il m'attendrait bien, et que, à ma sortie, il me demandait la permission de venir me retrouver. Ce militaire avait un air si respectueux que j'en fus touché; et, aussitôt ma messe dite, je sortis à son devant. Il m'attendait, en effet, auprès de l'église, et nous liâmes conversation. Il était originaire d'une province de l'Ouest de la France (je crois qu'il était Poitevin), et il avait été pieusement élevé par un chanoine qui lui avait appris la musique et le chant. Il lui était resté, de cette éducation, un fond de religion, ou au moins de respect pour ses ministres, qui m'avait tout aussitôt frappé. Je m'intéressai à lui, et je lui proposai de le conduire dans la pension où les prêtres français prenaient leurs repas; il avait là plus de chances que partout ailleurs de retrouver celui qu'il cherchait. Chemin faisant, il me dit qu'il se rappelait avec plaisir ses jeunes années; qu'il n'avait jamais oublié les soins et l'éducation que lui avait donnés le bon chanoine, et qu'il était bien aise de pouvoir rencontrer un prêtre de son pays, pour lui prouver sa reconnaissance.

Malheureusement, l'abbé qu'il cherchait avait, depuis quelque temps, quitté Augsbourg; et ce brave garçon s'en montra fort peiné. Pour se dédommager, il voulut, avec une telle insistance, nous offrir à déjeuner, à moi et à deux ou trois de mes confrères qui l'avaient renseigné, que nous fûmes forcés d'accepter, pour ne pas le désobliger. La pension, heureusement, n'était pas chère.

A table, il nous découvrit d'excellens sentimens, et nous parut si franchement honnête que j'ai toujours gardé, de cette rencontre, un souvenir consolant. Nous fûmes pénétrés de reconnaissance pour l'acte affectueux et cordial de ce brave soldat qui, en nous quittant, nous assura que, s'il avait été le maître, nous n'aurions pas été persécutés et contraints d'émigrer. Il espérait nous revoir, bientôt, dans nos églises.

Or, il se trouve, par une coïncidence piquante, que ce « brave soldat » a écrit, lui aussi, ses *Souvenirs*, et qu'il y a raconté, lui aussi, sa rencontre à Augsbourg avec l'abbé de Pré-

neuf. Il s'appelait Philippe-René Girault, et était, en 1800, musicien d'état-major du 5e régiment de hussards. Voici en quels termes il nous a rapporté l'épisode, dans ses *Campagnes d'un musicien d'état-major pendant la République et l'Empire*, récemment découvertes et publiées par M. Frédéric Masson :

J'avais appris, par un de mes pays, qu'il y avait à Augsbourg un prêtre de Poitiers (1). Comme nous ne devions que traverser la ville, je demandai à mon colonel la permission de m'y arrêter. Il me l'accorda, avec quelque difficulté. En entrant en ville, je vis un prêtre assez mal vêtu : c'était un émigré français. Je l'arrêtai, et lui demandai s'il connaissait l'abbé Cherprennet, et s'il pouvait m'indiquer son logement : « Je le connais, me dit-il; et si je n'étais pas obligé d'aller dire ma messe, je me mettrais de suite à votre disposition pour vous conduire auprès de lui. Indiquez-moi un endroit où je pourrai vous retrouver, et, après ma messe, j'irai vous rejoindre. » Dans la rue où nous étions se trouvait un café qui avait pour enseigne : *Café des Émigrés*. Je lui dis que je l'attendrais là. J'allai mettre mon cheval à l'écurie et j'entrai dans le café. Il était rempli d'émigrés et d'officiers de tout grade qui, en passant, étaient venus embrasser des parens, des amis, éloignés de France depuis bientôt dix ans. J'assistai, tout ému, à plus d'une scène touchante.

L'abbé, ayant dit sa messe, vint me chercher; et je me dirigeai avec lui vers la pension des prêtres français, où il espérait trouver celui que je cherchais. A notre arrivée, je fus entouré de plusieurs prêtres qui pensaient avoir par moi des nouvelles de leur pays. J'appris que l'abbé Cherprennet était parti, depuis quelques jours, pour la Suisse.

Comme je voyais qu'on allait servir à dîner, je demandai si je pouvais, en payant, m'asseoir à la table, pensant que c'était une table d'hôte. On me dit que la table n'était point commune, que chacun se faisait servir suivant ses ressources, que je pouvais demander ce que je voudrais et qu'on me servirait. Je priai alors mon guide, et deux de mes interlocuteurs, de vouloir bien accepter de dîner avec moi. « Je suis, leur dis-je, un ancien serviteur de l'Église : les prêtres ont nourri mon enfance, et je serais heureux de rendre à quelques-uns les bienfaits que j'en ai reçus. » Ils acceptèrent volontiers : car la plupart de ceux qui fréquentaient cette pension faisaient maigre chère, faute de ressources. Je fis servir un bon dîner maigre, — car c'était un vendredi, — et la conversation s'engagea. Naturellement, il ne fut question que des malheurs de la Révolution et de la persécution de l'Église. Je ne pouvais pas en dire grand'chose, car, pendant toute la Terreur, j'avais été hors de France.

Pendant notre conversation, je voyais que tous les prêtres qui entraient dans la salle venaient faire un grand salut à l'un de mes convives. L'un d'eux eut à lui parler et le traita de « Monseigneur; » j'appris, de cette manière, que je traitais un évêque, et je crus devoir m'excuser de la familiarité de mes manières avec lui; mais il n'accepta pas mes excuses et me

(1) Philippe-René Girault lui-même, comme « croit se le rappeler » l'abbé de Préneuf, était effectivement Poitevin.

dit qu'il était, au contraire, très touché de mes bons procédés envers de pauvres prêtres qui, probablement, n'auraient jamais l'occasion de me rendre la politesse que je leur faisais. « On nous fait espérer, continua-t-il, que, d'ici quelque temps, la religion catholique sera rétablie en France, et que nous pourrons rentrer dans notre pays. Alors, si le hasard voulait que nous nous rencontrions, soyez assuré que ce serait un grand bonheur pour moi de vous recevoir à ma table, dans mon palais épiscopal! »

Je le remerciai de ses bonnes paroles, et le dîner continua gaiement, arrosé de quelques bouteilles de vin de France. Ma bourse était bien garnie et je ne l'épargnai pas : aussi je laissai ces bons prêtres fort contens de moi, et moi enchanté de l'accueil que j'en avais reçu.

On affirme volontiers que jamais, depuis que les hommes se sont avisés d'écrire l'histoire, deux hommes ne se sont trouvés pour raconter un fait de la même façon. Dans le cas présent, il faut reconnaître que, sur le « fait » essentiel, la rencontre du soldat et du prêtre émigré, les deux témoignages concordent pleinement; et il n'y a pas jusqu'aux circonstances dont plusieurs ne nous soient rapportées, presque pareilles, dans les deux récits : ce qui suffirait à justifier la confiance que nous ne pouvons nous empêcher d'accorder aux charmans *Souvenirs* de l'abbé de Préneuf. Mais les deux récits ne laissent point, avec cela, de différer sur quelques détails. D'abord, le musicien a-t-il attendu le prêtre « auprès de l'église, » comme le veut celui-ci, ou bien, comme il le prétend lui-même, au « Café des Émigrés? » Plus tard, à la pension, René-Philippe Girault assure que les trois prêtres « acceptèrent volontiers son invitation, » tandis que, suivant l'abbé de Préneuf, « le brave garçon mit tant d'insistance à cette invitation que les prêtres furent forcés d'accepter, pour ne pas le désobliger. » Enfin se pose à nous la question de l'évêque. M. de Préneuf ne fait aucune mention de ce prélat, à qui le musicien d'état-major nous apparaît tout heureux et tout fier d'avoir pu offrir un plantureux dîner (maigre), « arrosé de quelques bouteilles de vin de France. » Cet évêque, avec l'effusion de sa reconnaissance, et sa promesse de recevoir « à sa table, dans son palais épiscopal, » le généreux militaire qui lui fait l'amitié de le régaler, ne serait-il pas, simplement, une « blague, » inventée, peut-être, à l'origine, par Girault pour « épater » ses camarades de régiment, et redite par lui si souvent qu'il en est arrivé à la tenir pour vraie? Mais il convient de laisser à M. Frédéric Masson le soin de résoudre ce petit « problème historique. »

L'abbé de Préneuf était en train de faire une partie d'échecs avec le doyen de Donaustauf, un soir du mois de janvier 1801, lorsqu'il reçut, de Paris, une lettre qui lui annonçait formellement « que toutes les difficultés étaient levées, » et qu'il pouvait désormais rentrer en France sans avoir rien à craindre.

« J'attendis encore un mois pour me renseigner plus complètement, et je me décidai enfin à reprendre le chemin de la patrie. Mes bagages ne furent pas longs à faire. J'avais reçu des fonds suffisans. Ce ne fut pas sans émotion que je dis adieu à mes excellens protecteurs, et même à cette Allemagne qui m'avait abrité pendant tant d'années, au milieu d'événemens si tragiques, et de dangers accompagnés ou aggravés, souvent, par le manque des ressources les plus nécessaires. »

Le 17 février 1801, il « monta en diligence, » se dirigeant vers Paris; et à cette date s'arrêtent ses *Souvenirs d'Émigration.*

V

Comment l'abbé de Préneuf, aussitôt qu'il fut rentré en France, reprit possession de sa cure de Vaugirard; comment il réussit, par son zèle et son intelligente activité, non seulement à relever de ses ruines l'église Saint-Lambert, mais à lui rendre même toute sa richesse et tout son éclat d'autrefois; comment ensuite il eut à administrer, tour à tour, l'église de Sceaux, en 1807, et, en 1821, l'église parisienne de Saint-Leu et Saint-Gilles; et comment enfin il mourut, à Paris, le 15 septembre 1827, plein d'années et de bonnes œuvres, après avoir rédigé un long testament qui nous le fait voir partageant son cœur entre les trois paroisses entre lesquelles s'est partagée sa vie : tout cela nous sera conté bientôt par M. Vanel, dans la préface des *Souvenirs d'Émigration*, avec une foule de détails émouvans ou pittoresques. Notre unique objet a été d'analyser brièvement ces *Souvenirs* eux-mêmes, tableau fidèle d'une existence qui doit avoir été celle de milliers de prêtres français, pendant les huit dernières années du XVIIIe siècle.

Cependant, il y a, parmi les nombreuses découvertes de M. Vanel, une série de documens que nous ne pouvons nous empêcher de mentionner encore : ils ont trait à la destinée de l'héroïque maître-cordonnier Joseph Billaut, à qui l'abbé de Préneuf a dû, en 1792, de réussir à passer la frontière. Dans une des

premières pages de ses *Souvenirs*, écrites à Prozelten en 1795, et que l'abbé, sans doute, n'aura jamais trouvé le loisir de revoir, nous lisons que cet homme admirable est mort sur l'échafaud, peu de temps après son retour des Pays-Bas, victime de sa compassion pour les prêtres persécutés. Non pas : fort heureusement, M. Vanel nous apprend que l'abbé s'est trompé sur le sort de son bienfaiteur. Billaut a été effectivement arrêté, à plusieurs reprises, et a même comparu devant le Tribunal révolutionnaire, le 20 avril 1793. Il avait été dénoncé, le 28 mars précédent, par la section du Théâtre-Français, dont dépendait sa rue Saint-André-des-Arcs; et une perquisition faite dans son logement avait révélé la présence, chez lui, « d'ornemens d'église, de croix, d'hosties, de cierges, et de lettres de correspondance avec des émigrés. » Comme le dit très justement l'érudit caennais, « c'était là plus qu'il ne fallait pour conduire à l'échafaud; » et nous avons peine à comprendre par quel miracle Billaut est parvenu à sauver sa tête, en déclarant simplement que les objets en question, « dont il ignorait la nature, lui avaient été laissés en dépôt par un chartreux qu'il ne connaissait point. » Mais une autre pièce, du 28 juin de la même année, nous le montre ayant la chance incroyable d'obtenir un *non-lieu*, « à condition d'être désormais plus circonspect. » Après quoi, son dossier aux Archives Nationales ne porte plus aucune trace d'une autre arrestation ; et rien ne nous défend donc d'imaginer que l'abbé de Préneuf, de retour en France, au moment où il s'apprêtait à célébrer une messe pour le repos de l'âme de l'excellent maître-cordonnier, ait eu la joyeuse surprise de rencontrer, bien vivant en chair et en os, celui qui avait été le premier témoin de son émigration.

GASTON LEFÈVRE.

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE : *Un divorce*, pièce en trois actes par MM. Paul Bourget et André Cury. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Les Deux hommes*, comédie en quatre actes, par M. Alfred Capus. — GYMNASE : *Le bonheur de Jacqueline*, comédie en quatre actes, par M. Paul Gavault.

Voici une de ces œuvres de grand caractère, qui sont un régal pour les connaisseurs, et devant lesquelles ceux mêmes qui ne se soucient pas d'analyser leurs impressions se sentent étreints par une émotion d'espèce particulière et de qualité rare. On ne cesse de nous redire en effet que le théâtre est le royaume de l'artifice et la terre d'élection du mensonge ; tout y est disposé d'après une optique qui fausse l'aspect des choses et en détruit les proportions ; tout y est arrangé et truqué ; les événemens y obéissent à une logique spéciale qui nous fait accepter l'invraisemblable et croire à l'absurde ; les personnages nous sont présentés d'une façon si singulière que les mêmes caractères pour lesquels nous éprouvons, à la ville, du mépris et de la répulsion, nous inspirent, à la scène, de l'estime et de la sympathie ; la morale n'y est pas seulement conventionnelle, mais elle est un ambigu de préjugés baroques qui sont les dogmes de l'endroit ; les mœurs, les usages, le ton des conversations qu'on y admet, seraient partout ailleurs pour nous surprendre ou nous choquer. Or il est bien exact que cela se passe ainsi dans beaucoup de pièces, et des plus fêtées. Mais qu'un écrivain, formé par des méthodes très différentes et maître dans un autre domaine, aborde la scène sans autre souci que celui des règles générales de l'art, celles qui recommandent, où que ce soit, l'étude de la nature, la simplicité des moyens et la franchise de l'expression ; qu'il apporte et conserve sur ce terrain nouveau ses habitudes d'esprit, le souci des questions de

morale sociale, l'inquiétude des problèmes de la vie intérieure, la curiosité à démêler les élémens qui conditionnent le milieu moderne; qu'il néglige les ficelles à portée de la main et bouscule, avec une robuste ingénuité, les conventions en état de plaire! Aussitôt on respire une autre atmosphère; au lieu du jeu des partis pris, des combinaisons et des apparences, c'est la réalité complexe, ce sont les lignes mêmes et les couleurs de la vie; au lieu de situations et de rôles, nous avons devant nous des êtres, choisis parmi les meilleurs, mais pareils à nous, aux prises avec des circonstances où nous pouvons nous trouver nous-mêmes engagés, se débattant parmi des difficultés qui peuvent surgir demain sur notre route, tenant un langage qui est celui du bon sens ou de l'égarement, de la raison ou de la passion, de la tendresse ou de la colère. On reconnaît l'accent de la vérité. C'est une joie sans égale. Et c'est celle que nous devons aux auteurs de *Un divorce*.

Leur pièce est tirée du roman publié ici même, il y a trois ans, par M. Paul Bourget. Des romans excellens sont si souvent devenus de méchantes pièces, que ce genre d'opération est justement tenu pour suspect. Mais comment oublier que nous lui devons quelques-uns des chefs-d'œuvre du théâtre contemporain : *la Dame aux Camélias, le Gendre de M. Poirier, le Marquis de Villemer?* C'est donc qu'avec un roman, il est possible de faire une comédie; seulement il y faut la manière. Cette manière consiste d'abord à refaire l'œuvre de fond en comble. On sait quelle transformation a subie l'agréable et humoristique récit de Sandeau, *Sacs et Parchemins*, en passant par les mains puissantes d'Émile Augier. Sous le romancier que fut d'abord Dumas fils perçait déjà le dramaturge. Et il est vrai que George Sand était totalement dénuée des dons qui font l'auteur dramatique ; mais un autre, qui n'a pas dit son nom, les avait pour elle. Un roman qui arrive à la scène sans avoir beaucoup changé en route, a toutes les chances d'y échouer : l'erreur consiste à croire qu'il suffise d'y découper des scènes, d'en détacher des épisodes et des phrases, en respectant avec scrupule le texte qui a plu au lecteur. Au contraire, il faut, là comme partout, que l'écrivain de théâtre domine sa matière, et, s'il est son propre adaptateur, qu'il accomplisse le tour de force de briser les cadres où sa pensée, une première fois, a pris forme. Il faut qu'il se borne à dégager du roman l'élément de drame qui pouvait y être contenu; une fois isolé du reste, ce principe, en se développant, créera une œuvre nouvelle. Encore cela n'est-il possible qu'avec une certaine famille de romans. Mais on sait que M. Paul

Bourget a toujours aperçu la vie sous un aspect tragique. Ce qu'on lui reprochait, au temps de ses premiers romans, c'est que ses personnages, ingénieux à se torturer, faisaient beaucoup d'affaires pour des mésaventures si banales ! Ils avaient un art de dramatiser toutes choses, et leur cœur était le champ clos où se livraient d'interminables combats. Romancier psychologue, M. Paul Bourget a recueilli la leçon des classiques qui, pour nous présenter dans un vigoureux raccourci le tableau de la vie intérieure, choisissaient l'instant de la crise : chacun de ses livres est l'exposé d'un drame de conscience. Quant à ses derniers romans ils sont chargés de beaucoup plus de matière ; un plus grand nombre des élémens dont se compose la vie contemporaine y est utilisé ; l'individu n'y est plus isolé, mais considéré dans ses rapports avec l'ensemble : autour de lui se livre une autre lutte, aux longues péripéties et aux conséquences infinies, la lutte des grandes forces sociales, celles qui conservent et celles qui détruisent.

C'est un épisode de cette lutte qui nous est présenté ici ; en sorte qu'on pourrait dire que les protagonistes n'y apparaissent pas, qu'on les devine à l'arrière-plan, et qu'ils s'appellent Tradition et Révolution, Foi et Négation, Discipline et Anarchie. M. Paul Bourget a lui-même défini *Un divorce* une pièce à idées. Ai-je besoin de répéter, après y avoir si souvent insisté, que c'est la forme de théâtre non seulement la plus relevée, mais aussi la plus neuve. Il y a une quinzaine d'années, en tête d'un recueil d'études dramatiques, j'essayais de dessiner l'esquisse d'un théâtre en formation et en espérance, que j'appelais le « théâtre d'idées. » La formule fut accueillie aussi dédaigneusement qu'il convenait par les professionnels du théâtre ; mais les critiques voulurent bien se l'approprier ; et, ce qui achève de la légitimer, c'est qu'elle définissait déjà les caractères essentiels des meilleures entre nos pièces récentes.

Le premier trait où se reconnaît une pièce à idées, c'est qu'elle n'est pas une pièce à thèse. Le genre cher à Dumas fils a eu sa vogue et il a ses titres de gloire ; mais il est aujourd'hui passé de mode : il nous choque par ce qu'il a, tout à la fois, de trop concerté, et de toujours décevant. La pièce à thèse a pour raison d'être de prouver quelque chose, et pour essence de ne rien prouver ; car allez donc admettre qu'un « cas, » dont toutes les données ont été combinées à souhait, puisse avoir quelque valeur de signification générale ! Elle fait porter tout l'effort de la démonstration dans un même sens : elle met d'un côté tous les argumens solides et tous les braves gens, de

l'autre côté tous les sophismes et tous les coquins. Au contraire, la pièce à idées ne sacrifie aucune des idées qu'elle doit mettre en relief. Elle présente chacune d'elles sous son meilleur jour. Certes l'auteur dramatique, pas plus que l'historien, ne se pique de neutralité; il n'affecte pas de rester impassible, ce qui ne pourrait provenir que d'indifférence et engendrer que froideur. Il n'a pas la faiblesse de croire que toutes les idées se valent. Mais il sait que même les plus fausses peuvent par quelque côté séduire une âme honnête. En le montrant, il fait effort de loyauté. Cette attitude loyale du moraliste vis-à-vis des idées entre lesquelles va s'établir le conflit, est ce qui frappe d'abord dans *Un divorce*.

Ces idées, ce sont les diverses conceptions du mariage qui coexistent dans notre société d'aujourd'hui, si diverses vraiment qu'elles mettent entre ceux qui les ont adoptées des différences plus profondes que la race ou l'époque, l'écartement de l'angle facial ou la couleur de la peau. La conception religieuse d'abord. Pour ceux qui croient que nous sommes des créatures dans la main de Dieu, il va sans dire que le mariage est un acte essentiellement religieux. Ils ne nient pas que l'intervention de la loi ne soit nécessaire : c'est elle qui règle l'état des fortunes, tranche les questions d'intérêt et précise les droits. Mais quel pouvoir a-t-elle pour unir les âmes? Le mariage est un « sacrement, » et hors du sacrement il n'y a pas de mariage; mais tout ce qui est une émanation de la vie divine ayant part à son éternité, de son essence religieuse découle pour le mariage son indissolubilité. — La conception laïque. Si au contraire nous avons exorcisé de la création le sens divin et si nous croyons n'avoir affaire qu'à la société de nos semblables, le mariage devient un contrat pareil à tous ceux qui régissent les rapports sociaux. Comme tout contrat, il a pour objet de nous défendre contre les autres d'abord, mais aussi contre nous-mêmes, de s'opposer aux caprices de notre humeur, aux suggestions de notre instinct et de nous lier par nos propres engagemens. Contrat délicat et grave entre tous, mais qui se conforme au caractère de toutes les choses humaines, toujours révocable et toujours fragile. — La conception individualiste. Chaque individu est par définition un être libre. Il ne relève que de sa conscience. Lorsque deux êtres, pareillement indépendans, ont résolu de se donner l'un à l'autre, en quoi cela regarde-t-il la société? Comment n'aurais-je pas, à tout moment, le droit de rejeter un lien que j'ai forgé moi-même? Tout engagement qui limite mon indépendance n'est-il pas contraire à la nature et ne porte-t-il pas atteinte aux droits de la personne? —

Telles sont les idées qui, en se heurtant, vont faire jaillir le drame, idées irréductibles, idées inconciliables et dont la rencontre ne peut manquer d'être fertile en catastrophes.

Une lutte d'idées, si dramatique soit-elle, ne constitue pas un drame ; d'aucuns diront qu'elle en serait plutôt le contraire. Si l'auteur a d'abord conçu sa pièce *in abstracto*, au lieu de voir se dresser devant lui des créatures de chair et de sang, on peut craindre qu'il ne sache pas réparer dans la suite cette erreur initiale. Ses acteurs ne seront que des entités bataillant à coups d'argumens, comme on voit dans l'enfer païen des fantômes sans os se poursuivre de vaines blessures. Tel est le danger, quand on met des idées au théâtre : elles risquent d'y rester à l'état d'idées, sans parvenir à trouver un corps où se loger. Le dialogue du Juste et de l'Injuste est un beau thème à discussion, mais qui aurait sa place dans l'école des sophistes mieux encore que sur la scène. Il nous faut ici des êtres concrets, et non de purs esprits, mais des hommes dont la raison est échauffée, exaltée, égarée par la passion. Cela même fait l'attrait du théâtre et, pour un Bossuet, en faisait le danger ; c'est qu'on y voit de vrais yeux d'où coulent de vraies larmes. Là même est le mérite essentiel de *Un divorce*, celui sur lequel on ne saurait trop insister : on y respire une atmosphère de réalité, et les êtres qui s'y meuvent, dans un milieu qui est exactement celui de notre temps, y font constamment figure d'êtres vivans.

Chaque personnage, en effet, nous apparaît comme type et comme individu, avec sa physionomie nettement marquée à l'empreinte d'aujourd'hui, tel que nous avons pu le rencontrer hier, ou tel que nous le coudoierons demain, dans la rue ou dans un salon. Darras est le libre penseur honnête homme. Très laborieux, très scrupuleux il est un exemplaire accompli de toutes les vertus laïques. Ces vertus qui, chez un chrétien, auraient pour support la charité, sont, chez lui, à base d'orgueil. Il fait volontiers étalage de sa raison et montre de sa supériorité d'esprit. Il a le pédantisme de ses convictions, comme on reconnaît le parvenu à l'ostentation de sa richesse. Non content, au surplus, d'être détaché des croyances qui ont longtemps bercé l'humanité, il les tient pour funestes : au fond de lui gronde une sourde irritation contre ces ouvrières d'erreur. Il déteste le prêtre et son influence. Il voudrait chasser de nos mœurs et déraciner de nos cœurs tant de germes qu'y ont déposés des siècles de christianisme. Mais cet homme d'une certaine mentalité est aussi l'homme d'une certaine condition. Bourgeois riche et bien posé, il a, à défaut d'autre, le culte de la res-

pectabilité. Le code des bienséances lui tient lieu de *Credo*. Et l'audace de sa pensée expire au seuil des convenances mondaines. Ajoutez que Darras n'est pas seulement un cerveau et n'oubliez pas de tenir compte de sa sensibilité : le cœur a ses raisons qui sont plus fortes que la raison même d'un libre penseur. Amoureux d'une catholique, il va s'embrouiller dans toute sorte de contradictions. Il fera de son beau-fils son disciple et lui fabriquera une âme libre de préjugés, à la ressemblance de la sienne; mais il consentira que sa fille, sa propre fille, soit élevée dans cette religion qu'il abhorre. Et cette concession sera pour lui la source de grands malheurs.

Mme Darras est une chrétienne qui a passé par une crise de révolte. Mariée à un affreux mari, libertin, alcoolique, elle était du grand nombre de celles aux yeux de qui leur infortune individuelle est un argument terrible contre la Providence. Peu à peu sa piété, qui subsistait, se faisait moins ardente et elle songeait, non sans un regret, à ce qu'aurait pu être sa vie auprès d'un autre homme, qui aurait su l'aimer. L'affaiblissement de la foi chez la femme que la vie a déçue, l'âpre désir qui pousse l'individu à rattraper le bonheur, l'influence amollissante du milieu complaisant et des exemples chaque jour plus fréquens, tout s'est réuni pour lui faire accepter le divorce suivi d'un second mariage. Mais chez la femme qui a été façonnée par le christianisme et dont l'âme fut vraiment chrétienne, devait s'éveiller, certain jour, sous le coup d'émotions qu'on pouvait prévoir, une irrésistible nostalgie des choses religieuses. Dirai-je que le voisinage de ce Darras, si honnête homme mais si insupportable ! n'a pu manquer d'y contribuer ? Au contact de cette raison imperturbable, une sensibilité de femme et de femme pieuse est sans cesse froissée. En reprenant, pour y accompagner sa fille, le chemin de l'église, la mère a retrouvé ses impressions d'autrefois. Tout son passé, qui se ravive en elle, lui révèle la misère de son état présent. Elle fait une découverte dont, un jour ou l'autre et de toute nécessité, elle devait s'aviser : elle s'aperçoit avec horreur qu'elle n'est pas mariée !

Darras est un type de transition. Il s'arrête à moitié route. Pour pousser ses théories jusqu'au bout, comptez sur la génération qui vient ! Elle est représentée ici par le jeune Lucien et par Berthe Planat. L'intérêt de ces deux rôles est de nous montrer à quel point il est vrai de dire que les idées vont vite. Nous y pouvons contempler, non sans effroi, la forme que certaines théories prennent dans des consciences toutes neuves, dénuées du lest de l'expérience et férues d'intransigeance. Lucien, c'est Darras à vingt-cinq ans. Lui aussi, ce

petit bourgeois, fils et beau-fils de gens bien posés, il n'aurait pas mieux demandé que de s'organiser une existence régulière, en accord avec l'ordre établi. Mais survient celle qu'on n'avait pas priée et qui s'invite elle-même : la passion. C'est elle, l'implacable logicienne, qui va tirer des principes de Darras des conclusions en rapport avec la situation de Lucien. C'est elle qui, par delà l'honorable façade des mots, ira tout de suite au sens vrai, et de la doctrine où se leurre un conservatisme naïf, dégagera soudain l'âme révolutionnaire.

Berthe Planat est, à sa manière, une croyante comme Mme Darras. Seulement, on lui a proposé un autre idéal. Elle s'y attache avec la même ferveur, avec cette puissance d'absolu et cet excluvisisme qui caractérisent l'âme féminine. Elle croit à la médecine, comme, autrement élevée, elle aurait cru à Dieu. Elle adhère au formulaire de la Faculté comme elle aurait fait aux enseignemens du catéchisme. C'est l'enfant de Marie de la Sociologie athée. Et sa foi est la foi sincère, celle qui agit. Elle brûle de se dévouer pour l'évangile des temps nouveaux. Le même instinct, qui fera de la femme éternellement une sacrifiée, — la sacrifiée volontaire, — la pousse au martyre. Elle est, au sens littéral, la martyre de l'union libre, celle qui « témoigne » en s'immolant. Le mysticisme qui l'illumine transfigure, à ses yeux qu'elle ne veut pas dessiller, l'aventure la plus banale et la plus plate. J'ai entendu un vieux moraliste critiquer assez vertement ce rôle. « Berthe Planat, grondait-il, mais nous la connaissons tous, et depuis toujours ! Ce n'est que la dernière venue dans l'innombrable théorie des filles-mères. Elle avait le goût du plaisir; elle a suivi n'importe quel libertin, celui qui passait. Après quoi, instruite par l'expérience et devenue très forte, elle a songé au moyen de reprendre pied dans la société régulière. Le moyen est classique : il consiste à s'introduire dans une famille honnête. Hier elle aurait été institutrice ou lectrice, aujourd'hui elle est infirmière; c'est la turlutaine du moment : le tablier d'hôpital est pour une jeune fille le colifichet à la mode. Elle séduit le fils de la maison qui est un grand nigaud. Laissez-nous donc tranquilles avec les balivernes d'union libre, de foyer modern-style ! Autant de mots nouveaux pour cacher les vilenies de toujours... » Oh ! que la boutade de ce vieux moraliste m'a ravi, et que j'aimerais à abonder dans le même sens ! Mais ce n'est pas de morale, c'est de critique théâtrale qu'il s'agit ici. Il faut prendre le type tel qu'il nous est présenté. Balivernes, si l'on veut : Berthe Planat en a été dupe. Elle y a cru, dur comme fer. C'est le trait de psychologie que tous ces personnages ont en commun. Ils se réfèrent à un idéal,

faux peut-être, mais qui est leur idéal. De là vient qu'ils échappent à toute vulgarité. Ils ont leur noblesse.

Ainsi, au cours de l'action se dessinent les personnages de *Un divorce*. L'étude en est si poussée qu'ils nous sont bientôt familiers comme les êtres avec qui nous avons longtemps vécu, et dont le passé nous est entièrement connu. Chacun de leurs actes s'explique aussitôt pour nous, grâce à ce que nous savons de leur formation intellectuelle ou sentimentale et des circonstances qu'ils ont traversées. Chaque mot est un indice du travail intérieur, révèle des dessous de conscience, ouvre des perspectives sur des lointains de réflexion ou de souffrance. La pièce de MM. Bourget et Cury peut avoir d'autres mérites; au point de vue de l'art, la merveille en est cette intensité de vie prêtée à des êtres imaginaires.

Encore fallait-il trouver un moyen de réunir ces individus venus de coins si différens de la société, aménager un terrain où pussent se rencontrer sans invraisemblance le libre penseur, le prêtre, le petit intellectuel bourgeois et la jeune anarchiste. C'est, me dit-on, M. Cury qui a eu l'idée d'ajouter, aux personnages du roman, celui de la vieille Mme Darras; s'il en est ainsi, son intervention a été vraiment efficace : elle a permis à M. Bourget d'apercevoir tout de suite la forme scénique que pouvait prendre son œuvre.

Donc, la vieille Mme Darras, la mère du libre penseur, a été gravement malade. L'étudiante en médecine, Berthe Planat, l'a soignée avec une belle conscience professionnelle, et l'a vraiment arrachée à la mort. Toute la famille éprouve pour la jeune fille de la gratitude et du respect. Chez Lucien, qui a rencontré Berthe au chevet de sa grand'mère, il est naturel que ces sentimens se changent en amour. Pareillement se trouvent légitimées les visites du prêtre, et il est tout simple que la femme de Darras se confie à lui et lui demande secours dans sa détresse morale. Dès le début de la pièce, on est très frappé de l'espèce de solennité avec laquelle ce prêtre énumère tous les malheurs que le divorce entraîne après soi; ces paroles, qui sont une prédiction, donnent en effet à la pièce sa véritable signification et lui impriment un caractère de tragédie. Le hasard, se révélant par des coups de théâtre, est le dieu du mélodrame; au contraire, la présence toujours devinée d'une force invisible, fatalité, providence, logique immanente des choses, qui domine et dépasse chacune de nos volontés particulières et relie les actes, en apparence isolés, dans la chaîne ininterrompue des causes et des effets, voilà ce qui donne à une pièce, antique ou moderne, l'allure tragique... Clairvoyant, mais

impuissant, Darras assiste à cette désagrégation d'une famille faite d'élémens trop disparates. Il sent lui échapper l'âme de sa femme. Il essaie de se créer un nouveau titre à sa reconnaissance en sauvant Lucien. Pour cela, il a eu recours à un moyen héroïque : il a mené une enquête sur les antécédens de Berthe Planat ; il en livre brutalement les résultats au pauvre amoureux. Berthe a vécu avec un étudiant, Méjean, dont elle a eu un enfant, et qui l'a abandonnée. Révélation à mettre en fuite un garçon... qui n'aimerait pas.

Après ce premier acte, très plein de choses et pourtant très net et qui sert d'excellente préparation, on sent que l'air est tout saturé d'électricité : les adversaires sont prêts pour la bataille. Deux scènes capitales s'imposent. Nous voulons voir Lucien en face de Berthe et ensuite Lucien en face de Darras. Ces deux scènes M. Bourget nous les a données telles que nous les attendions. Lucien a résolu d'interroger lui-même Berthe Planat qui sûrement a été calomniée. Que la jeune fille en avouant les faits eût plaidé les circonstances atténuantes, se fût excusée, eût cherché à nous apitoyer, c'était la scène cent fois refaite depuis qu'il y a des filles-mères et que le théâtre prend parti pour elles. Mais Berthe Planat ne s'attendrit pas sur elle-même. Elle ne se repent pas, et, Dieu me pardonne ! elle ne regrette rien. Elle se souvient d'avoir agi volontairement et consciemment ; elle revendique ce droit à l'erreur, qui est la rançon même de la responsabilité. Étrange dialogue où tout est neuf, où tout porte ! Quant à la « scène des deux hommes, » l'ampleur du développement, la gravité du débat, la justesse des répliques y atteignent à une perfection toute classique. Ce qui en fait la valeur théâtrale, c'est qu'au lieu d'être une simple rencontre d'argumens, elle est rythmée sur les mouvemens d'un cœur d'amoureux. Lucien répète à son beau-père le récit de Berthe Planat ; et ce récit qui confirme sur tous les points les accusations auxquelles tout à l'heure son honnêteté refusait de croire, il le répète *victorieusement !* Les faits sont les mêmes, mais l'aveu prononcé par des lèvres chéries, les a purifiés. Et voilà un trait profond de vérité humaine... Lucien a parlé dans la candeur et dans l'aveuglement de la passion. A sa grande surprise, il ne communique pas à son interlocuteur son propre attendrissement. Dans cet homme, hier presque un père, qui résiste à se laisser convaincre, il ne voit désormais que l'ennemi. Il n'a plus qu'une inspiratrice, la colère ; c'est elle qui lui suggère les ripostes méchantes, les argumens meurtriers, cette parfaite assimilation du divorce avec l'union libre devant laquelle l'infortuné Darras reste confondu, humilié,

révolté et stupide. — Cet acte est, sans aucun doute, un des plus beaux qu'il y ait dans notre littérature dramatique.

Le troisième acte, auquel on pouvait seulement demander de ne pas laisser faiblir l'intérêt, apporte une conclusion telle quelle. Berthe Planat reparaît, mandée par la vieille Mme Darras et tient un langage moins farouche. Lucien, qui avait jusqu'ici beaucoup discuté, pleurniche un peu ; nous lui en savons gré. Mais l'un et l'autre ne peuvent que redire autrement ce qui a été déjà dit ; ils n'ont rien de nouveau à nous apprendre. Quel sera le dénouement? La famille va-t-elle se résigner, accepter Mlle Planat? On nous a donné une trop haute opinion du sentiment que les Darras, mari et femme, ont de leur dignité. Berthe va-t-elle disparaître? Lucien va-t-il renoncer à elle? Vous ne le croyez pas un seul instant. Lucien part pour Lausanne où Berthe contractera avec lui sa seconde union libre. C'est la vérité même. Mme Darras, qui a songé à quitter son mari, lui est ramenée par l'abbé Euvrard, tant il est vrai qu'on fait ici assaut de politesse ! Ces époux sont trop malheureux pour pouvoir maintenant se quitter. Ils continueront d'aller ensemble sur le chemin de la vieillesse désolée. Ainsi se sera accomplie la prédiction.

Telle est cette œuvre qu'on a plaisir à louer, et à trouver bien digne de son grand succès. Car il faut en faire la remarque : cette pièce d'un art si sobre, d'une si hautaine sévérité, où pas une concession n'est faite au désir d'amuser, a été acclamée par le public. Cela est important à noter. On a coutume de dire que la frivolité du public est le principal obstacle qui arrête les auteurs dans leur empressement à écrire des pièces sérieuses. Rien n'est moins exact. Le public prend ce qu'on lui donne, mais il le prend pour ce qu'il vaut. Quand les pièces à prétentions de grand art distillent l'ennui, comment lui en vouloir, s'il refuse d'y aller? Mais qu'on lui présente une œuvre saine et forte, pénétrée de pensée et d'émotion, éloquente et vraie, il y court : il comprend qu'en l'applaudissant il se fait honneur à lui-même ; à sa joie se mêle quelque fierté.

L'interprétation est excellente. Citons d'abord et mettons hors de pair M. Gauthier qui est de tout premier ordre dans le rôle de Lucien. Il y a mis cette fougue, cette ardeur de jeunesse qui donnent au rôle son grand charme. Il a été surprenant d'émotion et de sincérité dans la scène des deux hommes. Le jeu sobre et triste de M. Lérand convenait bien au personnage de l'infortuné Darras. Mme Brandès, mieux qualifiée pour les rôles d'amoureuse, a été une mère attendrissante. Et Mlle Jeanne Heller a eu toute la sécheresse

qui convenait pour personnifier cette affreuse petite cérébrale de Berthe Planat.

En passant de *Un divorce* aux *Deux hommes* de M. Capus, nous ne quittons pas le genre philosophique. La pensée de la pièce tient dans un couplet fort joliment tourné, suivant l'ancienne mode, celle du couplet des pêches à quinze sous. M. Capus définit deux sortes d'hommes dont les uns sont destinés à l'emporter toujours dans la lutte pour la vie, et les autres à être les éternels vaincus. « Chaque époque a ses armes. Seulement, les uns savent les manier et les autres ne le savent pas. Les uns prennent sans effort, par un instinct naturel, le courant, les habitudes et la moralité de l'heure où ils vivent, et quand l'heure change ils changent comme elle; tandis que les autres sont immobiles dans la foule toujours mouvante, et ils finissent par être piétinés. Enfin, voyez-vous, il y a deux grandes catégories d'hommes civilisés : ceux qui s'adaptent exactement à leur époque et ne lui demandent que ce qu'elle peut donner, et c'est parmi ceux-là que la vie choisit les vainqueurs, car ce qu'on appelle la chance, c'est la faculté de s'adapter instantanément à l'imprévu. Et puis, il y a ceux qui ne s'adaptent pas, qu'ils soient nés trop tard ou trop tôt, qu'ils aient encore les idées d'hier ou qu'ils aient déjà celles de demain. Et ceux-là ce sont les vaincus... » Ainsi présentée l'idée paraît un peu trop simple. Cela aurait besoin d'être creusé. Mais que voilà une belle théorie et si commode pour un chacun ! Car tout le monde y trouve son compte, les coquins dont nous dirons désormais qu'ils sont plutôt les virtuoses de l'adaptation, et les imbéciles, les paresseux, les insociables, qui, de la triste condition de ratés, se trouvent soudain et magnifiquement métamorphosés en hommes de l'ancien temps.

Dans quelle mesure M. Capus prend-il pour son propre compte la théorie qu'il met dans la bouche de son « personnage sympathique » Marcel Delonge? Cela est d'autant plus difficile à dire, que l'intrigue imaginée par l'auteur dramatique ne semble pas une démonstration très rigoureuse de la théorie proposée par le philosophe. Une honnête femme, Thérèse Champlin, se trouve placée entre deux hommes, son mari Paul Champlin, et son cavalier servant Marcel Delonge. Le mari est un arriviste. Avocat de province qui rêve du barreau de Paris, il n'a de cesse qu'il ne se soit fait présenter au financier Bridou, homme taré et grand brasseur d'affaires. Il en fait la connaissance dans le salon d'une certaine Jacqueline, femme d'une réputation déplorable. Bientôt il devient l'amant de Jacqueline qui lui fait quitter

sa femme, et l'amènera doucement à l'épouser. Nous voyons bien que ce n'est pas là un monsieur très propre. Nous voyons moins bien à quoi arrive cet arriviste, si ce n'est à se déclasser. Mais en face de ce « vainqueur, » voici l'homme des anciens temps, Marcel Delonge. Il a compris tout de suite que dans notre piètre époque il n'y avait pour lui rien à faire. Donc il ne fait rien et vit de petites rentes, en oisif et en parasite. Intransigeant pour tout ce qui touche à l'honneur, il est tout de même en bonnes relations avec le financier Bridou. D'une rare délicatesse sur l'article du sentiment, il est au surplus l'un des amans de Jacqueline. Éperdu de mépris pour les gens d'affaires et les hommes de Bourse, cela n'empêche pas qu'il joue à la Bourse, comme les camarades, et hasarde un « coup » sur un conseil sollicité par lui-même auprès de Bridou!... Et puisque Marcel Delonge est l'homme qui ne s'adapte pas, nous nous demandons ce qu'il pourrait bien faire de plus s'il s'adaptait! — M. Capus a-t-il voulu nous donner à entendre qu'au fond, tous les hommes se valent et que l'unique différence est celle du succès? Son fameux optimisme de jadis s'est-il changé en ce pessimisme farouche? Je crois plutôt que son idée, restée obscure et mal débrouillée, a été insuffisamment précisée par une exécution hésitante.

Le rôle de Thérèse a été pour Mme Bartet l'occasion d'un grand succès personnel. Et Mme Pierson a été parfaite comme toujours en bonne dame indulgente. Mais M. de Féraudy nous a paru moins gai, et M. Le Bargy moins irrésistible qu'à l'ordinaire. Eux non plus, ils ne se sont pas adaptés.

Voulez-vous le voir, l'homme des anciens temps, le héros chevaleresque, le Don Quichotte et le terre-neuve? Vous le trouverez au Gymnase, dans le *Bonheur de Jacqueline*. Il s'appelle Fernand Ravenel. Il aimait Jacqueline de tout son cœur; mais, devinant que Jacqueline lui préférait un godelureau, il s'est effacé. Le mari de Jacqueline la rend affreusement malheureuse. Donc Fernand s'ingénie à cacher les frasques de ce coureur: il se battra à sa place; que sais-je encore? Enfin Jacqueline comprend où est son bonheur: il consiste à congédier le mari indigne pour épouser, le bon, le brave, le chevaleresque Fernand. — Joli succès pour M. Tarride et Mme Marthe Régnier.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

LA NOUVELLE TRAGÉDIE DE M. D'ANNUNZIO

La Nave, par G. d'Annunzio, 1 vol. in-8, Milan, 1908.

Les milliers de Romains qui, depuis le 11 janvier passé, dans la grande salle de l'Argentina, ont assisté aux premières représentations de la *Nef* de M. d'Annunzio ont dû retrouver là, j'imagine, quelques-unes des plus fortes et savoureuses impressions ressenties par leurs glorieux ancêtres d'il y a dix-sept siècles. Il est vrai que ceux-ci, dans leurs Colisées, lorsqu'ils voyaient des victimes humaines mises en présence de tigres ou de lions affamés, n'avaient pas besoin des artifices de l'illusion théâtrale pour croire à la réalité de ce qu'on leur montrait : c'était un sang parfaitement authentique qui, pour les divertir, jaillissait des membres déchirés et des gorges ouvertes. Mais du moins M. d'Annunzio, faute de pouvoir offrir à ses contemporains le même degré de réalité, s'est ingénié merveilleusement à renouveler, varier, et renforcer l'horreur voluptueuse des scènes qu'il leur a présentées; et peu s'en faut que sa dernière tragédie, d'un bout à l'autre de son « prologue » et de ses trois « épisodes, » n'apparaisse d'abord que comme un « spectacle coupé » de cirque ou d'arènes, une longue suite de « numéros » à la fois les plus sensuels et les plus effrayans qu'il soit possible de rêver.

Voici, par exemple, au *prologue*, cinq aveugles, le vieil Orso Faledra et ses quatre fils, qui étalent complaisamment devant nous les trous, encore sanguinolens, de leurs orbites, avec une description

minutieuse des souffrances qu'ils ont endurées pendant que, sur l'ordre de leurs ennemis, les Gratico, le fer rouge de l'exécuteur les dépouillait de la vue ! Puis, succédant à ces lugubres mutilés, voici un mort, un vénérable évêque qui vient d'expirer dans l'église voisine, après une agonie dont toutes les phases nous ont été racontées ! Il est mort : mais on veut faire croire qu'il garde assez de vie pour appeler publiquement l'un des Gratico à le remplacer ; et ainsi l'on tourne et retourne son cadavre, sur la scène, jusqu'au moment où les acteurs de cette noire comédie déclarent qu'ils ont entendu sortir de ses lèvres le nom de Serge Gratico. Et maintenant, pour terminer le *prologue*, l'auteur nous fournit le régal, tout érotique, d'une « danse du ventre. » Une femme d'une beauté et d'une luxure prodigieuses, Basiliola Faledra, fille et sœur des aveugles, désirant séduire les persécuteurs de sa race, se met à danser, sous leurs yeux : à demi nue, les épaules baignées de ses cheveux roux, tenant une épée dans l'une de ses mains. « Les pupilles fixées obstinément sur le vainqueur Marco Gratico, elle se démène avec des éclats de rire frénétiques ; » et, tout à coup, laissant tomber l'épée, « elle s'affaisse sur le drap étendu à ses pieds ; et son rire se change en soupirs et sanglots. »

Encore ces trois « numéros » du *prologue* ne sont-ils rien en comparaison de la scène qui remplit presque une moitié de l'acte suivant, et qui, d'ailleurs, est certainement le « clou » du spectacle tout entier. Dans une fosse, derrière un grillage et sous la garde d'archers, une trentaine de prisonniers gémissent et hurlent pitoyablement, lorsque l'un d'eux, voyant approcher Basiliola, la supplie de vouloir bien le tuer de sa main. Longtemps la jeune femme résiste à la tentation sanguinaire qui, aussitôt, s'est emparée d'elle. Mais le prisonnier, après l'avoir suppliée, s'avise d'un autre moyen pour obtenir d'elle la faveur attendue : il l'accable, à présent, de mortelles injures, lui rappelant des crimes d'une invention monstrueuse, énumérant la série de ses incestes et de ses sacrilèges : de telle sorte que Basiliola, brusquement et inconsciemment, se laisse enfin aller à la tentation. Elle arrache un arc des mains du chef des gardes, et vise l'insulteur, avec « un rire sauvage. » Elle s'écrie : « Tiens ! voici ta prière exaucée ! Et ne sois pas atteint au cœur, mais dans ton foie aride ! — Je t'aime ! — répond le mourant, parmi ses cris de douleur. — Et ma flèche a pénétré jusqu'aux plumes ! — Ta main est sainte ! — Afin que tu aies une agonie atroce ! — Créature divine ! tout mon sang s'élance vers toi ! » Sur quoi les autres prisonniers, saisis « d'une contagion funèbre, » réclament passionnément la même faveur ; et

Basiliola, enivrée d'une jouissance meurtrière, les tue l'un après l'autre, en nommant, chaque fois, celui qu'elle vise : jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un seul des prisonniers, un beau jeune homme dont elle ignore le nom. Celui-là demande quelques instans de répit, pour pouvoir entasser les cadavres de ses compagnons, et, grimpé sur ce piédestal, la mieux voir, tandis qu'elle dirigera sa flèche contre lui. Un dialogue ardemment amoureux s'engage entre la belle tueuse et cet inconnu; et Basiliola, dans un tendre élan, couvre de baisers la pointe de la flèche dont elle va lui envoyer, droit au cœur, la caresse enflammée. Que l'on se représente l'effet de cette scène, entremêlée encore des plus magnifiques chants latins de la liturgie catholique : car toujours, à travers la tragédie de M. d'Annunzio, un chœur de prêtres et de fidèles oppose sa voix aux clameurs, toutes païennes, des héros et des comparses de l'action, ce qui donne l'idée singulière d'un Colisée où se dresserait en permanence la croix de Constantin au milieu des plus féroces combats de chrétiens et de lions !

Virgo singularis,
Inter omnes mitis,
Nos, culpis solutos,
Mites fac et castos !

chante doucement ce chœur, dans le lointain, pendant que Basiliola, tout excitée de sa rencontre avec les prisonniers, s'amuse maintenant à dompter l'âme hautaine du triomphateur Marco Gratico, et, après l'avoir affolé de la vue de sa chair découverte, l'oblige à s'agenouiller humblement devant elle.

Le second *épisode*, lui, n'est guère composé que d'un seul « numéro, » et moins imprévu que la scène du meurtre des prisonniers, mais non moins saisissant dans sa violence sensuelle. Comme elle a séduit le guerrier et « navarque » Marco Gratico, Basiliola s'est conquis le cœur, jusqu'alors invincible, de l'évêque Serge, frère de Marco; et désormais, le temps est venu, pour les deux frères, d'assouvir la haine réciproque que la perfide maîtresse a su leur inspirer. Nous assistons d'abord à un étrange festin, où l'évêque, entouré de tous les dignitaires de son église, et toujours stimulé par Basiliola, déborde en un torrent de blasphèmes, en même temps qu'une foule dévote, dans la cathédrale, invoque les foudres du ciel contre les sacrilèges. Sans cesse les convives du banquet se grisent et deviennent plus bruyans, sans cesse nous révélant plus à nu la bestialité de leurs âmes barbares ; mais aussitôt que l'évêque voit arriver son frère, sa

fureur jalouse le réveille de l'engourdissement qui commençait à l'envelopper; et le voici debout en face de son frère, le raillant, l'outrageant, le provoquant de toute manière à un combat que longtemps Marco, par un scrupule tout ensemble religieux et familial, s'efforce d'empêcher. Enfin Basiliola rend le duel inévitable, en persuadant au peuple qu'il est nécessaire que le jugement de Dieu intervienne entre les deux hommes ; et alors c'est une lutte terrible, un sanglant corps à corps dont toutes les péripéties sont rythmées des encouragemens ou des sarcasmes fiévreux de la jeune femme :

Basiliola. — La fille d'Orso te salue, ô despote! Ton couteau n'a qu'un seul tranchant, tandis que l'épée de Serge en a deux, et va te transpercer! Salut à vous, les deux fils d'Ema! Et qui donc donnera le signal, sinon moi? Voyez, je secoue la chlamyde! (*Elle agite la chlamyde de pourpre. Tout à coup, l'évêque se jette sur le navarque. Et si rapide est son élan, et son jeu si insolite, que l'assailli fait un pas en arrière. La femme suit de près les alternatives des coups, de si près qu'elle mêle son souffle à celui des combattans. Transportée, elle aussi, dans un tourbillon de haine, elle ne retient ni ses cris, ni ses gestes. La chlamyde frémit dans son poing convulsé; et tous les pouvoirs de son corps se tendent et se détendent comme dans la danse.*) Hardi, Serge, de la pointe et de la lame! hardi! Vise à la face! Vise au cou!... Tu vaincras! Sois frappé, despote! (*Marco Gratico est atteint au visage, près de la bouche. L'ivresse de la femme grandit à la vue du sang.*) Hardi! Tu saignes sur la face ; désaltère-toi de ton sang, si tu as soif, Aveugleur! Ce sang a une saveur de moi, n'est-ce pas? Prince de la Mer, as-tu donc oublié que toutes les sirènes ont la voix de la mort? (*Le blessé crache son sang, qui lui a coulé dans la commissure des lèvres. Avec un saut de lion, il se rue sur son frère et l'étreint corps à corps.*) Que fais-tu? Serge, Serge, ne cède pas! Frappe-le! Tue le! Tu es entaillé? Rien qu'un peu de sang! Non, non, ne lâche pas! Serre-le, serre-le bien, manchot! Tu as la table derrière toi! (*L'évêque au pouce coupé saigne en divers endroits du corps, et combat maintenant en désespéré... De temps en temps, des cris rauques s'échappent des adversaires, s'unissant aux soupirs anxieux de la foule. Les flammes des candélabres crépitent, avec des éclats soudains qui illuminent le duel...*) Attention, attention, Serge! (*La Faledra, voyant l'évêque perdu, a brusquement essayé de jeter la chlamyde autour de la tête de Marco, pour l'empêcher de voir. Mais la trahison échoue : Marco, écartant la chlamyde de la main gauche, et profitant de cette seconde d'incertitude, se précipite sur son frère et lui coupe la gorge, avec la lame courbe de son couteau. Frappé mortellement, l'évêque chancelle, vomit des flots rouges, puis s'abat en arrière, sur la table du banquet, renversant les calices de verre encore pleins de vin ; et puis il roule au delà de la table, abandonnant la belle épée, qui vibre en tombant sur la pierre; et tout son sang se vide, par sa gorge tranchée.*)

Nous retrouvons Basiliola dans le troisième et dernier *épisode* de la *Nef;* et le « numéro » qu'elle y occupe est bien fait pour raviver en

nous les frissons que nous ont causés les apparitions précédentes de cette virtuose d'une perversité impudique et féroce. Avant que le navarque Marco Gratico, pour expier son fratricide, s'en aille à la conquête du monde sur le superbe bateau qu'on était en train de construire, depuis le début de la tragédie, et qui vient enfin d'être terminé, on discute la question de savoir quel châtiment sera infligé à l'instigatrice du crime; et l'on décide qu'elle aura les yeux brûlés, comme son père et ses frères. Mais la jeune femme s'épouvante de cette torture, et de la destinée misérable qui en résultera pour elle. Elle demande qu'on la tue, et tremble, et se débat, et remplit l'air de ses rugissemens. Cependant le Navarque lui-même consent à devenir son bourreau, personne autre n'ayant eu le courage de résister à ses plaintes, ni à sa beauté : au lieu de l'aveugler, il va l'emporter sur le navire, et la clouer, vivante, à la proue, qui attend encore, aussi bien, son ornement traditionnel. Alors Basiliola, désespérée, s'élance vers un autel païen que nous avons toujours vu dressé sur le rivage, en face de la cathédrale chrétienne; et voici qu'elle plonge sa face merveilleuse dans le feu allumé sur l'autel! « Puisque je n'ai point réussi à empreindre mon visage dans l'or, — clame-t-elle, — eh bien! regarde : je vais l'imprimer dans la flamme! » Bientôt celle-ci se communique aux longs cheveux dorés, qui « éclatent, tout d'un coup, comme un fagot de brindilles. » Alentour, « la multitude crie, rompant le silence de la surprise et de l'horreur. » Mais tous ses cris sont dominés par celui du Navarque, qui ordonne à ses compagnons de soulever, devant la mourante, leurs grands boucliers rectangulaires, pour lui faire ainsi « l'honorance navale. » Après quoi, triomphalement, le navire est lancé à la mer, « la Croix à la poupe, l'Évangile à la proue, et la Vierge sur le mât, » parmi les *alleluia* exaltés de la foule. « Gratico, disent les uns, rends-toi à Alexandrie, obtiens le corps de l'évangéliste saint Marc, reviens avec ce corps sacré, et tu seras lavé de ton crime! » Et d'autres, au moment même où le rideau va tomber, imaginent d'adresser à Dieu cette autre prière, très inattendue : « Notre Seigneur, rachète l'Adriatique! Daigne rendre à ton peuple l'Adriatique! Car toute l'Adriatique doit appartenir aux Vénitiens comme leur patrie! *Alleluia!* »

Quand les aïeux des habitués du théâtre de l'Argentina, sous Domitien ou sous Marc-Aurèle, assistaient avec ravissement à des combats de créatures humaines désarmées et de bêtes sauvages, leur plaisir sensuel s'accompagnait volontiers d'une agréable fierté pa-

triotique; volontiers ils s'enorgueillissaient à l'idée que les êtres misérables dont ils écoutaient les cris de douleur étaient des prisonniers de guerre, ou bien encore des chrétiens, membres d'une secte dangereuse qui allait jusqu'à contester la divinité de leurs empereurs. Et c'est d'une façon analogue que M. d'Annunzio, après avoir procuré à ses compatriotes les vives sensations du spectacle que je viens de résumer, a voulu, par surcroît, flatter leur amour-propre national, en introduisant soudain, dans les derniers vers de sa tragédie, cette allusion aux droits des Vénitiens sur l'Adriatique. Car, en vérité, sauf ces derniers vers, il n'y a point, dans toute sa tragédie, une seule action ni une seule parole qui non seulement se rapporte à la question de l'Adriatique, mais qui puisse avoir l'ombre d'une signification politique particulière. Nous entendons bien que la race dont il nous montre les origines deviendra, un jour, celle des Vénitiens, et que la Nef sur laquelle s'embarque le fratricide Gratico est un symbole de la future grandeur maritime de Venise. Mais le sort de cette Nef, que nous voyons construire tout au long de la pièce, ne commence absolument à nous intéresser qu'à la fin du troisième *épisode*, tandis que l'unique sujet qui nous ait occupés jusqu'alors est la lutte de deux familles ennemies, ou plutôt la lutte de Basiliola Faledra contre les Gratico.

Je dois cependant ajouter que, dans une préface toute pleine de vers admirables, et que M. d'Annunzio s'est amusé à revêtir de la forme d'une prière, nous retrouvons un écho des intentions patriotiques exprimées dans la strophe susdite. « O Dieu qui changes et renouvelles les races sur les mers, — y lisons-nous, — fais de tous les Océans notre mer italienne! » Et l'on sait aussi que l'habile et ingénieux auteur, dès la première représentation de sa nouvelle tragédie, est parvenu à nous faire regarder celle-ci, dans toute l'Europe, comme un vigoureux plaidoyer *irredentiste*, pouvant même donner lieu à des complications diplomatiques. Aura-t-il convaincu de cette légende jusqu'aux auditeurs de sa pièce? Cela ne serait pas impossible; mais, en tout cas, la portée patriotique de la *Nef* n'est rien de plus qu'une légende, et exactement aussi fondée que celle qui attribuerait un sens politique à *Hernani* ou à *Parsifal*.

On a dit que l'intention primitive de M. d'Annunzio, en concevant sa pièce, avait été tout autre. Et le fait est que je me souviens d'avoir lu, il y a deux ou trois ans, dans une très intéressante revue appelée la *Renaissance*, un prologue de la *Nef* qui promettait un drame d'une portée infiniment plus haute, le beau drame d'une petite troupe de

proscrits exclus de la terre, et, par des prodiges de travail et de volonté, réussissant à transformer en un royaume la mer farouche qu'on avait voulu leur donner pour tombeau. Dans le drame présent, rien de ces promesses ne se rencontre plus : au symbole vivant de la gloire de Venise s'est substituée une série de tableaux des amours sanguinaires de Basiliola. De façon que l'on me demandera peut-être si, dans ces conditions, un spectacle d'un ordre aussi peu littéraire méritait d'être étudié ici, où l'on n'a point l'habitude de s'occuper des « sauts de la mort, » des « bouclemens de la boucle, » et autres « clous » d'un art qui tend à devenir le divertissement favori d'un public de plus en plus assoiffé de sensations brutales.

Mais je répondrai, en premier lieu, que M. d'Annunzio, s'il est un organisateur de spectacles infiniment adroit, est aussi un poète, et incapable de dépouiller jamais tout à fait cet attribut foncier de son tempérament. Même dans les tableaux les plus « sensationnels » de sa tragédie, il apporte un rythme savant, une harmonieuse élégance de lignes et de couleurs, une espèce de « musique » profonde, tour à tour délicate et brûlante, qui prêtent à ses inventions une valeur artistique spéciale, bien supérieure à ce que nous sommes accoutumés de trouver dans ce genre de choses. La grande scène où Basiliola, amoureusement, transperce de ses flèches les prisonniers de la fosse, par exemple, je ne puis assez dire avec quelle beauté l'auteur en a disposé et nuancé les péripéties, depuis les appels tour à tour tendres et injurieux de la première victime jusqu'au dialogue de la jeune femme avec le survivant inconnu, et aux mélodieuses paroles dont elle entoure son baiser sur la pointe de la flèche qu'elle va lui lancer droit au cœur. Encore n'est-ce pas tout. Les tableaux que j'ai décrits tiennent une place considérable dans la *Nef*, et je suppose qu'ils ont dû contribuer, pour une grosse part, au succès triomphal de ses représentations : mais ils sont entremêlés de scènes plus intimes, où le poète des *Vierges aux Rochers* et de la *Fille de Jorio* a déployé toute la richesse de son génie musical et lyrique, comme si, après l'échec d'un déplaisant mélodrame « nietzschéen » intitulé *Plus que l'Amour*, il avait résolu d'emporter d'assaut l'admiration de ses compatriotes en leur révélant, à la fois, son habileté de metteur en scène et toute sa singulière originalité d'écrivain.

Le rôle qu'il a attribué au chœur, dans les quatre divisions de sa pièce, suffirait déjà pour valoir à celle-ci la curiosité et le respect de tous les lettrés. Aucun des personnages de la *Nef*, et pas même Basi-

liola, ne parle autant que le chœur, ni ne nous exprime autant d'émotions diverses en une aussi belle variété d'images pathétiques. Car chacune des innombrables interventions de ce chœur est faite de petites phrases morcelées, correspondant à des états d'esprit différens, ou parfois opposés, et nous donnant ainsi l'impression véritable d'un groupe d'hommes en chair et en os qui traduisent ensemble la multitude désordonnée des sentimens éveillés ou stimulés, dans leurs cœurs, par une cause unique. Jamais encore, je crois, ce problème de l'individualisation des foules au théâtre n'a été résolu aussi heureusement: sans compter tout l'appoint de contrastes dramatiques qu'a fourni au poète la juxtaposition incessante des deux élémens barbare et chrétien, le premier débordant en des cris de colère, ou de désir, ou d'allégresse cruelle et bruyante, pendant que l'autre s'écoule magnifiquement en hymnes latines toutes parfumées de pureté virginale et d'exquise douceur.

Quant aux scènes dramatiques proprement dites, presque toutes, je dois l'avouer, attestent un dédain fâcheux pour les règles éternelles de la vérité et de la vie théâtrales. Ce sont des scènes que l'on supposerait découpées, un peu au hasard, dans un drame dont nous ignorerions l'intrigue essentielle. Ainsi, à la fin du second *épisode*, nous voyons Marco Gratico agenouillé devant Basiliola, dont pourtant il ne peut manquer de connaître les intentions perfides à son endroit, comme il doit bien savoir, aussi, ses projets criminels à l'égard de sa race; et puis, dès le début de l'*épisode* suivant, c'est l'évêque Serge Gratico qui est l'amant de la jeune femme; et lorsque le navarque Marco paraît sur la scène, Basiliola, que nous pensions sa maîtresse, le couvre d'outrages, excite l'évêque à se jeter sur lui, et ne cherche plus même, après la mort de Serge, à reconquérir son pouvoir sur le vainqueur, qui, de son côté, maintenant et dans le dernier *épisode*, n'éprouve plus pour elle qu'une haine implacable. Tout le travail de préparation et de développement qui constitue le fond d'une tragédie, M. d'Annunzio l'a complètement négligé; et l'on comprend qu'il ait remplacé l'appellation ordinaire d'*actes* par le mot d'*épisodes*, pour désigner des successions de scènes dont il aurait eu le devoir de nous montrer l'unité et le lien. Mais, cela admis, avec quelle noble et vivante beauté poétique il a su traiter chacun de ces « épisodes » de tragique passion qu'il a joints aux grands tableaux pittoresques, et savoureusement angoissans, de son « spectacle coupé! » Les situations nous sont présentées sans que nous soyons informés des faits dont elles sont sorties; les caractères changent tout à coup, d'une scène à

l'autre, sans que rien nous avertisse des motifs de ces changemens : et cependant, en l'absence des qualités dont il nous semble qu'un auteur dramatique ne puisse pas se passer pour nous émouvoir de terreur et de compassion, combien la seule force créatrice du poète excelle à nous effrayer et à nous toucher lorsque, par exemple, dans le premier *épisode*, Marco Gratico se laisse séduire par l'inquiétante jeune femme qui, tout à l'heure, s'est juré de venger sur lui la mutilation de son père et de ses frères !

Cette scène de séduction est précédée d'un long dialogue entre Basiliola et un vieil illuminé, l'ascète Traba, qui a été envoyé vers Marco Gratico par la mère de celui-ci, la pieuse diaconesse Ema, pour tâcher à le ramener dans les voies du devoir. Traba est un vieillard « osseux et noueux, chauve comme Élisée, velu comme Élie » et n'ayant pour tout vêtement que, « autour des reins, un cilice fait en crins de cheval. » Il arrive au moment où la jeune femme vient de tuer l'unique prisonnier survivant ; et, tout de suite, de sa voix perçante de « crieur des lagunes, » il maudit solennellement « la nouvelle Jézabel. » Et comme Basiliola se moque de lui, disant que, si elle est une Jézabel, lui-même n'a de commun avec Élisée que le manque de cheveux : « Tu me railles, lui répond le visionnaire : mais, aussi vrai que le Seigneur est vivant et que ton âme, à toi, ne vit point, je te déclare que mon pied calleux foulera la beauté de ta gorge ! » Alors l'impudente créature se moque aussi de son Dieu. Elle affirme que l'autel païen de la Victoire est « plus beau que la potence servile des chrétiens. » Ainsi la querelle se prolonge, toujours plus furieuse, pendant que nous voyons s'approcher lentement le navarque Marco Gratico, tête baissée, tremblant sous le poids de sa honte et de ses remords. Mais à peine l'ascète l'a-t-il aperçu, qu'il se détourne de la pécheresse, et s'avance vers lui : « O Gratico, lui dit-il, es-tu bien celui qui nous est revenu empourpré d'un sang triomphal, celui que nous avons vu constitué chef du peuple, par un pacte sacré ? Je te retrouve vendu aux mains d'une femme, et privé de tes sens ! Et le pacte est rompu ! L'hymne s'est changé en une cantilène de courtisane !... Pour cette créature que voici, tu es devenu presque matricide ! D'un double sacrilège, tu as injurié, à la fois, la diaconesse et ta mère !... Fils d'Ema, fais amende de ton crime ! Ramène ta mère dans le lieu saint, et jette dans la fosse la prostituée, afin qu'elle s'y consume de son propre feu ! »

Basiliola se rend compte du terrible combat intérieur que ces pa-

roles de l'ascète ont déchaîné dans l'âme de Marco : mais elle connaît un moyen de faire pencher la victoire de son côté. Affectant un éclat de rire, « elle renverse la tête en arrière, et ses bras, parmi la nuée des cheveux, font un geste rapide vers les épaules. Aussitôt sa tunique tombe... Et tout le torse est nu; mais les bras restent enfermés dans leurs gaines versicolores, attachées, dans le haut, par de petites agrafes qui étincellent sur la peau des épaules et du dos. » Puis, sûre de son pouvoir reconquis, elle recommence à railler le vieillard; et chacun de ses sarcasmes lui est une nouvelle occasion de se dénuder. « Tu prétends que l'esprit d'Élie est sur toi? crie-t-elle à Traba. Essaie donc d'accomplir ta menace ! Tout à l'heure, ton pied calleux voulait passer sur ma gorge ? (*Elle dégrafe sa ceinture brillante, et fait le geste de s'incliner pour l'étendre sur le sol.*) Tiens, voici que j'étends à terre ma ceinture ! Pose du moins ton pied sur elle ! (*Déliée, la première tunique verte se relâche, sur les flancs, découvrant la seconde, qui est d'une étrange couleur noire azurée, teinte du suc d'un mûrier tarentin.*) Elle était plus belle, n'est-ce pas, quand elle était pleine de moi ? Allons, essaie d'y mettre le pied ! »

Désormais la séductrice « se tait, dans son mystère, ne craignant plus que le Navarque hésite entre elle et son accusateur. » Et vainement ce dernier, dans un long et superbe discours, s'efforce d'ouvrir les yeux de Marco sur les mauvais desseins de l'ennemie de sa race. « Il y a dans cette femme, lui dit-il, un élément éternel, hors de portée du destin et de la mort, et que jamais l'homme ne pourra dompter !... C'est elle qui, jadis, de sa main maudite, offrait à ses hôtes des tasses fumantes et, les ayant transmués, les enfermait dans des peaux de porc ! C'est elle qui fut Biblis, poursuivant son frère, et Myrrha..., et Pasiphaë..., et cette adultère de Grèce qui, pendant dix ans, ensanglanta les tours et les nefs; et Dalila, qui, sur ses genoux, coupa les cheveux de son mari ; et Jézabel, qui traîna sa luxure dans le sang des prophètes !... Mais écoute encore ceci ! Aujourd'hui, un homme et son frère vont, tous les deux, à une même courtisane !... Sache-le ! Cette créature a souillé l'Évangile, dans le lieu saint, avec la complicité de ton frère Serge, l'évêque ! » Le Navarque ne doute point de la vérité de toutes ces paroles; et comme Basiliola, aux derniers mots du vieillard, a voulu s'élancer sur celui-ci pour le tuer, il la retient, désarme son bras. Mais il ne s'appartient plus : le spectacle de cette chair nue lui a ôté tout pouvoir de pensée ou d'action. « Homme de Dieu, dit-il tristement à l'ascète, je t'ai bien entendu ! Maintenant, éloigne-toi, et retourne dans ton île ! Les corbeaux t'y apporteront

mon message ! » Il ordonne aux archers d'emmener le vieillard; et le voici seul, devant nous, en tête à tête avec Basiliola !

Celle-ci, pendant le départ de Traba, s'est retirée vers l'autel païen. « Adossée à une colonne, sous la guirlande de myrte, elle sourit, intrépide, et, par les longues fentes de ses paupières baissées, laisse couler son regard lent, qui dissout tout courage hostile. » Elle dit à Marco : « Despote, donne-moi ta chlamyde, pour que je m'en recouvre ! Je suis trop nue ! » Il tâche à ne pas la voir, à oublier sa présence. Les yeux fixés à terre, il dit, — il chante, — en des vers merveilleux, la profonde et mortelle fatigue dont il est accablé. Mais elle, sans paraître l'écouter, toujours elle l'interrompt pour lui rappeler qu'elle est belle. « Pose tes deux mains derrière mes cheveux ! » lui dit-elle; ou bien : « Sens ! Tu ne connaissais pas encore ce parfum ! C'est Cordule qui me l'a fait, en mêlant le benjoin, le santal, et l'ambre. » Enfin Marco, affolé, la supplie de lui dire son secret : « Es-tu vraiment celle que criait cet homme de Dieu ? Quand es-tu née ? De quel lait as-tu été nourrie ? Et comment es-tu sans une ride, après la multitude de tes forfaits ?... Tu me hais, et, vivante, tu te mêles à moi, vivant ! J'ai aveuglé ton père et tes frères, et tu ne montres point de répugnance lorsque, t'ayant prise par les cheveux, je te baise sur les paupières, comme ceci ! »

Alors la séductrice, serrée contre lui, l'excite à de grands rêves de puissance et de gloire. Lui énumérant des exemples d'esclaves ou d'obscurs soldats que l'amour d'une maîtresse a poussés jusqu'au trône impérial, elle l'exhorte à trahir ses sermens, et, sur le navire qui bientôt va être achevé, à « s'élancer contre l'émule de Rome, laissant derrière lui les étangs amers ! » Mais non : rien au monde n'existe plus, pour lui, que son amour. « Dieu m'a abandonné; et l'Idole a été plus forte que Lui, puisque tu m'as vaincu ! Veux-tu que j'allume le feu, sur l'autel que voici ? Toutes les fautes, je les prendrai sur moi ! M'aimes-tu ? me hais-tu ? Quelle fin me prépares-tu ? Mais ton baiser, qu'il soit d'amour ou de haine, vaut, pour moi, l'univers ! » Et comme elle lui répète qu'elle est « trop nue, » le Navarque se dévêt de sa chlamyde rouge, et l'en enveloppe. « Ainsi mantelée de pourpre, elle semble sourire, en soi-même, de sa victoire. » Elle lui dit : « Despote, ramasse-moi ma ceinture, et ma tunique !... Allons, penche-toi ! N'en aie point de honte ! » Nous le voyons se pencher, en effet, après un court et tragique moment d'hésitation. Il ramasse la ceinture, et, agenouillé devant Basiliola, tâche à la serrer autour de sa taille. Et pendant qu'ainsi il s'humilie, et que le rideau se ferme doucement, « le

visage de Basiliola s'illumine, tout entier, d'un mépris victorieux. » Et nous l'entendons murmurer encore, de sa voix railleuse : « Regarde! ma ceinture est si étroite que, en la fermant, tu as déjà ta couronne! »

Tout cela, évidemment, est loin du naturel et de l'intensité vivante d'une scène de Racine; et nous n'y éprouvons pas, non plus, l'impression singulière que nous procurent souvent ces grandes scènes de Shakspeare où il nous semble que chaque phrase, par la seule force de sa beauté poétique, nous fasse pénétrer jusqu'au fond d'une âme. Dans sa *Nef* comme dans toute son œuvre dramatique, ce sont surtout les poèmes des derniers opéras de Wagner que nous rappelle M. d'Annunzio ; et je regrette, à ce propos, que le vieux Traba, en énumérant au Navarque les incarnations précédentes de Basiliola, ait négligé de citer une certaine Kundry qui, jadis, dans les jardins du magicien Klingsor, a eu recours à des artifices de séduction bien proches de ceux que nous voyons employés, aujourd'hui, par la fille perverse d'Orso Faledra. Mais, à défaut de la puissante et exquise musique dont l'auteur de *Parsifal* avait le privilège de pouvoir entourer ses poèmes, l'auteur de la *Nef* n'est pas, lui-même, sans avoir à sa disposition un certain élément « musical » qui renforce, pour nous, la vérité et le relief pathétique de ses situations : un élément qui consiste, en partie, dans l'attrait sensuel des mouvemens, des couleurs, de tout le décor visible, et, en partie, dans la somptueuse harmonie du rythme des paroles, comme aussi dans la grâce troublante des images qu'elles évoquent. Jamais ces paroles ne nous parviennent, pour ainsi dire, à découvert : par delà leur signification propre, nous les sentons enveloppées d'une atmosphère à la fois mystérieuse et pleine de volupté, — mais dont aucune trace ne subsiste, malheureusement, dans une traduction.

Si bien que je conçois sans peine le très réel et très vif succès remporté, au théâtre de l'Argentina, par ce dialogue de Basiliola avec le Navarque, et par la tragédie tout entière. Mais il y a, dans un tel succès, quelque chose de passager et d'évidemment inférieur, dont je m'étonne que l'ambition d'un poète puisse se contenter, tandis qu'elle est capable de viser à une gloire infiniment plus haute. Par un inexplicable phénomène de « justice immanente, » toujours il se trouve que, dans les œuvres dramatiques, la beauté littéraire, seule, demeure vivante, et que tout ce qui d'abord s'y est mêlé d'étranger ne garde que durant fort peu de temps son empire sur nous. Les pièces les plus habilement construites, les spectacles les plus magnifiques ou

les plus excitans se démodent et meurent, d'une génération à l'autre, fatalement condamnés à ennuyer le public du lendemain autant qu'ils ont ravi celui de la veille. Et je crains bien qu'il n'en soit ainsi de la *Nef*, malgré toutes les précieuses qualités poétiques que son auteur y a déployées. Un jour viendra où les artifices sensuels que j'ai décrits paraîtront insuffisans, et emporteront avec eux, dans l'oubli, jusqu'aux images les plus délicieuses des vers et jusqu'à leur musique : mais, au contraire, les années passent et passeront encore sans nuire le moins du monde à la force expressive de cette *Fille de Jorio* où M. d'Annunzio n'a rien mis que son génie de poète, et ne s'en est servi que pour traduire des sentimens d'une vérité et d'une passion immortelles. Comment un homme d'une intelligence aussi avisée ne comprend-il pas l'enseignement qui découle, pour lui, de la vitalité merveilleuse de l'unique pièce « purement humaine, » et, avec cela, purement chrétienne, qu'il nous ait donnée ? Et pourquoi, puisque le voici maintenant disposé à écrire des prières, — comme celle qu'il vient de publier en tête de sa *Nef*, — pourquoi ne se hâte-t-il pas d'oublier enfin son « nietzschéisme » et son « paganisme, » décidément bien usés, pour revenir à cette inspiration religieuse qui, depuis la *Divine Comédie* jusqu'aux *Fiancés*, et jusqu'à la *Fille de Jorio*, nous a valu les manifestations les plus parfaites et les plus durables de l'âme littéraire de sa race ?

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Près de quinze jours se sont écoulés depuis l'effroyable tragédie de Lisbonne, et l'horreur qu'elle a provoquée n'a pas diminué dans le monde civilisé. La réprobation s'est exprimée de manières diverses, mais elle a été générale, et, en Portugal même, les partis qui semblaient devoir tirer quelque avantage du meurtre du Roi et du prince héritier ont tenu à désavouer l'attentat. En France, le gouvernement s'est fait l'organe du sentiment public devant la Chambre et le Sénat : le Parlement s'y est associé à l'unanimité, on peut le dire, en dépit de quelques protestations restées sans écho. Le roi dom Carlos était populaire chez nous; il nous avait visités souvent, et la cordialité qui lui était naturelle lui avait valu beaucoup de sympathies. On lui savait gré d'avoir épousé une princesse française, devenue aujourd'hui la plus malheureuse des femmes et des mères, bien digne du respect qui l'entoure, et à laquelle il faut souhaiter de ne pas fléchir sous l'écrasant fardeau qui lui incombe. Le meurtre du duc de Bragance a ajouté à celui du Roi quelque chose encore de plus odieux. Les crimes de ce genre n'ont d'ordinaire pour résultat que de provoquer autour des survivans un mouvement de loyalisme, peut-être provisoire, mais qui va directement contre le but qu'avaient poursuivi les assassins. Nous ne croyons pas que celui qui vient d'ensanglanter les pavés de Lisbonne ait avancé les affaires des républicains portugais : rendons-leur la justice qu'ils ne le croient pas non plus, et qu'ils réprouvent l'assassinat de dom Carlos, tout en déclarant qu'ils n'en sont pas surpris.

Y a-t-il lieu de l'être, en effet? Depuis quelques mois, la situation intérieure du Portugal était profondément troublée. Un ministre énergique, hardi, honnête, mais violent et brutal, essayait de corriger par la dictature des maux trop réels. Malheureusement

M. Franco n'avait que quelques parties d'un homme d'État, et de lui aussi on pourrait dire qu'il avait tout prévu, excepté ce qui est arrivé. Le Roi et son ministre jouaient un jeu si évidemment dangereux qu'on est surpris de leur négligence à s'entourer des précautions qui, en pareil cas, sont élémentaires et en quelque sorte classiques. Quand on s'engage dans un défilé aussi obscur, il faut avoir une bonne police; le moindre Machiavel de village l'aurait dit au roi dom Carlos et à M. Franco. S'ils avaient eu une police mieux faite, peut-être auraient-ils réussi dans leurs projets. Les élections, qui avaient été fixées à une date prochaine, leur auraient donné la victoire, et déjà même, en prévision de ce dénouement que les mœurs électorales du Portugal rendaient certain, quelques-uns de leurs adversaires les plus déterminés en apparence commençaient à se rapprocher d'eux. Le succès est un grand séducteur! C'est pour cela sans doute que les meurtriers ont perdu patience et armé leurs carabines. Le courage naturel du Roi a été la cause de sa perte. Il apportait au milieu du péril une sorte d'indifférence provocante. Dans une conversation récente qu'il a eue avec un journaliste français, il s'était déclaré solidaire de la politique de son ministre : M. Franco et lui ne faisaient qu'un, disait-il, et, s'ils étaient battus, ils s'en iraient ensemble. Mais il espérait bien n'être pas battu, ou plutôt il était sûr de l'emporter. Ces déclarations, destinées à la publicité et reproduites en effet par tous les journaux, avaient produit en Portugal une émotion très vive. Le Roi se découvrait; il revendiquait les responsabilités et les appelait sur sa tête; il s'enlevait d'avance tout moyen, si M. Franco échouait, de sacrifier un ministre malheureux ou maladroit, et d'inaugurer, avec un autre, une politique différente. La lutte engagée contre tous les partis à la fois, ou peu s'en faut, prenait donc un caractère personnel tout à fait propre à attiser les haines et à exaspérer les passions. Dès lors, la plus simple prudence conseillait au Roi de se montrer le moins possible, ou de ne le faire qu'entouré de gardes nombreux, fidèles, dévoués. Mais il dédaignait ces moyens vulgaires de préservation. Le 1er février, venant de la campagne, il traversait Lisbonne en voiture découverte; sa femme et ses enfans étaient avec lui. Il ne se doutait pas du danger et M. Franco semble bien ne s'en être pas douté plus que lui. En vérité, les républicains portugais ont quelques raisons de dire qu'ils ne sont pas surpris de ce qui est arrivé.

Quel but poursuivaient le roi dom Carlos et M. Franco? Ils ont voulu, — ils l'ont dit, et leur déclaration paraît sincère, — arracher

le pays à la corruption politique qui le rongeait depuis longtemps déjà, et qui, dans ces dernières années, avait pris un caractère particulièrement destructeur. En Portugal, la grande majorité du pays est indifférente à la politique : les politiciens, au contraire, en ont fait une carrière qu'ils se sont efforcés par tous les moyens de rendre lucrative. Le monde gouvernemental se partage en deux partis, dont l'un s'appelle régénérateur et l'autre progressiste. Si on nous demande quelle différence il y a entre eux, nous serons en peine de l'expliquer. Les profits du pouvoir n'étant pas assez nombreux pour que tout le monde puisse en jouir à la fois, — car alors il n'y en aurait pas assez pour chacun, — les partis se sont entendus pour se succéder au gouvernement au bout d'un certain temps et en quelque sorte à l'amiable, en vertu d'un système qu'ils ont eux-mêmes qualifié de rotatif. La rotation est devenue insensiblement la seule constitution politique du Portugal, ou, si l'on veut, la condition de son fonctionnement. Avons-nous besoin de dire quelles en ont été les conséquences? Elles se sont manifestées surtout dans les finances de l'État; le trésor public a fini par être un peu celui des partis. Quand un pays en est là, il est bientôt atteint moralement, après l'avoir été matériellement. Le Roi avait le devoir de s'en préoccuper. Il s'est proposé d'extirper des abus intolérables, et il a trouvé dans M. Franco un agent d'exécution résolu à ne reculer devant rien. Là est le côté honorable de leur politique. Malheureusement, — car il faut tout dire, — la corruption générale était si grande que le Roi lui-même est devenu suspect de n'y avoir pas échappé : on l'a accusé de s'être fait payer plusieurs fois ses dettes et d'avoir touché de l'argent en dehors de sa liste civile. Ce sont là des faiblesses sur lesquelles nous ne voulons pas insister : l'infortuné souverain les a cruellement expiées. S'il y a là une ombre au tableau, elle ne doit pas empêcher de reconnaître ce qu'avait de légitime et de sain l'entreprise à laquelle le roi dom Carlos et M. Franco ont voué et sacrifié leur vie.

Ils n'ont pas réussi; aujourd'hui dom Carlos est mort et M. Franco est en fuite. On se tait autour du cadavre du Roi, mais la rage est déchaînée contre le ministre. Nous convenons volontiers que, dans une bataille dont l'ardeur allait sans cesse en croissant, il a employé des moyens que cette ardeur explique sans toujours les justifier. La constitution du pays a été suspendue, et des décrets successifs ont gravement porté atteinte à toutes les libertés, y compris celles des personnes. Les prisons se sont rapidement remplies. La presse a été muselée. La terreur a plané sur le monde politique. Les partis ont

protesté, naturellement. Le Roi a pu leur répondre que leurs chefs, il y a quelque temps, étaient venus lui demander de leur confier cette même dictature qu'ils jugeaient détestable dans les mains de M. Franco, mais qu'ils auraient trouvée excellente dans les leurs. Aucun démenti n'a pu être opposé à cette parole du Roi, qui jette un jour cru sur la moralité des partis portugais. Dans cette mêlée confuse et violente où presque tous les coups portaient, tantôt sur les uns, tantôt sur les autres, le parti républicain seul, n'ayant jamais été au gouvernement, échappait aux accusations et pouvait porter sur les autres un jugement sévère sans crainte de retour. Il n'a pas manqué de le faire, et de soutenir que lui seul était à même d'arracher le pays à des pratiques qui le démoralisaient et l'exténuaient. On a dit chez nous de la République qu'elle était bien belle sous l'Empire: elle en est, en Portugal, à cette première et facile période.

On se demandait, après l'assassinat, quelle serait, pour ses débuts, la politique du nouveau règne. Il y a eu, semble-t-il, un court moment d'hésitation, car le jeune Roi, dans la première proclamation qu'il a adressée aux Portugais, disait brièvement et résolument: « Je déclare qu'il me plaît de conserver mes ministres actuels. » Sous quelle influence dom Manuel a-t-il écrit cette phrase, qui semble être l'affirmation d'un régime de bon plaisir? Serait-ce celle de M. Franco? L'audacieux ministre a-t-il cru qu'il pourrait continuer la lutte avec le fils, par les mêmes moyens qui avaient, en somme, coûté la vie au père? Il semble bien que les adversaires de M. Franco l'ont cru capable d'adopter cette attitude de sombre énergie, et de l'imposer : l'un d'eux, en effet, M. d'Alpoïm, qu'on cherchait le lendemain pour en faire un ministre, avait précipitamment pris la fuite. Mais si de pareilles velléités ont traversé les esprits, elles ne s'y sont pas arrêtées, et bientôt des inspirations différentes s'en sont emparées. On les attribue à la reine Amélie; et il est bien possible qu'elles soient venues de son cœur de mère. Au lieu d'une politique de répression, on a fait une politique de détente, et on l'a même poussée si loin qu'après avoir échappé à un excès dans un sens, nous ne sommes pas bien sûr qu'on ne se soit pas laissé aller à un excès dans l'autre, Les manifestations personnelles du jeune roi ont été empreintes d'une grande dignité : il s'est toujours adressé directement au cœur de son peuple, et il l'a fait en fort bons termes. Mais autour de lui, on a assisté à la revanche des partis. Ils sont tous entrés à la fois dans le ministère que préside l'amiral Ferreira d'Amaral : progressistes, régénérateurs et dissidens des uns et des autres, car chaque

parti a les siens. L'amiral Ferreira d'Amaral est un brave marin, qui n'a jamais fait de politique et qui s'en vante : le Roi ayant fait appel à son dévouement, il n'a pas pu se dérober. Nous n'avons garde de critiquer la composition de ce ministère : on ne pouvait évidemment pas en faire un autre après l'ostracisme prononcé contre M. Franco. Toutefois, il est bien évident que ce n'est là qu'un ministère de transition et d'attente, au sein duquel les partis se surveilleront jalousement jusqu'au jour où l'un des deux l'emportera sur l'autre : le Portugal retombera alors, au moins pour un temps, dans les erremens anciens. En attendant, les prisons s'ouvrent à deux battans, les décrets de la dictature sont rapportés en bloc, les journaux prennent leur revanche du silence qu'ils ont dû observer pendant quelques mois, et tous les partis se réconcilient ou semblent se réconcilier sur les débris, qu'ils piétinent, de la politique de dom Carlos. C'est une première satisfaction qu'ils se donnent : elle ne leur suffira pas toujours.

Manuel II commence donc son règne sous d'assez tristes auspices; mais il n'y a pas lieu pour lui de se décourager. La situation n'était pas plus rassurante en Espagne après la mort d'Alphonse XII; la Reine y attendait encore la naissance de son fils; elle a dû ensuite gouverner auprès d'un berceau et prolonger sa régence pendant dix-huit ans. A Lisbonne, le Roi venait d'atteindre sa majorité quand il est monté sur le trône. Il vaut mieux pour elle que la reine Amélie n'ait pas à gouverner directement, sans renoncer d'ailleurs à exercer sur son fils l'influence que lui donneront sa tendresse, sa prudence et son bon sens. On ne saura que plus tard ce que vaudront ces facteurs nouveaux dans l'avenir du Portugal.

Nous avons déjà parlé de la question pendante devant le Sénat au sujet des périodes d'instruction militaire, — 28 et 13 jours, — dont la Chambre avait voté et dont le gouvernement proposait la diminution. On n'a pas oublié que la Commission sénatoriale de l'armée s'était partagée en deux fractions à peu près égales, mais qu'une faible majorité s'y étant prononcée en faveur de la diminution, MM. de Freycinet et Mézières avaient donné leur démission de président et de vice-président. Cette démission de deux hommes dont le patriotisme éclairé était hors de doute, et la compétence militaire hors de pair, avait produit une de ces impressions très vives, mais, hélas! fugitives, dont nos assemblées sont coutumières, peut-être, parce qu'elles sont faites à l'image du pays. On sentait bien, cependant, qu'il y avait quelque chose de très grave dans la réforme projetée, et la discussion

qui devait en avoir lieu au Sénat était attendue avec anxiété. Elle a dépassé en ampleur et en éclat tout ce qu'on en attendait; elle a fait certainement le plus grand honneur à la haute assemblée; le pays, s'il l'a écoutée et comprise, n'a pas pu manquer d'en être troublé. La Commission et le Gouvernement ont été d'une faiblesse extrême dans la défense de leur thèse : l'opposition, au contraire, a montré une force de logique et un talent qui n'avaient jamais été plus grands. Malgré tout cela, une majorité de 25 voix environ a réduit les périodes, la première à 23 jours, et la seconde à 11. Les orateurs de la minorité ne se faisaient à coup sûr aucune illusion sur le sort qui les attendait; ils savaient bien qu'ils défendaient une cause impopulaire, et que, dès lors, ils n'auraient pu la faire triompher que si le gouvernement leur avait apporté son concours. Mais ils remplissaient un devoir, et si, demain, leurs craintes, nous allions dire leurs prophéties, se réalisent, ils auront du moins soulagé leurs consciences et dégagé leurs responsabilités.

Tous les orateurs qui ont pris la parole mériteraient que nous donnions ici le résumé de leurs discours : les bornes d'une chronique ne nous permettent malheureusement pas de le faire. La droite a été représentée par MM. de Goulaine et de Lamarzelle; les différentes fractions du parti républicain l'ont été par MM. Waddington, Mézières, le général Langlois, de Freycinet. M. Boudenoot a parlé au nom de la commission, M. le ministre de la Guerre et M. le président du Conseil l'ont fait au nom du gouvernement. On voit, au nombre même et à la compétence des orateurs, que le débat a été ce qu'il devait être, s'il n'a pas fini comme il aurait dû finir. Il a atteint son degré d'élévation et d'émotion le plus saisissant avec MM. Mézières et de Freycinet. Le premier, après avoir rappelé l'histoire de notre armée depuis trente-sept ans, et l'avoir rattachée aux variations chez nous de l'esprit militaire, si vif, si ardent après la guerre, mais qui s'est peu à peu amorti et amoindri à la suite d'une longue paix, a prononcé un *Sursum corda!* qui a produit sur le Sénat un grand effet, lorsqu'il a invité M. le ministre de la Guerre à s'y associer, à s'expliquer devant les générations du pays qui arrivent à l'âge d'homme, à faire appel à leur patriotisme, à leur demander les sacrifices nécessaires, et lorsque enfin il a exprimé sa conviction, ou plutôt la certitude qu'un tel langage serait compris. Il l'aurait été, nous n'en doutons pas plus que M. Mézières, si le gouvernement l'avait tenu. Quant à M. de Freycinet, il a obtenu dans ce débat le plus beau succès de sa carrière parlementaire et oratoire : il est descendu de

la tribune au milieu des applaudissemens unanimes du Sénat. Le talent le plus souple, le plus insinuant, le plus pénétrant qui se soit manifesté dans nos assemblées depuis trente ans avait, une fois de plus, exercé tout son charme de séduction, et cela avec des moyens d'une simplicité parfaite et du goût le plus discret. Mais M. de Freycinet n'a pas montré seulement les qualités qu'on lui connaissait déjà. De sa démonstration l'émotion a jailli tout d'un coup avec une intensité telle que tous les cœurs se sont subitement serrés dans une angoisse poignante. On sentait que M. de Freycinet, qui a commencé sa vie politique au milieu de nos désastres et a joué un si grand rôle dans la défense nationale, se sentait envahi par les souvenirs d'autrefois, lorsque, d'une voix grave, lente, un peu basse comme dans une confidence, il a prononcé la péroraison suivante, — elle vaut la peine d'être reproduite telle quelle : « Messieurs, j'ai terminé et je vous demande pardon d'avoir été si long, mais la gravité du sujet m'en faisait un devoir. Vous apprécierez mes raisons, vous les jugerez; mais, avant de vous prononcer, permettez-moi un conseil. Le mot peut sembler bien osé, mais je parle devant de bons Français qui cherchent la vérité, et je crois leur apporter un critérium infaillible pour éclairer leur conscience. Avant de vous prononcer, seuls avec vous-mêmes, loin de toute incitation étrangère, ne vous inspirant que des nécessités de la défense nationale, posez-vous cette question : — Si dans quelques années la guerre éclatait, si le sort de la France se jouait de nouveau dans les batailles, qu'est-ce que vous préféreriez avoir voté aujourd'hui? Oui, que chacun de vous descende en lui-même et se pose cette question : Qu'est-ce que je préférerais, à ce moment, avoir voté aujourd'hui? — Il s'agit d'un détail, me dira-t-on. Peut-être, mais la force des armées se compose de pareils détails ajoutés les uns aux autres, et malheur à ceux qui les négligent délibérément! Messieurs, dans la balance où se pèseraient deux armées formidables, bien peu de chose suffit pour faire pencher l'un des plateaux : gardez-vous, je vous en supplie, de rien enlever au plateau de la France. » Nous ne savons quel effet cette parole imprimée et refroidie fera sur le lecteur : ceux qui l'ont entendue tomber des lèvres de M. de Freycinet, avec l'accent inquiet qu'il a su y mettre, ne l'oublieront jamais.

Mais enfin, de quoi s'agissait-il entre M. de Freycinet et le gouvernement? De cinq jours qu'il voulait conserver à la première période d'instruction militaire et que le gouvernement en retranchait. C'est peu de chose en apparence, c'est un détail, comme l'a dit l'orateur lui-même : on se tromperait toutefois si on croyait que le chiffre pri-

mitif de vingt-huit jours avait été arbitrairement fixé et qu'on pouvait dès lors le modifier arbitrairement. Chacun de ces jours a son affectation à un objet déterminé et chacune de ces affectations est nécessaire. Et c'est ce qui a permis à M. de Freycinet, dans la réplique qu'il a faite à M. le président du Conseil, de dire : « Non, nous ne sommes pas séparés par quelques jours de plus ou de moins, nous sommes séparés par un principe. » Ce principe n'est autre que la nécessité de faire passer les réserves par une série d'exercices où elles retrouveront l'intégralité de leur instruction militaire, de manière qu'elles puissent, dès le jour de la mobilisation, se retrouver de plain-pied avec leurs camarades de l'armée active. M. le général Picquart avait dit à la Chambre que les armées évoluaient. M. le général Langlois a repris le mot, et il s'est demandé ce qui caractérisait l'évolution, non seulement de l'armée française, mais des autres, et notamment de l'armée allemande. Il est arrivé à une constatation de la plus haute importance, à savoir que l'armée allemande évoluait dans un sens et l'armée française dans un autre, que l'une mettait sa principale force dans ses troupes de premier choc et l'autre dans ses réserves. Des deux systèmes, on peut se demander quel est le meilleur : chacun a ses inconvéniens et ses avantages. Les avantages du second, si on sait se les assurer, sont très appréciables. M. le général Langlois a affirmé que si nous avions eu, en 1870-1871, les réserves organisées dont nous disposons aujourd'hui, nous aurions finalement gagné la partie, et M. de Freycinet a déclaré à son tour que nos réserves étaient actuellement les plus belles et les plus fortes du monde. Nous souhaitons qu'il en soit ainsi : cela nous permettrait, comme l'a dit encore M. le général Langlois, de nous relever après un début malheureux, c'est-à-dire après une bataille perdue. Mais pour cela, il faut conserver, augmenter, défendre la qualité de nos réserves. Notre armée active est plus faible que l'armée active allemande, on en convient. M. Richard Waddington, dans un discours excellent, consciencieux, scrupuleux, n'a pas dissimulé que, depuis l'application de la loi de 1905, nous avions eu des déceptions au sujet de cette armée ; nous n'avons pas trouvé le nombre de soldats rengagés qui avait été prévu, et qu'on jugeait indispensable au moment du vote de la loi. M. Waddington estime que ce défaut pourra être corrigé avec de l'argent, et M. de Freycinet ne s'en montre pas extrêmement alarmé ; mais l'un et l'autre concluent avec une égale énergie que, si nous avons fait des sacrifices d'abord sur la quantité, puis sur la qualité de notre armée active, c'est une raison de plus pour que nous

refusions d'en faire sur la qualité de nos réserves. Qu'arriverait-il le jour où, après avoir affaibli la première, nous affaiblirions encore les secondes? Ne risquerions-nous pas de faire une réalité de la sombre et tragique vision qui a hanté, à la fin de son discours, l'imagination de M. de Freycinet?

M. de Freycinet est un des principaux auteurs de la loi de deux ans: c'est grâce à lui que le Sénat l'a votée. Il avait donc autorité plus que personne pour indiquer une fois de plus à quelles conditions strictes elle peut, à la grande rigueur, fonctionner sans affaiblir notre armée. De ces conditions, qui résident surtout dans la force et dans la rapide utilisation des réserves, on vient d'en supprimer une, et non des moindres. S'arrêterait-on là? M. de Freycinet ne le croit pas. Après cette concession, il a annoncé qu'on en demanderait d'autres, et qu'on serait plus faible pour les refuser. Sait-on ce que lui a répondu M. le président du Conseil? Rappelant un débat ancien, où M. de Freycinet avait fait voter la loi de trois ans et avait eu pour contradicteur le maréchal Canrobert : « C'était, a dit M. Clemenceau, l'argument du maréchal. » S'il en est ainsi, nous rendons hommage à la prévoyance du maréchal Canrobert; jamais homme n'a eu la prophétie plus exacte et plus sûre; tout ce qu'il a annoncé est arrivé, de même que tout ce qu'a annoncé M. de Freycinet arrivera. On ira de faiblesse en faiblesse, de capitulation en capitulation, jusqu'où? nous n'osons pas le prévoir; mais nous sommes déjà allés bien loin, et le temps viendra, peut-être plus tôt qu'ils ne l'imaginent, où M. le général Picquart et M. Clemenceau, — nous le disons à leur honneur, — tiendront à leur tour, mais trop tard, le même langage que le maréchal Canrobert autrefois et que M. de Freycinet aujourd'hui.

Quant à celui qu'ils ont tenu l'autre jour au Sénat, on voudrait l'oublier. M. le général Picquart s'est contenté d'énumérer toute une série de petits moyens et, qu'on nous passe le mot, de trucs ingénieux et subtils, qui lui permettront, a-t-il assuré, de donner aux réservistes en vingt-trois jours la même instruction qu'on leur donnait autrefois en vingt-huit, ou même une instruction supérieure. Toutes les fois qu'on affaiblit l'armée, on affirme que c'est pour son bien, et que, si on lui coupe un bras, l'autre s'en portera beaucoup mieux. A la longue, cette argumentation devient prodigieusement irritante et agaçante, mais nos ministres ne s'en lassent pas. Ils soutiennent en outre que l'homogénéité est en elle-même une force, et que notre armée vaudra plus lorsqu'elle sera plus homogène. M. Mézières a fait

vigoureusement et spirituellement justice de cette ineptie, qui n'a cours que chez nous : on s'en moque en Allemagne. L'armée vaudra-t-elle mieux le jour où l'instruction y aura été partout abaissée pour devenir plus facilement uniforme? La vérité, au contraire, est que, dans une armée, l'élément plus fort attire à lui l'élément plus faible et le relève : qu'adviendra-t-il lorsque tous les élémens seront également faibles? Sera-ce vraiment une consolation de pouvoir dire qu'ils sont homogènes? M. le ministre de la Guerre s'est tenu dans ces sophismes. Quant à M. le président du Conseil, il a mis beaucoup de verve et d'esprit à prouver qu'il n'avait pas compris un seul mot des discours de MM. Mézières, de Freycinet, Langlois et Waddington. Après avoir rappelé l'audace heureuse avec laquelle on a diminué le service actif de tant de manières différentes, il s'est étonné qu'on se soit arrêté devant les réserves comme devant un temple avec un pieux scrupule de conservation. Il ne s'arrête, lui, devant rien, et il propose d'appliquer aux réserves le même esprit de réforme qui a si bien réussi, a-t-il dit, dans l'armée active. Ainsi c'est en vain que M. Mézières, M. de Freycinet, M. le général Langlois ont montré que c'est précisément parce qu'on avait affaibli l'armée dans un sens qu'il fallait la fortifier dans un autre, afin de rétablir l'équilibre, et que ceci était la condition de cela. — Pourquoi donc? a demandé ingénument M. Clemenceau : et l'homogénéité, qu'en faites-vous? Pourquoi les réserves seraient-elles plus respectées que le reste de l'armée? Ce ne serait ni égalitaire, ni démocratique. — Enfin il a fait valoir l'argument politique et électoral que les autres orateurs avaient jugé au-dessous des intérêts en cause. Il s'est vanté d'orienter le Sénat « non seulement vers l'accord des deux Chambres, mais, ce qui est autrement important, vers l'accord du Parlement et du pays. C'est là, s'est-il écrié, qu'il faut en revenir. »

Qu'est-ce à dire? Sans doute la volonté du pays doit prévaloir, mais il faut l'éclairer et l'avertir. Le pays, livré à certaines tendances que le socialisme encourage et développe, s'attache de plus en plus à deux idées principales, dont l'une consiste à ne plus payer d'impôts et l'autre à ne plus faire de service militaire. M. Caillaux travaille à la satisfaction de la première, et M. le général Picquart de la seconde. En ce qui touche le service militaire, moins on lui en demandera, plus le pays sera content, et il le sera tout à fait lorsqu'on ne lui en demandera plus du tout. Il sera alors pleinement heureux et trouvera que les choses vont le mieux du monde, si nous n'avons pas la guerre, ou plutôt jusqu'au jour où nous l'aurons. Mais alors, qu'arrivera-t-il

de la France et de son gouvernement ? Demandons-le à M. de Freycinet : il le sait, il l'a vu, il l'a dit. On l'écoute, on va même jusqu'à le croire, et on s'afflige lâchement au fond de l'âme d'une nécessité à laquelle on ne croit pas pouvoir se soustraire : nécessité, comme dit M. Clemenceau, de rester d'accord avec le pays, qui trouve toujours trop lourdes les charges militaires et qui veut toujours les alléger. On les allège donc, et l'armée française descend un cran plus bas dans l'échelle comparative des armées européennes. C'est à cette épreuve que nous venons d'assister une fois de plus, non sans douleur.

Nous ne dirons aujourd'hui qu'un mot de la situation nouvelle qui s'est produite entre la Russie et l'Autriche, à la suite du discours prononcé devant la Délégation hongroise par le baron d'Ærenthal, ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie : le fait a une grande importance, et il pourrait prendre, par la suite, plus de gravité. On sait qu'un accord existe entre l'Autriche et la Russie au sujet de leur politique commune dans les Balkans. Il repose sur le maintien du *statu quo*, chacun des deux gouvernemens s'étant interdit de rechercher des avantages particuliers, moyennant quoi, les autres grandes puissances, sans se désintéresser des questions balkaniques, — ce qu'aucune d'elles n'a fait et ne peut faire, — ont reconnu à l'Autriche et à la Russie, qui y sont le plus intéressées, le droit de s'en occuper plus spécialement, et se sont reposées dans une certaine mesure sur elles du soin d'y veiller. Cet état de choses dure depuis une dizaine d'années. On ne peut pas dire qu'il ait été particulièrement favorable à la réalisation de réformes sérieuses, mais il l'a été au maintien de la paix, et cela suffit à en rendre la prolongation désirable. Dans son discours à la Délégation hongroise, le baron d'Ærenthal, après s'être fort réjoui des relations meilleures qui se sont formées entre l'Allemagne et l'Angleterre et avoir annoncé qu'il travaillait à rendre plus cordiales celles qui existent entre l'Autriche et l'Italie, a annoncé que le gouvernement austro-hongrois poursuivait à Constantinople la concession d'une ligne ferrée de raccordement entre la frontière bosniaque et Mitrovitza. Il serait difficile d'exagérer la mauvaise impression que cette nouvelle a causée à Saint-Pétersbourg. On y a vu une violation flagrante des accords de Muerzsteg et l'inauguration par l'Autriche d'une politique personnelle d'action dans les Balkans. Le gouvernement autrichien répond, ou fait répondre dans les journaux que son droit est incontestable, et qu'il résulte d'un article du traité de Berlin : soit, mais ce n'est pas

le droit qui est en cause, c'est l'usage qui en est fait, en ce moment, après une longue accalmie. La ligne dont il s'agit, lorsqu'elle sera construite, mettra directement Salonique en communication avec Vienne et Berlin, avec l'Autriche et l'Allemagne. Il est tout naturel qu'on s'en soit ému à Saint-Pétersbourg, et cette émotion ne se calmera probablement pas de sitôt. Il faudrait, pour qu'elle cessât, ou que l'Autriche renonçât à son projet, — ce qui est difficile, — ou qu'on donnât des compensations à la Russie, ce qui peut-être n'est pas impossible.

Ce fait inopiné pourrait, si on le laisse s'aggraver, amener quelques changemens dans la situation des puissances les unes à l'égard des autres; et d'abord, cela va sans dire, de la Russie et de l'Autriche; mais ses conséquences ne s'arrêteraient peut-être pas là. On a pu constater tout de suite, par la lecture de leurs journaux, que l'Allemagne voyait d'un œil favorable le projet autrichien, et que l'Italie, au contraire, était disposée à partager les sentimens de la Russie. Mais tout cela n'est encore qu'indiqué. En même temps, les puissances balkaniques, qui étaient tenues en respect par l'accord anglo-russe, commencent à se demander si le conflit des deux puissances ne pourrait pas leur rendre à elles-mêmes plus de liberté, et ce sont là des questions qu'il est périlleux de leur laisser se poser, surtout à l'approche du printemps. Gardons-nous, toutefois, de mettre les choses au pire. Les puissances sont sages; l'Autriche et la Russie sont prudentes et avisées; il suffit sans doute qu'un danger apparaisse pour que tout le monde s'applique à le conjurer, et les moyens ne manquent pas lorsqu'on y met de part et d'autre de la bonne volonté. L'incident n'en est pas moins significatif, parce qu'il montre sur quelles bases fragiles repose la sécurité de l'Europe. Qui aurait cru que le baron d'Ærenthal, *persona gratissima* à Saint-Pétersbourg où il a été longtemps ambassadeur, et qui semblait devoir consacrer ses efforts à rapprocher encore l'Autriche de la Russie, jetterait entre elles ce brandon de discorde? Cela prouve une fois de plus qu'il ne faut se fier à rien, ni à personne : mieux vaut se tenir prêt à tout.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

CINQUIÈME PÉRIODE. — LXXVIIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-TROISIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1er Janvier.

Pages.

La France dans l'Amérique du Nord. — Le Maroc, par M. Paul LEROY-BEAULIEU, de l'Académie des Sciences morales. 5

L'Envers d'un grand homme. — Victor-Amédée II, par M. le marquis COSTA DE BEAUREGARD, de l'Académie française. 40

Les Yeux qui s'ouvrent, troisième partie, par M. Henry BORDEAUX. . . . 76

Aux États-Unis. — III. Les Idées, par M. le vicomte Georges D'AVENEL. . 121

La Condition sociale des peintres français du XIIIe au XVe siècle, par Henri BOUCHOT. 153

La fin d'un Empire. — La japonisation de la Corée, par M. le comte VAY DE VAYA ET DE LUSKOD. 178

L'esthétique de Jean-Sébastien Bach, par M. Camille BELLAIGUE. 211

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES. . 229

Livraison du 15 Janvier.

Le comte Louis-Philippe de Ségur (1753-1830), par M. le marquis DE SÉGUR, de l'Académie française, ... 241

Les Yeux qui s'ouvrent, quatrième partie, par M. Henry BORDEAUX. . . . 281

Le Japon et les États-Unis, par M. André TARDIEU. 326

Poèmes d'Italie et d'Angleterre, par Mme la comtesse Mathieu DE NOAILLES. 362

Pages.

LES ORIGINES DU CULTURKAMPF ALLEMAND. — IV. LE CULTURKAMPF BADOIS (1859-1870), par M. GEORGES GOYAU. 375

L'UNION INTERNATIONALE POUR LES RECHERCHES SOLAIRES, par M. P. PUISEUX. 409

REVUE DRAMATIQUE. — *L'Autre*, A LA COMÉDIE-FRANÇAISE; — *L'Affaire des Poisons*, A LA PORTE-SAINT-MARTIN; — *Sherlok Holmes*, AU THÉATRE ANTOINE; — *La Belle au Bois dormant*, AU THÉATRE SARAH-BERNHARDT; — *L'Apprentie*, A L'ODÉON, par M. RENÉ DOUMIC. 433

REVUE MUSICALE. — *Le lac des Aulnes*, A L'OPÉRA; — *Le Chemineau*, *Iphigénie en Aulide*, A L'OPÉRA-COMIQUE, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 445

REVUES ÉTRANGÈRES. — LES MODÈLES DE VELASQUEZ, par M. T. DE WYZEWA. 457

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES. . 469

Livraison du 1er Février.

LES YEUX QUI S'OUVRENT, dernière partie, par M. HENRY BORDEAUX. 481

LA PERSONNE ET L'ŒUVRE DE TAINE, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE, par M. VICTOR GIRAUD. 529

ROMANCIERS CONTEMPORAINS. — GEORGE MEREDITH, par M. FIRMIN ROZ. . . . 567

LETTRES ÉCRITES DU SUD DE L'INDE. — VI. LE CARNATIC. — LES TROIS FORTS DE GENJI. — LA FAMINE, par M. MAURICE MAINDRON. 602

UNE VIE DE FEMME AU XVIIe SIÈCLE. — MADAME DE TENCIN, D'APRÈS DES DOCUMENS NOUVEAUX, première partie, par M. MAURICE MASSON. 635

L'ART FRANÇAIS DE LA FIN DU MOYEN AGE. — LES ASPECTS NOUVEAUX DU CULTE DES SAINTS, par M. ÉMILE MALE 657

FIGURES BYZANTINES. — ANNE COMNÈNE, par M. CHARLES DIEHL. 690

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES. 709

Livraison du 15 Février.

L'OMBRE DU PASSÉ, première partie, par Mme GRAZIA DELEDDA. 721

RUSKIN ET LA VIE. — I. DE L'ESTHÉTIQUE A LA PRÉDICATION, par M. ANDRÉ CHEVRILLON. 767

L'ÉVOLUTION LITTÉRAIRE DE M. MAURICE BARRÈS, par M. HENRI BREMOND. . 791

TRENTE ANS D'INDÉPENDANCE. — LA FORCE BULGARE, par M. RENÉ PINON. . . . 825

POÉSIES, par M. HENRI DE RÉGNIER. 860

LA LIQUIDATION DES CONGRÉGATIONS, par M. LOUIS DELZONS. 870

UN PRÊTRE ÉMIGRÉ (1792-1801), D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS, par M. GASTON LEFÈVRE. 896

REVUE DRAMATIQUE. — *Un divorce*, AU VAUDEVILLE; — *Les Deux Hommes*, A LA COMÉDIE-FRANÇAISE; — *Le Bonheur de Jacqueline*, AU GYMNASE, par M. RENÉ DOUMIC. 922

REVUES ÉTRANGÈRES. — LA NOUVELLE TRAGÉDIE DE M. D'ANNUNZIO, par M. T. DE WYZEWA. 934

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES. . 947

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 47302.